N° 534 31e Année. Tome CXLII 15 Septembre 1920

# MERCVRE

DE

# FRANCE

**Paraît le 1er et le 15 du mois**

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE








—

***PRIX DU NUMÉRO***

***France....... 3 fr. 50 | Etranger....... 3 fr. 85***

**XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI**

**PARIS-VIe**

# Collection Critique

publiée par

# Le Carnet-Critique

*208, rue de la Convention, 208. — PARIS XVe*

**Téléphone SAXE-82-41**

---

**Henri Barbusse**.........
par Henri Hertz.

**St-Georges de Bouhélier**
par Paul Blanchart.

**Maurice Barrès**.........
par Gustave Louis-Tautain.

**Romain Rolland**........
par Jean Bonnerot.

**Charles Maurras**.......
par Gustave Louis-Tautain.

**Anatole France**.........
par Georges-Armand Masson.

**Paul Bourget**.............
par Jean Pellerin.

**Maurice Maeterlinck**...
par Louis Richard-Mounet.

**Laurent Tailhade**.......
par Louis de Gonzague-Frick.

**Colette Willy**..........
par Roger Allard.

**Paul Fort**................
par Georges-Armand Masson.

**Henri Bergson**..........
par Georges-Armand Masson.

**Henry Bataille**..........
par Paul Blanchart.

**Bourdelle**...................
par Waldemar-George.

**Saint-Saëns**...............
par André Marot.

Le **Carnet-Critique** publie une Collection critique, littéraire, philosophique, théâtrale, artistique et musicale.

Chaque étude paraît en élégante plaquette, dans le format du *Carnet-Critique.*

Chaque plaquette comprend :

1o Un portrait de l'auteur commenté ;
2o Une biographie ;
3o Une étude générale ;
4o Une bibliographie complète (dates de publication, noms des éditeurs, prix des ouvrages, etc.), le tout formant un véritable document mis à la portée du public à un prix extrêmement modique :

*Première série* : **15 MONOGRAPHIES**

**Abonnements à la série complète :**

| | | |
|---|---|---|
| **Édition ordinaire** | **France...** | **30 fr.** |
| | **Étranger.** | **35 »** |
| **Édition de luxe** sur papier Hollande (numérotée). | **France...** | **110 fr.** |
| | **Etranger.** | **111 »** |

**Prix de l'exemplaire séparé :**

| | | |
|---|---|---|
| **Édition ordinaire** | **France....** | **2.50** |
| | **Étranger..** | **3 fr.** |
| **Édition de luxe** sur papier Hollande (numérotée). | **France....** | **7.50** |
| | **Étranger..** | **8 fr.** |

---

**Viennent de paraître :**

Henri BARBUSSE
*Son œuvre*
Étude critique, par **Henri HERTZ**

St-Georges de BOUHELIER
*son œuvre*
Étude critique,
par **Paul BLANCHART**

A titre exceptionnel, les souscripteurs des deux premières monographies pourront encore s'abonner à la collection complète, en nous adressant la différence entre le prix de ces deux plaquettes, et le prix de l'abonnement souscrit, soit, par exemple, pour l'édition ordinaire : 30 — 5 = 25 francs.

# L'IMAGINATION DE RACHILDE

—

## I

La meilleure explication qu'on puisse donner du Symbolisme, à moins de consacrer à cette définition des pages qui risqueront de ne pas être très claires, c'est de l'appeler un *Romantisme absolu*. Il a poussé à l'extrême les principes au nom desquels la Révolution romantique a combattu l'Ancien Régime littéraire, et qui se résument dans le mot de liberté. Il ne diffère du Romantisme que comme une quantité excessive diffère d'une quantité grande. 1890, c'est 1830 déchaîné...

Son excessivité s'accuse dans la façon dont il emploie le grand outil du Romantisme : l'imagination. Tandis que l'écrivain classique, dirigé par la raison, professe qu'

il ne faut pas
quitter la nature d'un pas,

le romantique, mené par la sensibilité, imagine. Or, dans romantisme, il y a roman, le roman genre imaginatif par excellence, genre où le classicisme canalisa le filet d'imagination qui coule en lui. Etre romantique, en fait, c'est agir comme on agit dans les romans ; et avant même qu'il soit question de romantisme, le héros de roman s'opposera au personnage pris dans *la nature*. Mais, pour quitter la nature, l'École de 1890 a mieux que le roman ou le romanesque ; elle a aussi le symbole.

Qu'est-ce que les Symbolistes ont entendu exactement par *symbole?* — Il ne faut pas trop le leur demander... Le certain, c'est que, outre le procédé d'imagination pure et simple qu'il a hérité du Romantisme, procédé avec lequel, s'il s'écarte de la réalité habituelle, l'écrivain utilise directement les données de la nature, le Symbolisme dispose d'un procédé radical qui substitue à la réalité telle que la nature la fournit une réalité créée par la cervelle de l'écrivain. Procédé si radical, qu'à côté de l'imagination symboliste l'imagination romantique paraît une demi-imagination...

En somme, l'imagination, fruit de la cérébralité, joue dans le Symbolisme le rôle que la passion, fruit de la sensibilité, a joué dans le Romantisme. Et de même que l'œuvre la plus romantique est celle où l'élément passionnel se trouve au plus haut degré, on peut dire le plus symboliste des écrivains symbolistes celui qui sera le plus doué du sens imaginaire.

Et le Symbolisme s'éteindra le jour où la majorité de ses tenants, peu doués d'imagination, parce que l'imagination n'est guère qualité française, auront épuisé la dose d'imagination radicale acquise par l'effort de leur volonté et l'imitation des littératures étrangères.

Le Symbolisme, qui tient quasi toute la littérature qui compte entre 1885 et 1895, en 1900 a terminé sa carrière, alors que les écrivains symbolistes arrivent à la notoriété et à la pleine possession de leur talent. Et cet abandon du symbole se produit de manière à rappeler le

Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Gourmont s'est plaint de ce reniement. Mais étudiez l'œuvre de ceux que, historien du Symbolisme, il a rassemblés dans ses deux *Livre des Masques*. Vous verrez combien peu, en 1900, continuent dans la voie où ils s'engagèrent, continuent ou eussent continué. C'est que l'entreprise exigeait plus d'imagination que leur cervelle n'en pouvait produire. Ce serait le cas de Mallarmé, s'il n'était pas cérébralement

mort à la peine, comme ce fut le cas de Moréas, génie conscient entre tous de ses possibilités. C'est le cas d'Henri de Régnier, de Charles Guérin, de Samain, d'Adolphe Retté... C'est le cas de Barrès, de Péladan, de Maurras, de Pierre Louys, de Mauclair, de Gide...

Ce n'est pas du tout celui de Rachilde.

II

Je vois en Rachilde l'écrivain de beaucoup le plus imaginatif que le Symbolisme ait révélé. Chez elle, pas l'ombre de difficulté pour se plier à l'esthétique de l'Ecole, mais impossibilité évidente d'obéir à une autre loi. Si devant maints ouvrages symbolistes (par ex. *Poèmes Anciens et romanesques*, d'Henri de Régnier, ce piétinement sur place d'un génie qui, sur d'autres points, a fait du chemin, et cet... impudent *Paludes* d'André Gide, vessie qui veut qu'on la prenne pour lanterne), nous souffrons de voir combien, malgré les efforts de l'auteur, l'élément imaginatif arrive rare, grêle, monotone, superficiel, nous déplorerons ici son trop d'abondance et de richesse. Qu'il vaudrait mieux, l'univers créé par ce démiurge, si le vent qui le soulève se calmait parfois ! Mais la tempête y souffle toujours ; et (sauf l'exception, sur le tard, que j'aurai soin de marquer) toujours plus violemment, nous semble-t-il, le lendemain que la veille. Entamez ces trente et quelques volumes par *Monsieur Vénus*, qui n'est pas le premier roman de Rachilde, mais qui est son premier roman qui compte. Vous ne croirez pas qu'on puisse écrire quelque chose de plus imaginé que ce livre, tant que vous n'aurez pas lu les suivants. Prenez-les l'un après l'autre ; ce sera de plus en plus fort, ainsi que chez Ni... — Plus fort?.. Non. Vous aviez raison ; on ne dépasse pas *Monsieur Vénus ;* et ce niveau, même, Rachilde ne l'a pas toujours atteint. On ne rêve pas personnage moins habituel que Raoule de Vénérande. On ne conçoit pas des actes et des sentiments plus singuliers que ceux que cette richissime et élégantissime jeune fille (l'ana-

lyste de Rachilde a besoin de superlatifs) développe au cours de ses relations avec l'ouvrier fleuriste Jacques Silvert. Mais le paroxysme cérébral, grâce auquel ce prodige initial fut enfanté, se maintiendra, à peu de chose près, dans la parturition entière ; et comme aucun des romans de Rachilde ne ressemble par le sujet à aucun autre, comme le milieu change chaque fois, comme la façon est toujours nouvelle, le plus étonnant de ces ouvrages, il nous semble chaque fois que c'est le dernier. Elevée dans un décor, un milieu familial et des circonstances tout à fait propres à l'exaspérer, cette imagination puissante n'a pas faibli depuis qu'*à douze ans* elle commençait à garnir de *légendes* pleines de « morts, de fées, de chats, de loups, de torrents, d'apparitions fantastiques (1) » les gazettes de son Périgord jusqu'à ce *Dans le Puits*, qui arrive, et de quelle profondeur ! crier... sur les toits que l'auteur touche à la soixantaine. Et comment nous en douterions-nous, Madame, à vous le dire sans flatter — car un livre comme celui-ci vous met à l'abri des faux compliments — si vous ne nous le juriez avec insistance !.. Comme d'autres esprits seront positifs, quoi qu'ils veuillent, Rachilde est une hallucinée : à certains instants, qui durent tout un volume, est une démoniaque de l'imagination. Ainsi toutes les parties d'une œuvre, comme, je le répète, il n'y en a pas plus variée (mais la variété n'est-elle pas la qualité essentielle de l'imagination véritable?) forment un corps parfaitement un, parce qu'elles ont la même âme. Distinguons dans cette âme non pas deux substances, certes! mais deux modes : le romantique et le symboliste, ce qui équivaut à dire le romanesque et le symbolique.

## III

L'imagination romantique est grande propriétaire et dépensière. Elle puise sans compter dans des coffres toujours

(1) *Rachilde*, par Ernest Gaubert (Biographie critique, 1907). Je signale avec empressement cette excellente plaquette qui constitue la seule étude d'ensemble sur le sujet et qui m'a servi.

remplis. Sans compter, mais pas indifféremment. Car, dans ses combinaisons, l'élément voyant, bruyant, étonnant surabonde. Elle ne fait pas entre le rare, le riche, le grand, le compliqué, le mystérieux, l'invraisemblable, d'une part, et le commun, le pauvre, le petit, le simple, le normal, d'autre part, la moyenne que la nature établit; mais elle donne aux premiers de ces concepts une prépondérance énorme. Ou alors elle attribue aux seconds une position, une signification bien éloignée, contraire parfois, de celle qu'ils prennent dans la nature. Plus le romancier s'écarte de la moyenne naturelle : vulgo la vie, plus il sera romantique ou romanesque. C'est pour les besoins de ce mode d'imagination que le roman, voici trois siècles, se créa. Aujourd'hui que ce produit paradoxal, le *roman réaliste*, a tant de cours, le genre qu'elle nourrit est dit dédaigneusement roman feuilleton. Acceptons ce terme : qu'il s'applique aux *Misérables* ou aux *Mystères de New-York*, il étiquette, de notre point de vue, même marchandise. Rachilde possède un tempérament type de feuilletoniste. M. Gaubert signale du Paul de Kock, du Karr et du Ponson du Terrail dans son roman de début : *Monsieur de la Nouveauté* (1). Je connais mal les deux premiers de ces maîtres — juste de quoi ne pas les confondre et approuver le goût de nos grand' mères pour *Sous les Tilleuls;* mais j'ai su assez le troisième pour le retrouver non seulement dans *Monsieur de la Nouveauté*, mais dans *Monsieur Vénus*, et cette série d'ouvrages entreprise à raison de deux et de trois par an, de 1885 à 1889, alors que des revers de fortune obligent Rachilde « à trouver dans sa copie le moyen de vivre (2) ». C'est suivant la recette du père de Rocambole que les héroïnes de ces ouvrages hâtifs, talentueux, quelque peu por-

(1) Cet ouvrage, dont la publication fut commencée en 1878 par un Journal parisien, *l'Estafette* (qui ne la continua pas), a paru en 1880 à Paris, avec une préface d'Arsène Houssaye, où il est aussi question des *légendes* déja publiées par Rachilde. Il porte en épigraphe cette phrase d'Alphonse Karr : « Dans une société bien organisée il ne devrait pas y avoir de commis de magasin. »
(2) Gaubert, *op. cit.*

nographiques — et complètement introuvables — distribuent la volupté et la mort, deux faveurs dont leurs amants se trouvent aussi assurés que ceux de la reine Cléopâtre. Voyez la façon dont la Renée Fayor de *Nono* expédie le triste sire par qui elle se laissa séduire! Raoule de Vénérande, chef de file de ces terribles adolescentes, qu'elle courtise son Antinoüs de faubourg, qu'elle le possède, l'épouse, le fasse tuer en duel, qu'elle anime le mannequin de cire établi à l'image de l'idole et qui porte les cheveux, les dents et les ongles adorés, — c'est un Rocambole en jupons, si on peut parler de jupons avec une pareille amazone; et ce personnage de Rocambole, tant de fois ressuscité par son créateur, ressuscitera une fois dernière suresthétisé à la mode décadente et « fin de siècle », avec le Paul-Eric de Fertzen des *Hors Nature*.

Imagination romantique, donc et d'abord. C'est parce qu'elle en possède plus que sa part que Rachilde s'est vue vouée aux sujets que ses titres nous annoncent; qu'ils soient ceux de ses *légendes* de jeunesse : *La Fiancée du Fossoyeur*, *Le Filleul de la lune*, *Le Chat jaune*, *l'Eventail squelette*, *Un coin d'Enfer*, qu'ils soient ceux de ses romans et contes : *La Marquise de Sade*, *Le Mordu*, *La Sanglante Ironie*, *A Mort*, *L'Imitation de la Mort*, *La Princesse des Ténèbres*, *L'Animale*, etc., table des matières, dans l'ensemble, à faire crier grâce à Edgar Poe. Mais aussi, l'auteur des *Histoires extraordinaires* n'est pas né dans sa propre maison Usher... La chouette, quand il vint au monde, ne chantait pas sur le *volet du Nord* de sa demeure, parmi les sifflements de la bise, le coassement des grenouilles d'une mare vraiment au diable, celle-là! et les hurlements d'un ancêtre maléficié en loup-garou par la légende du pays. C'est ce qui est arrivé à la future Rachilde, alors Marguerite Eymery, dans le domaine du *Cros* entre Château, l'Evêque et Chancelade, à quelques kilomètres de Périgueux, le 11 février 1860, à minuit...

## IV

L'Imagination du mode symboliste, qui peut à la rigueur se passer de l'autre, mais qui tire de sa coexistence un appui sur l'importance duquel il est superflu d'insister, ne se contente pas de quitter les régions moyennes et habituelles de la nature ; elle sort, sinon dans sa conception, du moins dans son expression, du plan que la nature suit. Elle modifie la réalité non par exagération et dissimulation, mais par substitution d'objets à d'autres objets, par changement d'étiquettes. Des événements, des personnages, de l'atmosphère que ces personnages respirent, des objets qui les environnent, que ces événements soient principaux ou accessoires, ces personnages de premier ou de second plan, que ces objets soient importants ou minimes, constants ou accidentels, elle fait des symboles, des signes, un moyen pour l'écrivain d'exposer ou d'insinuer des faits, des sentiments, des idées qu'il ne veut pas, pour des raisons esthétiques ou morales, exprimer de façon franche.

Ce penchant à parler par signes, Rachilde n'avait pas besoin du Symbolisme pour le voir naître. Peut-être même l'eût-elle développé sans lui. Tel est, du moins, ce que *Monsieur Vénus* permet de croire. *Monsieur Vénus* (1884) n'est pas seulement un livre symboliste avant la lettre. Rachilde a créé, avec, un genre dont je croyais que le Gourmont de *Sixtine* avait l'honneur ; mais *Sixtine* est postérieur de six ans. — « Roman cérébral », porte le sous-titre de *Sixtine*. Non moins que Robert d'Entragues, Raoule de Vénérande est un pur produit cérébral. Tous deux, sans parenté proche avec aucun héros de roman, se ressemblent comme frère et sœur, bien que leurs aventures n'aient rien de commun. Et même leur comparaison conduirait à reconnaître que la création du premier ressortit plus à l'artifice, celle de la seconde à l'instinct ; que le symbolisme romancier de Rachilde part d'une source plus naturelle que celle dont le symbolisme de Gourmont jaillit... Nous

verrons, en effet, que la nature morale de notre auteur, plus encore que sa nature littéraire, la poussait à symboliser, et que la volonté esthétique, ici, est venue servir un tempérament dont elle était l'expression inévitable.

Le genre ainsi inventé par Rachilde — et dont relèvent tous les romans gourmontiens, sans parler des romans de Péladan et quelques autres — se caractérise en ce que, tout en comprenant plusieurs personnages, il n'est en réalité qu'à un personnage. Les autres ne servent qu'à la manifestation de celui-ci. C'est ainsi que dans *Monsieur Vénus* Jacques Silvert, l'amant de Raoule, le baron de Raitholbe, son fiancé, la chanoinesse Elisabeth, sa tante, la fille publique Marie Silvert, qui deviendra sa belle-sœur, sont des pensées, des sentiments, des rêves, des désirs, des hontes, des remords de l'héroïne. Elle les tire d'elle-même et les y fait rentrer comme elle veut. En outre, chacun de ces personnages symboliques possède le don de symboliser, la faculté de se projeter en personnages lui aussi, de jeter des tentacules comme la pieuvre, ou des stolons comme le fraisier. Seulement l'art consiste à faire de ces symboles (que rien, absolument rien, dans le contexte, ne signale comme ayant le caractère symbolique) autre chose que de froides allégories ; l'art consiste à leur donner une individualité suffisante pour qu'ils intéressent et émeuvent. Eh bien, aucune des créatures de Rachilde n'est mort-née ; chacune vit en elle-même et par elle seule. Et vivent aussi en eux-mêmes et par eux-mêmes les objets en nombre infini : paysages et éléments de paysages, animaux, végétaux, objets d'art, bijoux, étoffes, meubles de toutes dimensions, composition, couleur, valeur, époque et usage que ces personnages utilisent comme symboles et de la pleine réalité desquels ils fortifient une réalité, qui, sans cet appui, ne serait peut-être que relative quelquefois...

Ceci dit (et ceci dit vite — car le réalisme de notre auteur, étroitement lié à ses qualités stylistiques, qui sont grandes en mouvement, en pittoresque, en éclat, ne nous laisserait pas

sortir facilement, si nous y entrions), *Monsieur Vénus*, comme les trois quarts des romans de Rachilde, est un livre qui ne peut être lu, je dirai même dont la lecture ne peut être supportée que si l'on comprend que, de la première à la dernière ligne, il symbolise.

## V

Faute de se rendre compte que ses romans comportent un sens général et une infinité de sens particuliers, lointains du sens littéral, on continuera de commettre une méprise dont Rachilde, à ses débuts, a souffert en même temps qu'elle en a joui : objet de scandale comme l'histoire de notre littérature n'en offrirait pas d'équivalent. Ou plutôt, si on ne la prendrait plus pour un monstre, une manière de marquis de Sade, chose difficile aujourd'hui, on continuerait de considérer son œuvre comme une mixture de perversité et de folie, sans direction, sans but, et dont « ce serait passer pour un sot que de vouloir dégager une idée centrale, une vue d'ensemble » (1). Et l'on userait de la commode et de la sotte théorie de l'opposition entre l'écrivain et son œuvre, comme si l'œuvre n'appartenait pas à l'écrivain, de même que l'effet à la cause, comme si le mystère avait plus sa place dans la chimie des livres que dans la chimie des autres corps ! Au contraire, renseignés sur le mécanisme, le truc de cette œuvre, sa créatrice nous apparaîtra naturellement ce qu'elle est : à savoir un écrivain dont l'existence privée et publique honorent un métier qui n'a pas d'ouvrier plus probe et laborieux. L'œuvre apparaîtra logique et signifiante à travers tous ses caprices, extravagances et incohérences que je me garderai bien de nier. Et les personnages les plus osés qu'elle met en scène, une Raoule de Vénérande, un Paul-Eric de Fertzen, le Sylvain d'Hauterac de la *Sanglante Ironie*, la Laure Lordès de

(1) Telle est, du moins, l'opinion de Laurent Tailhade dans un article (*Le Français*, 21/2, 1901) comme Rachilde n'en a que trop lus et où les éloges donnés sincèrement à son art cachent une incompréhension totale de son caractère et de sa pensée.

l'*Animale*, l'Eliante Donalger de la *Jongleuse* perdront leurs droits à nous épouvanter et dégoûter et postuleront la pitié et la sympathie, peut-être. Ses assassins nous apparaîtront comme des victimes. « C'est un marin qui écouta le mauvais conseil de la solitude et de la nuit, la voix artificieuse des sirènes. Il a bu le philtre empoisonné des vents », — laisserons-nous dire M. Gaubert de l'horrible Mathurin Barnabas, le vampire de *La Tour d'Amour*. Et nous finirons même par ne plus faire la réserve de Barrès dans sa très intelligente préface de *Monsieur Vénus* (1) : — « Ce livre est assez abominable, pourtant je ne puis dire qu'il me choque. » De plus d'un livre de Rachilde nous dégagerons une morale qui ne sera pas sans moralité. Mais savoir que les livres de Rachilde comportent un sens caché et savoir quel sens ils comportent font deux choses. Tantôt le symbole apparaîtra clairement comme dans *Monsieur Vénus*, dans l'*Animale*, dans la *Sanglante Ironie* (où cependant le bon Camille Lemonnier n'a vu que du feu, aussi peu lucide en sa préface que Barrès se montre lucide dans la sienne). Tantôt des parties obscures nous paraîtront alterner avec des parties très claires : *Madame Adonis*, *La Marquise de Sade*, *La Jongleuse*, *La Princesse des Ténèbres*. Ailleurs il faudra s'y prendre à plusieurs reprises (mais le moins réussi de Rachilde peut se lire et se relire) pour voir non ce qu'elle a fait, mais ce qu'elle aurait voulu faire. Le type de cette catégorie c'est les *Hors Nature*. Ici vous avez non pas la pire, mais la plus libre des débauches d'imagination à laquelle Rachilde se soit livrée. Le dessein d'opposer l'action au rêve, la poésie à la science, la sensibilité à la raison, la chasteté à la sensualité, l'élément masculin au féminin, l'esprit latin au germanique a traversé son esprit ambitieux. Là-dessus elle a bâti Reutler et Paul-Eric de Fertzen, fils d'une Française de grande race et d'un gentilhomme prussien tué sur un champ de bataille de 1870 à la minute

(1) Préface à la 3e édition 1889, reproduite dans une 4e édition en 1902. Une précédente étude de Barrès intitulée *Mademoiselle Baudelaire* (*Les Chroniques*, février 1887), n'est pas moins remarquable.

même où le cadet vient au monde. Du même coup de baguette elle a donné à chacun, avec les nuances convenantes à leur opposition foncière, plus de beauté, de force, d'intelligence, de richesse qu'en distribuèrent, au cours de leur généreuse carrière, Montépin et Richebourg. Elle a semé dans leur cœur le maximum de l'affection et de la haine dont deux frères réciproquement peuvent être animés. Puis, les allusionnant de je ne sais quel mythe scandinave, elle les a lâchés, ces deux « enfants d'Irminsul », dans nos « mœurs contemporaines ». Ceci fait, elle a, dans une attitude tenant de Ponce-Pilate et de ces spectateurs d'Amérique qui regardent la rencontre de deux locomotives lancées l'une contre l'autre, elle a laissé se débrouiller le démon romanesque et le démon symboliste... et les *Hors Nature* ont été produits. Quand elle écrit ce livre, Rachilde est placée au bout de la ligne du commencement de laquelle (pardon, ô Flaubert) *Le Meneur de Louves* et *Son Printemps* partiront. *Son Printemps*, *Le Meneur de Louves* : volumes débordants d'imagination encore, mais où sa folle du logis se trouve surveillée, voire contrecarrée et qui constituent, à mon avis, pour cette raison, ses meilleurs ouvrages.

Et puisque nous regardons son sillage imaginatif, divisons-le en cinq étapes. La première s'arrête à *Monsieur de la Nouveauté*, où l'imagination n'est que romanesque. L'étape seconde, *Monsieur Vénus*, d'un bond la franchit. Pur produit de l'instinct ce « petit chef-d'œuvre » (1). Ici le romantisme de Rachilde se voit, sans que l'auteur l'ait voulu, capté, soumis, utilisé par l'autre imagination. Troisième étape : les romans de la période polygraphique, de *Nono* à *Minette*. Entamés romanesquement ils tournent tous au symbole comme la crème tourne en beurre. Rien de plus Paul de Kock que le début de *Madame Adonis* (1888), rien de plus... rachildien que son milieu et son terme. C'est celui qu'on voit le mieux... *desinere in piscem*. Mais, dès la *Sanglante Ironie* (1891), Rachilde sera maîtresse de sa

(1) Barrès, préface de *Monsieur Vénus*.

formule. La métamorphose ne s'opérera plus sous les yeux du lecteur interloqué. La poitrine de la femme et le ventre de la chimère nous arriveront fondus ensemble. L'imagination romanesque et l'imagination symbolique s'exerceront concurremment. Désormais, la romancière ne symbolisera pas plus fort, mais elle symbolisera d'une façon consciente. Elle fera du roman symboliste le sachant, comme d'autres savent qu'ils font du roman naturaliste ou psychologique. Ainsi ira-t-elle jusqu'au *Dessous* (1904), après des explosions comme *l'Heure sexuelle* (1898) et *la Tour d'Amour* (1899). Et alors, par l'effet d'une réaction fatale, nous entrerons dans ce que j'appellerai la période classique de ce romantique exalté, avec *le Meneur de Louves* (1905), avec *Son Printemps* (1914), avec deux ou trois chapitres de son dernier volume de contes, *la Découverte de l'Amérique* (1919), et ce volume de nouvelles en préparation, dont l'une, *Un scandale militaire sous le second Empire*, vient de paraître ici même.

Quant à *Dans le Puits* (1919), c'est tout autre chose qu'un roman, et je dirai plus loin quelle chose c'est.

## VI

On peut écrire sous la tyrannie de l'instinct une œuvre où la critique constatera en abondance le système et le procédé. Il suffit d'avoir beaucoup de *volonté* et de la mettre au service de son *instinct*. Car ne croyez pas que les deux termes se combattent. Loin de là ; et si le néo-darwinisme erre en appelant l'instinct : de l'intelligence fixée, peut-être ne serait-il pas absurde d'appeler l'instinct : de la volonté fixée. Quoi de plus instinctif que l'animal, et quoi de plus volontaire ?... Rachilde me pardonnera de poser la question à son propos, elle qui a si bien su développer le côté animal de ses personnages, expliquer, par des tendances animales, et en employant l'animal comme symbole, comme références, des actes et des sentiments humains, lesquels, sans cette explication, sans cette illustration, resteraient dans

l'illogisme, et l'obscurité, et l'invraisemblance ; elle qui parla des bêtes avec tant de fréquence, d'exactitude et d'amour (1) ! Une volonté puissante au service d'un instinct puissant, voilà la définition de son génie. Ainsi cette grande indisciplinée appartient-elle, corps et âme, à une école ; à une école, il est vrai, qui inscrit l'indiscipline en tête de son programme... — Qu'est-ce que le symbolisme est donc venu faire? Qu'a dit 1890 que 1830 n'eût pas dit? Il a hurlé ce que l'autre avait crié. Il est venu non seulement demander pour l'imagination place au soleil, mais exiger pour elle toute la place. Il est venu honnir la positivité, détester la réalité pour l'amour du rêve. Tandis que le Romantisme s'était transporté du cœur de la nature aux extrémités de la nature, le Symbolisme s'est placé à rebours de la nature. *A rebours!* Les ouvrages symbolistes de la bonne marque, depuis les sonnets de Mallarmé jusqu'aux drames de Maeterlinck, se sont efforcés de justifier la devise du fameux roman de Huysmans. Et si le père de *des Esseintes* n'a peint qu'un individu, il l'a doté de l'âme commune. Ce désir de fuir l'habituel, le normal, le réel, le relatif, le possible, on voit combien la méthode symboliste se prête à son assouvissement. Ici encore les titres de Rachilde sont à souligner. Certains sont si péremptoires : *Les Hors Nature*, *L'Animale*, *Le Mordu*, qu'il n'y a pas à insister, surtout quand on connaît l'auteur, quand on sait que ce qu'elle promet est peu à côté de ce qu'elle donne. D'autres sonnent comme un défi, qui se justifient à la lettre. Jacques Silvert est bien la Vénus de ce Pygmalion de Raoule, sa maîtresse, son « garçon de joie ». D'autres ironisent. *La Tour d'Amour :* cela

(1) En dehors d'un livre comme *L'Animale*, qui est tout entier aux chats (l'héroïne, Laure Lordès, après avoir vécu comme une chatte en folie meurt sous les griffes d'un chat hydrophobe), qui compterait les représentants de la gent féline qui vont et viennent dans les romans de Rachilde ! Les rats n'y sont guère moins nombreux. Et ce n'est point à cette œuvre que s'appliquerait le vieux distique :

Et prisa fort chats, chattes et chatons
Et déprisa rats, rattes et ratons.

Mais les amis des chevaux, des chiens, des chèvres, etc., y trouvent aussi leur compte.

évoque de la chevalerie légendaire et sentimentale; un page qui joue de la viole aux pieds d'une belle châtelaine dont la main caresse ses cheveux bouclés... et ce qui suivra. Mais cette tour est un phare, tout ce qu'il y a de plus breton en fait de phare et de plus battu par les flots, et l'amour qui y fleurit est du genre qui prend les noms de nécrophilie et de vampirisme en expertise médico-légale. L'amoureux, c'est le gardien de ce phare, sinistre de sauvagerie et d'abrutissement, et l'objet aimé... les restes en putréfaction d'une naufragée. Dans *Le Meneur de Louves*, il n'y a de louves qu'au moral : il s'agit de princesses mérovingiennes en révolte contre le cloître qui les détient par raison d'Etat. Titre symbolique comme les précédents, comme tous les autres : *La Jongleuse*, par exemple, qui ne se passe pas au moyen-âge aquitain, mais dans le Paris de l'Exposition de 1889, titre issu non pas, comme *Le Meneur de Louves*, d'un chapitre de Grégoire de Tours, mais d'une phrase de Gourmont, je pense : « Jongleur inimitable, salut ! Comme tu escamotes bien la vie (1). »

Oui ! la vie est bien escamotée au cours des exercices de cérébralité sexuelle auxquels Eliante Donalger se livre. Elle n'est pas mal dévoilée non plus dans *Le Dessous*, idylle éclose parmi les épandages du tout à l'égout parisien, quelques années après la tour Eiffel, au temps de Ravachol et d'Emile Henry, et qui démontre qu'il n'y a pas que les plus beaux produits du jardinage pour « profiter » dans la fange, mais que l'amour même d'une vierge pure n'exige pas d'être arrosé par une eau limpide. Ailleurs, comme dans la *Sanglante Ironie*, il ne s'agit pas d'escamoter la vie ou de lui arracher ses vêtements. La nature, la réalité, la santé, l'ordre social, le bon sens, le corps, la matière sont poignardés, lardés de coups sous les espèces de Grangille, la robuste campagnarde, en faveur d'une maîtresse infirme, impossible à posséder, qui figure l'âme, l'idéal, le rêve, la religion, qui figure l'art — l'Art (avec une majuscule), l'art tel que

(1) Dans *Les Chevaux de Diomède*.

l'esthétique décadento-symboliste, au plus fort de sa crise, l'a conçu.

## VII

S'il fallait désigner le volume où Rachilde se résume le mieux, qui la condense portativement sous l'aspect imaginatif, j'indiquerais *Contes et Nouvelles*. Titre bien sage, bien poli... trop poli pour être honnête. Le lecteur de ce volume fera d'une pierre deux coups. Car si nulle part l'imagination de notre écrivain n'a un coefficient plus élevé, nulle part sa maîtrise stylistique ne jette un plus vif éclat. Les courts morceaux dont ce livre se compose présentent, avec un relief saisissant, la manière du symbole rachildien. Partout le désir de bafouer la réalité, de la contrarier, de conclure contrairement à ses conclusions. — « L'hostie est ronde, il convient désormais qu'elle soit ovale », explique le curé de Vereuse à ses confrères. Tel est l'objet du premier conte, *La dernière Tentation*. Dans le second, nous voyons deux enfants délicieux jouer avec un chien enragé ; dans le troisième, un château magnifique habité et entretenu comme un galetas ; et ces deux contes portent en sous-titre l'un (Anarchie), l'autre (Socialisme). Pas de sociologie d'actualité dans le *Tueur de Grenouilles*. Ce petit sauvage, élevé en pleine forêt, exerce sur les batraciens qui peuplent les mares de son domaine, tant sa faim, qui n'a d'autre nourriture, que son ressentiment atavique de mâle contre la femelle ; et quand il écorche les grenouilles, il massacre en esprit la femme qui lui a donné le jour, celle dont la trahison est cause que son père est emprisonné. Car le petit Toniot ne la surprit-il pas, une nuit, au clair de lune, gigoter comme une grenouille gigantesque entre des bras qui n'étaient pas ceux de son père et n'avertit-il pas le grand Toniot de décrocher son fusil ? .. *Le Mortis* nous fait assister au trépas du dernier survivant de la peste en quelque Florence. Ce beau gentilhomme, le fléau l'avait épargné, mais l'épidémie des roses prodigieusement engraissées par la putréfaction humaine l'empoisonne sans miséricorde.

Lisez *La Panthère*, *Les Vendanges de Sodome*... Sous la magie d'un style adéquat à la pensée qu'il exprime (c'est vraiment dans les livres de Rachilde qu'il n'y a pas à distinguer la forme et le fonds), vous verrez ce que c'est qu'une imagination véritable. Vous sentirez l'idée fixe en notre auteur de ne pas devoir ses sujets et ses personnages à la nature, de les fabriquer elle-même au risque de tomber dans l'absurde... Que dis-je? au risque de tomber!... C'est précisément là ce qu'elle cherche, et l'édition initiale du volume que je recommande s'appelle : *Le Démon de l'Absurde*...

Mais je corrige, puisqu'elle a corrigé. Si Rachilde a trouvé l'absurde, et pas seulement dans ses *Contes et Nouvelles*, — ce n'est pas l'absurde qu'elle cherchait, mais l'*Impossible*. L'impossible! nom que la désespérance moderne a donné à l'idéal. Les livres de Rachilde veulent l'impossible comme les enfants veulent la lune, et tous leurs héros peuvent dire avec Raoule de Vénérande : — « J'ai voulu l'impossible, je le possède... C'est-à-dire, non!... Je ne le posséderai jamais! » Ils le poursuivent dans l'amour, dans la religion, dans l'art, et aussi sur des terrains où on ne le trouve pas davantage que sur le terrain sexuel et religieux et esthétique : sur ceux de la justice sociale et de la bonté et charité individuelles (voyez *Dans le Puits*). Ils constituent un effort, d'autant plus furieux qu'il se sait vain, pour rejeter l'*action* et pour réaliser *le rêve*. Ces deux termes, dont l'opposition échafaude non seulement le chancelant édifice des *Hors Nature* (1), mais ce que Rachilde a le mieux bâti, il faut leur donner le sens dont Baudelaire les revêt dans un distique qui épigraphiera fidèlement l'œuvre rachildienne, si vous le mettez au présent :

Certes, je sortirai quant à moi satisfait
D'un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve.

(1) Première partie : *Le rêve de l'action;* 2e partie : *L'action du rêve*, telle est la division de l'ouvrage. Entre vingt cris analogues d'Eric de Fertzen, aux minutes d'exaltation, je relève celui-ci : « J'ai fait de la nature le décor de ma volonté, et je suis hors d'elle, au-dessus, désormais, comme celui qui la peut changer selon ses visions. »

Baudelaire, voilà le vrai maître, le seul maître de notre écrivain. En appelant la Rachilde en gestation *Mademoiselle Baudelaire*, en disant de sa psychologie qu'elle « est dans le véritable esprit de Baudelaire », Barrès fut intuitif. Que de vérifications de la prophétie l'œuvre aujourd'hui écrite fournirait (1) ! Et ce n'est pas seulement le Baudelaire saturnien, orgiaque et mélancolique que nous y retrouverions, le Baudelaire romantique, mais le Baudelaire symboliste et idéaliste, celui qui a montré dans l'univers une *forêt de symboles* et celui qui nous emporte

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par-delà le soleil, par-delà les éthers...

Imagination romantique et imagination symboliste, l'œuvre rachildienne a gravi marche à marche le calvaire baudelairien. Et M. Gaubert a raison de donner le magnifique poème du *Voyage*, ce testament dont tous les décadento-symbolistes ont été plus ou moins légataires à proportion de leur génie, comme la clef des héroïnes et des héros de Rachilde :

O Mort, vieux capitaine, il est temps ! Levons l'ancre,
Ce pays nous ennuie. O Mort ! Appareillons...
. . . . . . . . . . . . . .
Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !

Dévorés par la soif du nouveau, de l'inconnu : soif

(1) La métaphysique amoureuse de Raoule de Vénérande développe constamment des thèmes baudelairiens : le *Je hais le mouvement qui déplace les lignes*, le *Sois charmante et tais-toi* ou le *Car la beauté du corps est un sublime don*. Et Raoule, bien que n'appartenant pas, et au contraire, à la catégorie Sapho (non plus qu'aucune heroïne de Rachilde), se flagelle avec le fouet des *Femmes Damnées*.

Mais je dois dire qu'aucun de ces thèmes n'est annoncé, leur développement est spontané, inconscient, ils s'enchâssent d'eux-mêmes et non pas parce que l'auteur a voulu citer Baudelaire dans la psychologie de Raoule. Celui qui ne connaîtrait pas Baudelaire, l'œuvre de Rachilde imprégnée, saturée de baudelairisme ne lui apprendrait même pas que Baudelaire existe, et l'intérêt principal de cet étrange *Monsieur Vénus* réside précisément dans sa qualité de produit naturel.

amoureuse, esthétique, religieuse, sociale, soif de volupté, d'art, de mysticité, soif de pitié, de justice non seulement envers les êtres humains, mais envers les animaux et envers les choses elles mêmes... quoi d'étonnant que les protagonistes de cette œuvre se brisent la tête contre les barreaux de la prison derrière lesquels l'*Impossible* les appelle, cet idéal que la coupable imagination de leur créatrice leur fait toucher comme une réalité!

Parbleu! cela nous va bien, à nous, gens positifs et raisonnables, de trouver qu'ils dépassent la mesure. Mais si nous étions jetés dans le monde par un souffle aussi puissant que celui qui les exhala, où n'aboutirions-nous pas nous aussi!...

## VIII

La grande imagination romancière est, la plupart du temps, objective, et l'on se demande comme elle ferait pour ne pas l'être. Car le moi semble la seule chose qu'on ne puisse pas imaginer, puisque c'est la chose qui imagine. Ni l'auteur des *Misérables*, ni Dumas, Balzac ou Flaubert, ni Zola, Rosny ou Paul Adam ne se racontent et pas davantage ce récent Pierre Benoît que son prédécesseur Jules Verne. Or, ce n'est pas d'une autre que Rachilde que Rachilde nous entretient. Plus ou moins visible, mais toujours présente, nous l'avons jusque dans la Basine mérovingienne du *Meneur de Louves*. Nous l'avons dans les ouvrages assez nombreux, le *Mordu*, les *Hors Nature*, la *Sanglante Ironie*, l'*Heure sexuelle*, où, profitant des qualités mâles mêlées à son génie si nettement, si excessivement féminin, elle porte à s'y méprendre un costume et un caractère d'homme. Nous l'avons aussi — comme on a un contraire en connaissant son contraire, comme le blanc renseigne sur le noir, le dur sur le tendre, le jour sur la nuit, — nous l'avons dans certaines héroïnes qu'elle a bâties à son contrepied moral et dont la plus caractéristique serait, s'il n'y avait pas la Laure Lordès de l'*Animale*, cette facile, cette faible Chro-

dielde, esclave de l'homme, parce qu'elle est l'esclave de ses sens, qui s'oppose à la chaste et hautaine Basine susdite. Et si l'on tient compte que non seulement, au positif ou au négatif, Rachilde est partout, mais que partout où elle est, elle est *véritable*, il n'y aura pas d'exagération à déclarer que le moins subjectif de ses romans, la *Tour d'Amour*, par exemple, contient davantage d'elle que cette George Sand mensongère a mis d'elle dans ses romans les moins objectifs : *Valentine* ou *Indiana*.

Cependant, dans quelle catégorie de subjectifs la placerons-nous ? Fait-elle de l'autobiographie discrète à la manière d'*Adolphe* ou tapageuse à la façon de Huysmans?

Ni l'un ni l'autre. Et même le mot d'autobiographie ne lui convient guère. Il lui conviendrait si un livre comme *Son Printemps* ne constituait pas dans son œuvre une exception. Car l'héroïne de ce livre, qui figure la Rachilde de treize ans, prise dans son milieu périgourdin aux alentours de la première communion, n'est pas symbolique. C'est un personnage à peine interposé, genre héros du *Petit Chose*. Et qui vient conter cet épisode de jeunesse auquel la biographie d'Ernest Gaubert fait allusion en indiquant : « On voulut la précipiter dans un mariage de raison, on la fiança à quatorze ans par devant le curé. Elle ne voulut rien entendre et essaya de se noyer dans la pièce d'eau entre les saules... » (Histoire racontée d'un mot, avec d'autres tentatives subséquentes... de substituer le rêve à l'action, dans la préface de *A mort*.)

Quant à *Dans le Puits*, ce n'est pas un roman, mais un ouvrage en marge des romans de Rachilde. Un chapitre de ses mémoires afférant à son existence au cours de la guerre. Une confession directe, mais si entière, qu'elle nous éclaire sur la mentalité des personnages par lesquels auparavant l'écrivain s'est confessée et montre l'étroitesse des rapports qui la lient à eux ou la profondeur de l'abîme qui d'eux la sépare. Il nous fait juger aussi à quel point le besoin de se divulguer fait partie de son tempérament et confirme à ce

point de vue cette stupéfiante préface de *A mort*, que je viens de dire, et celle plus stupéfiante encore qui ouvre *Madame Adonis*...

Ces réserves faites, proclamons que l'existence agissante de Rachilde n'a rien à faire avec ses livres. Qu'elle a écrit le roman non de sa personne, mais de son esprit.

Car nous avons avec elle un être *qui vit réellement par l'esprit*. Le côté principal de son existence, j'entends celui qu'elle considère comme le principal, l'intéressant, ne se passe pas en actes, mais en rêves. Un être *double*. Il n'y a pas qu'elle, et la théorie de l'*homo duplex*, fausse si on prétend en tirer la preuve du dualisme psychologique de certains individus, devient légitime s'il s'agit de distinguer leur vie extérieure de l'intérieure. Bien des gens vivent par l'imagination une existence seconde. Ils se créent un monde où leur personnage évolue. Mais ce personnage reste insoupçonné jusqu'au jour où, malgré eux, ils le laisseront pénétrer dans leur vie quotidienne, commettant ainsi des actes, manifestant des sentiments, lesquels font dire à leurs familiers : « Qui aurait jamais cru cela ! » et habilitent le philosophe à déclarer avec un grand point d'exclamation : que l'homme est inconnaissable à l'homme !

Et s'il est constant que la femme soit un être encore plus mystérieux que son compagnon, cela ne vient pas (comme on a tendance à dire) de ce qu'elle serait plus que lui un être d'instinct. Mais cela vient d'abord de ce que, ayant moins de temps pour l'*action* que l'homme, elle a plus de temps que lui pour le *rêve*. Puis cela vient, d'une part, de ce qu'elle est plus incitée par les conditions que nos mœurs lui imposent à cacher son monde imaginatif, de ce qu'elle se trouve plus obligée de mentir que l'homme (de même que l'esclave est plus obligé au mensonge que le maître). D'autre part, de ce qu'elle est plus exposée que l'homme à laisser, malgré elle, pénétrer dans sa vie quotidienne le personnage que son rêve développe, qu'elle rumine incessamment, qu'elle lèche comme l'ourse son petit.

Le fait qu'elle vit des romans ne suffirait donc pas à singulariser Rachilde. Qui ne cherche, pour peu qu'il ait l'esprit ingénieux, à se distraire par ses moyens propres ? Gourmont, expliquant un jour pour quelle raison sa critique s'est peu portée sur les romanciers contemporains, déclare qu'il ne connaît pas très bien leurs livres. — « Quand je veux lire des romans (je cite de mémoire), j'en écris. » L'indication est à retenir venant d'un esprit romancier qui offre tant d'analogie avec notre auteur. Mais, distraction à part, qui ne cherche à s'évader de sa réalité, à se faire le héros d'aventures satisfaisantes pour son intelligence, son orgueil, son ambition, sa sensualité ?

Tout enfant j'allais rêvant Koh Hinnor,
Somptùosité persane et papale,
Héliogabale et Sardanapale...

Seulement, quatre-vingt-dix-neuf pour cent des imaginatifs, le produit de leur imagination, même s'ils sont romanciers, ne sortira pas de leur tête. Ou bien ils le mettront en encre, mais après l'avoir expurgé ; et, disons le mot, car enfin presque toutes ces inventions sont à base de sexualité — l'avoir châtré.

Eh bien ! avec l'auteur de *Monsieur Vénus* et du reste, le centième cas s'est produit. Ses romans nous apportent la série des formes dont son imagination habille le personnage intérieur que voit vivre sa cervelle et ils apportent ce personnage en toute sincérité et vérité, nu et cru.

## IX

De là le sang-froid, un sang-froid devant qui les bras vous tombent, de là la simplicité avec laquelle l'œuvre de Rachilde étale le vice, le crime, l'horreur, la folie. J'ai parlé d'un mot du *réalisme descriptif* de notre écrivain. J'entends ainsi sa capacité de reproduire fidèlement l'abondante réalité dont elle dispose. Cette faculté s'applique à sa réalité intérieure comme à celle du monde extérieur. Les sentiments et les idées qu'elle transpose en personnages, en

faits, en objets, elle nous les donne tels qu'ils lui sont fournis. Mais ne tirez pas de mon explication des conséquences péjoratives. Pour enfanter « en sa verve puissante », comme dit Baudelaire, « des enfants monstrueux », Rachilde n'est pas un monstre. Le viol, le meurtre, commis sur des êtres symboliques, sur des sentiments, des idées pures, n'est pas une telle affaire...

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir

pourrait dire le créateur à la créature, si sa créature se plaignait d'être assassinée. Et la parole biblique : « Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a retiré, que le nom du Seigneur soit béni ! » convient à l'Elohim qui nous intéresse. Mais le meurtre spirituel, s'il porte sur des sentiments et sur des idées malsaines, coupables, l'appellerons-nous un crime ? Ne sommes-nous pas ici en matière de légitime défense ? Tuer, pour Raoule de Vénérande, pour Renée Fayor, pour la charmante Marguerite du *Dessous* et les autres, c'est étouffer un mauvais désir, ou laver une mauvaise action. C'est se repentir et quelquefois c'est éviter un péché. Est-ce une autre transposition symbolique que le catholicisme établit quand il inventa l'enfer, et la manière de Rachilde n'est-elle pas celle de ce moyen âge dont elle semble à certains moments une échappée ?...

Non ! la conception, à la regarder de près, n'est pas si extraordinaire. Cependant, voyons, monsieur ou madame, quand vous rêvez, quand vous imaginez, pour votre plaisir intellectuel ou sensuel, les aventures dont vous êtes le héros, ce n'est pas pour y mettre ce que vous trouvez dans votre existence quotidienne ? Mais quelque chose de différent, de tout à fait différent. Eh bien ! alors, plus vous serez de vie régulière et normale, plus vous aurez chance d'accoucher dans vos rêveries de bizarre et d'anormal. Plus vous êtes naturel, plus vous vous placerez *hors nature* ; plus votre journée agissante aura été vertueuse et chaste, plus votre nuit imaginative se peuplera de vices et de luxures. Ou

alors vous avez si peu d'imagination que ça ne vaut pas la peine d'en parler. — Voyons, tu ne diras pas non, hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ; sans quoi je te citerai (de mémoire encore) le mot d'un austère et même vertueux philosophe : « Je ne sais pas ce que c'est que l'imagination d'un gredin, mais je connais celle d'un brave homme, ce n'est pas quelque chose d'édifiant ! » — Or, Joseph de Maistre n'est pas né, que je sache, au Cros (arrondissement de Périgueux) dans les conditions rapportées *supra ;* il n'est pas venu à Baudelaire par la voie de Ponson du Terrail ; le souci de battre les records établis par l'Ecole décadente dans sa course à l'Impossible ne l'a jamais travaillé — et la *littérature* au pire sens de ce mot a une sérieuse responsabilité, c'est entendu, dans l'œuvre rachildienne. Cependant cette phrase perdue dans le premier roman de Rachilde, à propos d'une gaillarde de la race de ses futures Laure Lordes ou Chrodielde, est à méditer : « La jolie fille ne comprenait que la sensation vulgaire du toucher, du goût, l'*imagination est peu connue des gens vicieux.* » — Retenir le mot sensation *vulgaire :* le plus choquant que contiennent les romans de Rachilde répond à un désir violent d'éviter la vulgarité.

Comprenons maintenant que le symbole était aussi indispensable à cette imaginative que son armure au chevalier d'avant la poudre à canon, et le masque contre les gaz au poilu, d'hier. Appelée... « par un décret des Puissances Suprêmes » à nous exposer les différentes solutions que la jeune fille et que la femme modernes donnent au problème de l'amour sexuel ; ayant à résoudre un problème essentiel pour la femme, le problème qui contient tous les problèmes de la femme, car il pose la question non seulement de son plaisir et de son bonheur, mais de sa dignité et liberté : la *question de savoir si elle continuera d'être l'esclave ou si elle deviendra l'égale de l'homme ;* ayant à dire des choses qui n'avaient jamais été dites ; incapable de ne pas dire la vérité et toute la vérité (voyez, puisque les volumes à préface

dont j'ai parlé ne se trouvent plus, voyez *Dans le Puits*),— comment Rachilde se fût-elle passée du symbole ? Quand il s'est agi pour l'orgueilleuse qu'elle fut sur ses vingt ans de protester contre les humiliations auxquelles la Société — et avant la Société : la Nature (voilà la source du hors naturisme de Rachilde) soumettent la femme, même si cette femme possède une intelligence, une volonté, une culture non de femelle, mais de mâle ; quand il s'est agi pour elle de réclamer au bénéfice de la femme supérieure un traitement autre que celui que l'*animale* se laisse infliger avec une servilité de chien battu, une pareille révoltée pouvait-elle présenter de façon directe sa personne et ses sentiments ?... Mais cette nécessité de l'anonymat, cette obligation que lui créait sa très périlleuse franchise, son instinct la lui avait apprise encore enfant, puisque ce nom de Rachilde,— nom d'un gentilhomme suédois moyen âgeux inventé par elle et dont elle faisait conter les aventures à la table tournante, alors que son milieu familial était avec elle la proie du spiritisme, — ce nom de Rachilde elle a commencé à en signer dès douze ans (plus d'une gazette périgourdine est là pour le dire) ses productions littéraires.

Le symbolisme de Rachilde, c'est sa pudeur et c'est son génie. Grâce au symbole, trait d'union entre son imagination étonnante et son réalisme presque aussi étonnant, Rachilde a pu nous donner quelque chose que nous n'avions pas encore depuis deux mille ans qu'il y a des femmes, et qui écrivent : *une femme*. Et une femme parfaitement normale sous des apparences singulières, une femme parfaitement saine en dépit des virus que la « littérature » et le bouleversement social lui inoculèrent, après les conditions dans lesquelles elle naquit et fut élevée. Une femme parfaitement digne par ses qualités et par ses défauts de représenter la femme ; la femme d'hier, d'aujourd'hui et, faites-y attention, (voyez féminisme !) de demain : l'Eve qui continuera à tendre une moitié de la pomme à Adam, mais contre la moitié de sa carte d'électeur ! Grâce au symbole, Rachilde nous

apporte sur la femme un document comparable à celui que, sur l'homme, Stendhal nous a remis... — Oui, Stendhal, pas moins que cela ; et je me pique comme tout le monde de savoir ce que Stendhal nous a remis, — cependant qu'elle se place au premier rang de celles qui établissent que l'Art n'est pas le privilège de l'homme.

MARCEL COULON.

# RENAISSANCE

—

### ÉPREUVE DE L'INDIVIDU

Expliquer le trouble que l'épreuve de la guerre a laissé dans la volonté humaine : tel est l'objet de ce travail.

Le désordre actuel est surtout de nature morale. La vie a marché plus vite que la pensée : elle l'entraîne dans son tourbillon. Ayant perdu ses habitudes, l'esprit n'a plus d'assurance. C'est pourquoi l'action de la pensée est aujourd'hui la plus nécessaire : elle seule peut nous rendre la paix.

Le goût de l'effort est épuisé dans l'homme qui ne sait plus où il va. Impuissant à se reprendre, il est incapable d'agir. Il est plus occupé, quoique peinant moins. Son inquiétude même le travaille. Le loisir est moins dans l'absence de labeur que dans l'absence de souci. L'esprit est libre, quand l'emporte une ardeur harmonieuse. S'il appréhende l'avenir, il est en proie à une attention pénible.

I

Les faits économiques ne sont pas une cause absolue. Si la majorité des hommes secouait tout à coup le malaise qui les paralyse, ils sortiraient bientôt de leur misère. Toute la difficulté est dans les êtres. Il faut réaccorder les volontés.

Ce problème qui touche aux âmes collectives, qu'est-il au fond ? S'agit-il d'assurer à chacun la même part de richesses ? Les hommes supportent très bien l'inégalité matérielle et sont, pour la plupart, satisfaits de leur rang social. La guerre a permis d'observer ce fait. Si tous avaient la jalousie au cœur, il se trouverait moins de dévouement

pour le service des intérêts communs. En vérité, les hommes consentent à se sacrifier presque sans mesure, lorsqu'une idée les guide. Les horizons de la pensée s'étant noyés dans la brume, ils en sont à se demander pour quelle fin ils travaillent. Ils ont besoin de se reconnaître en une idée-force, qui polarise leurs énergies. Cette idée, qui la donnera ?

§

Un homme, qui a souffert d'une émotion longue et brûlante, et n'eut pas trop de toute son âme en chaque instant de sa durée, comment peut-il se ressaisir ? Il lui faut revenir en arrière et retrouver les événements, qu'il avait parcourus comme en songe, dans sa mémoire où ils se sont gravés. A travers la série des impressions qui l'avaient absorbé, il lui semble à ce moment qu'une sorte de logique interne s'établisse : en remontant à la surface de sa conscience, elles ont pris figure d'idées. C'est alors qu'il reprend le fil de sa pensée, qu'il reconstruit sa destinée intérieure. S'épurant du trouble qui accompagnait ses sentiments momentanés, il s'assure de la continuité de sa conscience, et se trouve prêt à fournir une course nouvelle. La raison se reconstitue à mesure que les forces psychiques se réordonnent. L'énergie se rénove dans l'intelligence.

Il en est de même des nations. Un peuple, nous l'avons bien vu, c'est une ample conscience, d'une inépuisable valeur, désirant d'être élucidée, capable de supporter la lumière. Quand ce peuple, dans un effort héroïque, a consumé ses réserves spirituelles, il lui faut, pour recouvrer le sens de sa destinée et réassumer sa volonté, faire réflexion sur cet effort même. Tout ainsi se réduit et se compose. Le présent se retrouve au niveau du passé, dès lors qu'au lieu d'apparaître comme un cataclysme sacré, la plus terrible guerre s'explique comme un accident ordinaire de l'histoire humaine. De la sorte, les idées recommencent à s'enchaîner en une suite cohérente, et l'atmosphère de lutte, de passion ardente s'évanouit peu à peu. Enfin, la philosophie de la

paix peut renaître, l'existence reprendre l'apparence harmonieuse qui la rend digne d'être vécue, et le goût du travail sourdre à nouveau dans l'homme : seul l'effort régulier remplit bien une tranquille vie.

La réflexion qui s'offre ici paraîtra peut-être audacieuse. En un tableau intérieur, une vision de l'âme, un Français cherche à exprimer les idées qui fixèrent sa pensée à la suite des réactions qu'elle eut à subir.

Nul doute que cette vision ne lui soit en partie personnelle. Une conscience humaine se forme comme un fruit. Elle dépend d'une culture qui a la vie pour champ, les livres pour semence. De longues études poursuivies dans un sentiment d'ardente curiosité intellectuelle, auxquelles succéda une captivité de trois ans parmi des soldats, furent la condition des idées que voici.

Une pensée baignée d'un afflux d'impressions également fortes et souvent contradictoires, maintenue par là en continuel travail, subissant des oscillations diverses et souffrant d'une crise latente, ce phénomène fut assez commun depuis la guerre. On n'apercevra ici que le terme aujourd'hui dépassé de certains mouvements psychologiques, transposé sur un plan d'idées abstraites, comme une image se forme sur une nappe d'eau immobile où nul courant ne se fait plus sentir. L'effort de l'âme se résume à la fin dans une revendication idéale, à la fois dépouillée et passionnée. C'est en elle que des esprits divers et diversement affectés reconnaîtront peut-être leurs propres désirs ; par elle qu'ils s'expliqueront leur souffrance.

Un problème moral s'élargissant en un problème social s'est imposé aux esprits. Ils n'ont cessé, dès lors, de l'assaillir de toutes leurs forces intérieures convergentes. Avons-nous bien senti la cause d'une attention si ardente ? C'est, pour moi, qu'il s'agit de la double destinée de ma pensée et de mon pays.

Il est vrai : les épreuves intellectuelles de la guerre m'ont rejeté davantage sur ma raison personnelle. Il y a, au cours

d'une forte évolution critique, un moment d'anarchie à traverser. L'on suit la voie de la dissociation jusqu'au moment où l'esprit, replié sur lui-même, est contraint, ou de se nier, ou de reprendre élan. Mais, par cette épreuve, il apparaît que nulle organisation n'est possible sans recours aux énergies de l'intelligence individuelle.

J'ai éprouvé l'inquiétude que beaucoup ont connue. Il me fut toujours sensible qu'elle n'avait guère pour objet mon propre sort. La pensée, jetée en un tel champ s'étend très loin hors de l'individu. Elle subit l'impression d'on ne sait quel danger universel. Quel est l'objet de son angoisse indéfinie ? La moindre perspicacité le fait découvrir : c'est la patrie.

Qu'on ne s'y trompe donc pas ! Les vues exprimées en ces pages n'ont rien à voir avec l'internationalisme. Il n'y est rendu aucun culte à l'Humanité en soi. J'ai besoin de me fonder sur une réalité plus concrète. Si, préoccupé d'aider à la réorganisation des énergies françaises, je n'isole pas mon pays comme une froide idole, c'est que son destin n'est pas solitaire. Il faut avoir embrassé l'ensemble de l'univers, pour sentir justement le rythme qui commande les mouvements d'un peuple, et même du sien propre en particulier.

Intelligence individuelle, puissance nationale, vérité universelle, c'est en travaillant sur ces trois termes que je suis arrivé à l'idée d'organisation : pour moi, l'organisation se fait avec des volontés d'hommes. Elle est impossible si l'intérêt national ne se concilie pas avec les revendications essentielles de l'esprit.

## I

### VÉRITÉ UNIVERSELLE

Une guerre n'est pas tout entière dans le spectacle et l'idée de la mort ; il en sort une leçon féconde sur la vie. Celle-ci n'aura pas été seulement ruineuse si les hommes savent tirer d'elle une plus ample compréhension du monde,

si la pensée se renouvelle et s'élargit. Jusqu'ici, le contraire est vrai : l'intelligence est frappée d'interdit. Mais son pouvoir lui reviendra.

Ce temps de guerre a permis d'observer dans leur paroxysme les mouvements qui soulèvent l'âme des nations. Quiconque se soucia de regarder et d'entendre vit distinctement comment se forment ces jugements absolus que de vastes groupes d'hommes portent les uns sur les autres et put apprécier, en particulier, le concours que la partie la plus éclairée d'un peuple apporte à la passion publique. Le rôle que l'esprit joue en pareil cas dans l'évolution de la pensée collective est saisissant et mérite d'être décrit.

§

Mais, pour le bien caractériser, rappelons d'abord quelques simples notions d'histoire humaine.

Par la matière aussi bien que par l'esprit presque tout est commun aux hommes. Ils ont même origine et parenté d'autant plus étroite qu'il faut remonter moins haut pour en trouver la souche. L'humanité est si vieille que quelques siècles écoulés depuis la naissance de nations voisines ne comptent guère. Les ossements découverts dans la poussière des plus anciennes grottes préhistoriques témoignent déjà de la confusion des races.

Les hommes vivent dans le même milieu et l'influence du milieu sur les organismes est déterminante. Les conditions nécessaires à leur existence sont très étroites. Les limites de température qu'ils supportent ont peu d'écart. Pour que la sélection naturelle se produise, il faut des milieux très différents, séparés par de grandes distances ou par de puissants obstacles. La sélection artificielle échappe à cette loi, mais, jusqu'à présent, nous n'avons pas pratiqué l'élevage de notre espèce. Les naturalistes devraient être les maîtres des philosophes et les soumettre à leur discipline. Car ceux-ci ne respectent guère la discipline des faits, ou bien ils exagèrent fabuleusement des notions empruntées. Il faut

être obsédé par le besoin d'une théorie pour méconnaître qu'entre deux pays voisins les conditions de vie diffèrent trop peu et les échanges sont trop multipliés pour que les hommes y soient radicalement différents de nature.

D'autant plus qu'ils se nourrissent des mêmes aliments. Le climat varie par des transitions insensibles et les produits de la terre suivent le climat. Le changement en est si lent qu'il faut parcourir en latitude, de vastes espaces, pour trouver des régimes de cultures nettement tranchés. Depuis un temps immémorial, le fond de la nourriture des peuples européens est fait des mêmes céréales.

I

Dans l'ordre de l'esprit, les similitudes ne sont pas moins profondes, quoi qu'il puisse sembler. Le fond de l'homme, ce ne sont pas les idées qui l'occupent, ni même les traditions irraisonnées dont ses mœurs sont faites, c'est l'instinct qui lui sort de la chair. Les sentiments purement humains : l'amour, le désir, la douleur, sont universels. C'est la pire erreur que de s'attacher aux plus contingentes des idées que la civilisation a produites, jusqu'à oublier ses premiers éléments. Les vérités les plus communes sont les plus vraies.

Les mœurs sont comme le vêtement des vertus instinctives. Elles changent d'une contrée à l'autre, mais bien moins qu'on ne le croit. Ici encore, il faut chercher le fond sous la surface. Des peuples qui ont subi, des siècles durant, des conditions de vie pareilles, nourrissent des idées communes. Une différence marquée ne se rencontre qu'entre milieux séparés dans l'espace ou par la barrière des civilisations impénétrables. Les frontières ne sont pas une limite précise.

Si vous voulez connaître les sentiments des hommes, ne les cherchez pas dans les journaux et les livres. Ecoutez le paysan qui tient depuis de longs siècles à la terre, la cultive ainsi que de très anciennes générations la culti-

vaient, qui a toujours souffert de la guerre et désiré la paix. Discernez dans les paroles de l'ouvrier, plutôt que les idées inconsistantes, l'accent des mêmes besoins constamment ressentis, et comprenez à quel point la vie a imprimé à son esprit ce pli de discipline qui le rend si endurant à la nécessité : le secret des longues guerres, soutenues quoique détestées, vous sera peut-être alors moins fermé. Chez l'un comme chez l'autre, en quelque lieu que vous soyez, vous sentirez la même âme patiente et docile. Avec quelque attention, et pour peu que vous vous distrayez du fracas de la politique, vous découvrirez ce que le lent travail d'une civilisation a fait d'eux. Vous apprécierez la valeur des vertus solides, obéissance et ténacité, qui sont aujourd'hui communes aux peuples d'Europe.

Ces hommes-là ne participent pas directement à la culture intellectuelle et scientifique. Elle est réservée à quelques-uns, empruntée par beaucoup d'autres. Un grand nombre en croit jouir, qui n'en reçoit que de vagues lueurs. Ses effets sur la masse sont lents et faibles. Dans le patrimoine moral de chacun, la part du trésor universel d'éducation populaire demeure d'ailleurs la plus forte. Si cela nous étonne, c'est que nous jugeons mal des conditions de notre vie. Dressés à réduire en idées tout le contenu de notre âme, nous attachons à la pensée logique la valeur suprême. Nous oublions que s'il est un progrès véritable, c'est dans l'instinct qu'il s'accomplit.

Cette culture est-elle du moins propre à certaines nations, à certaines races, à certaines familles humaines? Aucunement. C'est le bien commun de l'humanité, que plusieurs civilisations ont contribué à former et se sont transmis. C'est manquer de mesure que d'élever sur lui des prétentions nationales. Qui oserait dire que les peuples aujourd'hui barbares en soient à jamais exclus? La température des continents se modifie ainsi que leur forme et il n'y a aucun risque à affirmer que la civilisation émigrera tôt ou tard de ceux-ci vers d'autres.

§

Il semble donc que les hommes aient presque tout en commun. Quand on sait leur ressemblance profonde, on serait tenté de croire qu'il n'est entre eux que des causes arbitraires de dissentiment. On s'imagine volontiers que leurs liens de parenté, la similitude des conditions naturelles, l'analogie des mœurs, la communauté intellectuelle préparent leurs esprits à se pénétrer et leurs âmes à se fondre. On suppose qu'étant pareils, ils doivent se sentir pareils, qu'avant de se méconnaître, ils se sont connus, que la sympathie a précédé pour eux la haine. Erreur complète! D'un groupe à l'autre, ils se connaissent moins qu'ils ne connaissent leurs bêtes domestiques.

Il suffit d'avoir une fois en sa vie franchi une frontière, pour savoir combien les habitants d'un pays connaissent mal ceux du pays voisin. L'idée qu'ils s'en font n'est pas absolument fausse et pourtant n'est aucunement juste. Des traits qu'elle retient, elle fait une image souvent bizarre et grossière, et s'en tient là.

Lorsqu'on a vécu assez parmi des étrangers, on sent qu'à travers des différences superficielles, tous les hommes, quelle que soit leur origine, sont profondément ressemblants. D'une contrée à l'autre, parce que la langue, les usages et les costumes sont autres, on aime à se figurer que tout change. On attache à ce qui surprend d'abord une importance décisive. Ce qui fait le fond de l'homme n'apparaît qu'à la longue. C'est pourquoi il est besoin d'une intime pénétration pour se reconnaître pareils.

Encore faut-il qu'aidé par l'enseignement d'une forte culture, l'homme ait poussé très loin l'analyse de ses instincts et de ses idées pour découvrir cette parenté. C'est la science des êtres et des choses qui lui apprend à déterminer la valeur relative des idées qu'il porte en lui. Au bout d'une longue course, il arrive enfin à comprendre qu'un simple désir humain doit moins au préjugé et contient

moins d'erreur que la thèse la plus savante à laquelle la réalité ne donne pas d'épreuve.

§

C'est un fait incontestable : les nations sont profondément étrangères les unes aux autres. Il semble qu'elles soient d'essences différentes. Leurs âmes sont aussi incommunicables que les âmes individuelles, qui n'ont pour s'entendre que des formes d'expression dont le sens intime est toujours vaguement douteux.

Ainsi le veut l'évolution naturelle. Elle différencie et individualise. Elle détermine les êtres et les sépare. Elle les isole dans le milieu ambiant, d'autant plus que leur conscience se précise mieux. En eux se forment des sens, naissent des impressions, surgit la pensée. Dès lors, chacun des êtres se retranche dans sa vie propre.

Les groupes humains sont autant de milieux distincts. Tout dans la nature et la conscience pourra leur rester commun : milieu physique, conditions de vie, besoins, désirs instinctifs, mœurs et civilisation supérieure, ils ne connaissent qu'eux-mêmes. Leurs ressemblances ne leur sont aucunement sensibles. Ils ne perçoivent entre eux que des différences. Ils sont arrêtés par l'apparence. La langue est un premier obstacle à se connaître. Le préjugé en est un autre, beaucoup plus insurmontable.

Que l'antagonisme des intérêts vienne à dresser les groupes les uns contre les autres, la passion redouble la force du préjugé. Le raisonnement s'emploie alors à systématiser la haine ; il lui prête un aspect scientifique et lui confère la force attractive que possède l'idée. Ainsi les nations voisines parvenues au plus haut degré de la civilisation en arrivent à professer réciproquement des théories tout à fait barbares. N'étant souvent séparées dans l'espace que par une ligne de pierres jalonnant le sol, elles se déclarent différentes de race, de génie, de culture et de destinée.

Toutes choses inexactes! Elles ne sont différentes que de conscience.

Nul ne s'aperçoit qu'une illusion se joue de lui. Il se sentirait volontiers des sentiments humains pour des hommes d'autre couleur, mais non pour le voisin hostile. L'idée que celui-ci est homme ne lui vient pas. Elle s'efface dans l'horreur de l'étranger.

Cette métaphysique est sacrée. L'attaquer serait folie. Soutenir qu'il est peu sage de subordonner à ses articles de foi la défense d'intérêts moraux et matériels, cela semble un crime. L'opinion est une force imposante. Elle ne sait pas douter.

## II

### LA SCIENCE DEVANT L'OPINION

Dès que les hommes vivent en commun, l'opinion leur est souveraine. L'objet de la croyance peut changer : la croyance en tous cas demeure. Peu importe qui l'administre.

Le phénomène de la conviction a quelque chose de surprenant. Nous n'avons la preuve de presque rien, sommes assurés sur presque tout. C'est que les hommes n'étant occupés qu'à vivre n'ont pas le loisir de douter. Sous le scepticisme qu'ils affichent se cache le plus souvent une foi inébranlable en certains dogmes qui les protègent. Quand la philosophie a cessé d'être dogmatique, la politique l'est devenue. La pensée de la plupart d'entre nous n'est qu'un désir paré de mots. Soyons sceptiques sur le scepticisme. Qu'un esprit soit en proie au doute, cela prouve que certaines croyances lui sont devenues indifférentes et qu'il change de convictions. Le doute ne va pas sans inquiétude ; c'est que la foi ancienne ne tombe jamais tout d'un coup.

Changement lent, souvent insensible! Une onde en mouvement ne se sent pas couler. L'esprit résiste à l'évolution tant qu'il peut. La nouveauté rebute plutôt qu'elle n'attire. La conception des idées veut un effort de la conscience, impose un détachement. La moindre découverte exige à la

fois l'expérience de l'homme qui se livre à ses impressions et la méditation où il la résume. Mais il est pénible à la pensée de diverger d'avec son cours ordinaire. Agir et méditer sont deux sortes différentes d'activités cérébrales. Chez la plupart le type intellectuel est uniforme, soit que l'âme se confine dans la recherche intérieure, mystique ou science, soit qu'elle se disperse dans l'ambiance sociale.

C'est pourquoi les croyances demeurent d'habitude instinctives et traditionnelles, et sont lentes à se définir. On s'en tient sur toute chose à quelques traits superficiellement observés et confusément retenus, qui suffisent juste à discerner les objets. On ne pense que par généralités. La pensée des groupes est faite de ces généralités-là. Elle ne dépasse pas l'utilité immédiate.

Voilà l'opinion : des idées assurées sur des choses douteuses.

§

La vérité ne se trouve que dans les idées moyennes qui retiennent les aspects divers des choses. Mais l'opinion ne tient jamais compte que de la première évidence. Aussi ses jugements sont-ils tous faux. C'est aussi pourquoi l'opinion est constamment agitée de sautes brusques. La position qu'elle occupe n'est jamais tenable. Chacun l'adopte, quoique il sente son instabilité. Mais personne n'en est bien convaincu. Même chez le moins spirituel des hommes, l'esprit se défend.

Si l'opinion garde pourtant quelque fixité, c'est qu'elle est orientée par l'attraction de forces durables. Ces forces sont d'ailleurs multiples, se croisent en tous sens comme des courants aériens. Elles sont faites des intérêts communs qui divisent l'humanité en nations et en églises, en sectes, en écoles, en partis.

Tout groupe humain professe à un moment donné une vérité unique, qui est la figure abstraite de son intérêt immédiat. Aussi n'en voit-on jamais plusieurs s'accorder dans

un jugement impartial au sujet d'aucun autre groupe. Suivant que les gens appartiennent à l'un ou l'autre parti, ce qu'ils pensent de l'étranger diffère, sans que les uns soient plus que les autres dans le vrai. La propagande des premiers poursuit l'idéal de l'union nationale en fomentant l'hostilité internationale; celle de leurs adversaires pose en principe la lutte des classes et prêche la fraternité universelle.

Et tout ceci n'est qu'argument. On n'entend partout que plaideurs.

§

L'opinion n'est qu'instinct ; elle exprime les besoins élémentaires d'un peuple. S'il se produit en lui quelque réaction violente, l'esprit survient, qui accentue les idées admises, pousse le préjugé à l'extrême, fournit aux passions, s'il en est besoin, des symboles nouveaux, éclatants. Donnant à l'opinion de la consistance, il la met en état de durer : c'est sa façon de la servir.

La raison de ce phénomène, éminemment salutaire au maintien des groupes nationaux, est que l'intelligence ne s'exerce guère dans la vie sociale que suivant certains modes particuliers. Qu'elle enseigne par l'école, qu'elle informe par la presse, qu'elle dirige par le pouvoir, c'est toujours une fonction qu'elle remplit. Sa vision n'est pas intégrale : elle agit plus qu'elle ne règne. En temps de guerre, c'est un bien, dit-on.

Voici quelques-unes des spécialités de l'esprit.

§

Les savants sont les mieux placés pour entendre la leçon de la vérité objective. Celle-ci, de sa nature, est amie de la paix. Avant tout, elle est humaine. Elle nous montre les éléments universels dont nous sommes formés. Elle fait paraître les ressemblances.

En principe, les savants lui vouent un amour exclusif.

Mais elle a peine à se rendre maîtresse de l'esprit. Rares sont ceux à qui elle réussit à enseigner le doute, qui seul conduit à la découverte et à la conciliation. Beaucoup n'ont que la pratique du savoir et pour avoir acquis quelques connaissances se croient assurés d'eux-mêmes et de tout.

L'école à force de fragmenter la vie finit par ne la plus comprendre. Les maîtres de la science l'ont divisée en une infinité de compartiments, qu'ils se sont partagés. Chacun d'eux connaît l'un dans son moindre détail et se soucie peu du reste.

Les questions sur lesquelles le savant est assuré d'avoir raison sont forcément réduites en nombre. La science étant infinie, les recherches qu'elle impose ne peuvent être que spéciales. Et leur objet échappe d'autant mieux à la controverse qu'il est plus limité.

Il semblerait que le rôle des savants soit de servir, s'il se peut, d'intermédiaires entre milieux antagonistes. En effet, quand ils restent dans leur domaine qui est la recherche pure, ils s'efforcent de trouver partout l'unité. Mais, dès qu'ils rentrent dans le monde, la plupart sont repris par l'opinion. Quelque chose en eux de plus profond que la science reparaît. Au moment où ils commençaient de s'instruire, ils étaient déjà formés par le milieu, la tradition leur avait donné son pli. Qu'ils veuillent agir, ils sont trop mêlés à la vie pour la dominer. Leur intelligence, qui ne fut pas rompue par l'expérience, est captive d'illusions. Dès qu'une crise sévit, les préjugés renversent la faible barrière dressée en eux par l'habitude du vrai.

Le champ de la vie est immense, celui des sciences pures fort étroit. De là vient que ceux qui le cultivent sont dans la vie pareils au commun des hommes. Elles leur refusent, hors de leur objet, toute certitude, raison suffisante pour qu'ils conservent des convictions absolues.

Plus les sciences sont près des choses, plus elles sont incertaines. Le chemin de la vérité commence par un étroit et abrupt sentier qui, descendant vers la réalité et péné-

trant au milieu des objets et des êtres, s'élargit peu à peu en une piste à peine distincte et finit par se perdre dans le sable. A mesure qu'il s'éloigne des formes bien dessinées et facilement observables, on voit le rôle du savant changer. Jusqu'à un certain point, l'opinion n'avait eu aucune prise sur l'objet de ses recherches et pour tout le reste il était semblable à l'un de nous. Mais voici qu'il touche à la vie sociale, qui est une eau courante et qui l'emporte. Elle est faite de sentiment, de pensée, d'opinion, en un mot, et la part de l'opinion grandit dans l'esprit du chercheur. Elle l'influence à son insu. Elle finit par le posséder tout entier.

Ici l'école a porte ouverte sur la vie. Elle reçoit le souffle direct des passions. Dans l'étude de l'histoire, dans celle des sciences politiques et sociales, il est difficile de distinguer entre la description pure et le système.

§

La science de l'homme est comme une chaîne qui d'un côté est suspendue à l'esprit et de l'autre s'égare dans la politique. Ses premières mailles sont solides. On ne les change plus à loisir. Elles ont été forgées peu à peu dans un travail de précision, que plusieurs pays ont vu poursuivre à la fois. La psychologie tend à devenir scientifique au sens strict du mot.

L'histoire l'est beaucoup moins. Le soutien qu'elle donne est pourtant encore assez sûr, tant qu'elle demeure descriptive et s'abstient de formuler des lois. Ce degré passé, aucune définition n'est plus certaine. L'esprit ne se voit offrir que systèmes historiques et politiques dépouillés de toute certitude.

La psychologie ne connaît que l'homme. Elle concentre sur lui toute la lumière. L'histoire le laisse davantage dans l'ombre, a peine à ne pas l'oublier. A vrai dire elle ne s'occupe guère de lui, mais seulement des hommes pris ensemble. Elle n'a pour saisir l'individu aucune méthode d'observation directe. Elle ne connaît, des personnages

qu'elle met en scène, que les sentiments dont ils ont fait montre. Elle cherche à les éclairer en interprétant les jugements qu'ils ont provoqués. Mais les hommes de génie sont rares. La pensée n'apparaît pas souvent lucide et complète. Les jugements et les sentiments du passé ne sont d'ordinaire qu'un reflet de l'opinion ambiante. Cette opinion, l'histoire est d'ailleurs apte à la saisir. Elle l'interprète avec d'autant plus de certitude qu'elle reste plus pénétrée de la tradition qui l'a produite. Mais en la saisissant et l'isolant pour la décrire, elle accentue, elle force ses traits caractéristiques.

L'opinion naît du milieu. Parmi les milieux historiques, l'un surtout obsède nos regards : c'est la nation. Aussi l'histoire n'est-elle guère que l'étude des nations. Chacune d'elles cultive ses propres souvenirs et les exploite en faveur de ses intérêts. Et comme elles se différencient sans cesse davantage, se déterminent en une forme plus nette et un milieu plus tranché, l'historien qui suit cette évolution et y contribue, en la pressant autant qu'il le peut, est amené à se faire le protagoniste des nationalités.

Un pas encore et nous sommes dans le champ même de la politique. Nous sortons décidément de l'école et renonçons à l'apparence de la science. L'opinion devient notre unique maîtresse. Nul guide ne s'offre plus à nous.

§

Au fond, nous sommes gouvernés par nos désirs. La raison n'a jamais eu grand'chose à voir dans la direction du monde, elle se met d'ordinaire au service des passions.

C'est pourquoi, dans l'apparence, nous sommes gouvernés par des systèmes. Nous nous groupons suivant nos intérêts. Lorsque ceux-ci deviennent suffisamment clairs, quelqu'un invente une thèse qui les justifie. La théorie nous aide à nous mieux entendre. Grâce à elle, nous pouvons suivre notre chemin. Toutes choses nous deviennent limpides. Nous comprenons nos propres désirs.

Les auteurs de systèmes sont des gens heureux. En pleine vie, et sans nul effort, ils conquièrent plus de célébrité que les penseurs authentiques. Ils passent eux-mêmes pour des hommes de science. Peut-être qu'ils s'imaginent l'être. C'est que n'ayant jamais rien appris de sérieux, ils n'ont jamais su douter de rien. Pour comprendre, il faut au moins douter de soi.

Souvent ces auteurs n'appartiennent pas à l'école. Celle-ci impose à ses adeptes le respect de son enseignement. Eux prennent pêle-mêle quelques données qu'elle a dégagées et les arrangent à leur guise sans beaucoup se soucier de leur sens. A vrai dire, ce sont des artistes. La matière qu'ils mettent en œuvre n'a rien de positivement historique. Ils n'ont pas à la chercher loin dans le passé. Ils la trouvent en eux. Ce sont les préjugés communs, cette foule d'images légendaires à travers lesquelles une nation se représente à elle-même à chaque instant de sa vie. Ils recueillent la tradition, s'en font les illustrateurs et les ouvriers. Croyances et préjugés leur appartiennent. Ils les modèlent à leur gré, saisissent cette pâte fluide, la serrent en des formes nettes, la mettent au tour, lui donnent le pointu de l'idée. Les systèmes pseudo-historiques sont le pivot de la pensée collective. Chaque parti a le sien. Notre politique tourne là-dessus.

§

C'est dire qu'elle a peu de rapports avec la sagesse.

Les doctrinaires n'ont qu'une action indirecte. Les gens qu'on voit sur la scène publique sont faits d'une autre argile. Les premiers ont les dehors du philosophe et leur folie est secrète. Celle des autres n'est qu'apparente. Ils ont assez de prudence pour ne pas se duper eux-mêmes. Mais il faut qu'ils sachent duper.

Aussi la sagesse n'a-t-elle que rarement les faveurs du pouvoir. Il est à qui le prend. Pour y réussir, il faut en être avide. Il n'est pas nécessaire de s'y sentir apte. De là vient

que les gouvernements n'ont pas coutume de beaucoup s'élever au-dessus de l'opinion. Par temps calme, ils naviguent assez à loisir dans ses courants. Ils ne s'éloignent guère du port. La nécessité veut qu'ils partagent les préjugés vulgaires. Ils cabotent dans ces eaux basses, ne connaissent guère que la barque qu'ils pilotent comme d'autres l'ont fait. Rien ne les prépare aux tempêtes. Ils n'ont sur la géographie des terres les moins lointaines que des notions vagues. Ils ont plus de bonne volonté que de prudence. Leurs erreurs sont traditionnelles.

Au moins n'ont-ils pas trop l'habitude de renchérir sur cette opinion qui les supporte. Ils se contentent de la suivre. Mais qu'il se présente un danger imprévu, ils se sentent tout à coup le besoin d'exaspérer la passion publique. Ayant sans le vouloir conduit la communauté sur les brisants, c'est dans cette passion qu'ils cherchent le salut. Il faut que la nation prenne sur elle la responsabilité encourue. Elle le fait de bonne volonté, d'autant plus ardente à l'effort qu'ils l'aveuglent davantage. L'instinct de la conservation nationale emporte le reste. Les peuples éprouvent alors le désir impérieux d'avoir raison. Leurs chefs les justifient en se justifiant. C'est ainsi qu'à l'heure des crises ils prennent l'initiative d'échauffer les esprits par une propagande sans frein. Ils recherchent tous les concours. Tout ce qui jouit de quelque crédit sur la foule, savants échappés de l'enceinte scientifique, historiens en faveur, et surtout ces théoriciens nourris du préjugé national, conspire à soulever l'âme commune, travaille à rassembler les masses, à forger l'opinion en une seule idée véritablement souveraine. Tout en appelle à la vraie souveraineté qui est celle du peuple.

On ne peut méconnaître la majesté de ce phénomène social, qui fait qu'une nation, soudain consciente d'elle-même et consciente d'elle seule, oublie ses mille pensées pour n'être plus qu'une volonté tendue vers un unique objet. Pour qu'un groupe humain manifeste une si grandiose

énergie, il faut qu'il ait atteint un haut degré d'organisation spontanée, qu'il soit parmi les plus parfaits des organismes collectifs. A tout prendre, la vie est moins idée qu'elle n'est force, elle veut moins de sagesse que d'ardeur.

## III

### LES REVENDICATIONS IDÉALES DE L'ESPRIT

Tout serait dit et il n'y aurait plus qu'à se confondre, si l'être individuel n'avait, lui aussi, des droits. Aux moments graves, quand ce tourbillon l'entraîne, il renonce à soi. Il lui suffit de sentir et d'agir. Sa conscience est calme et passive, et son intelligence n'est plus rien.

Mais, lorsque la vague s'apaise, il retrouve la pensée. Il lui semble que l'horizon s'éclaire, et que des terres connues réapparaissent. A mesure qu'il se ressaisit, il a plus de hâte d'y aborder, de se détacher de ses semblables. Il veut se rendre libre du trouble que lui inspire l'âme commune, dont il sent tout à coup sur lui le poids opprimant, l'inquiétant mensonge. En pénétrant de nouveau dans le monde intérieur de l'âme, il retrouve les conceptions pures qui en sont inséparables, il communie avec l'universel. Et du fond de cette retraite où il se réfugie, il s'exprime à soi-même, et dans l'absolu d'un rêve abstrait, les revendications idéales de la conscience pensante.

Étapes d'une individualisation nouvelle au cours de laquelle l'esprit se rénove et se reconstruit.

§

Et d'abord il reprend contact avec la nature, plus vaste, plus paisible, d'un souffle plus ample que celui de l'humanité. Il se souvient qu'il a tiré d'elle ses vertus profondes. Il sent que les palpitations de son corps subissent son rythme pacifique et puissant. Il souhaite que les hommes écoutent enfin son grave conseil et se demandent si la paix des choses ne peut s'étendre aux relations humaines.

L'unité de la nature, il la retrouve en tous les êtres, plus harmonieuse dans les plus parfaits. Il retrouve en eux aussi sa magnifique diversité. Il sait qu'à son unique lumière correspond dans leur esprit une unique pensée, que seule l'apparence de la vérité et de la beauté diffère, leur source étant toujours la même, puisqu'il n'est qu'une vie.

Grave problème, l'esprit le voit, que d'étendre aux relations des hommes l'harmonie des choses ! Ils n'ont d'attention qu'à leurs intérêts. Leur intelligence ne sert qu'à leurs besoins. Ayant peu de loisirs à donner à la nature, ils l'entendent mal. La solitude les mettrait face à face avec elle. Mais ils sont rarement seuls.

§

Dans une pleine solitude morale jaillit en la pensée individuelle un sentiment nouveau d'humanité. Fruit de l'épreuve subie ! Elle aspire à ne plus rien méconnaître en l'homme. L'expérience vient de lui apprendre qu'au fond de tous règnent les mêmes sentiments profonds, les mêmes affections, les mêmes joies et les mêmes douleurs. Quand l'esprit revient à ses souvenirs, voilà l'inlassable rumeur qu'ils font en lui.

La connaissance qui se ranime l'affermit dans cette vision nouvelle. La psychologie lui enseigne sa propre structure et la montre constamment pareille à son principe. Elle l'instruit de l'infinie diversité des caractères, se combinant avec des conditions de vie si semblables que d'un pays à l'autre leur variété se retrouve toujours.

L'histoire qui peint à l'esprit la vie des peuples lui montre en chacun d'eux la même évolution. Il les voit se former, se distinguer, croître, enfin s'affronter. Il sent naître les consciences nationales. En chacune il découvre de la beauté, car elles prennent toutes racine au cœur de la vie, dont la beauté est inépuisable. Il les écoute frémir dans la voix des légendes qui chante toujours et mêle à la haine, partout, l'amour. C'est se tromper que trop haïr !

La politique lui explique les conflits d'intérêts, lui fait comprendre pourquoi les hommes se détestent avec tant de violence, sans presque se connaître. Elle éclaire les causes de leurs rivalités, plus ou moins durables et plus ou moins changeantes. Au vaste spectacle de l'histoire, remplie d'une succession quelque peu décevante d'amitiés soudaines et de fureurs fanatiques, l'esprit s'apaise. Il doute, il comprend. Il distingue l'intérêt qu'il faut défendre de sang-froid de la passion qu'il faut maîtriser. Il admet le droit de l'intelligence.

Clarté soudaine ! une triple revendication de vérité, de justice et de liberté s'est fait jour, dont voici, dans sa rude écorce théologique, le thème essentiel.

I

*Vérité.* — La vie est source d'énergie obscure ; elle est aussi la source de l'esprit, qui fait la force de l'homme. Il ne peut que par l'intelligence.

Que la nature de ses idées soit relative, il n'importe. Elles font partie de lui et cela suffit. Il n'importe même pas qu'il soit averti de leur contingence. Pour juger il ne dispose que de soi. Si la foi absolue lui manque, au moins ne manque-t-il jamais de bonne foi vis-à-vis de lui-même. Il n'en manque vis-à-vis des autres que s'il le veut. Il croit en son jugement. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, qu'il cessât d'être. Le doute est une affirmation.

Nous ne croyons plus guère à la vérité pure, mais nous croyons à l'erreur ; elle se constate. Certaines idées sont fausses. D'autres sont justes, c'est-à-dire qu'elles tiennent un juste compte d'éléments qui, à notre avis, sont vrais. Nous voulons voir régner cette vérité-là. Nous la préférons à l'erreur certaine. La vérité pour nous est d'abord ce qui n'est pas mensonge.

Nier la raison n'est qu'un jeu. C'est tourner dans un cercle. Une idée acceptée aveuglément demeure une idée. Elle fut nouvelle. Un esprit l'a conçue. La facultéqui la mit

au jour est la même qui nous permet de connaître : c'est l'intelligence. Elle a paru vraie. Elle paraît fausse parce que nous savons davantage. Qui songe à cela se refuse à admettre qu'il approche de la vérité en cultivant la déraison. Ceux qui prêchent la valeur de l'absurde ne sont pas dupes. Mais il leur plaît que d'autres le demeurent.

L'intelligence assure que l'erreur n'est pas un principe de gouvernement. L'esprit ne veut plus être trompé.

*Justice.* — Assurément nous ignorons le principe du monde. Nos connaissances sont bornées. — Mais nous avons l'expérience de nos relations mutuelles. De cette expérience nous avons tiré des règles de conduite. Nous avons avec l'ensemble de ces règles composé la morale, d'où est issue en nous l'idée de la justice. Chacun des éléments de cette construction peu à peu élaborée dans la conscience a pour origine la connaissance.

L'étendue de la science est la mesure du progrès moral universel. Cette vérité est habituellement méconnue. Nous distinguons la valeur morale et la valeur intellectuelle. Mais c'est que nous considérons les personnes une à une. Parce qu'un homme plein de science s'égare et qu'un ignorant a des principes de conduite, nous voulons que science et morale n'aient rien à connaître l'une de l'autre. Mais les principes ont été fondés par l'esprit.

Il nous faut embrasser l'ensemble des choses. La science que je veux dire ici n'en est pas telle branche particulière, c'est l'arbre entier. Il faut considérer l'arbre pour décrire l'espèce, pour étudier le mouvement de la vie et marquer le degré de développement qu'elle atteint. La civilisation se nourrit de toutes les branches de la science.

Une connaissance générale du monde est seule utile à la conduite. Qui possède un coin de terre est moins instruit de l'univers que le vagabond. Le savant qui se limite n'estpas mieux que le vulgaire défendu contre les croyances. Il suffit, pour qu'il les accueille, qu'elles aient figure rationnelle.

Il serait bon de connaître un peu l'humanité pour diriger une nation. La justice comme la science est universelle.

*Liberté.* — Désireux de vérité et de justice, l'esprit veut aussi être libre, libre de connaître, de penser et d'agir.

L'intelligence, de sa nature, est individuelle. Par elle, l'individu s'affirme en face de l'univers. Il s'isole contre tous, et par là il se connaît, discerne en soi le vrai. La liberté de l'esprit est le premier des biens, le droit le plus essentiel.

Tout droit est un principe d'action. Renfermer sa pensée n'est pas jouir de la liberté de penser. Quand l'homme la revendique, c'est qu'il veut agir sur ses pareils. Dès lors qu'il conçoit la vérité, il s'efforce en sa faveur. Il souhaite qu'elle règne. Elle et lui se confondent. Leur sort est lié, leur action commune.

Il n'est pas question de réduire le hasard. Rien de ce qui plonge dans le temps n'est entièrement réductible à l'esprit. Ne possédant point la totalité des causes, qui sont infinies, nous ignorons l'avenir et nommons hasard cette ignorance. Le destin de l'humanité échappe à la volonté humaine.

Mais à mesure que, depuis l'infini, le champ de la pensée se rétrécit jusqu'à l'être individuel, son rôle grandit, sa faculté d'agir s'étend. Nous ne maîtrisons rien qui ne soit à notre taille. C'est sur lui-même qu'un homme exerce la domination la plus sûre. Il peut imposer sa force physique à un autre homme. Par l'esprit, il peut agir encore sur plusieurs. Son action est d'autant plus efficace qu'elle atteint un groupement social plus harmonique. La raison n'est pas sans prise sur les organismes collectifs. L'intelligence a sa part dans le gouvernement des sociétés.

§

Ces revendications fondamentales de l'esprit qui se recueille et s'élucide, il les exprime au regard du monde en

un concept de parfaite sagesse, appliquée à la direction des hommes.

Son intime souhait le porte à vouloir que le principe de l'univers ne soit que pure raison. Il s'est placé lui-même au sommet de cet univers et, du coup, l'a proclamé juste. Il lui arrive bien de douter d'occuper réellement cette place quand il voit que l'équité n'est pas toujours régnante. Mais c'est un doute dont, en pratique, il ne tient pas compte. La croyance en l'ordre universel est la plus forte.

Cependant l'esprit ne va jamais sans l'homme, et l'homme ne peut s'empêcher de réduire l'universel au particulier. La figure de la justice apparaît sans cesse au-dessus du gouvernement des nations. L'ayant constamment sous les yeux, l'homme tend à oublier que la justice nationale est une justice personnelle. Ignorant que son pays n'est qu'une petite partie du monde, il subordonne l'ordre général à son intérêt et méconnaît cette même sagesse qu'il a divinisée.

§

C'est pourquoi la raison doit intervenir.

Toutes les sources de la culture humaine convergent vers la raison. Elle recueille dans l'infini détail des connaissances les lois formelles qui les résument et embrassent. Elle les relie l'une à l'autre. A mesure qu'elles changent, elle s'efforce de les accorder de nouveau. Tendant toujours vers la vérité, elle en donne le nom à l'idée imparfaite qu'elle a de l'univers. Là-dessus le droit se fonde.

§

Seul celui qui respecte la vérité a le droit de se faire d'une idée un instrument d'action et de gouverner par l'opinion, cette voix des consciences indécises.

Il est bien vrai que quiconque veut régler le sort d'autrui doit prendre les hommes tels qu'ils sont. C'est pour lui le premier objet à connaître.

Des préjugés réduits en systèmes ne sont pas la science,

mais ils lui offrent des sujets d'étude. Elle s'applique à tout ce qui est. Les illusions de l'esprit ne sont pas moins réelles que les choses sensibles. Elles sont indestructibles. L'homme sera toujours le jouet de ses idées. Vouloir le priver de sa foi serait préférer la mort à la vie. Les illusions sont le ressort de l'action. La science des préjugés est le bréviaire de la politique.

Mais nous devons nous débarrasser des croyances devenues évidemment illusoires. Ceux d'entre nous pour qui cette évidence est plus lente à naître seront toujours assez nombreux. Si nous voulons maintenir dans la société cet équilibre, que nous nommons justice, il nous faut jeter dans l'un des plateaux de la balance un peu de jugement paisible, car le poids des passions pèse parfois trop d'un seul côté. S'il nous entraîne, nous sommes en danger de nous perdre. A force de désirer, ne renonçons pas à être. La raison dit aux nations comme aux individus que nul être n'est unique au monde.

§

Les maîtres du pouvoir, ayant à sauvegarder les intérêts publics, obligés sans cesse de calculer et de choisir, devraient être des sages. La passion ne calcule pas.

Mais les chefs véritables sont rares. Car il est peu d'hommes qui pratiquent à la fois la méditation et le monde, n'agissent pas sans penser et ne pensent que pour agir. Il en est peu que l'exercice de l'autorité ne déprave pas. Le prince nuit à la cité, quand il suit sa passion particulière. C'est pourquoi il est prudent de le tenir en lisières. Mais il ne lui nuit guère moins quand il cède au penchant populaire. La seule garantie sûre qu'il puisse offrir est sa raison.

L'idée de l'universel est le seul pôle intellectuel qui oriente la boussole de l'intérêt humain. Le rôle d'un chef est de corriger le préjugé.

## IV

### L'EXAMEN D'UNE CONSCIENCE

Amour de la nature et désir de la justice, n'est-ce là que l'éternelle rêverie du promeneur solitaire ? l'homme s'enfonce-t-il donc, à mesure qu'il s'y livre davantage, en un plus profond isolement ? Quand, la rumeur des vies humaines s'apaisant en lui, il est conduit par ses visions idéales à méditer sur sa propre vie, d'où vient l'anxiété qui le prend ?

Solitude, état le plus doux à l'âme adolescente, qui n'a point perdu la grâce des songes, et se sent devant la vie en puissance d'amour ! N'ayant point encore trouvé ses limites, elle se cherche elle-même et tire sa jouissance de cet effort vers l'inconnu ; l'univers a pour elle des prolongements infinis.

L'esprit est le premier saisi par la passion d'agir. En peu d'années, il se détermine : le temps qu'il faut à l'homme pour faire sa moisson d'expériences et se rendre maître de soi. A l'abandon sentimental de la pensée naissante succède la curiosité intellectuelle. L'intelligence, avide de savoir, ne cherche plus qu'à s'accroître de la matière ardente des idées.

C'est ainsi qu'elle se dépouille et se circonscrit, et cesse d'avoir avec la vie ces attaches insaisissables. La conscience n'est plus diffuse parmi les choses qui l'entourent, comme un feuillage à l'aube claire est tout noyé dans le soleil. Elle ne se contente plus de subir le rythme vague et fléchissant de la nature. Retranchée au sein des idées, bientôt elle aspire à se pénétrer du souffle entraînant de la vie sociale. Au terme de la jeunesse, celui qui n'ayant jusqu'alors eu souci que de connaître et de comprendre, retrouve en lui son esprit, net et poli comme un instrument, réglé en vue d'une fonction utile. Exercer une activité qui excède la connaissance désormais lui est un besoin.

§

La guerre étant survenue, en ouvrant plus largement les sources de la méditation intérieure, effeuilla les illusions de l'âme.

Les routines, qui étaient pour elle comme un cadre familier et lui permettaient d'accomplir en paix sa tâche quotidienne, ne la soutiennent plus. Elles étaient un empêchement à penser. Il s'y mêlait une confiance irraisonnée en l'ordre commun des choses et l'autorité de certains hommes. Car la critique la plus âpre ne triomphe pas d'un fond d'habituelle indifférence, qui sauve les institutions.

A la faveur de la guerre, une critique universelle a jailli des faits. Pour la plupart des esprits pensants, le monde s'est dépouillé de son apparence ordinaire. Partout s'établirent les conditions du doute.

L'empire des haines collectives, qui continuait de peser sur le plus grand nombre céda chez certains, de même que s'évanouit une croyance, quand la pensée vive y pénètre. L'expérience les délivra de l'opinion régnante comme une pleine épreuve d'amour préserve le cœur d'un nouvel abandon.

Dans le paroxysme de la passion tout aussi se transfigure. Mais quand le spasme du désir faiblit, il ne reste au creuset de l'âme que le souvenir de l'épreuve qu'elle fit de soi. Se possédant mieux, elle est plus près d'atteindre le point où l'action demeure son unique ressource. Chaque émotion qui la détache d'elle-même la soumet davantage au commandement de l'intelligence et laisse plus de place à la seule volonté. La guerre, en épuisant les rêves, a consommé l'œuvre ordinaire accomplie par le temps dans la conscience. La solitude est désormais intolérable.

§

L'action est pour l'homme la seule justification. S'il arrête de se projeter hors de soi, il se réduit à néant. L'iso-

lement le tue. Il ne peut vivre s'il ne se rend utile. Il faut qu'il agisse pour subsister et pour que l'âme ait le sentiment qu'elle existe.

Chez l'être le plus humble règne un désir impérieux de s'engager dans l'effort collectif. Le travail, à lui seul, est un lien, une harmonie entre les pensées. Mais l'ambition croît d'autant plus que l'intelligence est mieux éclairée. La plus haute ambition qui se puisse éprouver, c'est d'inspirer à d'autres hommes les idées qui les gouverneront. Celui qui comprend la loi idéale dont ils sont les sujets : sentiments, traditions, intérêts suprêmes, comment ne serait-il pas tenté de la mettre en œuvre ?

Cette ambition supérieure est aujourd'hui plus ardente qu'elle ne fut jamais. Le rythme souverain de la vie populaire s'est fait en nous plus fortement sentir. Quelque résistance que nous ayons opposée à ses entraînements, nous ne pouvons nous y soustraire. Nous n'avons vécu, durant des années, que de sentiments collectifs : nous en demeurons pénétrés. Pas un instant la vision des grandes figures nationales n'a cessé d'occuper nos pensées. Nous avons vu les peuples luttant comme des êtres vivants. La moindre part de nous-mêmes demeure-t-elle jamais étrangère à la vie qui les anime? Sommes-nous autre chose qu'une imperceptible vague prise dans le mouvement de la mer ?

Un irrésistible courant porte aujourd'hui toutes les consciences à vouloir la restauration morale et matérielle des patries. C'est un instinct qui s'exprime et fait discerner les nécessités les plus profondes de la société humaine. Les nations veulent vivre.

Ayant analysé jusqu'en leur fond les passions des âmes collectives et repoussé leurs erreurs, l'esprit n'échappe pas longtemps au besoin de consentir à l'aspiration qui les meut. La sensibilité est partagée entre deux désirs également intransigeants. Deux vérités différentes divisent la conscience : l'une abstraite, universelle, que l'être individuel ne peut se refuser à concevoir, l'autre engagée dans la vie con-

crète, qui n'a de réalité qu'en des formes distinctes et des actes particuliers.

Au moment où la volonté d'agir est la plus impérieuse en l'homme, voilà que s'impose à lui l'obligation de résoudre la dualité de son être propre. Il se heurte à l'obstacle de ces vérités qui lui sont apparues quasi divines. Il lui faut accorder son activité au mouvement normal des intérêts humains. Captivé encore par l'attrait des conceptions pures, il voit les gens occupés de mille détails journaliers, et s'y attachant tout entiers. Tiré de la contemplation de l'absolu, il sent combien difficile est un accord profond des êtres, et sa pensée a peine à prendre le pas des autres pensées.

Pourtant les vérités abstraites sont aussi accessibles aux autres qu'à lui-même. Elles seules les guident de loin. Mais, dans l'ordinaire des jours, ils ne s'en réclament pas. Ils se bornent à poursuivre l'utilité immédiate, subissant la loi du travail qui les divise d'intérêts. Le harnais social, ils l'acceptent sans résistance, se sentant forts seulement des victoires remportées. Les vérités idéales sont pour eux pareilles à des divinités voilées auxquelles il leur suffit de rendre un culte formel.

Ce n'est pas sans émoi que l'esprit contemple le spectacle d'une société en action, d'où ressort l'obligatoire loi. N'est-ce pas un devoir que de renoncer à tout comprendre et d'abandonner les sommets ? La culture désintéressée de l'intelligence tisse autour d'elle le voile d'une impénétrable solitude. Avide d'agir, déçu dans ses premiers efforts, l'esprit se replie encore sur lui-même et se creuse plus profondément.

Pressé par le besoin de s'accorder à l'œuvre des hommes, renoncera-t-il au vrai pour conquérir l'utile ? Il semble qu'en lui la vie se fasse plus intolérante que la raison.

La volonté s'est dégagée de l'empreinte commune. Mais l'âme est plus que jamais inquiète. Elle plie sous le poids de la responsabilité. Elle est seule devant la destinée mystérieuse. Du moins la conscience collective lui était un

puissant soutien. L'énergie formidable d'un peuple la soulevait. C'est en rival que de nouveau l'homme se dresse devant l'homme. Chacun discerne qu'il ne peut agir qu'en prenant parti. Chacun aspire à se particulariser pour échapper à l'isolement. Ainsi l'intelligence est amenée à pénétrer plus avant au cœur de l'absolu même. Séduite un jour par les seules vérités éternelles, l'idée pure lui apparaît tout à coup négative. A peine a-t-elle pris contact avec l'universel, la pensée a besoin du divers.

L'idéal cède alors à l'analyse qui décompose toute conception abstraite. Il livre le secret de sa genèse. Le beau, le vrai, le bien semblent n'être plus que les miroirs de la pensée individuelle projetée hors de la vie. La transfiguration intellectuelle que subit l'esprit, traversé par leur froide lumière, apparaît comme le principe de son impuissance ; un terrible désespoir métaphysique peut à ce moment l'envahir. L'anxiété dont l'être souffre n'a point ici pour cause la privation de Dieu. Elle naît au contraire de la vision trop claire du divin, qui le paralyse.

Une angoisse infinie de la pensée, voilà donc ce que l'esprit humain éprouve dans l'enceinte glacée des vérités parfaites. La paix qu'il y crut trouver le fuit dès qu'il les contemple en leur paix absolue. Tant qu'il travaille à concevoir, c'est pour lui assez d'effort. L'idée une fois née, il cherche le moyen d'y accorder le monde. Mais tout semble alors se refuser à lui. Serait-ce qu'il n'est pour l'homme aucune assurance hors des luttes qu'il soutient?

§

Parvenue au terme de son effort critique, l'âme demeure un instant sans force. L'individualisation absolue aboutit au retranchement complet : les courants qui l'inspiraient d'ordinaire ont cessé de se prolonger en elle. Ni la passion confuse, ni la contemplation froide, immatérielle ne lui offrent plus, séparées l'une de l'autre, un entretien suffisant. Tendue sur l'esprit comme une corde vibrante et

l'emplissant des sons qu'elle tire de la vie, la sensibilité ne commande-t-elle pas toujours le mouvement de la pensée? J'ai noté les réactions que j'ai subies pendant et après la guerre et qui m'inspirèrent tour à tour le dégoût de l'erreur et le dégoût du rêve.

Est-ce la condamnation à l'impuissance définitive? Dégagé de l'âme commune, ayant fixé le prix des valeurs idéales, l'être individuel s'est à ce point retranché de toute croyance qu'il est en danger de demeurer stérile. Il n'a plus de ressource qu'en sa propre énergie.

Mais celle-ci n'est pas éteinte. Au feu de ces épreuves intellectuelles, un puissant travail s'accomplit dans l'âme. Va-t-elle céder ou résister? Si elle résiste aux chocs et à la flamme, elle en devient plus robuste. Dans cette forge de la conscience,la matière dont elle est pétrie prend un grain plus dense et plus dur. Si le résidu de pensée qu'elle conserve, après l'effort de compréhension, a une valeur suffisante, la reconstitution de l'être moral est assurée.

C'est assez que l'esprit ne se soit jamais relâché de son attitude active. La difficulté d'agir ne fait que le surexciter. L'analyse précise a mis en lui chaque chose au point. Il lui est ainsi plus aisé de reconstruire. Il a désormais acquis par une observation exacte de lui-même la notion de l'autonomie individuelle. Il a reconnu par l'expérience du contraste qui s'établit entre l'être et la foule qu'aucune valeur n'est absolue, mais qu'il les faut synthétiser pour atteindre la seule vérité utile.

Energies divergentes et pourtant inéluctables, qui dominent la vie spirituelle!

les conceptions idéales, pareilles à des étoiles lointaines, aussi insaisissables en leur essence que le sont les forces physiques — lumière, électricité — inhérentes à l'esprit comme celles-ci le sont à l'univers matériel. L'idéal est essentiel à la pensée.

les volontés collectives, qui sont pour elle comme une atmosphère indispensable. Hors des relations particulières

règne l'immobilité. La vie de l'âme est un courant qui passe à travers les êtres. Il faut à l'esprit humain, pour jouir d'une véritable paix, obtenir le consentement des esprits qui l'environnent. La conscience n'est calme que lorsque la pensée personnelle s'accorde à la pensée collective.

C'est de la sorte que l'individu comprend et accepte son destin. Il rejoint ainsi l'idée nationale qui fut le principe de cette longue évolution psychologique.

Mais l'intelligence ne revient pas en soumise, pour se noyer dans le flot des préjugés obscurs. Elle aspire à la fusion des volontés, mais garde pour leur confusion la plus insurmontable répugnance. Elle se conçoit comme un élément d'ordre. Prisme de cristal poli, elle est faite pour analyser l'erreur en un spectre clair, et projeter dans l'âme collective le rayon convergent de la vérité pensée.

Elle prend par là conscience de son utilité pratique. La communion des instincts s'accompagnait pour elle d'une sorte d'ivresse, de la douceur qu'il y a dans l'oubli de soi-même. L'action était un abandon. Elle flottait dans l'indifférence. Assurée désormais de son autonomie relative, elle reste avertie que la possession de soi exige la plus stricte discipline, la seule qui soit féconde. L'action n'est plus pour l'esprit que l'effort nécessaire, par lequel il arrive à se saisir le plus nettement en lui-même et dans ses relations.

C'est à cette condition qu'une raison devient utile. Dès qu'une force de pensée distincte pénètre la conscience des masses, celle-ci trouve à s'éclairer d'une lumière imprévue. Libre et non plus serve des impressions les plus aveugles, soumise à ses propres lois, la raison peut agir.

Elle rend alors au peuple qui la suit un double service. Elle contribue à l'orienter vers ces pôles idéaux dont la conscience humaine ne se peut longtemps distraire. Elle lui donne de ses intérêts propres une notion intelligente et consciente et lui épargne des incertitudes dangereuses.

La culture de la pensée individuelle apparaît ainsi comme

la condition d'une intégration sociale supérieure. Le progrès ne s'accomplit que par des volontés fortes, étroitement coordonnées. Tout l'intérêt de l'étude que voici est d'avoir recherché les bases sur lesquelles une volonté humaine se peut aujourd'hui reconstruire. L'analyse n'est une cause de stérilité que pour les êtres faibles. Elle est, pour qui veut penser, l'unique moyen de renouvellement.

ADOLPHE DELEMER.

# LE PÈRE DE LA FÉCONDITÉ

## NOUVELLE ORIENTALE

—

Nous habitions à Bagdad le quartier de Bab-el-Chargui, Porte de l'Orient, à proximité de l'ancienne mosquée des Khalifes, dont il ne reste qu'un superbe minaret festonné d'arabesques, reluisant encore de faïence verte, et des ruines où niche tout un peuple de pigeons mordorés, fétiches vénérés de tout temps.

Or, ce matin-là, je venais à peine de contourner un monticule de ces ruines où roucoulaient les pigeons, me dirigeant vers ma boutique du Souk-el-Attarin, sur la voie d'Allah... quand je crus apercevoir soudain, là, à l'ombre que projetait le minaret, une femme toute voilée, mais dont le manteau, l'allure, la taille, les gestes et tout me firent affreusement penser à Guli-Nour, mon épouse. Essayant de se dérober aux regards, lançant subrepticement ses œillades de droite et de gauche, elle s'entretenait à voix basse avec un jeune mollah, Allah le confonde celui-là ! Car il lui rendait regards ardents, paroles onctueuses et gestes mystérieux et se délectait à son entretien. Et *tous deux* semblaient roucouler comme les pigeons tourbillonnants à l'entour.

« Mais la femme... la femme! Wallahi ! me dis-je, mais à quoi pensé-je! Ma femme Guli-Nour... je viens de la quitter à la maison, et mes joues frissonnent encore de ses derniers baisers. Cependant, que Satan soit confondu ! serait-elle si hypocrite et malicieuse que de rire de ma barbe avec un mollah du quartier ! Il n'y a pas de doute, il n'y a pas de doute... » Je n'osais m'approcher ; et je brû-

lais de démasquer cette Persane, cette trompeuse, cette dévergondée. C'étaient bien son manteau, sa taille, ses gestes et son allure et tout... Mais était-elle réellement Guli-Nour ? Oui... Non... Si !

Comme un taureau je me jetai tête baissée dans sa direction et, bouillonnant de la fièvre de la jalousie, n'osant relever mon front accablé de honte, j'allais, j'allais... lorsqu'une brusque *volée* de pigeons, dans lesquels je trébuchai à l'aveuglette m'assaillit de tous côtés, me voila la vue, et m'entoura d'une forêt d'ailes qui battaient au-dessus de ma tête, me heurtaient et violemment me *sabraient* la poitrine et le visage. Et plus j'élevais les bras pour protéger mes yeux et me défendre, plus les folâtres oiseaux que j'avais inopinément troublés s'acharnaient sur mon haba et mon turban... et plus je titubais et je trébuchais. Quand cet ouragan d'ailes se fut dissipé, je me trouvai renversé sur un tas de briques ; mon turban se déroulait à terre, et des passants riaient de ma mésaventure. Et l'un d'eux me dit d'un air narquois et malintentionné :

— O Bagdady ! va, ta journée sera sûrement bénie ; mais regarde si les fétiches ont laissé de leur fiente sur ton turban... car, Wallahi ! c'est tout à fait nécessaire...

Sans prêter attention à ce mauvais plaisant, j'examinai avidement les ruines et l'ombre du minaret. Mais ni Guli-Nour, ni image de Guli-Nour ! Ni mollah, ni semblant de mollah ! Comme un mirage au désert, tout avait disparu. Je me levai, je remis ma raison et mon jugement entre les mains d'Allah le Distributeur des destins, et tranquillement, comme si je n'avais rien vu,... je m'acheminai vers le Souk-el-Attarïn. Et je me disais en moi-même : « Tu t'es trompé, tu t'es trompé. »

— Bâlek ! Bâlek ! Ton esprit ! Ton attention ! Bâlek !

C'était un Sakka, porteur d'eau, qui remontait des bords du Dijleh, poussant à travers souks et promeneurs son âne chargé de deux outres bien gonflées et ruisselantes. A quoi pensais-je ? Peut-être à Guli-Nour... quand ce fils de

mille cornards, tout en hurlant ses « Bâleks ! Bâleks ! » à mes oreilles, me heurta si brutalement de ses outres que l'une d'elles creva et lança sur moi un jet d'eau irrésistible qui me baigna de la tête aux pieds. L'âne glissa dans la boue, lâcha la seconde outre, et, se sentant délesté, se mit à ruer et à gambader de long en large. Alors ce fut un attroupement général autour de nous. Les passants proféraient des reproches scandalisés, les harems s'écartaient avec des cris effrayés, les gamins poussaient des rires aigus et excitaient l'âne, frappant des mains et chantant à la ronde : « O bénédiction ! ô bénédiction !.. » Le Sakka lançait des jurons et vociférait comme un diable en me tiraillant et me malmenant ; et moi je n'étais qu'une loque d'entre les loques qui pendait lamentablement et s'égouttait. C'était un spectacle des plus comiques... et j'en aurais ri moi-même, mais...

— Par ma tête ! et par cet Abdul-Kader el Guélani ! jura encore le Sakka en m'agrippant à la poitrine de sa rude poigne... C'est toi l'âne et c'est toi l'aveugle ! Et tu vas me payer le prix de mes outres, et le prix de mon eau et le prix de ma peine et tout cela...et c'est trois livres turques, un prix que je te fais pour le visage d'Allah, ô fils de mille aveugles ! sinon...

— Il n'y a pas d'inconvénient, cela ne fait rien ! lui répondis-je en sortant ma bourse. Voici ton dû ; maintenant va à la protection d'Allah !

Il comprit qu'il se trouvait devant un homme de condition ; et se lamentant tout à coup sur mon état pitoyable, il offrit de me conduire gratuitement sur son âne jusqu'à ma demeure, pourvu, ajouta-t-il malicieusement, qu'il ne me fût pas trop pénible de me présenter devant ma maison, c'est-à-dire ma femme, en si reluisant apparat.

Je coupai court à la grossière plaisanterie de ce brigand et le congédiai avec dédain. Nous étions au plus chaud de l'été, et, après tout, un bain imprévu n'était point une calamité. Je me drapai donc entièrement de mon haba et

me faufilai discrètement vers ma boutique. J'évitai les amis et connaissances et esquivai les salams des croyants, blotti dans ma confusion et dans mon haba qui laissait une longue traînée humide sur le chemin.

J'arrivai enfin à ma boutique, où je pus me mettre vivement dans mes vêtements secs de travail. Je rangeai aussitôt mes précieux flacons de parfum et mes boîtes d'aromates tout en récitant la Fatiha. Ayant ensuite étendu ma natte et secoué mon coussin, je m'assis à la porte d'Allah le Distributeur. Mais qu'allait-il encore me distribuer... alors que : les fléaux sont au nombre de trois, comme dit le proverbe? Qu'allait-il encore m'arriver ?

Toute la journée je vendis et j'achetai : la clientèle fut nombreuse et les clientes coquettes et généreuses, toutes sémillantes et bonnes acheteuses. Lorsque le Distributeur eut fini de m'envoyer toutes ses bénédictions, j'entendis le Moueddïn chanter l'appel à la prière du soir ; alors je fermai ma devanture en psalmodiant sur mon chapelet les attributs sublimes d'Allah. Puis, saluant mes voisins les marchands, je m'en allai tranquillement.

Et je me promenai sur le bord du fleuve, humant la brise avec plaisir et soulagement. « Non, c'est étrange! me dis-je ; le troisième fléau n'est pas tombé sur moi. Est-ce que le monde changerait, ô Musulmans » !..Les couffas noires bondées de passagers tournoyaient dans le courant, dirigées par les bateliers vers la rive d'en face : el-Karkhy. De légères embarcations glissaient comme des flèches sur les vagues qui se déroulaient rougeoyantes et diaprées. Le soleil faisait pleuvoir une poudre d'émeraude et de safran sur la palmeraie ébouriffée ; les tombeaux des Saints-Imams, égrenés le long du rivage au milieu de petits jardins de palmiers et de citronniers, allumaient dans le ciel violet leur coupole de faïence. L'ombre tomba à l'improviste et s'insinua perfidement comme une voleuse. Les lampes s'éclairèrent au sommet des minarets. La ville immense, haletant de chaleur, suspendit son bruit et se

calma dans la fraîcheur tombante. La voix du Moueddïn, planant sereine au-dessus de la ville déversait le salam et la paix bienfaisante. La vie des citadins cessa au dehors pour recommencer plus intime et pleine de gaieté, sur les terrasses découvertes à la belle étoile.

C'est alors que, me souvenant de Guli-Nour et de son inexplicable apparition du matin, je baissai la tête et regagnai ma maison sous le couvert de l'obscurité. Des soupçons me déchiraient ; la bonté me conseillait d'agir avec sagesse et de me montrer indulgent, mais la vengeance dressait déjà dans mon cœur mille plans de supplices et de meurtres plus terribles les uns que les autres. J'en tremblais moi-même.

J'arrivai chez moi je ne sais par quel chemin. Je montai aussitôt sur la terrasse dans une légère tunique. Quelques instants après, j'entendis la négresse qui disait à mon épouse : « O Khanoum, quel est le malheur ! Mon maître est rentré sans rien nous apporter dans son haba... » Et Guli-Nour de répondre : « Cela ne fait pas de différence ; l'abondance est dans la maison de ton maître. Seulement qu'Allah nous le garde et le rende bien fort, heureux au dedans et au dehors, car il est la joie de mon âme et de mon corps. Pour le reste, tais-toi, tu as tort, ô négresse de mauvais sort ! »

J'étais étendu sur une natte de Bengale ; une fraîche brise me pénétrait et avec elle ces paroles ensorceleuses de Guli-Nour qui dissipaient mes horribles soupçons et coulaient comme un baume sur la blessure de mon cœur. Soupçons sur Guli-Nour ?... Mensonges et folie ! Je l'appelai près de moi et la couvris ardemment de caresses ; elle me les rendit avec bénéfices et usure, et sur sa bouche je me sentis fondre tout entier comme l'huile dans la flamme.

Nous mangeâmes du riz parfumé au safran, et nous bûmes des sorbets dans des coupes d'argile ; et nous passâmes quelque temps à nous rafraîchir en nous délectant de tranches de pastèque que la nuit humide avait rendues

comme de la glace, ni plus ni moins. Nous entendions les voisins jouer avec leurs enfants, rire et chanter sur leurs terrasses. C'était le comble des délices.

Alors ce qui arrivait toutes les nuits arriva : Guli-Nour s'étendit près de moi sur la natte, mit la tête sur mes genoux et, embrassant mes mains l'une après l'autre, elle se prit à geindre et à sangloter ; des soupirs entrecoupés s'échappaient de ses lèvres : « O mes yeux ! un enfant... Ah ! si nous avions un enfant, ya Allah ! Tous nos voisins ont des enfants, qui un garçon, qui une jolie fillette... ô mon âme ! un enfant... un enfant ! »

C'était aussi clair que légitime. Guli-Nour était bien malheureuse de n'avoir pas d'enfant. En effet, le Distributeur ne nous avait pas gratifiés du moindre rejeton. Ah ! quelle affliction ! Guli-Nour ne craignait-elle point que, rejetant sur elle tous les torts de la stérilité, je fusse un jour tenté de prendre une nouvelle épouse? Pour moi, Allah m'est témoin que je ne négligeais aucune des ingénieuses ressources que permettent le Koran, la Sunna et toute la tradition ; bien au contraire, je m'appliquais courageusement et revenais à la charge assidument. Mon épouse se réjouissait chaque fois à la limite de la réjouissance et de l'extase... Elle faisait également tout ce qu'elle pouvait, la pauvre. Mais tout cela ne produisait rien ; pas la moindre promesse, ni le plus léger signe d'illusion. Ah ! pour une calamité, c'était une calamité que cette honteuse stérilité ; et je m'écriais chaque fois dans mes transports exaltés, m'adressant au maître de la divinité : « Envoie ! envoie !... ô Père de la Fécondité ! »

Or, le lendemain, étant sur le point de quitter la maison, j'appelai la négresse pour qu'elle m'apportât mon haba ; elle ne répondit pas. Intrigué, je pénétrai à sa recherche dans l'andéroum, — j'appelle le harem : *andéroum*, de son nom persan, ainsi l'a voulu mon épouse. Et j'y surpris cette dernière, se livrant, derrière le battant d'une porte, à je ne sais quelles bizarres confidences en tête à tête avec la

négresse, cette calamiteuse ; je ne pus distinguer que quelques paroles obscures, mais combien compromettantes : « mosquée... le saint! le Fécond !... » La vision du mollah me ressaisit à l'instant et je descendis dans la rue fou de rage. Ah ! ce mollah... si seulement je le rencontrais... Cette fois, je lui donnerais sûrement son compte, par ma tête, et son compte serait lourd de coups de bâtons, Wallahi! pour lui apprendre à débaucher les jolies persanes et à séduire les princesses à l'ombre des minarets. Toutefois je ne le rencontrai pas.

Guli Nour devenait folle à cause de sa stérilité. Allait-elle vraiment faire appel à l'intervention de ce mollah ? Il m'avait paru tout avenant et bien bâti, le débauché ! L'avait-elle déjà fait, ya Allah ! La honte était-elle déjà dans ma maison ? Ou était-ce le troisième fléau dont j'étais menacé depuis la veille, selon le proverbe inéluctable et fatal des nations ?... Ah ! comme je répudierais alors Guli-Nour par les trois serments : Wallahi ! Billahi ! Tillahi ! et je la renverrais à Tauriz, sans pitié.

Je me promettais tout cela en ouvrant ma devanture. Comme d'habitude je récitai la Fatiha : « Au nom d'Allah le Clément, le Miséricordieux ! J'en appelle à Allah contre Satan le lapidé !... »

Cette prière terminée, je sentis la paix descendre sur moi et m'inonder de tranquillité.

— Al Salamou Alaykoum ! Al Salam ! disaient mes voisins, d'un côté et d'autre, en s'établissant à leur tour.

— Wa Alaykoum al Salam ! Votre journée soit bonne et fructueuse !

— Bonne et fructueuse à tous les musulmans !

Et je me mis à vendre et à acheter.

Vers l'heure de midi, des khanoums richement parées affluèrent dans ma boutique. En s'asseyant délicatement sur le bord de mon banc et laissant pendre au dehors leurs jambes cachées sous des manteaux bigarrés, elles avaient l'air de rossignols perchés sur une branche de grenadier.

Elles laissèrent tomber leur masque, et toutes ensemble m'assaillirent de leurs demandes :

— Des flacons d'essence de rose, ya sidi ! tout dorés...

— Quelques dirhams de poudre de henné, bien moulu, ya sidi !

— De l'eau de fleur d'oranger, bien fort et aromatisé... ô sheick des parfumeurs ! Et de l'huile à l'ambre pour mes cheveux ! Une petite jarre d'eau de rose, pour les ablutions ; de l'essence de jasmin, de l'esprit de narcisse et de l'âme de giroflée...

Tout cela !

Et je m'empressai de les servir. J'ouvris mes armoires et mes vitrines toutes grandes, je soulevai le couvercle de mes coffres où, sur des rayons bien en vue, s'alignaient les petits flacons aux dessins colorés contenant les essences précieuses, et les pots d'onguent au vernis d'azur. Je tirai mes jarres d'eau de rose reluisant sous leurs arabesques multicolores et mes jarres d'eau de fleur d'oranger au goulot argenté. Je sortis mes boîtes d'ébène et mes coffrets de santal renfermant les poudres odoriférantes, le kohl et le carmin, et je fis scintiller à la lumière les flûtes de cristal aux arabesques d'or où était emprisonnée l'âme exquise des plus exquises fleurs. Je répandis sur ma natte les sachets aux talismans parfumés et les fioles de musc. Je présentai tout cela aux khanoums qui regardaient en souriant; extasiées et frémissantes, elles caressaient les flacons de leurs doigts, sentaient les pâtes de beauté, palpaient les poudres et les fards, flairaient d'un air d'ivresse les extraits rares et essayaient le kohl en minaudant et s'émerveillant. Elles étaient purement délicieuses ; et comme j'aurais voulu les confondre avec mes flacons précieux pour les saisir et respirer leur bouquet sur leur peau d'ivoire et mordre au fard sur leurs lèvres... ah ! ô gens de sensibilité et de bon goût, quel enivrement !

Servies à souhait, elles rajustaient déjà leur masque et déployaient leurs voiles, pareilles à d'élégantes barques

s'apprêtant à prendre le large. Du bout de leurs doigts rougis de henné elles me tendirent quelques pièces d'or ; je les pris en soupirant. Et les unes après les autres elles s'éloignèrent en se livrant sous leurs manteaux à une gaieté folle, riant de mon attitude enflammée et de ma mine déconfite.

Vendeurs et acheteurs allaient et venaient dans le souk ; des portefaix pliés en deux sous des balles de marchandises se suivaient en haletant ; des sakkas passaient, l'outre sur le dos, et aspergeaient le sol de long en large devant les boutiques ; et derrière eux flottait une brise saturée de fraîcheur. Des âniers se hâtaient, haranguant leurs bêtes aux charges pendantes.

Une nouvelle cliente traversa le Souk-el-Attarin ; elle portait quelques pièces de soierie qu'elle venait probablement d'acquérir au Souk-el-Bazzazïn. Elle vint s'asseoir sur le banc de ma devanture. Sans proférer un seul mot ni écarter son masque, elle m'intrigua tout de suite. Elle fleurait une odeur fine et compliquée qui m'était inconnue ; elle embaumait à étourdir la tête et à captiver le cœur. Amoureuse... ou courtisane ? Sa taille ondulait sous le manteau de satin grenat broché de palmes d'or que voilait à peine un léger manteau de laine noir. Ses hanches abondantes qui se dessinaient richement donnaient un vertige de volupté ; le balancement de ses seins chantait avec un rythme de musique et tout son corps était une douce poésie ! Elle me fit entrevoir furtivement ses yeux et transperça mon cœur de ses regards, et je me sentis devenir amoureux à la limite de l'amour et de la folie. Elle consentit enfin à découvrir ses mains blanches et potelées qu'illuminaient les bagues et les gemmes... les laissant traîner un instant sur la moire de son haba... et moi je tendis ma main tremblante, la main de l'affamé vers cette manne du ciel.

Et je.s. lorsqu'une vision subite, franchissant le souk, me cloua de terreur et éteignit sans plus l'incendie de mon cœur. Mon épouse Guli-Nour ! Cette fois, c'était elle ! Il

n'y avait ni doute ni cauchemar, c'était Guli-Nour ! Et je la vis se glissant habilement parmi les marchands ; elle se faufilait comme une anguille à travers boutiques et clientèle, en hâte, en hâte. Elle s'engagea bientôt dans une venelle, laquelle, longeant les vieux murs de la Médrassa d'Al-Moustansir, descendait en pente vers le fleuve. Alors je bondis dans le souk après elle ; on m'aurait pris pour un possédé. Ma cliente ahurie jeta un cri de terreur, me croyant subitement devenu fou ; et je pus encore l'apercevoir ramassant ses voiles et fuyant dans la foule.

Cette fois, je la surprenais assurément, l'infidèle ; je la serrais de près, la dévergondée ; et je l'arrêterai, me dis-je, tantôt, au milieu du souk, et je déchaînerais sur elle la réprobation des Croyants, quitte à la voir lapider sous mes yeux... Je le ferai, Wallahi ! Cette Persane éhontée !

Mais où allait-elle ?

Un rendez-vous au bord de l'eau, en plein jour, à proximité du grand pont toujours encombré de passants et de curieux ? Non ! Ah ! je comprenais : elle allait louer une couffa et se faire conduire à la rive d'El-Karkh, continuellement déserte et bien propice aux escapades des galants. Et je voulus la suivre jusqu'au bout sans éveiller son attention. Je la vis s'arrêter un instant chez un marchand de chandelles. Etait-ce donc dans quelque lieu si ténébreux, ce rendez-vous calamiteux? Ah ! des chandelles ! J'en profitai, cependant, pour faire irruption chez un fripier et m'entortiller à la hâte dans un ample burnous de nomade taché et usé, qui me donnait l'air de quelque coupeur de route ou d'un mendiant des rues, je ne savais au juste. Et je laissai le marchand, interloqué et amusé à la fois, me serrer la tête dans un agal et une koufié, dont je tirai les bords crasseux jusque sous mes yeux, me masquant complètement le visage.

Ainsi affublé, je me jetai dans le souk, à l'épouvante des passants qui s'écartaient de droite et de gauche, devant ce lion du désert ! En tout cas ma propre mère ne m'eût pas

reconnu. M'illusionnant de ce nouveau rôle, je fendis la foule atterrée, la tête haute et le burnous tumultueux, plus terrible et arrogant que le sheick de tous les sheicks ! J'arrivai au débarcadère pour assister à l'enlèvement de mon épouse dans les bras d'un marinier nègre qui la déposa au milieu des harems se trouvant déjà dans sa couffa. L'embarcation me parut au complet. Néanmoins je m'approchai, et, d'un ton autoritaire, je demandai au nègre de me faire place à l'instant.

— Entrer où ?... me répliqua insolemment cette face de chaudron ; entrer où ? Dans ta mère ?... Tu ne vois pas que c'est pour le harem ici ?... ô Père de la cécité !

— Ne l'insulte pas, intervint un marinier, un vieillard arabe, c'est un bédouin et il ne connaît pas les usages.

Cependant, comme j'avançais d'une allure décidée vers la couffa, je sentis deux mains massives s'abattre sur mon dos et autour de mon cou, et avant même de résister et de comprendre, je roulai sur la terre humide à vingt pas de la couffa. Un immense éclat de rire salua ma déconvenue. Quant au nègre, il ramait vigoureusement menant son embarcation au milieu du courant. Il me cria du large :

— Je reviendrai tantôt te recoucher sur ce lit de fraîcheur, ô fils de mon sheick ! Vous n'en avez point d'aussi frais et moelleux au désert. Ha ! ha !

Et les voyageuses de se joindre à lui de leurs rires aigus et saccadés, dont l'écho montait jusqu'au pont et divertissait les passants.

— Va-t'en, eunuque ! O charbon de l'enfer !

Et c'est tout ce que je parvins à lui renvoyer de ma voix chevrotante de colère.

Guli-Nour échappait encore une fois à mes recherches. De me voir ainsi trompé et bafoué sous ses yeux, j'en éprouvais une rage à tout briser, à tout déchirer. Je revins au souk et fermai ma boutique, qu'un voisin avait gardée en mon absence. Il s'inquiéta sur ma santé et sur mon état. Je le remerciai et le tranquillisai en m'efforçant de sourire. Les

mosquées se vidaient ; les croyants se hâtaient vers leurs demeures sous le soleil cuisant de midi, essuyant négligemment de leur main les gouttes de sueur qui perçaient à leur front.

Après avoir erré, tel un chien perdu, d'une ruelle à l'autre, je m'arrêtai accablé par la brûlure du soleil ; ma sueur ruisselante noya peu à peu ma colère et excita ma soif, qui parla alors plus fort que toutes les passions de mon âme. Et la soif me ramena vers le fleuve ; je me retrouvai descendant la rampe d'un abreuvoir que je n'avais jamais visité de toute ma vie de Bagdady. Je m'étendis à plat ventre au bord de l'eau ; j'y trempai mes lèvres, j'aspirai goulûment ; je bus autant d'eau qu'il en aurait fallu pour éteindre un incendie. Mon ventre gonflait, mon ventre se soulevait comme un ballon.

Je me traînai ensuite jusque sous un palmier solitaire, dont l'ombre faisait un coin délicieux où venait murmurer le courant. Je m'adossai au tronc tout à mon aise. C'est alors que, contemplant la rive d'en face, triste dans ses ruines et ses maisons délabrées, lieu sinistre où se consommait ma honte,... je méditai longuement sur la cynique vanité des êtres et des choses. Soudain je vis, comme dans un songe, flamboyer là-bas... le dôme étincelant du premier palais du Kalife Al-Manseur, le palais d'or, dans sa triple enceinte de murailles ; puis, sur le bord même du Dijlêh, dans la luxuriante verdure des jardins, au-dessus de ses escaliers de marbre, le palais de Haroun : Al-Khold... et, vis-à-vis de lui, les bosquets de roses et les balcons aux grillages dorés de Zobeida, la sultane bien-aimée... le palais Karrar ! D'innombrables quartiers s'animaient autour de ces palais et bruissaient comme des vagues. Des canaux, bordés de palmiers et de plantations, coupaient cette ville khalifale, rampant jusqu'au milieu des souks, toujours animés de légères embarcations. La vision se transforma, chancela, s'écroula... et tout retomba en ruines qui s'accumulèrent en monceaux chaotiques, dressant leurs dos ternes

le long du fleuve comme des bosses de chameaux pelées. Tout avait passé. Tout était fini. Qui pouvait durer... si ce n'est l'Eternel Distributeur ! En comparant mon malheur aux grandes catastrophes que sème le temps sur ses pas ainsi que des grains de sable, je me sentis profondément soulagé; et, pour me consoler, je me répétai ces vers d'Omar Khayam :

> Une chose est certaine et le reste est mensonge :
> La vie s'enfuit !... la fleur fanée est morte pour toujours...
> Ah ! profitons de ce qui reste entre nos mains,
> Avant de nous étendre, poussière, sous la poussière,
> Sans vin, sans chant, sans chanteur... et sans fin !



Les flots du Dijleh s'irisaient de reflets de pourpre. Les derniers rayons du soir s'éparpillaient sur les blanches terrasses de Bagdad comme les mailles d'un large filet d'or, et le moueddin, sur un minaret tout près, chantait de sa voix éternellement triste. Je m'éveillai... et je courus chez le fripier reprendre mon costume de Bagdady. Après quoi je rentrai à la maison, le cœur gonflé de larmes et la bouche amère, ne cessant de me répéter dans un sombre grondement : « Guli-Nour ! demain tu seras répudiée. Il n'y a de force et de puissance qu'en Allah ! Tu seras répudiée. Wassalam ! »

Guli-Nour s'empressa au-devant de moi, dès qu'elle me vit entrer; elle m'apporta elle-même l'aiguière des ablutions et, autour de son cou, une serviette brodée de soie fleurant l'eau de rose et l'encens.

— O mon chéri, comme tu as tardé ! me dit-elle de sa voix enjôleuse en reposant sa tête sur mon épaule et enfouissant son visage dans ma poitrine.

Comme je l'aimais... si belle et amoureuse ! Ses joues plus fines et plus pâles que le duvet des pêches, ses lèvres palpitantes, sa chevelure soyeuse et chaude... tout cela m'embrassait en une voluptueuse étreinte ; et malgré ma colère je m'y plongeais et m'y anéantissais avec ivresse.

Oui, je l'aimais, ô la plus délicieuse ! et pourtant, lorsque, dans un éclair traversant ma mémoire, je la revis s'éloignant dans la couffa du nègre, oh ! alors quel déchirement ! Et quel tourment de me réitérer, malgré mon inébranlable amour, le serment de la répudier ! « Guli-Nour, tu seras répudiée demain... absolument. » Ses caresses me faisaient plus mal que des coups de poignard ; je l'écartai, osant à peine la repousser. Je l'aimais et je la haïssais ; j'avais des sanglots dans la gorge, je voulais crier, pleurer et prendre le monde, la nuit et les étoiles à témoin de mon embarras et de ma souffrance.

— Qu'as-tu, mon chéri ? C'est peut-être la fièvre, ou de la bile ! O mon âme, veux-tu un remède, de l'extrait de fleur d'oranger ? Ne t'attriste pas ; je suis à toi, près de toi !

Elle m'enveloppait de ses bras dont le toucher aurait pu me réveiller de la mort. N'était-ce pas mensonge et hypocrisie que tout cela ? Ah ! quelle malicieuse ! Je l'éloignai.

— Laisse-moi dans le repos ; demain tout sera fini, ô fille de l'oncle ! Laisse-moi... demain... Inshallah !

— Inshallah ! fit-elle dans un soupir.

Je réfléchis longuement à ce qui devait arriver le lendemain. Répudier Guli-Nour devant le Cadi ? Il me faudrait des témoins. Personne ne l'avait vue en compagnie du mollah, que moi. Après tout, il valait mieux qu'il en fût ainsi. Personne ne l'avait surprise dans la couffa du nègre, sur le fleuve, que moi. Cependant où est son crime ? Je m'interrogeai anxieux ?... Ce n'est point un adultère que de se promener sur le fleuve, dans une couffa réservée au harem, et dans laquelle moi-même je n'avais pas réussi à prendre place. Non ! Elle a parlé au mollah ! Etait-ce Guli-Nour elle-même ? Je n'avais pu distinguer le moindre trait de son visage. Enfin, que dirais-je au Cadi, demain ? Ne rirait-il pas de ma barbe, lui, ce savant jurisconsulte ? Il est le défenseur de la veuve et de la divorcée, et des preuves et des témoignages il m'en demanderait jusqu'à l'évidence et sans aucun doute, ni équivoque. « Doucement ! me dis-je, quelle

preuve ? Le nègre, le mollah, les chandelles ? » Je m'arrêtai sentant le ridicule de tout cela.

« Je la répudierai, et demain m'apportera des preuves ! » Et je résolus de la surveiller étroitement le lendemain, de ne pas la perdre de vue un seul instant. Et nous allions voir si elle continuerait à salir ma barbe et à noircir mon visage, cette Persane !

Je repris donc mon travesti de bédouin dès le matin. Blotti dans un coin du débarcadère où Guli-Nour s'était embarquée, patiemment je l'attendais. Elle arriva. C'était elle ! Elle entra dans une couffa et disparut au milieu d'autres harems ; et la couffa s'éloigna. Je sortis de ma cachette, j'affrétai une couffa pour moi seul, je la suivis. Après avoir longtemps tournoyé, tournoyé comme une toupie creuse fouettée par le rapide courant du Dijleh, la couffa me débarqua tout étourdi sur la rive occidentale. Je ne perdis pas de vue le manteau brun de Guli-Nour qui émergea sur le rivage. Elle escalada la rampe de terre trempée du débarcadère, précipitant ses babouches jaune citron ; je ressentais ses pas comme si elle marchait sur mon cœur. Néanmoins j'étouffai tout sentiment de pitié et m'élançai à ses trousses.

Elle se dirigea vers le tombeau de Zobeida, contourna ses murs en ruines et couverts de mousse... Quelle ne fut pas ma stupeur de la voir s'arrêter sous un bouquet de palmiers, devant le tombeau de quelque Imam dont j'ignorais le nom et le pouvoir ! Elle poussa pieusement la porte et entra sans se retourner. J'hésitai, j'hésitai... Oserait-elle, près du tombeau d'un Imam ? Je ne me retins plus : et je me précipitai en avalanche, la main sur la crosse de mon poignard, les yeux fulgurants de meurtre. Ce qui rencontra mes regards me coupa le souffle et le jugement et me cloua sur place haletant et chaviré. Au milieu de quelques pauvres harems, accroupie à côté d'une humble bédouine, Guli-Nour, ma bien-aimée, allumait des chandelles sur le tombeau de l'Imam... Dévotement penchée sur la faïence usée

par les attouchements, elle priait et ne relevait la tête que pour adresser des invocations :

— O Père de la Fécondité ! Envoie !.. Envoie un enfant ! O Père de la Fécondité ! Envoie !

Les autres femmes répétaient avec ferveur : « Envoie ! Envoie ! »

Une si poignante émotion s'empara de moi que je me traînai à l'écart, et, appuyé au tronc d'un palmier, je laissai couler mes larmes... des sanglots me secouaient tout entier. Mon haba traînait à terre ; ma koufiéh défaite retombait sur mes épaules. En quittant le mausolée du saint, mon épouse se retourna et me reconnut.

— Ya Allah ! Mon époux ! Dans quel état ! Qu'est-il arrivé, ô mon âme ? Pourquoi ? pourquoi ?

Elle rajustait mes vêtements, caressait mon front et essuyait mes larmes de ses doigts. Je la pris dans mes bras et je l'entraînai au dehors, sous des palmiers, loin de la route.

— Pourquoi tout cela ? insistait Guli-Nour, qui ne revenait pas de sa surprise de me rencontrer à l'improviste, sur son chemin, dans ce déguisement.

Réconforté, je pus enfin articuler quelques paroles et avouer mes soupçons et ma honte, entrecoupant mon récit de : « Allah pardonne ! Allah pardonne ! Elle me jeta d'abord des regards courroucés, dans lesquels je craignis un instant de lire mon arrêt de mort. Mais vite son visage s'éclaircit, tel un ciel pur et doux après l'orage. Ses lèvres se fendirent, laissant briller ses dents au soleil... et elle éclata d'un rire si franc, si joyeux qu'il parvint à me vaincre et à me gagner de même. Et plus nous regardions mon bizarre travesti, le tombeau de l'Imam et les traces de mes larmes, plus nous riions, nous riions...

Guli-Nour parla et m'expliqua... mais je ne l'écoutais pas. J'avais tout compris, et j'étais écrasé sous l'énormité de ma déconvenue, ébloui par l'éclat de l'évidence. Et pourtant un horrible doute persistait dans ma mémoire. Je lui demandai :

— Le mollah? Sous le minaret... au milieu des pigeons?

— Mais c'était la négresse! répondit Guli-Nour en riant de plus belle. Et c'est moi qui l'ai envoyée, sous mon manteau de khanoum, afin de savoir où se trouvait le Père de la Fécondité.

C'était la négresse!

Nous passâmes cette nuit-là amoureusement enlacés, au clair de lune ; ce fut la plus délicieuse de notre vie.

Et quelque temps après, mon épouse m'annonça, en baissant pudiquement les yeux, que le Père de la Fécondité avait envoyé.

NAOÛM.

# FRAGMENTS
DU
# PRINTEMPS MYSTIQUE

—

*Par-dessus les vives rivières,*
*ces mobiles miroirs de l'air,*
*ces miroirs des matins où se peignent les brumes*
*avec des rayons de lumière*
*en souples écheveaux qui fument...*
*par-dessus les vives rivières,*
*ô mon Père,*
*debout*
*sur la solive ou le cintre de bois,*
*ordonnant tout*
*du geste et de la voix,*
*tu érigeais la voûte ou le pilier*
*et tu lançais en gigantesques enjambées*
*des ponts de briques et de fer !*

*Maintenant qu'à l'écart, blanchi par les années,*
*tu goûtes la torpeur des tâches terminées,*
*ayant abandonné l'équerre et le compas,*
*j'ai repris ton labeur et tes œuvres lassées,*
*afin qu'un peu de nous, Père, ne meure pas !*
*J'ai comme toi de fiers élans*
*vers quelque impossible rive :*
*tel un arc-en-ciel s'incurvant*
*au delà du monde sensible,*
*par-dessus le flot des vivants*

*j'ai lancé mon arche invisible*
*et j'ai bâti pour l'avenir*
*avec la pierre de mes songes*
*l'humble autel où se perpétue et se prolonge*
*le feu qui ne doit pas mourir...*

*Va, nous sommes de la race*
*des constructeurs impavides ;*
*le temps peut détruire : qu'importe,*
*nous aurons laissé notre trace !*
*O mon Père,*
*comme un vaisseau gonflant dans l'air*
*son ogive majestueuse*
*où se divise feuille à feuille,*
*où s'émancipe et se recueille*
*en torsades harmonieuses*
*la forêt vaste du mystère ;*
*comme un vaisseau dressant dans l'air*
*ses clochetons, sa flèche agile*
*qui sont des oraisons de pierre*
*pour capter les âmes serviles*
*et ses rosaces en vitrail*
*où quelque maître des lumières*
*a coulé des larmes d'émail,*
*des repentirs et des prières,*
*oh ! regarde jaillir, loin d'un morbide azur*
*et vers quelque espérance éternelle et meilleure,*
*toute droite,*
*bâtie avec un cœur plus pur,*
*ma cathédrale intérieure !*

★

*La joie est comme une faiblesse*
*lorsque l'on va dans la nature ;*
*le mont soulève ma tristesse*
*et ma douleur court dans l'eau pure.*

*Je foule avec respect les mousses ;*

*tout parle ici d'un grand secret...*
*Ton ombre neuve m'éclabousse,*
*éden, sanctuaire, ô forêt !*

*mais c'est en moi qu'est la lumière,*
*la lumière du vaste amour*
*qui me précède et qui m'éclaire :*
*Salut à toi, Porte du jour !*

★

*Accourez du bois noir, du rocher, de la plaine,*
*bêtes qui pullulez dans la création,*
*dont les antres de nuit et les grottes sont pleines !*
*Arrivez du terrier, du fleuve, du buisson,*
*accourez du bois solitaire,*
*pour écouter ici la sublime leçon,*
*pour écouter l'espoir qui monte de la Terre*
*et tout mon rêve d'homme...*
*ô mystique chanson !*

*Ecoutez,*
*je dirai la naissance du monde :*
*La Terre tournoyant dans un orbe de feu*
*lentement refroidie et conquise par l'onde,*
*les continents mystérieux*
*émergeant hors des mers que nul vivant ne sonde*
*et les monts de granit soulevés jusqu'aux cieux.*
*Je dirai l'élément, le rayon, le nuage,*
*le miracle de l'eau, sa fuite souterraine,*
*l'écharpe de couleurs que l'arc-en-ciel promène*
*et les noirs végétaux qui retiennent l'orage...*
*ô lacs, sur les sommets où l'infini vient boire !*
*Et voici le torrent qui s'échappe des neiges :*
*il mord la roche nue où la gangue protège*
*des cristaux inconnus,*
*il disperse l'écrin des minéraux magiques,*
*livre l'or fulgurant d'un pouvoir maléfique,*

*et la gemme alourdie de secrètes vertus.*
*O bêtes,*
*je dirai le principe de vie,*
*l'embryon maternel éclos au sein des mers,*
*univers né de l'univers,*
*l'épanouissement des races abolies*
*et la voracité d'un printemps déjà vert.*
*J'évoquerai pour vous au fond de la caverne*
*quelque ancêtre accroupi dans la pénombre terne,*
*dont la nécessité pétrit l'humble cerveau*
*et le génie obscur de ces divins travaux :*
*la hache de silex, l'arc et la flèche agile*
*et le vase d'argile*
*où meurt le chant de l'eau.*
*Comme un bourgeon sacré fleurit la conscience*
*le signe occulte au mur de la grotte est sculpté*
*et le langage ailé fixé par l'opulence*
*de la rune et de l'alphabet.*
*Ecoutez, je dirai le sauvage délire*
*qui dut illuminer la naissance du feu,*
*comment vibra la lyre*
*entre des doigts prestigieux,*
*l'art inouï des sons, le rythme avec la danse...*
*je dirai les saisons dont le cycle éternel*
*finit et recommence*
*avec l'aspect changeant des lunes dans le ciel.*
*Les champs sont cultivés, la nature est docile,*
*mais l'Homme, esclave encor des premières terreurs,*
*bâtit des temples d'or aux idoles fragiles*
*pour ses croyances vives;*
*il retient en suspens les essors de l'ogive,*
*il endigue la vie entre des murs des villes*
*dont le tumulte endort la joie et la douleur.*
*Je chanterai le chant des forces exaltées :*
*la roue avec l'aimant, les soleils électriques,*
*la chimie des métaux brûlants d'affinités ;*

*ô parfums, ô couleurs repris aux jours tragiques*
*où la terre en s'ouvrant engloutit les forêts?*
*Mais aussi la ferveur pensive des nuits calmes*
*et le repos dans la nature,*
*la respiration occulte des verdures,*
*les chlorophylles et les palmes,*
*toute la vie, toute la vie,*
*ses bonds rapides, ses vertiges,*
*amours latentes des cellules,*
*vibrations, germes, prodiges*
*et par-dessus le vide immense*
*d'un firmament cloué d'étoiles*
*et l'éternel secret que voile,*
*l'enchantement des apparences !...*
*Puis je célébrerai soulevant la matière*
*l'âme humaine jaillie hors de sa chrysalide*
*comme un papillon de lumière,*
*les passions qui sont des ailes*
*dont l'essor la conduit aux choses éternelles*
*et la soif d'infini dont elle reste avide*
*jusqu'à ce que la Mort*
*la rejette au creuset de l'âme universelle.*

*Accourez du bois noir, du fleuve, de la plaine,*
*descendez du mont couronné,*
*ô bêtes,*

*le chant orphique est né!*

★

*Suis le pur dessin de la plante,*
*suis le court chemin de l'insecte*
*dans la colonnade mouvante*
*qui a jailli sans architecte;*

*retrouve le sentier perdu,*
*retrouve la source cachée*

*et découvre le fil ténu*
*de la vie aux choses mêlée,*

*et tu glisseras vers l'ivresse*
*de sentir chaque jour plus pur*
*ton cœur alourdi de sagesse*
*comme un fruit nourri par l'azur.*

ANTOINE ORLIAC.

# TROIS
# SCULPTEURS DE BUSTES

—

L'exposition de la Nationale, mélangée de rétrospective, réunissait, cette année, dans une excellente pensée de souvenir, Maîtres d'hier et travailleurs d'aujourd'hui.

Longuement, nous nous sommes attardés chez les sculpteurs.

Là, sous le même vitrage de leur rotonde, côte à côte, ainsi que dans un salon où l'on cause, des bustes, fort différents d'âge et de signification, échangeaient entre eux et avec nous des propos d'une silencieuse éloquence.

Ces témoins de cycles successifs de la pensée plastique et profonde des hommes devaient-ils s'exclure ou s'appeler ?...

L'appréhension n'a pas été longue à se dissiper : trois voix se sont élevées parmi ces maîtres du labeur sculptural, trois voix accordées bien que différentes, chacune chantant avec vaillance la propre histoire de son art. Petite flûte ou grandes orgues, elles se sont fondues dans un ensemble harmonieux, tout en marquant leur gradation vers la perfection poursuivie, vers plus de lumière intérieure, par plus de science de l'art : Dalou, Rodin, Bourdelle.

Le plus impressionnant, dans cette assemblée des bustes, est que l'intimité des portraits nous laissait face à face avec des images qui furent ou qui sont des hommes, parfois même nos maîtres.

Chaque bloc sculpté veut transmettre la durable apparence de figures et de cerveaux par delà la courte durée de leur existence réelle et les faire ainsi se dépasser. En même temps, chacun, resserré sur lui-même, se concentre en une signification composite, car chacun demeure le gardien de

deux personnalités : celle du survivant que l'art a recréé et celle de l'artiste ; redoutable communion qui peut engendrer le très-haut ou le pire.

Or, les confidences se précisent ; on écoute, on pénètre cette sorte de chant secret de la pierre, on entend distinctement de chacune d'elle ce suprême aveu, sans lequel rien ne s'expliquerait, sans lequel tout ne serait que pitoyable effondrement : fidélité au modèle.

Fidélité de Dalou, fidélité de Rodin, fidélité de Bourdelle : est-ce vérité de l'esprit ne tuant pas la lettre, vérité de la lettre ne tuant pas l'esprit ?

Vérité des bustes, vérité des portraits sont, comme toute vérité profonde, vérité d'artiste.

Et d'abord que de *certitude* d'exécution dans chacune de ces trois œuvres : pas de mains tâtonnantes, pas d'esprits hésitants, mais une volonté ferme dans sa décision, une force agissante, maîtresse de ses moyens et de son but. La sûre possession de leur technique dans la sincérité de leur art, tel est le point commun, le centre de rencontre de ces trois tempéraments si inégaux, si différents en puissance et en signification...

Regardons leurs qualités profondes et définitives.

Des doctrines, utiles peut-être en leur temps, ont présidé à la conception de leurs travaux, mais aujourd'hui ce ne sont pas ces doctrines qui orientent nos jugements, mais seulement ce que nos regards découvrent dans les œuvres toutes nues qui leur sont offertes.

Le temps apporte l'oubli des ostracismes d'école ; l'éloignement permet l'éclectisme nécessaire pour faire admettre un réaliste à côté d'un romantique ou d'un idéaliste. En sorte que le talent ou le génie se dégagent des formules éphémères : poussés chacun dans sa propre volonté, complets selon leur technique particulière, Dalou, Rodin, Bourdelle sont ici devant nous une histoire de la sculpture, une illustration à toute une philosophie de leur art.

Dalou, réaliste minutieux de la lettre, a pour lui donner

la réplique son contemporain Rodin, réaliste romantique, et surtout le maître incontesté d'aujourd'hui, Bourdelle, le synthétiste idéaliste, dirons-nous, parce qu'il accorde excellemment la surface à la profondeur, la plastique à la spiritualité.

Et voici la question toujours nouvelle qui surgit : quels sont les droits d'un artiste ? Le modèle est-il prétexte à fantaisie, motif à sensations, passif initiateur d'idées, spectateur muet d'une virtuosité qui s'exerce pour ou contre lui ? A-t-il au contraire des droits sur la main qui travaille et sa simple présence est-elle un impératif catégorique avec lequel le peintre ou le sculpteur ne saurait plaisanter ?

Dalou est le serviteur de la réalité ; sa précision consciencieuse a dû satisfaire l'amateur ou l'ami qui se sont confiés à son ébauchoir et à son ciseau.

Voilà bien une « vérité » séduisante pour un âge où la photographie venait de prendre un grand essor. Certes, on devait dire de Dalou : cela est aussi exact qu'une photographie ! Et l'éloge a certainement paru décisif.

*Delacroix*, *Vacquerie*, l'avocat *Cresson*, *Albert Wolf* étaient authentiquement portraicturés. Mais cette rigueur qui fixait les éléments juxtaposés de la vie, comme si celle-ci arrêtait sa mobilité pour un inventaire complet de ce qui en constituait sa surface, cette exactitude selon soi-même inflexible, méthodique et sèche, ont-elles restitué la flamme et la passion chaleureuse d'un Delacroix ? Non pas. Nul parmi ces bustes de Dalou ne vit d'humanité générale. Aucun ne fait corps avec l'éternel milieu humain. Ce ne sont que les témoins d'une époque d'art. Ils restent comme des moulages inexorablement serrés de la nature, mais ne retenant que sa conformité terre à terre, avec sa pauvreté, ses maigreurs, et tout l'attirail banalisé du costume. Depuis la petite ride du front jusqu'à la forme exacte du bouton de chemise, rien n'a été omis, et vraiment le public de 1880 a dû trouver cela « bien vivant » !

Mais le public d'aujourd'hui y découvre surtout un air vieillot et suranné ; il n'aperçoit plus qu'un ensemble tout à

fait démodé en cette exécution naturaliste, trop étroite pour atteindre à la splendeur du vrai.

L'artiste, que grandit cependant sa conscience laborieuse, n'a pas fait *éternel* pour avoir copié trop platement ses modèles.

Rodin ! Notre esprit retrouve mieux sa joie. Voici donc à côté de Dalou sculpteur le *Dalou* sculpté par Rodin, — visage fin, altier, nez mince, bouche serrée, tête levée, beaucoup de race ; et le *Jean-Paul Laurens* au front bossué, proéminent, au nez tourmenté ; — et ce visage ramassé, on dirait de mathématicien, *M. Gustave Geffroy*, ébauche plus large, avec, autour d'eux, toute l'évocation de tant de bustes du puissant maître de l'hôtel Biron.

Plus de minutie rapetissante, de copie servilement attachée au modèle, mais une large conception qui fouille la pierre, pénètre par l'analyse profonde des formes dans le secret du tressaillement.

Ah ! comme Rodin est grand parce que, se détournant de l'académisme qui s'épuisait à l'imitation des antiques, il a fait retour à l'éternellement jeune et renaissante nature. Il s'est assaini à la source véritable de l'art. Il a épié les attitudes dans leur spontanéité et, pour mieux les surprendre, il s'est abandonné à son propre instinct. Dans une volonté sûre de sa voie, par une évolution de sa technique, il a été amené à plus d'intensité et de solidité du caractère par l'exagération de certains mouvements. Sa hardiesse est à la hauteur de son génie quand, osant s'affranchir du strict littéral, il va jusqu'aux déformations calculées pour un renforcement de l'expression ; il atteint ainsi, par-delà la réalité superficielle, la vérité profonde et durable.

Rodin est le sculpteur du mouvement.

Ses bustes, qui frôlent parfois la caricature, tant ils sont remplis du tragique des passions humaines, ont-ils toujours satisfait les modèles ? Nous ne le croyons pas. Mais Lui pensait que l'art n'est pas seulement un triste métier d'imi-

tation servile ; il savait qu'une figure humaine ne peut vivre sans l'exaltation véhémente de dispositions essentielles ; il comprenait que l'âme n'abandonne jamais son visage qu'avec la mort.

Telle est la vérité de Rodin.

Son excès fut parfois de tourmenter les formes, de congestionner les visages et d'aller presque jusqu'à la charge. Sa fougue était irrésistible et le sculpteur s'oubliait alors devant le dramaturge. Les bosses et les trous qu'il façonnait s'écartaient du langage de la pierre. S'il s'associait le drame humain, ce n'était pas pour une vision d'ensemble, mais pour la violence solitaire du *morceau*.

Avoir toujours exécuté du *détaché*, en négligeant le sens architectural et la composition constructive générale qui apparente l'ordre profond de la pierre sculptée à l'ordre universel : telle est la borne de Rodin.

Sur ce point, il est nettement dépassé par son continuateur, par son voisin à la Nationale de cette année : Bourdelle.

Deux créateurs de beauté d'une telle envergure, et qui se suivent, cela ne suffit-il pas à marquer pour toujours notre temps comme un de ces grands foyers d'activité éblouissante qui apparaissent de loin en loin dans l'histoire de l'art ? Ceux-ci accusent par leur succession pénétrée une gradation en hauteur tout à fait remarquable, sinon unique.

Rodin, plus haut que tous ses devanciers depuis plusieurs siècles, nous lègue en héritage immédiat Bourdelle, qui s'élève encore par sa vision logicienne de l'univers, par une compréhension intérieure et plastique plus étendue, sans que l'artiste perde rien de son âme naïve naturelle. Sa sensibilité originelle ne crée qu'en s'associant à la raison progressive.

C'est de quoi témoignent ici la tête de *Mickiewicz*, le buste d'*Anatole France*, comme l'avaient fait précédemment

les bustes d'*Ingres*, de *Ch-L. Philippe*, de *Moréas*, de tant d'autres...

Bourdelle est un initié qui pénètre toutes les lois intimes. Son génie méditatif plonge d'abord dans l'intériorité de son sujet pour faire la construction robuste, la bâtisse charpentée de la surface.

Comme les pierres de taille d'un monument s'étagent en assises étayées sur la base solide du roc terrestre, les masses logiques reposant sur les masses justement calculées sont le support inébranlable de l'humanité mouvante recréé par l'artiste dans sa force vive et sa chaude palpitation. Le modelé de surface vient ensuite en toute certitude compléter le visage de vérité comme un reflet de l'être tout entier. L'ensemble, qui se dégage de ses profondeurs mathématiques, se manifeste par chiffres ; il forme un résumé complet de l'univers, tant l'accord est accompli entre ses parties constitutives et l'équilibre total. Chez Bourdelle, le sculpteur rejoint l'architecte, ou, pour mieux dire, ne se sépare jamais de lui.

Ainsi comprenons-nous la tête de Mickiewicz avec la parfaite ordonnance de ses volumes, avec ses synthèses qui, dans leur intention décorative, demeurent si humaines qu'elles restituent toute la vie de chair et d'os dans sa plus scrupuleuse analyse. L'esprit hante cette tète qui parle par son front, par son regard, par le cri de sa bouche assez fort pour dominer les éléments, comme par son attitude véhémente et par tous ses profils en marche vers le même but. Elle est si juste qu'elle suppose par son seul aspect la statue tout entière. L'âme qui l'habite se montre capable de soulever l'organisme d'un entraîneur de peuples, infatigable vers l'action.

Voilà de la haute sculpture, parce qu'il y a création spirituelle en même temps que création plastique dans le respect de la matérialité de la roche.

De même, le buste d'*Anatole France*, né du calcul central des mécanismes matériels et des moteurs intellectuels du

modèle, pénétré et recréé en construction sculpturale, révèle un sens aigu de l'homme uni au sens statuaire du roc.

Ici donc le visage charnel et le visage intellectuel sont accordés dans le plan de traduction d'une existence humaine transposée dans la pierre par la compréhension monumentale intime.

Bourdelle a été très loin dans sa volonté et dans sa loi : cette œuvre tire toute sa force des solides appuis que le sculpteur a conservés dans le passé. Sans nul doute il a choisi ses initiateurs loin de ces rabâcheurs d'école qui s'usent à la stérile copie de ceux qui déjà copièrent leurs maîtres. Ses devanciers sont là, les lointains et les immédiats. Mais, sans sortir du cercle où nous séjournons aujourd'hui, Bourdelle a appris de Dalou le travail analytique, probe, serré, qui suit le modèle ligne à ligne. Rodin le mène plus loin : il l'initie aux amplifications où le détail s'exalte pour fonder la puissance sur le trait dominant du caractère.

Mais Lui, par sa propre volonté d'artiste et son génie généralisateur, a été plus loin encore.

Il a compris que le *caractère* ne peut se détacher de l'intimité de l'être, en sa surface comme en sa profondeur, que le trait dominant du sujet prend sa vie dans toute sa structure, jusque dans la charpente osseuse, véritable édifice de pierre sous l'édifice de chair ; — que l'être enfin fait partie du tout universel, comme l'immense vague d'une marée d'équinoxe assied sa puissance sur les mille petites vagues de l'océan.

Que de vie complexe, vigoureuse, émouvante, mystérieuse, pleine de sensibilité et de raison tout à la fois, dans cette représentation d'un grand écrivain dont l'ironie tantôt malicieuse, tantôt indulgente, nous arrête et nous étonne comme une force inexpliquée du monde. Tout cela anime ce buste ; tout cela, finesse, distinction, valeur intime sans mesure possible, est retenu pour toujours dans sa matière.

Anatole France, solitaire inaccessible, artiste-né, ne pou-

vait être pénétré que par un autre artiste, en toute similitude de qualité, et par divination.

L'*Anatole France* de Bourdelle est un chef-d'œuvre.

Que nous présage pour l'avenir une telle certitude dans la connaissance des sources de beauté construite ?

Nous pressentons de plus grandes choses encore, tandis que nous méditons sur l'insigne enseignement qui sort de ce ciseau de sculpteur qui, plaçant l'âme dans son corps, le corps dans l'humanité, l'humanité dans la nature, opère la jonction suprême de l'esprit et de la matière, par le respect simultané de l'homme représenté et du marbre qui le représente.

Et le modèle ici a dû remercier son sculpteur : les droits du modèle et ceux du sculpteur se sont confondus, car aucune œuvre n'est en même temps aussi « portrait », aussi « humain », aussi universelle que ce buste sévère et grandiose comme un marbre égyptien.

E.-FRANÇOIS JULIA.

# L'ARMÉE NOIRE

—

Qu'est-ce que notre armée noire ? Comment et par qui est-elle constituée ? Dans quelle mesure pouvons-nous compter sur sa valeur militaire et sur son loyalisme ?

## I

### LES CITOYENS ÉLECTEURS

Rappelons d'abord que notre monomanie parlementariste, associée à d'autres obscures contingences que je ne me charge point d'élucider, ont provoqué dans notre empire colonial, en particulier dans nos vieilles colonies, la subdivision de la population indigène en deux catégories bien distinctes, au triple point de vue intellectuel, politique et social.

La première catégorie, de beaucoup la plus nombreuse, comprend ces millions d'indigènes répandus dans les régions les plus reculées de l'Afrique Occidentale Française et qui ne détiennent aucun droit politique, qui ne sont point électeurs. Eux seuls, de tout temps, ont contribué à former ces admirables bataillons de tirailleurs, improprement dénommés sénégalais qui, après nous avoir conquis toutes nos possessions africaines, ont, depuis le début de la guerre, combattu sur les champs de bataille d'Orient et d'Occident, partout où l'effort était le plus formidable. Ce sont eux, exclusivement, avec les nouveaux contingents centre-africains, qui constituent notre armée noire proprement dite.

A la deuxième catégorie, d'une importance numérique secondaire, appartiennent les indigènes électeurs des Antilles, de l'Ile Bourbon et de quelques villes du Sénégal

participant au privilège d'avoir un représentant à la Chambre des députés. Ces noirs, jouissant de la qualité de citoyens français pouvaient contracter des engagements volontaires dans nos régiments européens d'infanterie coloniale au même titre que les métropolitains, mais n'étaient pas, jusqu'à ces derniers temps, soumis au régime de la conscription. Peut-être se rappelle-t-on qu'au début de cette guerre les membres de la représentation coloniale au Palais Bourbon, inspirés par leur seul patriotisme, sans aucun doute, ont réussi, sans se préoccuper outre mesure de l'avis de leurs noirs électeurs, à faire transformer par un vote du parlement cette faculté d'enrôlement en incorporation d'office dans nos régiments coloniaux.

Nos indigènes, tout en estimant que leurs députés auraient pu choisir un autre moment pour leur faire concéder ce périlleux honneur, nos bons indigènes se sont vite inclinés, suivant leur coutume, devant ce geste de vigueur et, après quelques tergiversations bien légitimes, ont répondu avec un réel empressement à la conscription.

Qu'est-il advenu sur le front de ce beau zèle ? Hélas, peu de chose. Ceux qui n'ont pas été éliminés d'emblée par le changement de climat et de régime ont eu, la plupart, une attitude médiocre au feu. Soyons persuadés qu'après la guerre ils n'en apporteront que plus d'âpreté et de violence à faire valoir d'invraisemblables prétentions. Aussi bien, cette poignée de noirs soldats électeurs prématurément assimilés aux Européens ne nous intéresse pas et ne retiendra pas plus lontemps notre attention. — J'ai hâte de revenir à notre véritable armée noire, à nos tirailleurs sénégalais.

## II

### LES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Le recrutement des tirailleurs dits sénégalais, uniquement alimenté, avant la mobilisation, par des engagements volontaires, se localisait surtout parmi d'anciennes tribus du

Soudan et de la Guinée entraînées de longue date aux expéditions guerrières entre peuplades sous la conduite de valeureux chefs indigènes. Bien que ces excellentes recrues forment encore l'élément essentiel, la base fondamentale de notre armée noire, les circonstances actuelles réclamant de plus nombreux effectifs ont amené l'autorité militaire à élargir le rayon d'action de ce recrutement et à en augmenter le rendement, tout en laissant aux indigènes une large part d'initiative. Voici, très schématiquement, les dispositions prises à cet égard.

L'administration, après avoir déterminé le chiffre des effectifs nécessaires, répartit les réquisitions entre chaque cercle proportionnellement à la densité de la population. — Les administrateurs commandants de cercle procèdent à la même répartition entre les cantons, conformément au même principe. — Il appartient ensuite à chaque chef de canton indigène, sous le contrôle de l'autorité administrative et médicale, d'opérer les levées dans les villages de son ressort en laissant aux habitants la plus grande latitude possible pour désigner eux-mêmes les recrues. — C'est un système mixte qui assure à la métropole les effectifs dont elle a besoin, tout en laissant subsister le principe de l'enrôlement volontaire.

Ce nouveau recrutement, ainsi étendu non plus seulement aux anciennes tribus guerrières du Sénégal et du Soudan, mais à tout le territoire, indistinctement, devait logiquement aboutir à un notable amoindrissement de la valeur combative de nos bataillons de tirailleurs. En fait, il est incontestable que notre armée noire actuelle ne possède plus, intégralement, cette bravoure folle, aveugle jusqu'à la témérité, cette ardeur farouche qui caractérisaient nos vieilles troupes indigènes avant la guerre. La différence est toutefois minime, à peine appréciable, confirmant ce paradoxe d'observation courante que certaines unités combattantes, pourvues d'une réputation de bravoure solidement établie et de solides traditions, conservent leur valeur

militaire à peu près intacte, sans altération apparente, quelles que soient les modifications survenues dans la composition de leurs éléments constitutifs. Prenons comme exemple certaines unités d'élite : bataillons de chasseurs à pied ou de tirailleurs sénégalais, régiments de zouaves, de coloniaux, dont les effectifs initiaux, officiers et hommes de troupes, décimés par les pertes au feu, ont été, dans une très forte proportion, remplacés par des éléments nouveaux successivement incorporés.

Il est admirable que ces régiments, ces bataillons ainsi reconstitués, presque de toutes pièces, aient conservé toute leur supériorité combative sur les unités voisines.

C'est ici le triomphe évident de l'*Esprit de corps*, sentiment plus passionnel que raisonné, déjà très développé, sous des modalités diverses, parmi les peuples primitifs, les rivalités de races, qui en sont une variante, atteignant chez eux un extrême degré d'acuité. Mais il faut y ajouter, pour nos troupes noires, l'intervention d'un ensemble de facteurs qui tiennent à la constitution psychique même de la race.

Le jeune tirailleur, dès son enrôlement, quelle que soit sa provenance, trouve dans son régiment un milieu éminemment propre à favoriser son éducation énergétique et morale en même temps qu'à développer au maximum ses aptitudes guerrières préexistantes. Alors que les indigènes électeurs, groupés dans les divers centres européens de la colonie, en contact permanent avec des commerçants, respirent une atmosphère imprégnée de mercantilisme, d'aspirations éminemment individualistes, notre jeune recrue arrivant de son lointain village n'est initiée à notre civilisation que par des militaires qui lui parlent exclusivement de discipline, de devoir, de sacrifice. Premier élément de respect, de confiance en ses chefs.

Sa sensibilité momentanément inquiète de primitif déraciné est bien vite rassurée, puis favorablement impressionnée par la sollicitude toute nouvelle pour lui de ces mêmes

chefs qui pourvoient à son existence matérielle, à son bien-être, lui tiennent lieu, suivant sa propre expression, de père et de mère : second élément d'attachement à ses chefs. Il subit l'ascendant d'anciens tirailleurs qui exaltent son enthousiasme et son émulation par les récits merveilleux des prouesses qu'ils ont accomplies ou dont ils ont été témoins.

Le voici déjà en bonne voie d'adaptation aux nécessités prochaines. Mais ce n'est pas tout encore.

Le noir, essentiellement impressionnable et versatile, représente une personnalité fragile, incapable de résister aux influences extérieures s'exerçant sur elle et destinée à se dissoudre du premier coup au sein de l'âme collective, dès son agrégation à un groupement quelconque. Ce résultat est encore plus rapidement obtenu pour les indigènes incorporés à la collectivité militaire, à l'armée, qui ne se réalise complètement, dans toute sa puissance, qu'autant que les personnalités se fondent dans la masse, que les volontés individuelles s'effacent au point de n'être plus que le reflet de la volonté des chefs. Ajoutons à cela la remarquable facilité d'adaptation des noirs aux nouveaux milieux et nous comprendrons le très sincère enthousiasme que manifestaient, à l'heure solennelle du départ pour les champs de bataille européens, moins de six mois après leur incorporation, ces enfants adoptifs de la France encore tout frais émoulus de la brousse soudanaise.

Je retrouve très vivante dans mes souvenirs la pittoresque vision de ces grands transports chargés de troupes noires partant de Dakar pour la métropole. De l'avant à l'arrière du navire, sur le pont, sur les spardeks, le long des bastingages, grouillent, gesticulent gauchement les massives carcasses jaune kaki d'où émergent autant de noires trognes luisantes, auréolées de chéchias rouges. — Ces braves gens n'ignorent pas que la grande guerre est terriblement meurtrière et que beaucoup d'entre eux, d'ores et déjà marqués par le destin, ne reverront jamais plus leur

Soudan. Mais ils sont là un millier, groupés par petits clans de la même tribu, du même village. L'âme collective, le courant magnétique du coude à coude agissent déjà sur eux : leurs énergies, leurs confiances individuelles s'étayent et se renforcent mutuellement. Et puis, entre l'heure présente et les champs de carnage encore si lointains pour ces grands enfants insoucieux de l'avenir, il y a le charme du voyage sur la mer immense, il y a l'attirance de la grande France, de la belle France qu'ils vont connaître à leur tour. Alors, c'est une contagieuse ivresse de gaieté truculente, un déchaînement de vociférations, de gestes fous, d'éclats de rire sonores écartelant les larges faces épanouies. Sur l'appontement, les *diguènes* (1), vêtues de couleurs éclatantes, couvertes de bijoux, fiévreuses, trépidantes, saoules de bruit, d'enthousiasme et de douleur, clament d'interminables recommandations barbouillées de sanglots.

Elles appartiennent à cette même race de femmes soudanaises qui, jadis, au Dahomey, à la Côte d'Ivoire, partaient en colonne avec les hommes et, pendant les combats, gardant les bagages à l'arrière, accablaient de coups et d'injures les rares tirailleurs évadés de la mêlée. Leurs âmes simples, préparées par de lointaines hérédités aux nécessités de la guerre, acceptent sans révolte le départ de leurs maris vers ce redoutable inconnu.

Lorsque enfin le navire se détache de l'appontement et pique vers le large, aux accents de la *Marseillaise*, le rut émotionnel atteint son paroxysme.

Le pont du navire flamboie de milliers de chéchias et de ceintures écarlates agitées frénétiquement.

Les *diguènes*, dans une suprême tempête de stridentes clameurs, éploient leurs pagnes bariolés, élèvent au-dessus de la foule en délire leurs petits négrillons très excités eux aussi, braillant et gigotant éperdument.

§

Ce n'est toutefois qu'après le débarquement en France,

(1) Diguènes : femmes sénégalaises.

après l'incorporation définitive dans des régiments de marche, sous l'autorité des officiers et gradés français qui les conduiront au feu, que nos jeunes tirailleurs réalisent le complet épanouissement de leurs qualités militaires. Nous avons montré dans un livre récent (1) comment les noirs centre-africains, primitivement dépourvus de courage, réfractaires aux idées de patrie, de dévouement, de sacrifice, se sont rapidement transformés sous l'action de puissantes forces régénératrices ; comment, ensuite, en partie libérés de la domination de leurs instincts, ils se sont soudainement, à notre contact, révélés capables d'accéder aux hautes sphères des idées inspiratrices du courage et de son expression la plus noble : l'héroïsme. Mais nous ne saurions trop insister sur ce fait que, chez nos Sénégalais, un des plus puissants stimulants du courage est leur attachement, leur dévouement aux chefs.

Au point où nous les avons amenés, ce sont d'excellents soldats disciplinés, quoique un peu cabochards, épais de corps et d'esprit, braves par tempérament, par devoir et par esprit de corps, au surplus d'une témérité décuplée par leur foi en la toute-puissance protectrice de leurs gris-gris. Mais, seul, leur dévouement à des chefs aimés, vénérés, les déterminera au don absolu de soi-même, à ces prodiges de bravoure consentis d'enthousiasme, accomplis avec cette sorte de frénésie, de voluptueuse ivresse qui culbute tous les obstacles.

Le caractère faible, aboulique, des noirs les prédispose déjà à se donner aveuglément, à abdiquer tout libre arbitre entre les mains de qui, même injuste, même brutal, sait leur imposer son autorité ; que l'on juge par là de leur attachement sans réserve à nos officiers et sous-officiers coloniaux, dont c'est la tradition de respecter leurs croyances, leurs coutumes, leur susceptibilité particulièrement chatouilleuse et de les considérer comme des égaux, régis par les mêmes règlements militaires que les soldats euro-

(1) Huot et Voivenel : *Le Courage* (Alcan, éditeur), pages 50 et suivantes.

péens, passibles des mêmes punitions et des mêmes récompenses. Cette quasi-assimilation aux blancs, unie à l'influence de l'uniforme, du galon, du panache, de l'esprit de corps ne pouvait manquer de nous les attacher indéfectiblement.

Ainsi, avec les nouveaux éléments indigènes non sélectionnés, recrutés uniformément sur tout le territoire du Sénégal-Soudan, nous avons reconstitué et reconstituons chaque jour de splendides bataillons de tirailleurs qui ne sont pas sensiblement inférieurs à leurs devanciers. Même esprit de corps survivant à la disparition des individualités, même ardeur offensive par quoi ces noirs semblent avoir été prédestinés à combattre à nos côtés, même dévouement passionné, grâce auquel il n'est pas de sacrifices que l'on ne puisse obtenir d'eux.

N'oublions pas que ces indigènes, hier encore perdus au fond de leurs savanes, ignoraient tout de nos buts de guerre et des raisons qui nous faisaient une nécessité de mener jusqu'au bout la lutte implacable. Ils n'attendaient rien, n'espéraient rien de cette guerre. Ils se sont battus et se battront tant qu'il faudra, avec la même bravoure, parce que c'est *le service* et parce que c'est la volonté des chefs. Quand tout sera terminé, ils iront, dans leurs lointains villages, reprendre le cours interrompu de leur existence obscure, heureux de la victoire, un peu plus riches, uniquement, des souvenirs de batailles qu'ils raconteront inlassablement autour d'eux en les amplifiant, en les exagérant un peu. Jamais ils n'élèveront la voix pour revendiquer le prix de leurs immenses sacrifices.

## III

### LES NÈGRES FÉTICHISTES DE L'AFRIQUE CENTRALE

Un premier essai de recrutement portant sur environ vingt mille indigènes n'a pas, du moins jusqu'à présent, une grande importance au point de vue purement militaire. Il présente, par contre, un intérêt de tout premier ordre quant à l'étude de la constitution et de l'évolution psy-

chiques de ces individualités primitives encore si peu connues. Voici, en effet, enrégimentés, soumis au même régime, à la même discipline que nos tirailleurs sénégalais, des nègres entièrement sauvages, dont la plupart, hier encore, vivaient sans presque aucun contact avec les blancs, retirés au fond de leurs forêts où ils pratiquaient couramment l'anthropophagie.

Quel accueil ont-ils fait aux propositions d'enrôlement volontaire ? Comment se sont-ils adaptés au nouveau milieu ? Que peut-on attendre d'eux dans l'avenir ?

I

L'impression initiale produite par une pareille mesure, que rien ne laissait prévoir, a été nettement caractérisée par un sentiment de stupeur et de crainte. Il est vrai que les premières opérations de recrutement furent conduites avec une telle précipitation que le personnel européen par trop insuffisant dont on dispose en Afrique Equatoriale Française n'a pu faire aucune campagne préliminaire de propagande parmi ces populations très disséminées, non plus que calmer leurs appréhensions et faire valoir les compensations qui leur étaient offertes. Ces compensations comportaient des exonérations d'impôt, de fortes primes d'engagement et le paiement d'allocations relativement importantes aux familles des engagés volontaires. Elles comportaient encore la concession de certains avantages moraux, tels que la qualité de citoyen français, l'électorat, l'éligibilité, etc... aux futurs titulaires de la médaille militaire et de la croix de guerre. J'ajoute bien vite qu'aucun de ces honorables cannibales n'a jamais pu arriver à comprendre tout le prix d'un pareil privilège et que, seuls, les avantages matériels ont eu quelque influence sur leur décision. Malheureusement, je le répète, le temps matériel fit défaut pour vaincre ce sentiment instinctif de défiance qui envahit les collectivités indigènes brusquement mises en présence d'une innovation, même avantageuse, modifiant l'état de choses existant.

Cependant, pour qui connaît la situation matérielle actuelle, plus que précaire, de ces pauvres hères acculés à la plus sombre misère, ils ne pouvaient que gagner à un changement d'état, quel qu'il fût !

Mais alors intervinrent nos irréconciliables adversaires, les sorciers et féticheurs, systématiquement opposés à toute mesure tendant à rapprocher de nous les indigènes et à favoriser leur développement intellectuel.

Ils avaient bien vite compris le danger de ces enrôlements volontaires, dont la première conséquence allait être de leur enlever une partie de leurs clients, qui ne regagneraient leur village qu'après une longue période, singulièrement déniaisés, moins faciles à duper et à exploiter. Ces féticheurs firent donc la plus vive opposition au recrutement, mettant en avant, suivant leur coutume, tout un arsenal d'arguments brutalement impressionnants : celui-ci, par exemple, qu'à *M'Poutou* (en France) les soldats blancs, dans la bataille, poussaient les noirs au premier rang pour s'en faire un rempart contre la mitraille ; ou cet autre argument encore : que les Français, entièrement ruinés par la guerre, venaient recruter des noirs pour les vendre comme esclaves. De pareils propos tombant de la bouche réputée infaillible des féticheurs étaient bien faits pour décupler les transes de pauvres noirs abandonnés, sans aucune contre-partie, à ces suggestions démoralisantes.

Aussi, les premiers volontaires furent-ils presque uniquement recrutés parmi les indigènes qui nous avaient approchés de très près et avaient appris à nous connaître : anciens interprètes, anciens boys, cuisiniers, fourrageurs, porteurs, travailleurs, toute cette clientèle de noirs plus aisément assimilables, plus intelligents qui encombrent les abords des camps et sur lesquels il semble que les blancs, les militaires, en particulier, exercent une irrésistible attirance.

A ces demi-civilisés se joignirent quelques autres indi-

gènes de condition inférieure, d'anciens captifs, pour la plupart, qui trouvèrent là une occasion de se libérer définitivement et de se réhabiliter. Et ce fut tout. Mais telle est l'instabilité mentale des noirs, si rapidement et si diversement influencés par les moindres impressions reçues de l'extérieur, que leurs intentions, à un moment déterminé, aboutissent, l'instant d'après, à des résolutions et à des actes exactement contraires. Pendant les semaines qui suivirent, le montant des primes d'engagement, représentant, pour ces misérables, des sommes fabuleuses, fut versé aux nouvelles recrues ou à leur famille. Puis, des engagés volontaires renvoyés dans leur village pour inaptitude physique rapportèrent parmi ces affamés cette nouvelle, à peine concevable, que les tirailleurs, convenablement installés dans des camps d'instruction, *mangeaient régulièrement chaque jour !!!* Puis enfin, la contagion de l'exemple agit sur ces grands enfants versatiles et inconscients. La deuxième série des opérations de recrutement donna déjà de meilleurs résultats.

Parmi certaines races guerrières, plus particulièrement au Tchad et au Cameroun, ce devint un véritable emballement. Des individus, refusés par les médecins, essayèrent de tromper leur vigilance en se représentant, sous d'autres noms, dans des centres de recrutement différents.

Le mouvement maintenant déclanché ne fera que s'accentuer de jour en jour, jusqu'à ce qu'un minuscule événement imprévu ne le vienne passagèrement enrayer.

Je vois fréquemment ces jeunes soldats tenant garnison dans les centres d'instruction de Bangui et de Brazzaville. Pendant quelques semaines, ils demeurent là, bien encadrés, groupés par tribus, par villages, en attendant leur embarquement pour le Sénégal, où ils seront incorporés à des compagnies de tirailleurs sénégalais. On s'efforce, durant cette première étape de leur vie militaire, de les reconstituer physiquement par une copieuse alimentation, de décaper leurs pauvres cervelles encrassées de stupide igno-

rance, engluées de sauvagerie. On les initie à la discipline, aux premiers rudiments de leur instruction militaire, ce qui est bien. On s'évertue, avec une louable persévérance, à projeter en leurs âmes enténébrées les premières lueurs des idées de devoir, de patrie, d'héroïsme, ce qui est prématuré, ces vocables n'éveillant encore qu'un faible écho dans leur esprit. D'ailleurs, ce levier moral indispensable chez les civilisés n'est actuellement d'aucune utilité pour obtenir d'eux les services que nous en attendons.

Que demandons-nous, en effet, à ces noirs dans le moment présent ?

*a*) d'abord l'acceptation sans arrière-pensée et sans regret de leur situation nouvelle ou, si l'on préfère, un bon *état d'équilibre moral;*

*b*) ensuite, de *l'obéissance ;*

*c*) puis, du *dévouement ;*

*d*) et enfin, dans une certaine mesure, du *courage.*

a) *Equilibre moral.* — Après trois ou quatre mois d'incorporation, ces jeunes tirailleurs n'ont déjà plus rien de commun avec ces bandes de sauvages que nous voyions arriver en droite ligne de leurs villages, ahuris, déprimés par les dures étapes d'un long voyage et encore incomplètement rassurés quant au traitement qui leur était réservé.

Certes, leur adaptation à un nouveau milieu et à un régime si différent de leur état primitif ne va pas, durant les premiers jours, sans amener une perturbation profonde dans leur constitution physique et dans leur constitution psychique, si intimement liées l'une à l'autre.

Ce sont, à proprement parler, des transplantés subissant, du fait du déracinement, des troubles comparables à ceux qu'éprouve une plante en pareille occurrence. Au moment du départ, un peu de leur personnalité s'est brutalement séparé d'eux-mêmes et est resté, là-bas, accroché au sol natal.

Ne croyez pas, pour autant, que le dépaysement les ait profondément affectés dans leur sensibilité ou leur affecti-

vité. Bien loin de là ! Leur *spleen*, si j'ose leur appliquer cette expression, est d'origine tout à fait extra-sentimentale. Aussi bien, c'est un des abîmes infranchissables entre leur constitution et la nôtre que, pour eux (je ne parle ici que des hommes), le sentiment sexuel dépassant, si peu que ce soit, la sensation est une source d'émotions complètement inconnue dont ils n'ont jamais éprouvé, dont ils n'éprouveront jamais les douleurs et les joies surhumaines.

Une des principales causes perturbatrices, dès le seuil de leur nouvelle existence, a été la brusque séparation d'avec leurs femmes. Mais cette séparation ne les a affectés que médiocrement au point de vue sexuel et pas du tout au point de vue affectif ou passionnel. Il suffit, pour s'en rendre compte, de connaître le statut social de la femme dans une collectivité africaine primitive. C'est une pauvre bête de somme dépouillée de tout droit, de toute considération, uniquement vouée à reproduire, à travailler et à subir, dans toute sa brutale iniquité, la loi du plus fort. C'est une faiblesse éternellement méprisée, tyrannisée par ces hommes noirs qui n'ont de respect que pour la force. Elle ne constitue pas moins l'élément fondamental de leur existence matérielle, un auxiliaire indispensable sans le concours duquel ils ne savent plus accomplir les actes les plus banals de la vie courante. C'est ainsi que nos bonnes brutes de tirailleurs, privés de leur assistance, ont été, pendant une certaine période, complètement incapables de préparer les denrées alimentaires qui leur étaient distribuées. La plupart, pressés par la faim, dévoraient toute crue leur ration de viande, de mil ou de maïs. On resta longtemps sans comprendre comment ces noirs, passant de l'état de famine à un état de relative abondance, présentaient tous les symptômes d'un rapide dépérissement. On dut aussi, il est vrai, faire intervenir diverses influences climatériques à l'égard desquelles les nègres africains offrent une susceptibilité surprenante. Il est d'ailleurs remarquable que, de toutes les races humaines, les races

européennes sont, de beaucoup, les plus aptes à se plier à tous les climats, sous toutes les latitudes. Elles possèdent, même, à ce point de vue particulier, une incontestable supériorité sur toutes les espèces animales.

Les chevaux, les bœufs, les moutons d'Europe s'anémient rapidement en Afrique et constituent un terrain favorable à l'éclosion et au développement de toutes les épizooties. Réciproquement, les singes, les oiseaux des Iles, les grands fauves exotiques succombent en Europe ou n'y vivent que chétivement. Par contre, l'Européen bien constitué s'accommode de tous les climats, des pôles à l'équateur, alors que les nègres africains supportent malaisément le transfert d'un point à l'autre du continent noir. Nos recrues, prédisposées sans doute par leur état préexistant de misère physiologique, ont confirmé cette règle d'une façon saisissante.

A ces diverses causes d'amoindrissement physique vint encore s'ajouter, tout au début, un certain état de dépression morale. Mais, je le répète, c'est sur ce terrain psycho-passionnel que ces êtres éminemment végétatifs ont été le moins durement éprouvés. Deux facteurs principaux interviennent dans le désarroi de ceux de ces sauvages que l'on voit arriver du fond de leurs forêts, assombris et tremblants : d'une part, la crainte des blancs, que beaucoup n'ont jamais approchés, d'autre part, les plaies encore vives de l'arrachement au milieu.

En ce qui concerne le premier élément, leurs appréhensions sont vite calmées, grâce aux traditions de douceur, de sollicitude quasi-paternelle toujours en vigueur parmi ce qui subsiste encore des anciens cadres de l'armée coloniale. Et puis les noirs de notre Afrique Equatoriale, telle que l'ont faite ces vingt dernières années, vivent si misérables dans leurs pauvres villages qu'ils ne tardent pas à trouver à leur condition nouvelle des avantages incomparables. Ils ont reçu une prime d'engagement relativement élevée (1), ils

(1) ..... dont les *mercantis* les ont d'ailleurs rapidement dépouillés. Ce chancre rongeur, bien connu sur le front occidental, a été une des premières manifestations de notre influence civilisatrice en Afrique.

sont astreints à des exercices peu fatigants et (ô ! merveille !) ils mangent tous les jours ! Quant au sort qui leur sera réservé ultérieurement, en France, au Maroc... ou ailleurs ? Ah ! comme ces éventualités à échéance si lointaine laissent indifférents tous ces pauvres bougres insoucieux du lendemain, ne demandant qu'à jouir, sans arrière-pensée, de la douceur de l'heure présente !

A un autre point de vue, il n'est pas contestable que, pendant les premiers jours de leur incorporation, ces jeunes nègres, récemment exilés de leurs villages, font une crise de mélancolie bien caractérisée, se traduisant par une aggravation de leur coutumière inertie, par de longs silences, combien significatifs chez ces éternels bavards, et par un état de complète hébétude. Ils font songer à de pauvres chiens égarés, loin de leur maître et de leur demeure. Mais, en cela, ils ne sont pas autant éprouvés par l'absence de leurs parents, de leurs femmes, de leurs enfants que par la nostalgie du milieu, de l'atmosphère du village, par la brusque interruption d'habitudes ancestrales, de gestes réguliers et immuables. Ils ne regrettent pas autant leur famille, leur foyer que les longues heures de béatitude somnolente au bord du marigot, les interminables palabres sur la place du village, les rumeurs du tam-tam au clair de la lune. Ils souffrent moins dans leur activité que dans leur sensibilité rudimentaire et partiellement inconsciente de primitifs.

Mais, ce qui les sauve ici encore, c'est leur extrême mobilité de caractère, grâce à laquelle les sensations sont toutes de surface et ne produisent en eux que des impressions sans lendemain. Je connais de ces jeunes engagés si superficiellement blessés par le déracinement du sol natal qu'une brusque libération les décevrait grandement, et que beaucoup ne reviendraient qu'à contre-cœur au village, à la corvée de caoutchouc, à la misère !

§

b) *Discipline.* — Le nègre fétichiste est un être naturel

lement obéissant et discipliné. Quand il regimbe et mord, c'est qu'il est placé sous la dépendance de maladroits dépourvus de tout sens philosophique et qui ne savent pas se servir de cet instrument d'un maniement, à vrai dire, assez délicat qu'est l'autorité. Je trouve dans *le Chemin de Velours* de Remy de Gourmont, où l'on fait de si délicieuses rencontres, ce bref et lumineux exposé de la doctrine jésuitique : « Le Jésuite est un être optimiste de sa nature. Son but est le bonheur. Il y croit et le veut, non pas seulement après la mort, mais aujourd'hui même. Ce bonheur qu'il poursuit et qu'il atteint est le bonheur passif : n'avoir plus de volonté. De là l'obéissance. »

J'admire profondément les Jésuites ; je les admire et je les crains... dans le sens que *l'Ecriture* donne à ce vocable. J'espère ne les point désobliger en révélant que, sur ce point, les nègres primitifs ont été leurs lointains précurseurs. Et c'est une coïncidence assez piquante, à une époque où de violents soubresauts d'indépendance commençaient à secouer le vieux monde, que cette sage et prudente tentative de réaction des Jésuites revenant aux errements de la primitive humanité pour enseigner que la source unique du bonheur réside dans le renoncement à toute liberté, à toute volonté. Ces hommes d'Eglise n'ont fait d'ailleurs, en cela, que suivre fidèlement la voie tracée par leurs devanciers : les hommes de toutes les Eglises, les prêtres de toutes les religions qui, partout et toujours, ont cultivé, drainé à leur profit la passivité humaine voulue, imposée par la loi naturelle.

Seuls, les animaux, grâce à la perfection de leur instinct, jouissent de ce privilège d'être éminemment aptes à user de la liberté, de l'indépendance, qui sont les conditions indispensables de leur existence normale. Nous les voyons dégénérer rapidement, dès qu'ils sont domestiqués. L'homme, au contraire, moins bien servi par l'instinct, incapable de se suffire à lui-même par ses seules inspirations, aspire naturellement à se placer sous une tutelle, à être dominé.

Veut-il s'affranchir de toute autorité ? C'est la chute immédiate, le recul vers son état primitif, le retour aux suggestions brutalement individualistes de l'instinct.

En fait, nous admettons nettement le principe que les primitifs, aussitôt parvenus à cet état de perfectionnement social que représente déjà l'existence grégaire, ont pour premier souci de se blottir sous l'autorité d'un guide bientôt érigé en maître, au pouvoir de qui ils s'abandonnent sans réserve.

Les premiers maîtres de ces peuplades sans cohésion et sans force ne pouvaient être, avant l'ère des conflits armés entre collectivités, que des chefs religieux. Le sentiment primordial de l'humanité étant la peur, il était naturel que la prééminence fût dévolue à qui saurait, le premier, manœuvrer habilement ce puissant levier. Or, avant que l'homme ne constituât pour l'homme un danger permanent, il n'y avait guère à exploiter que la peur des forces de la nature, de la maladie, de la mort et de l'au delà de la mort. Les prêtres de tous les pays n'y ont pas manqué. Ce n'a été que plus tard, lorsque les hommes, réunis en groupements importants, ont commencé à s'entr'égorger méthodiquement, que l'instinct de conservation collectif les a incités à confier aux plus combatifs d'entre eux le soin de les défendre... et de les dominer. Mais, quel que soit ce maître : religieux ou militaire, il est, au même degré, un élément indispensable à l'existence de toute collectivité naissante... ou décadente.

Cela devient de toute évidence parmi les peuplades du centre de l'Afrique, dont l'aveugle soumission aux modalités les plus grossièrement brutales de l'autorité nous est un éternel sujet d'étonnement. Les féticheurs, employant immuablement le même arsenal millénaire de basses supercheries, de pratiques impressionnantes, de légendes toujours aussi universellement acceptées, en dépit de leur révoltante stupidité, règnent sans partage sur les villages dont ils sont l'âme inspiratrice et directrice. Le noir, qui réalise

tout naturellement cette abdication totale de la volonté, cet effacement de la personnalité, si laborieusement recherchés par les Jésuites, est incapable, en présence d'une difficulté quelconque, de réfléchir, de délibérer et de décider. Il faut constamment à ses côtés un autre individu pensant pour lui, voulant pour lui, et en qui il s'annihile entièrement. Si nous ajoutons que la faillite permanente de sa personnalité le prédispose merveilleusement à s'agréger à une collectivité quelconque, à s'identifier à elle dans un temps minimum, ne voilà-t-il pas déjà campé devant nous le type idéal du militaire, au point de vue de la discipline, tout au moins

Poursuivons notre examen, et nous allons tout de même découvrir en lui autre chose encore que cette prédisposition purement passive. Il a le respect de l'autorité, de la force, mais il a aussi le culte de l'uniforme, du panache, du galon, de tout le clinquant, de toute la fantasmagorie militaire, ni plus ni moins qu'un bon Parigot de la Villette, de la Glacière ou même du parc Monceau. Hommes et femmes entrent en délire devant une troupe de tirailleurs défilant en grande tenue, clairons en tête. Les indigènes de la zone dénommée *Bec de canard*, soumise en 1913 à l'occupation allemande, ont encore conservé, bien que libérés depuis trois ans, le goût de certaines pratiques militaires que les Boches avaient implantées chez eux. C'est ainsi que, voyageant, il y a quelques semaines, dans cette région, nous avons eu, maintes fois, la désagréable surprise d'être brusquement réveillé, avant l'aube, par les stridences déchirantes d'un clairon écorchant une diane fantaisiste. Chaque jour, à des heures immuables, le même virtuose, sur des airs appropriés, invitait les habitants à se rassembler sur la place du village, à prendre leur repas de bouillie de mil et de chenilles grillées, ou à se terrer, sans bruit ni lumières, dans leurs cases. Dans d'autres agglomérations, les chefs de village ont armé, au petit bonheur, suivant leurs moyens, de solides gaillards figurant une sorte

de garde de police. Nous n'irons pas jusqu'à prétendre que ces bons noirs ont le sens militaire inné, des ardeurs guerrières irrésistibles. Nous croyons plus modestement que, en raison de leur caractère et de leurs aptitudes, le milieu militaire a été le meilleur terrain de transition pour les familiariser avec notre mentalité et notre civilisation.

Il faut cependant reconnaître que nos jeunes recrues, immédiatement après leur incorporation, ont une façon singulière de manifester leurs aptitudes à la discipline, qui pourrait engendrer de regrettables malentendus sans l'intervention de gradés indigènes appartenant, par leurs origines, à la même race, au même rameau de l'arbre généalogique de l'espèce.

L'officier, le sous-officier français qui, intentionnellement, pour ne les point effaroucher, s'évertue à formuler ses ordres avec douceur et placidité est tout surpris de trouver devant lui un troupeau de bonnes bêtes impassibles, qui le dévisagent avec candeur, puis se consultent entre eux du regard, mais ne bougent pas plus que des soliveaux. Ils ont bien compris ce que l'on attend d'eux, le mouvement qui leur a été ordonné, mais le ton extraordinairement adouci du commandement n'évoque pas dans leur esprit la nécessité d'une exécution immédiate. Leur conception d'une autorité immuablement brutale, leur désaccoutumance de toute initiative, de toute détermination rapide les immobilisent, indécis, chacun attendant que la collectivité s'ébranle pour s'ébranler à sa suite. Ils attendent, ils attendraient indéfiniment. Mais alors le rugissement sauvage d'un gradé indigène fouaille leur torpeur, précipite leur décision, une bourrade énergique précise le geste à accomplir et l'ordre s'exécute.

A un degré plus avancé de leur instruction et de leur adaptation au milieu, c'est l'obéissance aveugle, exclusive de toute initiative individuelle, de toute intervention de l'intelligence. C'est le respect de la consigne avec un rigorisme redoutable. Un de nos plus brillants colonels s'est

vu interdire impitoyablement, pendant toute une nuit, l'entrée de son hôtel par son planton indigène, dont c'était la consigne de n'en point laisser franchir le seuil.

Certes, nous pouvons attendre de nos nouveaux tirailleurs l'obéissance absolue poussée jusqu'au complet renoncement à leur personnalité. Il n'est malheureusement pas rare que des hommes, à ce point disciplinés, privés de leur volonté et de leur jugement, soient, dans de certaines circonstances, les premiers à rompre avec la discipline et à se révolter. Il suffit, pour cela, qu'ils deviennent la proie de quelques meneurs, dont l'influence parvient à triompher de celle des chefs. C'est, du reste, ce qui explique les fréquentes mutineries des indigènes, plus difficiles à diriger, en raison de leur faiblesse de caractère et de leur versatilité, que des Européens disposant intégralement de leur intelligence et de leur volonté. Plus que jamais, avec de pareils éléments, une troupe vaudra ce que vaut le chef. A ce titre, la suppression de l'armée coloniale, en tant qu'unité autonome, et le passage de nos régiments indigènes sous les ordres d'officiers de l'armée de terre, choisis au hasard du tour de départ et non familiarisés avec la mentalité des noirs, pourraient avoir les plus graves conséquences.

§

c) *Le dévouement.* — Ici encore, aussi bien que pour la discipline, tout est et sera subordonné à la valeur des chefs. Il est bien évident que l'on ne saurait demander à des sauvages de concevoir, du jour au lendemain, ces idées abstraites de patriotisme, de dévouement désintéressé, de sacrifice qui restent le privilège péniblement acquis des civilisés. Le nègre primitif, né d'hier à l'humanité, encore tout englué d'animalité, encerclé dans l'étroit horizon de ses instincts, ne perçoit le monde qu'au travers d'un diaphragme limitant sa vision aux basses nécessités de la lutte pour l'existence. Il est incapable d'élaborer des idées générales, d'élever son esprit et son cœur vers un idéal. Ses

croyances religieuses elles-mêmes, ainsi que nous le montrerons dans une prochaine étude, ne dépassent pas le niveau de ses cogitations ordinaires d'ordre exclusivement matériel. Ses dieux ne sont pas des produits de son imagination, rehaussés de surnaturel, auréolés d'idéal. Ce sont des êtres laidement, hideusement humains, tarés de tous les vices, de tous les appétits de la plus répugnante humanité, des démons invariablement malfaisants dont on se borne à implorer la neutralité en les gavant de victuailles... Voilà le niveau intellectuel de ces noirs, voilà leurs conceptions métaphysiques représentant le point culminant que peuvent atteindre leurs facultés d'imagination et d'abstraction ! Comment, en un pareil terrain, faire éclore la délicate inflorescence du dévouement ?

Il ne tient pourtant qu'aux chefs militaires de l'y cultiver, de l'y acclimater et de la voir insensiblement croître, s'épanouir, un peu dégénérée et pâlie, mais si touchante. Çela dépendra non pas autant de leur douceur bienveillante que de leur affection plus ou moins sincère pour ces noirs, de leur attitude plus ou moins cordiale et de la réaction positive ou négative de respectueuse gratitude qui en résultera. Et c'est ici qu'apparaît le fond de la constitution psychique et émotive de ces nègres, si compliqués sous leur apparente simplicité.

A ne considérer que leur indigence imaginative et intellectuelle, la débilité de leur volonté, l'instabilité de leur jugement, le développement rudimentaire de leur affectivité si lente à s'émouvoir, si vite épuisée, il apparaît que l'ensemble de leur personnalité est encore exclusivement tributaire de l'instinct. Et pourtant toute la mystérieuse architectonie de leur vie intérieure repose sur un substratum insoupçonné de sensibilité, d'émotivité éminemment impressionables, dont on ne parvient qu'après une longue expérience à démêler la nature exacte. Un exemple très banal va nous mettre sur la voie.

Placez à leur tête un officier irréprochablement juste,

doux, bienveillant,soucieux de leur bien-être, de leur santé, mais hautain, distant et évitant avec eux tout contact direct : il bénéficiera d'une vague réputation de bonté entachée d'une suspicion péjorative de faiblesse et n'acquerra aucun titre à leur attachement. Remplacez-le par un autre chef rudement énergique, exigeant, d'une sévérité implacable, mais, en revanche, vivant de plain-pied avec eux, parmi eux, simplement, cordialement : ils lui seront attachés indéfectiblement, prêts à tout pour lui manifester leur affection et leur respect.

Le nègre de la brousse,jusqu'à ce jour méprisé et exploité, est par-dessus tout séduit par le bon-garçonnisme familier de l'Européen qui daigne s'intéresser à lui, s'abaisser jusqu'à lui.Ce pauvre hère, si humble, si craintif est, au fond, aussi vaniteux que naïvement crédule. Il supportera, le sourire aux lèvres, les pires exigences de qui saura, opportunément, le flatter et le caresser.Et, à tout prendre, combien d'Européens, de Français sont semblables à lui, sur ce point ! Bonaparte a plus fait pour sa popularité en pinçant, au bon moment, quelques oreilles bien choisies que par ses laborieuses, mais moins apparentes combinaisons pour améliorer le ravitaillement de ses soldats. Quoi qu'il en soit, j'ai la conviction que la soumission respectueuse des noirs à notre force ne tardera pas à se doubler d'un très sincère attachement, si cette force, même énergiquement imposée, sait se ganter de sollicitude, de familiarité affectueuse et de bonne humeur.

Aussi bien, notre tâche, à ce point de vue particulier, a été grandement facilitée par les derniers événements, épisodes éloignés de la guerre qui a eu un profond retentissement jusque dans les régions les plus ténébreuses de l'Afrique centrale. — L'occupation allemande au Cameroun et dans les territoires que nous avions dû abandonner récemment avait produit sur les indigènes deux effets contraires,confirmant d'ailleurs pleinement ce que nous venons d'exposer. Elle leur avait inculqué la plus profonde véné-

ration pour l'invincible puissance germanique en même temps que le culte des choses militaires. Mais, par contre, elle avait excité en eux la haine de la dureté, de la morgue hautaine de ces brutes teutonnes.

Voici que, dès le début de la guerre, nous avons pu, après de durs combats, chasser et supplanter les Boches dans toutes leurs possessions africaines. On comprendra aisément la joie des indigènes libérés et le prestige que cette victoire nous a valu aux yeux de tous les autres. Nous avons donc bénéficié, à la fois, de ce prestige, des qualités militaires acquises par nos nouveaux sujets pendant l'occupation allemande et de l'orgueil très vivement ressenti par les noirs de toutes nos colonies de l'Afrique Equatoriale d'appartenir au camp du vainqueur. Il semble bien déjà que l'ensemble de ces impressions diverses a éveillé chez ces êtres primitifs un sentiment encore bien obscur, difficile à définir, mais qui, par certains côtés, fait songer à de vagues aspirations vers une sorte de sentiment national. Peut-être ne leur a-t-il manqué, pour éprouver les premiers frissons d'une réelle émotion patriotique, que d'avoir été plus tôt admis à entrer dans nos rangs et à mêler leur sang au nôtre sur les champs de bataille. Voici, en tout cas, un fait qui emprunte à ces diverses considérations une signification particulière.

Grâce à la délicate attention de l'administrateur du Haut-Chari, que nous inspections à cette époque, la nouvelle de l'armistice du 9 novembre vint nous surprendre, le 14, au cours d'une étape, en pleine brousse. Le pays que nous traversions est une misérable contrée ravagée par la maladie du sommeil, où les nègres, jadis si turbulents, ont depuis longtemps perdu jusqu'au souvenir des tams-tams et des fêtes. Deux jours plus tard, sans que nous ayons pu nous expliquer comment la grande nouvelle s'était si rapidement propagée, tous les villages, réveillés de leur torpeur, comme galvanisés, célébraient par des chants et des danses, au milieu d'un enthousiasme fou, l'écrasement des « Germans » et la victoire décisive des Français.

A n'en pas douter, après les inévitables surprises du début, nos jeunes recrues du centre de l'Afrique sont venues à nous avec les meilleures dispositions à l'attachement, si ce n'est encore au dévouement. Plusieurs milliers d'entre eux, engagés depuis plus d'un an, ont déjà été envoyés au Sénégal et incorporés dans les bataillons de tirailleurs sénégalais. Quelles que soient les conséquences de la paix en ce qui les concerne, j'ai la certitude qu'ils auront retiré de ce contact de quelques mois avec les meilleurs d'entre nous, au sein de la famille militaire, une notion plus exacte de notre caractère et plus de bénéfices, au point de vue de leur éducation morale, que pendant ces vingt dernières années.

§

d) *Le courage.* — Nous pensons n'avoir rien à ajouter à ce que nous avons écrit à ce sujet dans notre livre sur *le Courage*. Mais si rapide est, à notre contact, l'évolution de ces primitifs, que voici, suggérées par les derniers événements, tout un essaim de réflexions nouvelles aboutissant d'ailleurs aux mêmes conclusions que nous avons précédemment adoptées.

L'homme sauvage, disions-nous, encore exempt de toute influence civilisatrice, est un être essentiellement lâche, entièrement dominé par les suggestions de l'instinct de conservation individuelle. Et pourtant, pendant cette rude expédition du Cameroun, encore trop peu connue, des indigènes provenant des lointains villages centre-africains, tout à fait étrangers au perfectionnement des méthodes modernes d'extermination, se sont presque tous admirablement conduits au feu. Quelques-uns ont accompli de très beaux actes de bravoure. Je ne parle pas seulement ici des noirs volontairement engagés comme tirailleurs, comme combattants. Des porteurs, des boys, des palefreniers ayant consenti, il est vrai, de leur plein gré, à suivre les colonnes, mais sans prévoir, à ce moment, qu'ils seraient exposés aux mêmes dangers que les combattants, ces hum-

bles noirs, dans des circonstances extrêmement critiques, se sont employés avec le plus bel entrain à ravitailler en obus nos batteries d'artillerie sous de violents bombardements. Un assez grand nombre ont été tués ou blessés.

Ces sauvages, en cette circonstance, n'ont-ils pas fait preuve de courage ? Certes, pourquoi le nier ? Mais nous nous empressons d'ajouter qu'ils n'étaient point passés brusquement, sans transition, de leur milieu primitif sur ces champs de bataille. Beaucoup, dont le pays d'origine avoisinait un poste militaire, étaient, depuis de longs mois, en contact avec nous. Ils faisaient partie de cette catégorie d'indigènes auxquels j'ai fait allusion précédemment, qui semblent attirés vers les camps de tirailleurs par une sorte de fascination, qui s'y accrochent sous mille prétextes et que l'on ne peut en déloger. Il n'est pas moins remarquable qu'un si bref contact avec nous ait à ce point préparé le terrain à leur développement énergétique qu'aussitôt engagés dans cette campagne du Cameroun, ils n'ont pas différé sensiblement d'anciens soldats depuis longtemps entraînés au danger.

La rapidité de cette transformation pourrait paraître inexplicable si, ici encore, on ne tenait pas compte de ce fait, d'ores et déjà démontré, que la puissance de progrès chez les primitifs devient de plus en plus rapide, à mesure que les progrès déjà accomplis sont plus considérables. Mais encore ceci est loin de nous donner les raisons d'une aussi rapide évolution vers le courage d'humanités rudimentaires, hier, encore exclusivement asservies à l'instinct de conservation.

Il faut faire intervenir, en dehors de l'instinct d'imitation, l'amour-propre de race extrêmement développé parmi toutes ces peuplades. Prenez un groupe quelconque d'indigènes : porteurs, piroguiers, travailleurs appartenant à des familles ethniques différentes. Leur orgueil de race est sans cesse en éveil, épiant les moindres occasions de surpasser leurs concurrents en force et en adresse. Pour peu

que l'on sache stimuler à propos cet esprit d'émulation, on voit des hommes, exténués par un effort prolongé, faire un appel désespéré à leurs dernières réserves d'énergie, jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces, pour affirmer la supériorité de leur race. Les femmes elles-mêmes poussent l'esprit d'émulation jusqu'à l'héroïsme.

Les tatouages ou, pour nous exprimer plus exactement, les kéloïdes, d'un effet si pittoresque, qui, chez certaines peuplades, hérissent toute la surface du corps d'excroissances cicatricielles reproduisant les dessins les plus fantaisistes, sont obtenues à la suite de larges et profondes incisions, d'autant plus douloureuses que pratiquées lentement, méticuleusement, par des professionnels trop exclusivement préoccupés par la perfection de leur ciselure cutanée pour prendre en considération les souffrances du patient, impassible, muet pendant toute la demi-journée que dure la séance.

Il apparaît bien, d'ailleurs, que ces tatouages ont tout leur prix, aux yeux des indigènes, moins en raison de leur esthétique, qu'ils sont bien incapables d'apprécier, qu'en proportion de la somme de souffrances qu'ils représentent. Des jeunes femmes, des fillettes s'inscrivent chez le ciseleur en renom pour un nombre illimité de séances de ce genre, au surplus fort dispendieuses, jusqu'à ce qu'elles aient surpassé en relief ou en étendue les illustrations d'une rivale.

Elles ne manquent pas, après chaque séance, d'enduire elles-mêmes leurs plaies saignantes de suc de piment, qui, au prix d'horribles tortures supplémentaires, confère aux cicatrices un galbe particulièrement apprécié. Quelques timorées, quand le permettent leurs modiques ressources, s'assurent, durant l'opération, l'assistance d'un cithariste, qui, par ses mélopées d'une abrutissante monotonie, apaise les révoltes de leur sensibilité exaspérée. (Et nous osons encore revendiquer l'idée première de l'anesthésie chirurgicale!)

Il y aurait aussi à signaler ces innombrables nègres des

deux sexes, qui, par pur respect humain, par intention louable de n'être point incriminés à l'occasion d'un décès survenu dans le village, rivalisent d'empressement pour se soumettre à l'épreuve du feu ou du poison.

Que ne peut-on attendre d'un pareil esprit d'émulation s'exerçant sur les champs de bataille avec, comme enjeu, la gloire guerrière qui a toujours excité les plus ardentes rivalités parmi les hommes?

Au cours d'une de mes récentes tournées d'inspection, je voulus éprouver par quelques questions l'état d'équilibre moral d'une compagnie de tirailleurs autochtones, qui avaient fait, pour la plupart, la campagne du Cameroun et, depuis lors, tenaient garnison dans un poste militaire du Congo. Je reçus de l'un d'entre eux, vigoureusement approuvé par ses camarades, cette réponse bien significative qui vaut d'être citée : « Pourquoi ne nous envoie-t-on pas combattre en France, comme les tirailleurs sénégalais ? Nous avons pourtant été aussi bons soldats que les Sénégalais, au Cameroun, où nous avons reçu des balles et des obus fabriqués avec le même fer que ceux employés en France ! »

Il faut encore faire intervenir l'excitation du champ de bataille particulièrement agissante sur ces êtres étranges, à la fois si apathiques et si paradoxalement émotifs, que le ronflement du tam-tam, le crépitement de la fusillade, l'odeur de la poudre surexcitent jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la démence. Enfin et surtout, il faut faire intervenir la confiance aveugle, l'estime et l'affection qu'avaient su leur inspirer les chefs.

Tels ont été les principaux facteurs du courage chez les primitifs que nous venons d'étudier. Est-ce à dire que ces mêmes facteurs s'exerçant sur tous les sauvages de l'Afrique centrale placés dans des conditions identiques détermineront aussi rapidement chez tous, indistinctement, la même réaction de bravoure ? Nous ne prétendons rien dire de semblable. Les races africaines et aussi les peuplades appartenant à une même race ne sont pas également com-

batives, également prédisposées à la bravoure. Beaucoup sont d'une irrémédiable couardise et, parmi ces nègres que nous avons vus tout à l'heure grouiller autour des camps militaires, il en est un certain nombre qui se sont prudemment éclipsés, dès qu'il a été question de partir en guerre. Je possède tous les éléments d'appréciation me permettant de classer, d'après les aptitudes guerrières, toutes ces races du centre de l'Afrique dont je suis l'évolution depuis si longtemps. Les qualités guerrières sont surtout développées chez les tribus d'une cérébralité supérieure, les moins amollies par une longue prospérité et qui ont été pliées à une discipline sévère sous la férule d'un grand chef de guerre.

§

En résumé, si le recrutement en Afrique centrale a doté notre armée coloniale de certains éléments d'ores et déjà susceptibles, si l'on en sait tirer parti, de légitimer toutes les espérances, en revanche, d'autres éléments, maintenant appréciés à leur juste valeur, ne donneront que des résultats absolument négatifs, tant au point de vue de leur résistance physique et morale que de leur dévouement et de leur valeur guerrière. Il n'y a d'ailleurs là rien de bien spécial aux natifs de l'Afrique Equatoriale. Il est apparu que, parmi les peuples d'Europe qui ont participé à la grande guerre, tous les peuples et tous les éléments constitutifs de ces peuples n'ont pas montré une valeur égale devant le danger.

Ne perdons pas de vue surtout que nos nègres centre-africains sont des parents éloignés, des parents très pauvres, assez négligés jusqu'à ce jour, complètement étrangers à nos ambitions et à nos rancunes.

Soyons donc indulgents pour les défaillants et n'ayons que plus de reconnaissance à ceux qui, sans intérêt personnel, sans même savoir pourquoi et comment a éclaté cette guerre, ont accepté de venir se faire tuer avec nous et pour nous.

DOCTEUR LOUIS HUOT.

# LE
# THÉATRE D'ÉMILE AUGIER

—

La destinée d'Emile Augier fut singulière. Il débute en un temps où l'on est las du romantisme : Victor Hugo n'est plus compris. Le public a ri des *Burgraves* et, par contre, il a fort applaudi *Lucrèce*, une tragédie très sage, due à un jeune poète, François Ponsard. Emile Augier est du même parti que Ponsard : les admirateurs de *Lucrèce* louent *la Ciguë*. Les survivants du romantisme le raillent quelque peu, il a raison des railleurs : les romantiques ne sont-ils pas des fous? Les spectateurs sont avides de bon sens et, dans l'école du bon sens, où Ponsard est directeur, Augier est un maître plein d'autorité. Il renouvelle, prétend-on, un genre élevé, la comédie en vers; de la scène il ne dédaigne pas de prêcher; il déteste le vice, il exalte la vertu.

Le renom d'Emile Augier va toujours grandissant. Il change de manière, il écrit en prose; ses auditeurs le suivent. Il donne des pièces dont on acclame l'audace, il crée des personnages dont on vante l'humanité; il est le plus haut observateur de la vie contemporaine; on l'égale aux plus grands dramaturges : il connaît presque la gloire.

Mais des auteurs paraissent qui ne respectent point les jugements rendus. Les uns cherchent la fantaisie, les autres veulent l'absolue rigueur dans la représentation des faits et des caractères. Emile Augier ignore la fantaisie; aux amis de la vérité il semble avoir souvent faussé la nature. On est choqué de sa constante ardeur à défendre l'honnêteté moyenne ; on nie qu'il ait jamais eu la moindre hardiesse. Sa réputation décline, et, quelques années avant sa

mort, nombreux étaient les critiques qui ne voyaient en lui qu'un médiocre fabricant de pièces.

Le public, cependant, continuait à écouter, non sans plaisir, certaines de ses comédies. Voici le centième anniversaire de sa naissance : que peut-on maintenant penser de lui? Fut-il un vrai dramaturge? Fut-il un pauvre fabricant?

§

Il est aujourd'hui fâcheux pour Emile Augier d'avoir écrit des pièces en vers. Il lui manque tout du poète. Il trouve peu d'images, et elles sont vieillies, usées; sa langue est d'une mollesse vulgaire; sa versification est monotone. Il serait difficile de citer, dans son œuvre, un vers agréable; il ne réussit même pas à frapper quelques-uns de ces faux beaux vers que tant d'auteurs dramatiques produisent à si bon marché. Il rime, sans rougir, les dernières platitudes.

C'est par ses comédies en vers qu'il se pose en homme d'une indiscutable vertu. Qu'il situe ses personnages dans les siècles passés ou qu'il les habille à la moderne, il leur fait tenir de ces propos d'une sagesse prévue, par quoi l'on gagne des couronnes académiques.

En 1844, il donne à l'Odéon sa première pièce, *la Ciguë*. Elle obtient le meilleur succès. Pourquoi? Parce que, sans doute, on y dit leur fait à ces jeunes découragés qu'un désespoir malsain pousse au suicide. Aujourd'hui, nous nous demandons comment vint à Emile Augier l'idée bizarre de choisir l'Athènes de Périclès pour la scène d'une comédie, dont le héros parle en disciple affadi de Werther. Voulut-il, par le décor grec, affirmer son respect de l'art classique? Peut-être. Il n'y a dans *la Ciguë* ni lyrisme, ni fantaisie, et, pour qu'un auteur nous charme, il ne suffit pas, maintenant, qu'il ait les plus vertueuses intentions du monde.

*Un Homme de bien*, qui date de 1845, est une comédie insignifiante, d'une gaucherie enfantine.

*L'Aventurière*, représentée d'abord en 1848, reprise, avec des remaniements, en 1860, est la seule pièce versifiée d'Emile Augier qu'on joue encore. Il s'y montre partisan d'une morale implacable. L'infortunée Clorinde, qui fut comédienne sous le nom de Cléopâtre et qui mena une vie déshonnête, n'entrera pas dans la famille du vieux Monte-Prade ; elle n'a pas le droit de s'élever au rang où elle aspire ; qu'elle expie ses fautes anciennes, qu'elle expie sa récente ambition, qu'elle se voue à l'éternel repentir : telle est la dure volonté du terrible Fabrice.

La pièce se passe en Italie, au seizième siècle : Emile Augier indiquait, je pense, qu'il était capable, à l'occasion, de faire au romantisme une petite concession. Elle pourrait d'ailleurs se passer aussi bien en Espagne, au temps de Philippe II, en Angleterre, au temps de la reine Anne, en Prusse, au temps de Frédéric II, ou en France, au temps de Louis-Philippe. Emile Augier a beau, dans le personnage d'Annibal, s'y essayer à une fantaisie modérée, elle manque tout à fait de couleur.

Qui, maintenant, pense à *Gabrielle*, comédie sage, trop sage, qui eut son heure de célébrité, qui valut à l'auteur un prix de vertu :

> O père de famille ! ô poète ! je t'aime !

et dont quelques scènes, assez adroites, ne déplairaient peut-être pas si elles étaient écrites en prose?

Qui pense au *Joueur de flûte* ? Qui pense à *Diane*, drame qu'interpréta Rachel et que, pour son malheur, Augier a placé au même temps et, parfois, dans le même lieu que *Marion de Lorme* ?

Qui pense à *Philiberte*, dont pourtant un vers est fort connu :

> Elle est charmante ! Elle est charmante ! Elle est charmante !

Cette comédie vise à l'élégance, et, sans doute, en une prose légère, elle ne manquerait pas d'agrément.

Il est curieux qu'Emile Augier n'ait jamais perdu com-

plètement le goût d'écrire des comédies en vers. Il semble que, de temps à autre, il ait eu besoin de prendre le ton solennel du prédicateur ; il se mettait alors à une pièce en vers. En 1858, après *le Gendre de M. Poirier*, après *le Mariage d'Olympe*, presque au même moment que *les Lionnes pauvres*, il donne *la Jeunesse*, où la pompe le dispute à la platitude. En 1868, après *les Effrontés*, après *le Fils de Giboyer*, après *Maître Guérin*, il se laisse aller à *Paul Forestier*, drame bourgeois où rien ne paraît naturel et dont les vers sont des pires qu'on puisse imaginer :

Pose là ce plumeau, Firmin ; va voir en bas
Si je n'ai pas de lettre, et ne lanterne pas.

§

C'est en 1853, l'année même où se jouait *Philiberte*, qu'Emile Augier donne de la prose.

Les premières comédies en prose sont encore des comédies morales, mais les personnages en sont moins raides, moins compassés, moins fades que ceux des comédies en vers : ils s'essaient à vivre. Augier tend à se rapprocher de la nature. Les pièces, aussi, sont moins lourdement construites.

Augier n'abandonne point son procédé de composition, qui est celui de tous ses contemporains. Il reste le disciple fidèle de Scribe et d'Alexandre Dumas père. Comme eux, il continue la tradition des écrivains qui, au dix-huitième siècle, avaient substitué à la comédie le drame bourgeois. Ce n'est pas dans le jeu des passions, dans le contraste et le choc des caractères qu'il cherche l'intérêt dramatique. Il lui faut des intrigues complexes, il prépare des incidents ingénieux, qui éveilleront, pense-t-il, l'attention du public. Il veut surprendre le spectateur, tout en l'avertissant, de façon plus ou moins légère, qu'il lui réserve quelques surprises. Ses pièces sont, comme aurait dit Francisque Sarcey, des « pièces bien faites ». Il estime que, dans une œuvre de théâtre, il y a des « scènes à faire » qui, si elles sont

bonnes, provoqueront de longs applaudissements et assureront la réussite. Reconnaissons d'ailleurs que les intrigues imaginées par Augier ne sont pas toujours d'un romanesque excessif, et qu'il a quelque discrétion dans l'adresse qu'il met à préparer les « scènes à faire ».

Plusieurs des pièces qu'il donne de 1853 à 1858 sont écrites avec des collaborateurs : *la Pierre de touche* et *le Gendre de M. Poirier* avec Jules Sandeau, *Ceinture dorée* et *les Lionnes pauvres* avec Edouard Foussier. Augier ne collabora pas souvent, et les pièces où il eut des collaborateurs diffèrent peu de celles qu'il fit seul.

De *la Pierre de touche*, de *Ceinture dorée* on n'a pas gardé grand souvenir. *La Pierre de touche* nous conte la triste aventure d'un musicien bien doué que corrompt un héritage inattendu. Dans *Ceinture dorée* Augier manifeste la haine et le mépris qu'il a des spéculateurs. La richesse qu'on acquiert par la spéculation est, à son avis, une richesse mauvaise. Toute sa vie il aimera à flétrir les financiers et les coureurs d'affaires.

*Le Gendre de M. Poirier*, *le Mariage d'Olympe*, *les Lionnes pauvres* méritent qu'on s'y arrête.

Le *Gendre de M. Poirier* est la plus connue, sans doute, parmi les comédies d'Emile Augier. Il ne se passe guère de mois qu'on ne la joue. Elle semble toujours plaire au public. Je ne sais trop la raison de cette fortune. Certes, la pièce n'est pas ennuyeuse ; un comique modéré y est mêlé, non sans adresse, avec un tragique douceâtre. Mais les personnages ne sont-ils pas bien factices ? Poirier, le mieux dessiné, laisse échapper quelques traits de naturel ; le plus souvent, néanmoins, ce bourgeois féru d'aristocratie agit et parle suivant d'anciennes conventions. Le marquis de Presles, gentilhomme frivole, vaniteux, brave, généreux à l'occasion, n'est-il pas d'une irréalité bien banale ? Antoinette Poirier, marquise de Presles, garde une grâce si décente qu'elle en oublie de vivre. Et que dire des personnages secondaires : Verdelet, l'aimable parrain, plein de bon sens,

et Hector de Montmeyran, le vertueux soldat d'Afrique ? Je me demande si le succès constamment heureux de cette pièce ne vient pas des acteurs excellents qui longtemps l'ont interprétée, et de ceux qui l'interprètent encore. Got, qui fut un grand acteur, qui a trouvé une manière nouvelle au théâtre, jouait Poirier avec une admirable maîtrise ; M. de Féraudy l'a remplacé sans faiblesse. Delaunay tenait avec la plus noble légéreté, avec la plus agréable dignité, le rôle du marquis ; l'élégance un peu apprêtée de Mme Bartet convenait à merveille au personnage d'Antoinette, et, dans un bref épisode, le spirituel Thiron prêtait une solennité fort divertissante au cuisinier Vatel.

Il semble que le *Mariage d'Olympe*, *les Lionnes pauvres*, peut-être même *Un beau Mariage* soient des pièces plus curieuses que *le Gendre de M. Poirier*.

*Le Mariage d'Olympe* étonna par la violence de certaines scènes et scandalisa presque les amis d'Emile Augier. On l'a donné comme une réplique à *la Dame aux Camélias*, et, en effet, il pouvait y avoir pour Emile Augier, déjà célèbre, un plaisir raffiné à se mesurer avec Alexandre Dumas fils, qui, plus jeune que lui de quelques années, arrivait rapidement à la grande notoriété. D'ailleurs, l'auteur de *l'Aventurière* devait mal supporter qu'on s'attendrît sur le sort de Marguerite Gautier et qu'on allât même jusqu'à éprouver de la sympathie pour elle.

Dès la première scène, il indique clairement la donnée morale de la pièce. Le baron de Montrichard cause avec le marquis de Puygiron :

Eh, que peut la pudeur publique contre un fait reconnu ? Or, l'existence de ces demoiselles en est un. Elles ont passé des régions occultes de la société dans les régions avouées. Elles composent tout un petit monde folâtre qui a pris son rang dans la gravitation universelle. Elles se voient entre elles; elles reçoivent et donnent des bals; elles vivent en famille, elles mettent de l'argent de côté et jouent à la Bourse. On ne les salue pas encore quand on a sa mère ou sa sœur à son bras ; mais on les mène au

bois en calèche découverte et au spectacle en première loge, et cela sans passer pour un cynique... Pour vous montrer d'un mot à quel point ces demoiselles ont pris droit de cité dans les mœurs publiques, le théâtre a pu les mettre en scène.

Et, comme le marquis se récrie, Montrichard continue :

La turlutaine de notre temps, c'est la réhabilitation de la femme perdue, — déchue, comme on dit ; nos poètes, nos romanciers, nos dramaturges remplissent les jeunes têtes d'idées fiévreuses de rédemption par l'amour, de virginité de l'âme, et autres paradoxes de philosophie transcendante, — que ces demoiselles exploitent habilement pour devenir dames, et grandes dames.

Le marquis s'indigne ; une fille perdue ne peut pas racheter sa honte :

Mettez un canard sur un lac au milieu des cygnes, vous verrez qu'il regrettera sa mare et finira par y retourner.

Et Montrichard ajoute :

La nostalgie de la boue !

Emile Augier triomphe sans peine. Les personnages qu'il a créés lui ont rendu la victoire facile. Olympe Taverny est de la dernière perversité. Le mensonge lui plaît. Sans un scrupule, sans une hésitation, avec un cruel sang-froid, elle commet les actions les plus viles. Pour se laisser duper par elle, il faut être d'une étrange naïveté. Les honnêtes gens à qui elle en a sont d'ailleurs d'assez tristes fantoches. La pièce, pourtant, rapide, brutale, féroce même par endroits, ne manque pas de vie. Augier n'avait encore rien écrit d'aussi vigoureux.

Il eut quelque peine à obtenir qu'on représentât *les Lionnes pauvres*. La censure, à son ordinaire, se montrait sans intelligence. Elle eût toléré que fût mise à la scène une femme vicieuse, mais sous condition qu'au dénouement la petite vérole la disgraciât et la punît. De hautes autorités durent se mêler de l'affaire, et le public put enfin applaudir une pièce qu'en 1858 on jugeait hardie.

Elle nous semble, aujourd'hui, assez anodine. Il y a quelques années, la Comédie-Française s'avisa de la reprendre. Il fallut tout le tact des acteurs, tout le pittoresque des costumes pour qu'on l'écoutât sans impatience. Pendant un entr'acte, je causais avec un de nos plus adroits auteurs dramatiques. Il essayait, sans grande ardeur, à vrai dire, de défendre la pièce : « Avouez, me dit-il, qu'il y a une belle scène. — Non, lui répondis-je, il y a un beau mot. » Et, en effet, la scène à laquelle il faisait allusion, celle entre Pommeau et sa femme Séraphine, est brève, sans être forte, dure sans être émouvante. Augier voudrait atteindre au pathétique, et il n'y réussit pas. Il trouve des répliques fâcheuses, qui frisent le ridicule ; mais il termine par le cri sourd de Séraphine :

Je ne veux pas être pauvre,

et, cette fois, il a frappé juste.

N'a-t-il pas cherché, ici, à lutter d'esprit avec Alexandre Dumas fils ? On connaît ces impitoyables raisonneurs qui, par des images et des comparaisons, prétendent définir les individus qu'ils côtoient et les milieux où ils se meuvent. Rappelons-nous, dans le *Demi-monde*, le fameux couplet sur les pêches à quinze sous ; écoutons maintenant Frédéric Bordognon dans *les Lionnes pauvres :*

L'anse du panier ! c'est par elle qu'on entre en danse. Tant que la lionne en question est honnête, le mari paie dix centimes les petits pains d'un sou ; du jour où elle ne l'est plus, il paie un sou les petits pains de dix centimes.

On pourrait multiplier les citations. Frédéric Bordognon est proche parent d'Olivier de Jalin, et, aujourd'hui, ni l'un ni l'autre ne nous éblouit de ses traits spirituels.

C'est encore le personnage de Séraphine qui nous intéresse dans *les Lionnes pauvres*, mais non plus par lui-même. Il décèle chez Augier la connaissance d'un écrivain dont le génie va bientôt influer sur son talent, la connais-

sance de Balzac. Mme Pommeau n'est-elle pas le double de Mme Marneffe ?

Bien qu'une des moins réputées, *Un beau mariage*, qu'il donna en 1859, n'est pas une des plus indifférentes parmi les pièces d'Emile Augier. Il y prend pour héros des savants ; il les oppose à des bourgeois frivoles, incapables de comprendre la noblesse de leurs préoccupations. Il entrevoit, semble-t-il, qu'on puisse intéresser des spectateurs par le contraste qu'il y a parfois entre la valeur intellectuelle des individus et leur rôle dans la société. Il tente, je crois, un moyen nouveau d'émotion : il fait faire sur le théâtre une expérience dangereuse de chimie. La scène est habile. Un homme du monde, chimiste amateur, candidat à l'Institut, ignorant en somme et vaniteux, est assez divertissant.

Mais la faveur du public a donné à Emile Augier une foi en lui qu'il n'avait pas d'abord. Il va se risquer à des œuvres ambitieuses.

I

*Les Effrontés* (1861), *le Fils de Giboyer* (1862), *la Contagion* (1866), *Lions et Renards* (1869) forment une sorte de tétralogie. Il ne faut pas croire qu'une intrigue, commencée dans la première de ces pièces, se poursuive à travers les trois autres. Augier songea-t-il à renouveler la tentative de Beaumarchais, unissant d'un lien assez lâche *le Barbier de Séville*, *le Mariage de Figaro* et *la Mère coupable* ? On ne peut dire non ; son procédé, pourtant, rappelle plutôt, mais avec modestie, celui de Balzac écrivant *la Comédie humaine*. Des personnages sont communs à des pièces indépendantes les unes des autres. Le marquis d'Auberive et Giboyer paraissent dans *les Effrontés* et dans *le Fils de Giboyer* ; M. de Sainte-Agathe, dont il est parlé dans *le Fils de Giboyer*, mène l'intrigue de *Lions et Renards* ; dans *Lions et Renards*, on nomme le comte d'Outreville, personnage important du *Fils de Giboyer* ; le

baron d'Estrigaud joue un rôle considérable dans *la Contagion* et dans *Lions et Renards.*

Emile Augier ne change pas sa manière dramatique : Balzac ne lui fait malheureusement pas oublier Scribe. C'est toujours entre des individus que se nouent des intrigues assez mesquines; c'est par de petits moyens que sont amenés des dénouements heureux : des lettres sont égarées, des journaux anciens sont retrouvés, des tasses de thé sont offertes, des duels sont empêchés ou non. Dans les quatre pièces, il s'agit de marier ensemble des jeunes gens qui s'aiment, qui s'estiment, mais que séparent d'abord les conditions de leurs vies. Le dieu du théâtre bien fait, avec une ingéniosité parfois un peu lourde, supprime, en fin de compte, tous les obstacles, et Clémence Charrier épouse Albert de Sergine, Fernande Maréchal épouse Maximilien Gérard, Aline Lagarde épouse Lucien de Chellebois et Catherine de Birague épouse Pierre Champlion.

Mais Emile Augier met maintenant un louable effort à incarner, en quelques-uns de ses héros, les forces dont les conflits troublent la société. Dans une des rares préfaces qu'il ait écrites il dit que *le Fils de Giboyer* est une pièce sociale ; on peut lui donner raison et qualifier de même les trois autres parties de sa tétralogie.

Le marquis d'Auberive, la baronne Pfeffers, M. de Sainte-Agathe représentent les gens qui s'attachent au passé ; Charrier, Vernouillet, le baron d'Estrigaud sont les maîtres du présent ; Giboyer, dans la misère et la honte, pressent l'avenir ; et ces jeunes hommes qui, nés dans un rang obscur, s'élèvent par l'intelligence et le courage, Maximilien Gérard, André Lagarde, Pierre Champlion, ne nous sont-ils pas donnés pour ceux qui, un jour prochain, domineront le monde ?

On ne saurait dire que ces personnages soient tous bien venus. Les jeunes gens dont Augier nous fait des modèles d'énergie pèchent souvent par la banalité. Il est vrai qu'aujourd'hui nous avons quelque peine à les juger équitable-

ment ; nous avons vu tant d'ingénieurs, tant d'explorateurs au théâtre ! Cependant, seule, la profession qui leur est attribuée est nouvelle ; leur caractère était déjà connu, et il n'est pas celui qui conviendrait aux hommes de l'avenir : ils perpétuent une tradition ; au temps de Scribe, ils eussent été colonels.

Des quatre pièces, la plus célèbre est *les Effrontés* ; peut-être faudrait-il lui préférer *le Fils de Giboyer*, où il y a plus de réelle hardiesse. Mais, dans l'une et l'autre comédie Emile Augier fait preuve de vigueur et de perspicacité.

Le marquis d'Auberive est un aristocrate qui regrette tout de l'ancien régime ; il hait ses contemporains, il les méprise, et il retrouve, à les railler, une fougue toute juvénile. Il est l'enfant terrible de son parti. Il est de ceux qui, par horreur de la riche bourgeoisie, emploieraient contre elle les méthodes des révolutionnaires. Que la société crève, puisque l'ordre ancien ne s'y est pas maintenu.

La baronne Pfeffers est la femme intrigante qui, de son salon, prétend mener la politique d'un parti. A-t-elle des convictions ? Il semble que non, mais elle a toutes les petites ambitions. Elle veut tenir un rang, elle y réussira. Il est assez curieux qu'Emile Augier l'ait faite berlinoise d'origine.

Vernouillet rappelle certains héros de Balzac. Financier véreux, déconsidéré par un procès scandaleux, il achète un journal et ceux qui lui refusaient la main la lui tendent avec empressement. Il prend d'ailleurs des airs d'indépendance ; il refuse les subventions du gouvernement ; mais il répand les fausses nouvelles qui aideront à sa fortune et il calomnie sans pitié les malheureux qui s'opposent à ses desseins. Que ne peut Vernouillet, grand homme d'affaires, directeur d'un journal important ?

Charrier, riche banquier, qui, lui aussi, eut jadis un procès fâcheux, Maréchal, maître de forges, député, croient à la vertu de l'argent. Ils sont riches, ils ont droit à l'estime publique. Charrier a gardé quelque libéralisme, il

discute avec le marquis d'Auberive. Maréchal est devenu un ardent légitimiste : sa fortune l'y oblige. Ses nouveaux amis lui jouent un fort méchant tour, et il revient à sa foi première ; mais sa nouvelle conversion n'est pas dans la logique de son caractère ; elle n'est, en somme, qu'un moyen dramatique assez médiocre : la poétique du temps en imposait parfois de pareils à Augier.

Giboyer est, sans nul doute, le meilleur des personnages créés par Emile Augier. Giboyer est un pauvre homme, intelligent, plein de talent, mais que la misère réduit aux plus basses besognes. Giboyer, dirions-nous aujourd'hui, est le « prolétaire intellectuel ». Il reste d'ailleurs rigoureusement honnête à l'égard de lui-même : il a conscience de son abjection, il se juge avec la dernière sévérité. La contrainte où il vit entretient en lui l'esprit de révolte ; il se méprise, mais il méprise encore plus les hommes qui l'ont conduit au mal, et il ne ménage pas les vérités à ceux qu'il sert. Il ne croit pas, comme on fait autour de lui, que la révolution soit accomplie ; il garde un fervent espoir en l'avenir.

*Le Fils de Giboyer*, où il tient de vigoureux propos, sembla une pièce fort audacieuse. Augier, dans sa préface, nous en dit la raison :

Cette comédie..... n'attaque et ne défend que les idées, abstraction faite de toute forme de gouvernement.

Son vrai titre serait *les Cléricaux*, si ce vocable était de mise au théâtre.

Le parti qu'il désigne compte dans ses rangs des hommes de toutes les origines, des partisans de l'Empire comme des partisans de la branche aînée et de la branche cadette des Bourbons. Maréchal, actuellement député, le marquis d'Auberive, Couturier, de la Haute-Sarthe, ancien parlementaire, représentent dans ma comédie les trois fractions du parti clérical, unies dans la haine ou la peur de la démocratie ; et si Giboyer les englobe toutes trois sous la dénomination de *légitimistes*, c'est qu'en effet les légitimistes seuls sont logiques et n'abdiquent pas en combattant l'esprit de 89.

L'antagonisme du principe ancien et du principe moderne, voilà donc tout le sujet de ma pièce.

Il mettait au théâtre un groupe auquel les auteurs n'avaient point l'habitude de s'attaquer. Il le faisait avec franchise, en écrivain consciencieux. Il connaissait les préoccupations du milieu où il menait le public ; il savait comment on y agit, comment on y intrigue. Et, aujourd'hui encore, nous comprenons que son audace ait étonné bien des gens.

*La Contagion*, *Lions et Renards* ne valent pas *les Effrontés* ni *le Fils de Giboyer*. Le baron d'Estrigaud, aventurier de la finance, n'est cependant pas sans intérêt. Il n'agit jamais qu'en joueur, et en joueur malhonnête. Il ne recule devant aucune supercherie ; toutes les trahisons lui semblent légitimes, s'il doit en profiter, et, à quoi qu'il s'avilisse, il garde toujours le maintien arrogant d'un grand seigneur.

Au dénouement de *Lions et Renards* il quitte Paris avec M. de Sainte-Agathe : Vernouillet avait uni la finance et la presse, le baron d'Estrigaud unit la finance et l'Eglise. Car M. de Sainte-Agathe est homme d'église : il est de robe courte. Il ressemble un peu au Rodin du *Juif errant :* Augier lui-même l'avoue. Sainte-Agathe d'ailleurs n'a pas la farouche énergie de Rodin.

Un personnage de *Lions et Renards* est assez sympathique : Catherine de Birague est une des mieux présentées parmi ces jeunes filles à l'intelligence ouverte, à la volonté droite qu'Augier prenait volontiers pour héroïnes, car on doit dire à sa louange qu'il ne se satisfit pas de l'ingénue traditionnelle.

On prépare des reprises des *Effrontés* et du *Fils de Giboyer*. Certaines répliques surprendront peut-être le public. Il entendra ce dialogue de Giboyer et de Vernouillet :

GIBOYER. — Eh bien, sérieusement, est-ce que tu vas passer à l'opposition ?

VERNOUILLET. — Parbleu ! C'est l'A B C du métier.

GIBOYER. — Et tes abonnés ?

VERNOUILLET. — Ils ne s'apercevront seulement pas du changement de front. Je ferai tout juste assez d'opposition pour que le pouvoir compte avec moi, au lieu de compter sur moi.

GIBOYER. — Et tes actionnaires ?

VERNOUILLET. — Est-ce que ça les regarde ? Pourvu qu'ils touchent leurs dividendes, ils n'ont rien à dire.

Il entendra Vernouillet :

Je m'empare, avec mon argent, de la seule force dont l'argent ne disposât pas encore, de l'opinion ; je réunis dans ma main les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse ! Je les décuple l'une par l'autre, je leur ouvre une ère nouvelle, je fais tout simplement une révolution.

Il entendra le marquis d'Auberive :

M. Maréchal n'est pas un homme, ma chère ; c'est la grosse bourgeoisie qui vient à nous. Je l'aime, moi, cette honnête bourgeoisie qui a pris la Révolution en horreur depuis qu'elle n'a plus rien à y gagner, qui voudrait figer le flot qui l'apporta et refaire à son profit une petite France féodale. Laissons-lui retirer nos marrons du feu, ventre-saint-gris ! Pour ma part, c'est ce réjouissant spectacle qui m'a remis en humeur de politiquer. Vive donc M. Maréchal et tous ses compères, messieurs les bourgeois du droit divin ! Couvrons ces précieux alliés d'honneurs et de gloire, jusqu'au jour où notre triomphe les renverra à leur moulin.

Il entendra Giboyer, définissant la manière d'un journaliste clérical :

Elle consiste à *rouler* le libre-penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot, à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin ; la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton !

Il entendra causer Maréchal et le marquis :

LE MARQUIS. — Etes-vous bien sûr de la solidité de votre conversion ? Ne sentez-vous plus dans votre cœur le moindre virus libéral ?

MARÉCHAL. — Ce doute m'outrage.

LE MARQUIS. — Avez-vous complètement renoncé à Voltaire et à ses pompes ?

MARÉCHAL. — Ne me parlez pas de ce monstre ! C'est lui et son ami Rousseau qui ont tout perdu. Tant que les doctrines de ces vauriens-là ne seront pas mortes et enterrées, il n'y aura rien de sacré, il n'y aura pas moyen de jouir tranquillement de sa fortune. Il faut une religion pour le peuple, marquis.

LE MARQUIS, *à part*. — Depuis qu'il n'en est plus.

MARÉCHAL. — J'irai plus loin : il en faut une même pour nous autres. Revenons franchement à la foi de nos pères.

LE MARQUIS, *à part*. — Ses pères ! acquéreurs de biens nationaux !

MARÉCHAL. — On ne viendra à bout de la Révolution qu'en détruisant l'Université, ce repaire de philosophie ; c'est mon opinion.

LE MARQUIS. — Eh bien, mon ami, réjouissez-vous : les opérations contre l'Université vont s'ouvrir dans cette session même.

MARÉCHAL. — Vous me comblez de joie !

Les formes sociales qui étaient près de se parfaire à l'époque où Augier écrivait ses grandes pièces ne sont point encore détruites ; il a vu juste, quelquefois, et nous devons lui en savoir gré.

§

En 1864, entre le *Fils de Giboyer* et *la Contàgion*, Emile Augier donna *Maître Guérin*. C'est, de toutes ses pièces, celle où le souvenir de Balzac est le plus évident. Il s'y agit de la douloureuse aventure d'un savant qui, peu à peu, se ruine à poursuivre une grande découverte ; il se croit toujours à la veille de la fortune : l'heureux succès de ses recherches compensera toutes ses pertes d'argent. Sans cesse il est déçu, mais sa passion l'emporte sur la rigueur des événements, et, pour la satisfaire, il se laisse aller, à l'insu des siens, aux plus désastreuses parmi les combinaisons pécuniaires.

On voit quel roman de Balzac Augier a pris pour modèle : *Maître Guérin* fait sans cesse penser à *la Recher-*

*che de l'absolu*. Et la ressemblance entre les deux œuvres n'est pas seulement dans le sujet ; elle est aussi dans les caractères, dans les allures prêtés aux personnages. Desroncerets est proche parent de Balthazar Claës, et sa fille Francine a plus d'un trait commun avec la fille de Balthazar, Marguerite. Mais, auprès des vigoureux héros de Balzac, ceux d'Augier font un peu figure de parents dégénérés.

D'autres personnages, sans venir de la *Recherche de l'absolu*, sont à l'image de créatures familières à Balzac. Me Guérin, notaire de campagne âpre au gain et qui, pour contenter une basse ambition, est prêt à toutes les indélicatesses, rappelle fort ces hommes d'affaires peu scrupuleux qui interviennent si souvent dans *la Comédie humaine*. Et la douce Mme Guérin, la coquette Mme Lecoutellier ne ressemblent-elles pas à certaines femmes qui passent dans le monde inventé par le grand visionnaire ?

Augier, pourtant, ne pouvait faillir complètement à sa triste origine. Louis Guérin, fils du notaire, serait digne de figurer dans une comédie de Scribe ; et, cette fois, au soutien de l'honneur et de la convention on restitue le titre auquel il avait droit : il est colonel.

Il faut noter, dans *Maître Guérin*, un curieux détail de facture. Augier voulut terminer la pièce par une scène épisodique dont le spectateur pût déduire la destinée du notaire trop avide. C'était, en 1864, se montrer hardi ; mais il fut sans doute embarrassé de sa hardiesse, car il conçut deux scènes différentes ; l'une est plus forte que l'autre. Ce fut la plus faible qu'il choisit d'abord. Il se borna à publier la meilleure, comme variante à *Maître Guérin*, dans l'édition définitive de son *Théâtre*, et elle ne fut essayée à la scène qu'après sa mort.

§

Après 1870, Emile Augier écrivit peu. D'un roman de Jules Sandeau il tire une comédie, *Jean de Thommeray*. Le

dernier acte s'en passe pendant la guerre de 1870 ; il pouvait, en 1873, produire un grand effet; je crois qu'aujourd'hui il nous laisserait froids. La pièce, d'ailleurs, est assez médiocre; elle n'est pas sans analogies avec *la Contagion*. En 1876, Augier donne, en collaboration avec Labiche, un vaudeville très banal, *le Prix Martin :* la première représentation en avait été précédée, de quelques jours seulement, par celle de *Madame Caverlet*.

Emile Augier était-il repris par le désir de se mesurer avec Alexandre Dumas fils ? Peut-être. Mais il ne se pose plus comme son adversaire ; les deux auteurs, maintenant, défendent une même cause : lequel en sera le meilleur avocat ?

Dans *Madame Caverlet* il est traité du divorce. On sait avec quelle ardeur Alexandre Dumas en demandait le rétablissement. Emile Augier se range de son parti. Il montre que, le divorce interdit, de très honnêtes gens sont contraints à une misère morale dont ils ne sont pas seuls à souffrir. Ils font, malgré eux, d'innocentes victimes; leurs enfants surtout sont malheureux.

Ce fut en 1878 qu'Emile Augier fit représenter sa dernière comédie, *les Fourchambault*. A-t-il voulu y donner son testament moral ? On serait tenter de le croire. Il semble qu'il se soit quelque peu adouci. Pour certaines fautes il consent à l'indulgence. Il touche à la condition des enfants naturels, et, comme Alexandre Dumas, c'est au père qui abandonne la maîtresse et l'enfant qu'il réserve sa sévérité. Il déclare que l'éducation donnée aux jeunes filles les prépare mal au rôle que, plus tard, elles devront jouer. Il parle de la « morale éternelle » et de la « morale mondaine », sans les définir d'ailleurs, et paraît les opposer l'un à l'autre. S'est-il jamais aperçu qu'il a souvent jugé éternelles des règles de morales qui ne sont que mondaines ?

§

Emile Augier est, à coup sûr, un auteur dont l'œuvre a

vieilli. Ses pièces en vers sont toutes à négliger : je ne crois pas qu'on revoie jamais *la Ciguë*, ni *Gabrielle*. *L'Aventurière* gardera peut-être, quelque temps encore, la faveur des comédiens : certains rôles y prêtent à l'effet, mais elle n'est ni d'un intérêt, ni d'un style qui lui permettent de durer.

Son système dramatique est d'un moment ; il l'avait emprunté à de très petits auteurs : Henry Becque l'a condamné. Nous comprenons mal aujourd'hui qu'on ait sacrifié à la préparation et au dénouement de futiles intrigues la description des caractères et le conflit des passions.

Parmi ses personnages, ceux qu'il a transportés du répertoire de Scribe dans le sien nous sont intolérables. Mais il a fréquenté chez Balzac, et il a pu donner un souffle de vie à quelques individus. Il a même fait effort pour condenser, en des êtres qui parlassent et qui agissent, les pensées et les sentiments de certains groupes, de certaines classes, et il n'y a pas toujours échoué.

Il a observé, non sans justesse, quelques mouvements politiques et sociaux de son époque. Il a vu la place que prenaient dans le monde les hommes d'argent ; il n'a pas cru à l'éternité de leur règne ; peut-être a-t-il pressenti que, de milieux encore obscurs sortiraient un jour de vigoureux combattants qui triompheraient de maîtres sans honneur.

Ses opinions, semble-t-il, furent celles d'un bourgeois libéral. Il méprise les spéculateurs ; il repousse les hommes qui font de la presse un moyen de corruption. Il n'aime pas les cléricaux ; il redoute leurs manœuvres occultes, et leur goût des propos injurieux lui répugne. Il est partisan de l'instruction gratuite et obligatoire. Il lui arrive de parler avec sympathie des démocrates et de la démocratie : mais qu'entendait-il par démocratie ? Le gouvernement, sans doute, d'une bourgeoisie éclairée.

Il est vrai qu'il a créé Giboyer, et Giboyer, à ses heures de sincérité, laisse échapper des paroles violentes ; il affirme qu'il est socialiste. Peut-être, en effet, l'est-il, comme on

l'était vers 1848 ; il a même, quelquefois, de lointaines réminiscences de Proudhon. Il a écrit un livre, qu'il juge bon, qui le réconcilie avec lui-même, mais qu'il garde secret : les pages les plus hardies n'en rappelleraient-elles pas les moins hardies de *la Justice dans la Révolution* ?

D'ailleurs, quoi que dise Giboyer, nous ne pouvons pas le prendre comme exprimant la pensée même d'Emile Augier. Emile Augier a pour lui l'amicale pitié qu'on a pour un enfant terrible, pour un malheureux, victime d'une société ingrate ; il excuse ses excès de langage, mais ne serait-il pas pris de vertige à le suivre dans ses audaces ?

Ce sera en faveur de Giboyer, cependant, de Giboyer dont il a su faire un être plein de vie, qu'on pardonnera à Emile Augier quelques-unes de ses erreurs.

A.-FERDINAND HEROLD.

# M. GRETZILI

## PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

*Suite* [1]

—

— Je ne veux pas !... s'entêtait-il d'une voix sourde, rauque, pendant qu'ils refermaient la porte sur lui et qu'il les poursuivait d'yeux hagards, farouches.

— Je ne veux pas !... se collait-il sur cette porte, les regardant chercher à se caser parmi les tables bondées.

— Je ne veux pas !... saisissait-il celle-ci par la poignée, se mettant en devoir de la secouer, comme s'il allait se jeter sur eux, les chasser.

A ce moment, deux hommes à haut de forme de toile cirée noire la saisirent de l'intérieur ; et il n'eut que le temps de se reculer, reconnaissant deux croque-morts, tremblant d'être frôlé de leur contact.

Dès qu'ils se furent éloignés, il retourna vers la porte, vit une patronne souriante s'empresser auprès des nouveaux venus, prier des consommateurs de s'écarter, éloigner deux caisses de lauriers, déplier une table, des chaises, donner le coup de chiffon obligé.

A peine installés, le retrouvant derrière les vitres, ils lui firent encore signe d'entrer.

Sa rage redoubla. Sa figure se contracta, se crispa.

Outré, il tournait violemment et négativement la tête, son parapluie roide sous le bras, ses deux bouquets, de chaque main, brandis.

Puis, comme ils se faisaient plus engageants, tapaient à leurs vitres, l'appelaient, il battit en retraite, disparut.

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 532 et 533.

Il essayait, à présent, de se morigéner, de se calmer.

Sa rage, accrue d'une jalousie lancinante, tapageait dans ses artères, le faisait de nouveau vitupérer, s'emporter.

Il pensa qu'il lui fallait quand même repasser devant eux, les guetter.

Il repassa.

La patronne, toujours souriante, était en train de leur verser deux verres de vin blanc, mélangé de sirop de gomme pour la jeune fille.

Ils re-tapèrent aux vitres, recommencèrent leurs appels.

Il retourna plus violemment et négativement la tête, rebrandissant ses deux bouquets, re-disparaissant.

Sa fureur lui faisait blêmir les lèvres, retentir une foule de carillons aux oreilles, tourner devant les yeux toutes sortes de manèges de chevaux de bois.

Entendant cependant un tram émerger des voûtes, il résolut de tenter, à plus vive allure encore, une nouvelle incursion, perdu dans son fracas.

Il ne leur avait pas lancé son coup d'œil, que leurs images réfléchies l'appelaient des vitres mêmes du tram, et que, comme il tournait plus violemment que jamais la tête, brandissant jusqu'au ciel ses bouquets, il s'y réfléchit aussi en silhouette extravagante, avec, au fond, les faces des consommateurs du *Mont Rose*, écarquillées, pouffant.

A ce spectacle, il lui sembla qu'on lui lançait une douche d'eau froide à travers les jambes. Son exaltation tomba. Sa fureur se calma.

L'anormalité de sa situation, qui ne l'avait pas frappé, tant que la jeune fille était à son bras, lui apparut tragique, à présent qu'elle ne s'y trouvait plus.

Qu'était-ce que ces allées et venues forcenées, ces démarrages, ces passages foudroyants, ces cris de gorge, rugissements, meuglements, ces violences d'énergumène, de dément !

Si ses concitoyens de la Maltournée, si les universitaires, les hommes politiques, un ex-Président du Sénat, avec qui,

depuis leur sortie du collège, il entretenait d'annuelles relations, l'avaient rencontré !..

Puisqu'il tenait à attendre la sortie des deux jeunes gens de ce *Mont Rose*, ne pouvait-il se faire une raison ?

La jeune fille serait bien forcée, à un moment ou l'autre, de quitter son compagnon de rencontre et, revenue à de meilleurs sentiments, de porter son bouquet, en même temps que le sien, où ils avaient décidé tous deux, depuis le matin, de les porter.

Calmé, il remonta du côté du cimetière, décidé à revenir à une appréciation des événements plus saine, plus logique, plus adéquate surtout de ses antécédents d'ancien professeur de philosophie, honoré de ses élèves, tutoyé d'universitaires, d'hommes politiques, d'un ex-Président du Sénat, distingués.

Et afin de se donner la contenance digne d'eux et de lui, qu'il n'était que temps de récupérer, il commença à examiner les étalages des marchandes de fleurs et couronnes, comme si rien d'autre n'eût pu l'intéresser.

Mais à peine s'arrêtait-il devant l'un d'eux, que la marchande, avec un ouvrage de laine qu'elle tricotait, apparut sur la porte.

Désireux de ne point lui donner de faux espoir, puisqu'il n'avait nulle intention d'acheter, il s'éloigna.

Elle l'imita, rentra dans sa boutique.

Il revint, examinant avec plus de précaution encore la flore perdue dans le feuillage assombri.

Elle ressortit.

Ne pouvant, chaque fois qu'elle sortait, s'en aller, il se baissa davantage pour examiner les plantes.

Elle rôdait autour de lui avec son tricot.

Sa corpulence empêchait le coup d'œil de coin, qu'il envoyait de temps à autre au café.

Il alla se baisser un peu plus loin.

Elle le suivit.

Un peu plus loin.

— Monsieur désire?.. finit-elle par demander, craignant de le voir passer à l'étalage voisin.

— Combien ces bruyères ?..

— Dix francs...

— Ça en valait deux l'année dernière...

— Ça en vaudra vingt l'an prochain...

— Rien de meilleur marché ?...

— Il y en a pour toutes les bourses... Même les plus plates... Myrtes, trois francs... Bruyères du Cap, trois francs... Véroniques, deux cinquante... Seulement, se rattrapa-t-elle, la véronique est susceptible à la gelée...

— Ah !.. fit-il, sautant sur cet excellent sujet de conversation, pour continuer à observer de coin le café... La véronique est susceptible à la gelée ?..

— Très susceptible...

Il en paraissait frappé.

— Très susceptible ?.. Vous croyez ?..

— Très...

— Vraiment?...

— Très...

Ne pouvant s'appesantir indéfiniment sur l'extrême susceptibilité de cette scrofularinée, il se disposait à se baisser de nouveau pour considérer une troisième fois les plantes, quand, au bruit de la porte du *Mont Rose*, il dut brûler la politesse à la marchande.

Quatre marins en sortaient, se tenant par le bras, esquissant des gigues, des matelotes, lui lançant la fumée de leurs bouffardes.

Derrière eux, il aperçut les jeunes gens attablés.

La patronne indéfiniment souriante venait de leur verser deux nouveaux vins blancs.

Le jeune homme, avec une prolixité de gestes extraordinaire, expliquait quelque chose à la jeune fille.

Elle, lui posait des questions, le coupait, paraissait s'étonner.

Il redescendit du côté des voûtes, vers les marchandes de pommes de terres frites.

Il regardait la première, occupée à tire-bouchonner les peaux des tubercules,qu'elle laissait retomber au fond d'un seau, coupant ensuite en minces rondelles chaque pomme de terre dans une marmite émaillée.

Mais se sentant suivi d'yeux exactement semblables à ceux de la marchande de fleurs et couronnes, il ne tarda pas à la quitter, pour aller vers sa concurrente, à côté.

Comme il regardait avec intérêt la pile de petit sacs de papier imprimé où celle-ci offrait ses produits, et dont, en guise d'ornement, elle s'était placé un exemplaire sur la tête, il se sentit encore l'objet d'une nouvelle inspection.

Il revint vers la première, se penchant sur sa bassine, pour voir les rondelles qu'elle venait d'y jeter, au milieu du pétillement de graisse bouillante.

De nouveau épié, il retourna à la seconde, se bornant aux sacs de papier imprimé.

Mais aussitôt :

— Monsieur désire?.. fit celle-ci, afin de ne plus le laisser s'échapper.

— Combien le cornet ?..

— Les grands ?..

— Oui...

— Neuf sous..

— Ça en valait trois, l'année dernière...

— Ça en vaudra dix-huit, l'an prochain...

— Cher...

— Est-ce que vous croyez que je puis vous céder de la floute à meilleur marché !..

— C'est de la floute ?.. fit-il sautant sur ce vocable, inespéré sujet de conversation pour continuer à observer de coin le café.

— Naturellement !.. De la floute !..

— De la floute... C'est vrai... Je la reconnais...

— De la floute !..

— Rien qu'à l'aspect,... j'aurais dû m'en douter...

— Et tout ce qu'il y a d'extra comme floute,... vous savez !..

— De la floute .. De la floute... répétait-il avec volupté... C'est flou, n'est-ce pas.... Un peu floute... Vaporeux... Léger... Succulente pomme de terre soufflée...

Puis il rebaissa la tête vers les sacs de papier imprimé.

Mais ayant de nouveau entendu la porte du *Mont Rose*, il brûla encore la politesse à la marchande.

C'étaient des joueurs de manille. On eût dit qu'ils allaient se colleter. Ils parlaient tout le temps de « se couper le manillon ». Ils devaient être membres d'une ligue pour la Paix.

Derrière la vitre, le jeune homme achevait son explication à la jeune fille.

Celle-ci acquiesçait, rose, émotionnée.

Une demi-bouteille de vin champanisé exhibait entre eux sa collerette d'or.

Il avisa plus haut un marchand de lacets à longues moustaches noires, sorte de bonhomme en cire, s'approcha de l'éventaire suspendu à son cou.

Celui-ci, semblant ne point l'apercevoir, demeurait impassible, sans broncher.

Il s'avança davantage, examinant les lacets.

L'autre continuait à ne pas broncher.

Il se hasarda à en prendre un, deux, trois, compara leurs longueurs, les remit; en reprit d'autres, les recompara, les remit ; d'autres...

Le propriétaire des moustaches persistait dans son imperturbabilité.

Mais comme il s'en allait,... ce bonhomme en cire, dans une fureur de signes, de gestes, de contorsions, comptant vertigineusement de l'index de la main droite sur les doigts de la gauche, de l'index de celle-ci sur ceux de la droite, sans prononcer une parole, fondit sur lui.

Il devait l'accuser d'avoir subtilisé sa marchandise.

Vainement tentait-il, par gestes aussi, de se justifier.

Il dut sortir trois pièces de nickel percé, afin de calmer ce sourd-muet.

L'esclandre l'avait ramené à la porte du *Mont Rose*.

Derrière leurs vitres, les deux jeunes gens se regardaient avec gravité.

Pourquoi semblaient-ils si graves désormais?

Comme c'était curieux....

Il se le demandait.

Pourquoi?

Ah...oui....oui...

Il comprenait...

L'heure venait de sonner...Le moment psychologique arrivait...Il allait leur falloir se lever pour se dire adieu...se quitter...

Deux heures et demie déjà...La projection de soleil s'arrêtait...Le temps se ré-assombrissait, se grisait.

Il redescendit à proximité du café, de façon à se trouver tout de suite près d'eux, lorsqu'ils sortiraient.

Le poilu accompagnerait-il la jeune fille?... Préférerait-il s'éclipser? ...Qu'il aurait raison!...La laisserait-il seule venir lui redemander son bouquet?

Quoi qu'il advînt, le principal était d'échapper à ce supplice irritant de l'attente, à tous ces marchands faméliques, qui ne voyaient en lui qu'un porte-monnaie.

La porte du *Mont Rose* ne saurait plus beaucoup tarder à s'ouvrir.

Peut-être la jeune fille désirait-elle rester quelques minutes encore auprès de son fétiche préféré.

Quand elle reviendrait, et que le susdit fétiche, qui, à deux reprises, avait repris sur elle cet incompréhensible empire, l'aurait quittée, il se faisait fort de la ramener, comme, à la suite des scènes bachiques du *Pinard de Nuits*, il y avait déjà réussi.

Qu'importaient quelques privautés de plus ou de moins

accordées à un poilu, du moment qu'il se sentait sûr de tirer à lui la réalité ?...

De toute façon, la porte du *Mont Rose* n'allait plus tarder à s'ouvrir.

Il lui remettrait ce bouquet. Puis ils se rendraient, elle et lui, à leurs deux stations de souvenir, de regret. S'en retourneraient, elle et lui, dans le recueillement, la paix de leurs âmes rassérénées. Plus intimement liés qu'ils ne l'avaient jamais été, tant ce passé sacré, du rappel duquel ils s'imprégneraient, les confondrait, les unirait.

Profitant de cette intimité pour l'emmener aussitôt très loin,... très loin,... aux pays multicolores de ses rêves,... lui démontrant que plus rien à l'avenir,... même son admiration si excusable,... en somme,... des militaires,... puisqu'on leur doit la victoire,... ne saurait prévaloir contre ses baisers, à lui.

La porte du *Mont Rose* devait être prête à s'ouvrir.

Il résolut, pour s'en assurer, d'y donner à la dérobée un coup d'œil, sans trop se faire remarquer.

Il s'avança tout doucement, rasant les murs, les boutiques ; et ayant dépassé la dernière, près du petit grillage la séparant du café, il pencha, de tout son espoir, la tête le long des vitres.

Mais à peine eut-il lancé un regard à l'intérieur, qu'il se demanda s'il ne s'était pas trompé de café.

Etait-ce là ?...

Tous les objets qui s'y trouvaient, tables, chaises, comptoirs, l'étonnaient.

A la place que les jeunes gens occupaient un quart d'heure avant, il ne les retrouvait plus.

Il se rejeta en arrière, croyant avoir mal vu, se frottant les yeux.

Vite, il se rendit compte que, seule, l'absence de ceux-ci l'empêchait de reconnaître les objets placés à leurs côtés.

Le motif principal enlevé, le tableau disparaissait.

Avaient-ils émigré à une autre table ?

Il avait beau se pencher de nouveau, les parcourir toutes, il ne les retrouvait plus.

Ni près de la porte pour sortir... Ni près du comptoir pour payer...

Une distraction l'avait-elle empêché de les voir passer ?

Quand ses oreilles eussent omis de l'avertir, pourtant, ses yeux, constamment tournés vers cette porte, n'eussent pu les laisser échapper...

Il fallait en avoir le cœur net.

Il remonta jusqu'à l'arrêt des tramways, sondant à droite, à gauche, devant lui, derrière, les trottoirs, la chaussée, aussi loin que sa vue le lui permettait, par le brouillard qui montait.

Il redescendit jusqu'aux voûtes de la ligne de l'Est, scrutant tous les coins, les recoins, n'y apercevant pas plus que dans le café, de poilu, de petite fille, rien qui leur ressemblât.

De guerre lasse, il se résolut à revenir vers ce *Mont Rose*, à y entrer, à questionner la patronne au sourire.

Or, à la hauteur de cet établissement, il constata avec stupeur qu'il ne constituait pas seulement le café qu'il s'imaginait, mais un hôtel à trois étages surplombant le café.

Et il s'arrêta en face de cet hôtel qui l'avait si peu frappé, à dix pas de la porte où s'appuyait précisément cette patronne, qui coulait dans sa direction son sourire perpétuel, comme si elle eût voulu l'en circonvenir, l'en méduser.

A voir sa persistance à l'en entourer, une sorte de pressentiment vague, de soupçon trouble l'envahissaient.

Une idée absurde, odieuse, qu'il avait presque honte de formuler, et qui ne reposait en tout cas sur aucun commencement de preuve ni de présomption, se mettait à le hanter : l'idée que, peut-être, le poilu s'était fait suivre de la jeune fille dans une de ces chambres d'hôtel, que c'était là qu'ils avaient disparu.

Cela expliquait le brusque retour de celui-ci, venant les

relancer au milieu de leur pèlerinage, n'ayant de cesse qu'il ne le leur fît différer.

Sa hâte aussi à se libérer, par l'entremise de l'ouistiti, la sienne propre, de toute dette d'argent, de façon à apparaître sous son jour le plus... ruisselant... à la jeune fille.

La désignation de ce *Mont Rose*,... dont il feignait de lire le nom pour la première fois,... mais dont, pour les avoir expérimentées, il devait connaître les facilités.

Leur étonnant dialogue à lui et à elle surtout,... si animé, si passionné,... suivi de leur silence si grave,... qu'il avait surpris.

A la réflexion, son argumentation était-elle bien fondée, pourtant ?

Puisque ce poilu avait pris soin d'insister pour qu'il les y accompagnât, n'était-ce pas plutôt sans arrière-pensée, sans plan préconçu, qu'il l'avait fait ?...

Oui... Mais n'avait-il pas aussi pris soin de lui laisser sentir que, même s'il acceptait,... il ne les y gênerait plus ?

Alors ?..

Tout devenait possible !...

Il remarqua à ce moment qu'e face de lui, à l'une des fenêtres du premier étage de ce *Mont Rose*, un rideau de mousseline s'agitait légèrement derrière une vitre.

On eût dit que, sans le vouloir, une personne s'y appuyait de l'intérieur, le froissait, le gondolait.

La partie médiane s'en plissa peu à peu, s'en releva, s'en souleva.

D'abord, il ne distingua pas qui pouvait ainsi soulever le rideau.

Puis il aperçut un léger vêtement,... une sorte de plaid,... de pèlerine sombre,.. frôlant la vitre...

Où avait-il déjà vu ce plaid ?... cette pèlerine ?...

Puis, il lui sembla qu'une petite main y apparaissait,... y disparaissait avec une inouïe prestesse,... y voltigeait ainsi qu'un papillon fou...

Puis,... le papillon s'entortilla, s'agrafa dans la mousseline..

Il allait sûrement la déchirer,.. la lacérer,... pour s'en échapper...

Puis tout disparut...

Il ne vit plus rien...

Le rideau de mousseline avait repris sa place habituelle, recouvrant la pèlerine, la petite main...

Seulement, tandis qu'elle restait agrafée à la mousseline, il avait reconnu la main.

Non !... C'était impossssible !.. Aberration !... Méprise !..

Cette jeune fille ne pouvait avoir ainsi cédé à la première sollicitation de cet enjôleur bleu-horizon !.. avoir consenti à le suivre dans cette chambre d'hôtel meublé !

Il la connaissait,... depuis le matin !... depuis leur salle d'attente commune dans le noir, où ils poursuivaient en face l'un de l'autre leurs rêves nocturnes !.. depuis leur extravagant compartiment de chemin de fer !.. leur affolant *Pinard de Nuits !..* leur si douce petite cabine des fortifs, pendant la pluie !.. leur grand immeuble,face à l'Hôtel de Ville !.. leur nappe d'eau sous les voûtes, où il croyait partir faire le tour de la terre... avec elle !.. avec elle !..

Il n'avait pu à ce point se tromper !.. elle, le tromper !.. Ses yeux seuls, dans cette seconde où il se figurait avoir reconnu sa main, l'avaient trompé !

C'était une petite enfant toute simple,... sans vice,... sans malice,.. qui ne savait que se taire lorsqu'on lui parlait, en vous regardant de ses grands yeux étonnés... Ou bien rire parfois, rire, quand elle ne vous avait pas tout à fait compris... Ou bien vous jeter les bras autour du cou,... pour se faire porter,... une petite fille qui jouait..

Et comme il avait joué avec elle toute cette matinée,.. toute cette journée,.. qu'il avait oublié pour lui faire plaisir les années,... le poids des années,... qu'il avait été son compagnon,... son camarade,... elle ne pouvait pas lui faire maintenant cette méchanceté calculée, de le laisser

tout seul sur ce boulevard désolé,... tandis qu'elle serait montée là-haut avec l'autre,... fallait-il dire jouer?

Ce n'était pas pour rien qu'elle lui avait lancé tous les exquis coups d'œil qu'elle lui avait lancés !.. qu'elle lui avait dit les gentilles, les exquises paroles qu'elle lui avait dites !... Jusqu'aux dernières, si gentilles, avec son dernier sourire, si gentil !... lorsqu'elle lui avait confié, était-ce encore assez gentil, exquis,... son petit bouquet !..

Pourtant, voilà qu'encore toute sa logique, sa philosophie mettaient son optimisme en déroute.

N'était-ce pas, au contraire, parce qu'elle se doutait de ce que ce poilu allait exiger qu'elle avait pensé, à tout hasard, à lui confier ce bouquet ?.. Que, comme elle le destinait à sa mère,... à sa pauvre mère défunte,... elle avait tenu,... par une dernière pudeur,... un suprême respect,... à ne pas être obligée de le monter avec elle dans cette chambre,... de façon qu'il ne fût pas témoin,.. qu'il n'assistât pas...

Alors,... ça coulait de source,.. comme il n'y avait pas deux moyens,... que lui seul était là,... elle n'avait pas été chercher de midi à quatorze heures,... elle s'était tout de suite adressée à lui,.. naturellement... Elle le lui avait tendu,... elle lui avait demandé de le lui garder,... jusqu'à ce qu'elle revînt... Elle l'avait jugé suffisant pour le lui confier, pendant qu'elle monterait dans cette chambre là-haut,... son bouquet,... son petit bouquet...

De même qu'il y en a, qu'on juge suffisants,... ça se rencontre parfois,... pour leur demander de tenir une chandelle !..

C'était tout ce qu'il en avait obtenu,... tout ce qu'elle lui avait accordé,... en face de cette chambre, où elle n'avait pas su refuser d'accompagner ce poilu,... de tenir la chandelle !... le bouquet !..

Voilà pourquoi il avait été réveillé en sursaut, au milieu de la nuit, par la Destinée !.. Pourquoi celle-ci l'avait appelé « Stanislas !... Stanislas !... » par la bouche d'un de ses

plus effarants interprètes !.. Pourquoi il avait frémi de tout son être, en entendant, dans une salle d'attente, par ce matin aigrelet de petite gelée, cette petite fille lui parler !.. Pourquoi il avait béni la corde, la dure corde, qu'au milieu de la place de la gare elle lui avait lancée !.. Pourquoi il avait accepté tous les pinards, les fétiches, les mascottes, les pachydermes, les ouistitis, se muant lui-même en quadrumane, en répugnant et dégoûtant quadrumane tiré par une corde, se livrant à toutes sortes de farces, sauts de carpe, discours, simagrées, pour compléter la ménagerie !

C'était cela le bateau de Watteau !.. Le délicieux, l'idéal, le nostalgique bateau de Watteau !..

Celui dont tous ses vœux, ses désirs, ses convoitises gonflaient sans cesse les voiles !

Qu'il se figurait voir voguer enfin !..

A peine démarrait-il du bord, que les planches s'en disjoignaient, cédaient !.. Qu'il était précipité dans la bourbe !. la vase !.. s'enfonçait !.. s'enlisait !..

Tout ce qu'il n'avait jamais eu,... qu'il brûlait tant d'avoir,... que de sa tête,... de sa poitrine ardentes, palpitantes,... de ses bras tendus, il appelait,... c'était cela,.. cette bourbe,.. cette vase,... cette honte,.. cette salissure,.. la vie !..

L'édifice si difficilement échafaudé, construit depuis le matin, s'effondrait,.. Plus rien n'en restait !..

Si !.. Une chose !.. Une seule !.. Toujours la même !.. Le cadran !..

Le cadran, qu'il allait être réduit à réintégrer, comme tous le réintègrent !... Le cadran, auquel il ne pourrait plus jamais,.. jamais,.. échapper !..

Forcé qu'il serait, par sa mécanique impitoyable, qui règle tous les mouvements des hommes, croyant toujours partir, de revenir !.. Par sa mécanique impitoyable, qui diluerait chaque soir les projets qu'il se remettrait à former chaque matin !.. Par sa mécanique impitoyable qui le soumettrait à son rouage identique de mécanique, isochrone,

monotone, même lorsqu'il croirait aimer !.. Par sa mécanique impitoyable qui le condamnerait à le remonter toutes les vingt-quatre heures, afin de recommencer son rêve fatidique !.. son rêve éveillé !..

Ah !.. Ce rêve !.. Ce rêve !.. Avec ses redites sempiternelles !.. ses clichés écœurants !.. Quelle lassitude !.. Quel dégoût !.. Ne cesser de s'y retourner, de s'y débattre, tel un nageur qui ne peut plus se dépêtrer des herbes étrangleuses d'un marais mortel !..un prisonnier qui hurle après le jour, du cul de basse fosse infesté de serpents affreux où on l'a muré !..

Ne plus pouvoir en sortir !.. ne plus pouvoir se réveiller !.. se réveiller !..

Des familles arrivaient au cimetière, avec leurs couronnes, leurs pots de buis :

— Réveillez-moi ?.. Vous ?... Réveillez-moi ?.. leur demandait-il suppliant, mains jointes... Réveillez-moi de ce rêve toujours le même, qui dure depuis ma naissance ?.. et que j'espérais tant voir s'évanouir aujourd'hui ?

Les familles se retournaient apitoyées, sachant que souvent, autour des nécropoles, il y a de ces pauvres égarés qui prononcent des paroles sans suite, ne peuvent plus se consoler.

— Vous voyez bien que je suis endormi !.. demandait-il à d'autres... Que ce sommeil est trop sinistre !.. trop tragique !.. Réveillez-moi !... Vous !... Réveillez-moi !..

Les familles se retournaient encore plus apitoyées, comprenant qu'autour de ces nécropoles il y a même des infortunés à ce point frappés, qu'ils en deviennent complètement insensés.

— Par pitié !... Par pitié !... conjurait-il encore d'autres... Arrachez-moi à ce désastreux sommeil !... Tirez-moi de cet épouvantable cauchemar qu'est,... vous le voyez bien,... la vie !...

Les familles hochaient lugubrement la tête, poussant des soupirs consternés.

Il se saisit alors le torse de ses bras, se secouant, tandis qu'au bout de ses mains frénétiques les deux bouquets de roses de Noël le giflaient.

— Vas-tu t'éveiller, misérable !...clamait-il... Et si c'est la mort l'éveil, te briser la tête contre ces pavés !

Mais aussitôt :

— Puisque je n'en aurai jamaïs le courage!...Inutile!... Bien inutile de continuer !...

Il revint à proximité du Mont Rose s'adosser à un arbre, face à la fenêtre au rideau de mousseline :

— Je vais me rendormir...décida-t-il, puisqu'il n'y a plus rien que le sommeil pour moi...Je dors déjà...Je dors... Je rêve...Cette petite fille, derrière cette fenêtre, c'est dans mon rêve...Ce poilu, près de cette petite fille, c'est dans mon rêve...Moi, qui guette cette petite fille et ce poilu, c'est dans mon rêve... Ma douleur, c'est dans mon rêve...Tout est dans mon rêve...De même que les petites filles qui viennent chaque nuit murmurer avec mystère,...contre mes oreilles,...tout près de mes lèvres,...à portée de mes mains : « Chéri!...Chéri!...Regarde mes yeux!...Chéri!...Chéri! Regarde mes cheveux!...Chéri!...Regarde!...Chéri!...Regarde!... Chéri!...» Et qui s'évanouissent comme celle-ci, sitôt que je les saisis!...

Il en était là, quand il s'aperçut qu'un poilu, qui avait les allures de l'autre,... même fétiche adulé,... même air glorieux, conquérant, sûr de soi,... le poilu de la Victoire, quoi !.. allait passer près de l'arbre contre lequel il était appuyé.

Il lui parut qu'il tournait la tête vers cet arbre, bombait la poitrine en face de lui, se rengorgeait, comme s'il allait chanter...

— La *Marseillaise!*.. l'invectiva-t-il...La *Marseillaise!*... Puisque toute ta génération la chante !.. Le passage sous l'Arc de Triomphe !.. Puisque toute ta génération ne passe que là !.. que là !.. Que la mienne n'y passera jamais !.. jamais !...

Le poilu le regarda, ricana, s'éloigna.

Il pouvait ricaner tout à son aise !.. Puisque, *Marseillaise*,... passage sous l'Arc de Triomphe,... poilus de la Victoire,... tout cela !.. c'était dans son rêve !..

Quelques instants après, il entendit un autre rire... oh... tout jeune,... tout frais celui-là,... chuchoter, sourdre à ses côtés...

— Me voici... Me voici... C'est moi,... disait celle qui riait.

Il demeurait sans répondre.

— J'ai été un peu longue, n'est-ce pas... On n'en finissait plus de boire... Faut m'excuser...

Il demeurait toujours sans répondre.

— J'arrive enfin... J'arrive... On va pouvoir s'en aller...

— Voilà votre bouquet... fit-il le lui rendant.

— Ah oui... Mon bouquet... C'est vrai... J'oubliais...

Il détournait la tête.

— Vous êtes bien gentil de me l'avoir conservé....

Il s'efforçait de ne plus la regarder.

— Eh bien... Puisque me revoici... Qu'est-ce que vous attendez ?..

— Je n'irai pas... dit-il... Vous irez sans moi au tombeau de votre mère...

— Sans vous ?..

— Vous y irez toute seule... Je ne puis plus vous y accompagner...

— Toute seule ?..

— J'irai à celui de ma femme, quand vous en reviendrez...

— Quand j'en reviendrai ?..

Elle le considérait d'yeux agrandis, stupéfaits. Ses lèvres, de même que si toutes sortes de questions s'y pressaient à la fois, palpitaient, tremblaient :

— Je ne vous comprends pas... s'étonna-t-elle... Puisque c'était convenu...

— Oui... C'était convenu... Seulement... C'est changé...

— Vous allez venir, voyons... Ce n'est pas possible... Vous n'allez pas me laisser...

— Si... Je vous assure...

— Vous allez m'accompagner ?...

— Non...

— Allons..., s'approcha-t-elle enjôleuse, câline, cherchant à le tirer malgré lui par la manche de sa redingote... Vous venez ?...

— Ne me touchez pas !... tonna-t-il, lui arrachant le bras par lequel déjà elle l'entraînait.

Elle en restait décontenancée, mortifiée. Ses grands yeux, amers, blessés, le fixaient :

— Qu'est-ce que vous avez contre moi ?.. susurra-t-elle avec un petit sourire... Je ne vois pas !.. Je ne vois pas !.. grand-père !...

— Ah... Grand-père !... C'est vrai... Il n'y avait que vous qui ne me l'ayez pas encore dit !...

— Qu'est-ce que je vous ai fait ?..Je ne vous ai rien fait... grand-père !...

— Je ne dois plus l'oublier...

— Vous n'avez pas de raison de m'en vouloir !... Pourquoi m'en voulez-vous... grand-père ?...

— Merci... Merci... de me le rappeler...

Soudain, elle ne se contint plus, et sous le coup d'une colère grandissante :

— Et puis... Vous savez !... Je suis libre !... Je suis libre !... Vous savez !...

— Sûrement... Vous êtes libre...

— Comme ma mère était libre !... Ma pauvre mère, à qui je vais porter ce bouquet !...

— Comme votre mère était libre...

— Car il n'y a qu'elle, là-haut !... qu'elle !... qui ait le droit de me juger !...

— Qu'elle...

Elle s'arrêta, secouée, frissonnante, prit dans sa poche

un petit mouchoir, en fit un tampon, essuya sur ses joues quelques larmes qui coulaient :

— Alors ?... Vous ne voulez plus venir ?... recommença-t-elle... Vous ne voulez plus venir ?... C'est décidé ?...

— Non... Non... J'attendrai...

Elle remit avec la plus grande tranquillité le petit tampon au fond de sa poche, esquissa deux ou trois pas, comme pour s'en aller.

— Ah !.. grand-père !.. grand-père !.. Vous me faites bien de la peine !...

— N'insistez pas...

— Ce n'est pas bien !.. grand-père !.. grand-père !.. de me faire de la peine comme ça !...

— N'insistez pas...

— Je suis bien triste !..à cause de vous !.. grand-père !.. grand-père !... aujourd'hui !...

Il la regardait s'en aller vers la porte du cimetière, là-bas.

Elle marchait sans se retourner, son petit bouquet à la main, s'amoindrissait, s'éloignait.

C'était tout son espoir qui s'en allait, s'éloignait.

Elle était toute petite, toute petite, là-bas, près de l'arrêt des tramways. Un petit oiseau de rien du tout, un minime roitelet, sur le bord d'un trottoir, qui va s'envoler.

Elle traversa la grande porte, disparut.

Le jour semblait toujours plus gris, plus sale, plus décoloré. Le brouillard se faisait plus âcre, voltigeant en langes humides autour des arbres. Le haut des maisons s'y perdait.

Dans cette torpeur de tout son être, dans cet anéantissement complet, sa volonté s'était retrouvée... Elle lui avait intimé l'ordre que tout cela finît...

Il lui avait obéi... Tout cela était fini... Le chapitre était clos... La page tournée...

L'expérience suffisait... A peine levé, le rideau sur la scène retombait...

Il se mit à considérer une sorte d'amas gris, qui se trouvait devant lui, depuis qu'il était revenu contre cet arbre, contempler cette croisée.

Il n'y prêtait qu'un regard distrait, machinal, songeant simplement qu'il lui faudrait faire un détour tout à l'heure, pour n'y point buter.

Ses yeux s'y trouvèrent malgré lui ramenés.

Il reconnut une corde, une grande corde enroulée, de celles qui servent aux marchands de vin pour descendre dans leurs caves les barriques, les tonneaux.

— La corde!.. fit-il, ne pouvant plus s'en détacher.

Et s'évertuant à supposer que c'était celle-là l'imaginaire, l'irréelle, qu'elle avait lancée :

— Je ne la sentais en effet plus autour des reins... poursuivit-il... La voilà... sans force,... comme moi,... à terre,... devant moi !...

Prolongeant la méprise :

— Elle m'a bien tiré,... bien tiré,... ce matin,... tout le jour,... le long des chemins,... à travers les routes,... au fond des fossés... Dans quel état elle m'avait mis .. A cinquante-sept ans !.. Plus de onze lustres !.. Un lauréat de l'Université!.. Tout le temps l'Invitation à la Valse!.. Sans cesse sur le point de valser!..

Et, s'alanguissant :

— Bien la peine,... la corde,... à travers toutes ces « Invitations », ces « Valses », de m'avoir amené échouer ici,... contre cet arbre,... ainsi qu'une loque,... en face de cette autre loque qui est toi!..

« Veux-tu que nous chantions ensemble la chanson des loques ?..

« *J'étais une corde pour tirer ceux qui aiment...* Chante, la corde!.. Chante!... *pour leur faire croire qu'il y a un amour, un bonheur, une vérité!.. Mais comme il n'y a ni vérité, ni bonheur, ni amour, à peine étions-nous accro-*

*chés, que nous retombions en face l'un de l'autre, chacun de notre côté !*

« *J'étais une corde pour tirer ceux qui aiment...* Chante, la corde !.. Chante !.. *Mais comme il n'y a que de petites convenances momentanées,... de petits baisers sans portée,... ceux qui aiment se demandaient s'il était vraiment bien utile de me ramasser !*

« *J'étais une corde pour tirer ceux qui aiment...* Chante, la corde !.. Chante !.. *Mais comme ceux qui aiment ne sont jamais... jamais aimés,... ils me laissaient seule sur la route et s'en allaient !...*

Tout s'estompait dans le brouillard, ainsi que s'estompe chaque soir ce qui, au début de la journée, nous exalta, nous fit délirer.

On ne voyait presque rien sous le ciel plus vague, plus morne, où tous les désirs, les espoirs, les enthousiasmes devaient déjà rejoindre, au fond des poubelles, les déchets et les détritus que les Kabyles, au petit matin, vont emporter.

A peine apercevait-on encore là-bas cette porte, par laquelle cette petite fille venait d'entrer... Peut-être allait-elle s'effacer dans la pénombre, avant qu'elle pût en ressortir,... lui y aller...

Il le revit, pourtant, le minuscule roitelet, qui sautillait sur la chaussée,... dansait sur le trottoir,... grandissait,... grandissait,... se changeait en cette petite fille,... plus à lui, hélas !... qui n'avait jamais été à lui !... qui passerait là, dans un instant,... à deux pas,... sans se retourner,... sans lui parler,... s'en irait...

— Me revoici... fit-elle... Je reviens... Vous voyez... Je reviens...

Il se cacha la figure entre les mains :

— Laissez-moi !... la supplia-t-il... Puisque tout est fini !...

Elle baissait la tête, n'osant plus le regarder :

— Si... Si... Pendant que vous irez là-bas... J'attendrai.

— Laissez-moi!... la supplia-t-il... Puisque je vous répète que tout est fini!...

— C'est mon tour de rester... Pendant que vous y irez...

Voyant que malgré ses supplications, ses prières, elle demeurait quand même auprès de lui, devant son incompréhensible refus de partir, après ce qui s'était passé :

— Ne comprenez-vous pas?... proféra-t-il... La corde!. La corde!.. A terre!.. Regardez!..

— Oh! mon Dieu!.. gémit-elle, jetant les yeux sur cette corde, sans s'expliquer ce que cela signifiait.

— Prenez-la!.. La vie est triste!.. Vous la jetterez à d'autres!.. Ça vous distraira!..

— Mon Dieu!.. gémit-elle plus fort, pensant qu'il devenait fou.

— Voulez-vous que j'aille la ramasser moi-même, pour que vous l'emportiez?...

— Mon Dieu!.. éclata-t-elle, désolée... C'est affreux!.. affreux!...

La corde, dont il venait de s'emparer, retomba avec un bruit morne, flasque.

Et il la vit de nouveau s'éloigner,... celle qui était revenue... se rapetisser,... se rapetisser,... redevenir le minuscule roitelet qui sautille sur le trottoir,... qui danse sur la chaussée,... qui s'envole,... s'envole,... disparaît...

Alors, il quitta cet arbre où il était appuyé, remonta vers la porte avec son seul bouquet de roses de Noël en main, son vrai bouquet, cette fois, qu'il eût dû porter dès le matin à sa femme de toujours, à son unique et pauvre petite Gretzili — on n'a qu'une Gretzili dans la vie! — qu'il avait trahie!

A mesure qu'il en approchait, l'atmosphère devenait plus sombre, plus noire, plus opaque.

De rares becs de gaz s'allumaient entre les langes de brouillard. Leur lueur diffuse s'y perdait.

— Voici la nuit... pensa-t-il. Pourvu que cette porte ne soit pas fermée...

Elle ne l'était pas.

Pourtant, à l'instant où il s'y présenta, l'un de ses vantaux massifs tourna en grinçant sur ses gonds; et, s'étant en hâte avancé derrière, il aperçut un garde, constellé de médailles, qui le poussait :

— Laissez-moi!... lui demanda-t-il. Je n'en ai que pour quelques secondes... Je reviens...

— Trop tard... C'est l'heure de la clôture... répondit le garde... Je dois fermer...

— Le temps d'accomplir ce devoir... de porter ce bouquet... C'est à côté...

— Le règlement est formel... Je ne peux plus retarder...

— Par pitié... Je suis parti ce matin... Ça sera tout de suite terminé...

— Rompez...

— J'entrerai !... protesta-t-il, fonçant par l'ouverture demeurée libre.

Mais ce fut l'autre vantail, qui grinça à son tour sur ses gonds.

Il n'eut que le temps de se rejeter en arrière, pour ne point s'y trouver coincé.

Un nouveau garde, plus constellé encore de médailles, entre les deux vantaux ricanait :

— On n'entre plus à cette heure, même pour se faire enterrer !...

Il resta seul, devant la porte fermée.

De même qu'on l'avait tout à l'heure chassé du domaine de la vie, on le chassait de celui de la mort à présent !.. C'était comme s'il n'y avait plus pour lui ni mort ni vie !.. Pas plus de petite fille, que de petite Gretzili !.. Le vide !.. Le vague !.. Le neutre !.. Le gris !.. Le corps sans corps !..

La tête sans tête!.. La vie sans vie !.. Il ne comptait plus!.. On l'effaçait de tous les registres!.. Il était inconnu à toutes les mairies !...

Cependant, puisque c'étaient la volonté, le vœu derniers de cette pauvre petite, auxquels, malgré ses aberrations, ses fantaisies de la journée, pour rien au monde il n'eût manqué, ne lui fallait-il pas à tout prix, coûte que coûte, lui faire parvenir ce bouquet ?

Il se souvint d'une route allant vers les Quatre Chemins, qu'il avait traversée en retournant sous les voûtes de la ligne de l'Est au bras de l'autre, suivi de son éternel poilu.

Elle ne devait pas passer bien loin de la partie de l'avenue des Négondos, où son épouse l'attendait.

Il s'y précipita dans la nuit compacte, bouchée, fermée, à la triste lueur des becs de gaz, autour desquels le brouillard étendait ses langes, pour les calfeutrer.

Il eut toutes les peines du monde, au milieu de cette obscurité, à distinguer les branches noires des arbres qui avaient donné leur nom à l'avenue.

Et quand il ne put plus douter que c'était pourtant en face des deux derniers qu'il se trouvait, et que, par suite, la triste délaissée ne devait plus guère être qu'à dix mètres de lui, il recula et, le bras levé, d'un geste éperdu, pathétique, il lança par-dessus le mur ce pauvre petit bouquet de roses de Noël, qui avait déjà subi tant de contre-temps, de retards, d'avatars, mais qu'elle savait bien, elle, derrière son mur, qu'ainsi qu'à tous les autres premiers de l'An, il trouverait quand même moyen de lui apporter.

Puis, étendant à terre le papier taché, maculé, déchiré, qui le recouvrait, il tomba à genoux, bourrelé de remords, de regrets :

— Pardon!.. Pardon!.. Petite Gretzili !.. s'accusait-il passionnément... Pardon d'avoir voulu encore te tromper, comme je n'ai cessé de te tromper toute ta vie!..

« Pardon!.. Petite Gretzili !.. d'avoir encore été donner

à une autre cette tendresse que tu aurais tant voulu voir naître pour toi!... que je ne t'ai jamais donnée!..

« Pardon!.. Petite Gretzili, à qui, lorsque tu m'avouais que tu m'aimais, je répondais: « Puisqu'il n'y a pas d'amour ici!.. »

« A qui, lorsque tu te jetais sur ma poitrine me disant: « M'aimes-tu, au moins, toi?.. » je répondais: « Puisqu'il n'y en a pas plus pour moi que pour toi!... »

« A qui, lorsque tu me criais, désolée: « Tu sais!.. Je pourrais te tromper avec Elfrich, ton grand élève en philosophie!.. » je répondais: « Trompe-moi avec Elfrich!.. Que veux-tu que ça me fasse?.. Puisque rien n'existe!.. » Et que je quittais, en riant sous cape de ta déconvenue, car je savais qu'une chose existait pourtant,.... que tu ne me tromperais pas, toi!..

« Pardon!..Petite Gretzili!..qui,si j'avais profité de cette certitude-là, qui en eût enfanté tant d'autres, eût été pour moi la clef même du Paradis!.. Clef que j'ai laissée se fausser!... se rouiller!... que j'ai fini par raccrocher!... dont je ne me suis jamais servi!..

Des bruits, des rumeurs naissaient autour de lui, derrière lui.

Roulements de voitures, de charrettes, de camions sur les pavés, clochettes de tramways, trompes d'autos, sifflets de locomotives, brouhaha de trains démarrant, se croisant, filant, s'arrêtant, appels, exclamations, chants, cris, hurlements, charivari des soirs de fête de Paris, tout se mêlait, montait, s'amplifiait, en un tintamarre croissant, grandissant, gigantesque, qui, par un inouï mirage de l'ouïe,avait l'air de se répercuter, de crépiter juste au-dessus de sa tête, de sortir du cimetière, devant lui.

Et ce mirage se poursuivant, il s'imaginait maintenant que ces bruits se dénaturaient, muaient, se transformaient, aggravant sa situation, compliquant sa peine, se mêlant de force à la crise d'âme qu'il traversait, exaspérant, fustigeant ses remords, ses regrets.

Des voix vengeresses l'interpellaient :

— Pas de pardon !.., prononçait l'une, vers les derniers arbres de droite... Tu n'as pas cru à la vie !.. La vie ne croira pas en toi !..

— Pas de pardon !... prononçait l'autre, vers les derniers de gauche... Tu t'es toujours refusé à elle !.. Elle se refusera à toi !..

— Pas de pardon !... reprenait une troisième... Tu lui as menti tout le temps !.. Elle te mentira !..

— Pas de pardon pour toi, qui n'as cessé de tromper ta pauvre femme !..

— Pas de pardon pour toi, qui n'as même pas pu, ce matin, lui apporter son bouquet !..

— Ne les écoute pas, petite Gretzili !.. suppliait-il... Puisque tu vois bien que je te l'apporte quand même, ce bouquet !..

— Pas de pardon !... continuait une autre... Le poilu te l'a dit !.. Il fallait te lever plus tôt !.. Trop tard !.. Fais tes paquets !..

— Réponds-leur qu'il n'est jamais trop tard, petite Gretzili !.. Que tu consens, comme toujours, à me pardonner !..

— Il faut donner, pour être pardonné !... Qu'est-ce que tu as donné ?... Qu'est-ce que tu as donné ?...

— Petite Gretzili !...

— Tu n'as travaillé que pour toi !.. jugeant la vie sans y entrer !.. n'appelant les autres que pour t'en servir !.. ne croisant le malheur que pour le fuir !... Qu'est-ce que tu as donné ?...

— Petite Gretzili !..

— Tes élèves, tu les as découragés !.. Ta femme, tu ne l'as pas aimée !.. Tes enfants, ils ne sont pas nés !.. Qu'est-ce que tu as donné ?...

— Petite Gretzili !...

— Tu n'as rien donné !.. rien donné !.. Tu ne seras pas pardonné !...

— Si !.. Si !.. Il sera pardonné !.. s'éleva une dernière

voix toute pure, cristalline, qui lui parut monter comme une flamme bleu-céleste, pendant que les autres, d'un rouge macabre, d'un rouge de sang, étaient forcées de battre en retraite devant son inouïe pureté... Car, s'il m'a tout le temps déçue,... tout le temps reniée,... tout le temps bafouée,... tout le temps trompée,... il m'a du moins apporté le bien suprême,... le seul qui fasse vivre les âmes sur cette terre de misère,... il m'a donné l'espoir d'être aimée !

— Petite Gretzili !.. Petite Gretzili !.. Merci !.. Merci !.. suffoquait-il.

— Il me le donne encore aujourd'hui, en me lançant par un miracle d'habileté,... juste sur ma tombe,... ce bouquet !...

— Petite Gretzili !..

— Ce bouquet qui me permet de me survivre dans la mort, comme son serment d'amour m'avait fait vivre dans la vie !...

— Petite Gretzili !...

Dans un état d'émotion, de transes indescriptible, il lui envoyait, par le même chemin que les roses de Noël, baisers sur baisers, à cette chère,... à cette si peu rancunière petite épouse... Fanny !.. Fanny !.... *De Profundis ! De profundis clamavi ad te, Domine, Domine exaudi...* qui consentait une fois encore, malgré tout, à lui pardonner, ainsi qu'elle l'avait toujours fait au cours de son existence.

Il se releva, essuya ses genoux salis, lui envoya encore une kyrielle de baisers, fit trois pas, se retourna pour lui en envoyer une kyrielle d'autres; fit encore trois pas, tenta de s'en aller; recourut se jeter encore à genoux, esquissant,... quoique, par défaut de pratique, il ne sût plus par où commencer,... à droite, à gauche,... en haut, en bas,... un geste,... le signe de la croix,... qu'il se rappelait qu'elle aimait.

Ayant de nouveau esquissé d'autres signes de croix,... puisqu'il se rappelait qu'elle les aimait,... il lui envoya de nouveau d'autres baisers... Au bout de ceux-ci, d'autres

signes de croix... Au bout de ceux-là, d'autres baisers... devenu une sorte de moulin à signes de croix et à baisers.

Le long du parcours, le brouillard avait encore accru ses langes. A peine y voyait-il pour se diriger. Il s'avançait parmi des couvertures opaques, trempées.

Entouré de la même buée froide, étreint d'accès de désespoir et de reconnaissance le bouleversant, le faisant délirer, il se disait que c'était en réalité toute sa vie qu'il laissait derrière ce mur, au fond de la tombe de la pauvre petite, enfin adorée.

— Gretzili!... Petite Gretzili!... murmurait-il en un attendrissement sans bornes, devant son admirable oubli des injures, sa générosité, sa bonté, prêt à sangloter.

Et ses yeux humides lui brouillant encore la route, il faisait faux-pas sur faux-pas, butait contre les trottoirs, les murs, les boutiques, trébuchait, manquait à tout instant de tomber.

A force de chercher, il retrouva pourtant à sa droite la route des Petits-Ponts, qu'il redescendit dans la direction des voûtes de la ligne de l'Est, remerciant de nouveau la bien-aimée, se tenant à quatre pour ne pas pleurer.

Mais comme il s'y enfonçait, ayant tout à fait oublié la nappe d'eau, celle-ci prit soin de se rappeler à son souvenir, en faisant gicler mille flaques autour de lui.

Il courut pour en sortir.

Elle en fit gicler mille autres.

Par malheur, il buta contre des pavés qu'on avait dû y jeter de distance en distance, afin d'y passer.

Le dernier le fit chavirer; et il s'effondra à la lisière opposée à celle par laquelle il venait d'entrer.

— Gretzili!.. répétait-il étendu tout de son long au bord de ce lac de vase, de boue; ne songeant même plus à se relever; sans force, sans ressort, anéanti; envahi de l'éperdu et unique désir d'y séjourner le plus longtemps possible,... le reste de sa vie,... pour se punir de l'avoir à ce point

méconnue!.. oubliée!.. se châtier de ses constantes infidélités!.. de son indignité!..

— Gretzili!.. répétait-il, joignant désespérément les mains à même cette vase, à même cette boue, avide de s'y rabaisser,... de s'y avilir,... puisqu'il eût toujours dû la considérer comme son seul guide,... son salut!...

— Gretzili!...

Il sentit à ce moment que les digues fragiles qui arrêtaient encore ses larmes n'allaient plus tarder à se rompre, à céder...

— Gretzili!..

Puis, l'averse qu'il retenait avec tant de peine derrière ses paupières se déchaîna en tempête, en cyclone, allant grossir la nappe d'eau...

— Gretzili!..

— Relevez-vous,... dit une voix toute douce près de lui,... tandis qu'il sentait une main qui l'aidait...

— Oui... Oui... fit il... Je me relève...

Et il pleurait... Et il pleurait...

— Venez avez moi vers le bec de gaz, là-bas... dit la voix... Que je vous essuie... Vous êtes tout trempé...

— Oui... Oui... fit-il l'y suivant, ainsi qu'elle le lui demandait.

Et il pleurait... Et il pleurait...

— Vous vous êtes sûrement fait mal... dit-elle... Votre pantalon est déchiré... Votre sang coule... Je vais me mettre à genoux... le tamponner...

— Oui... Oui... fit-il se prêtant à tout ce qu'elle voulait.

Et il pleurait... Et il pleurait...

— Vos pauvres mains. Elles sont pleines de vase, de boue... Votre chapeau haut de forme est défoncé...

Quand il se fut un peu essuyé, rarrangé, nettoyé:

— Appuyez-vous sur mon bras à présent... reprit-elle... Nous allons nous en aller...

Il s'appuya sur ce bras, la suivant, sans plus s'arrêter de pleurer.

— Pourquoi pleurez-vous ?... lui demanda-t-elle... Vous allez aussi me faire pleurer...

Etonné que son malheur pût faire pleurer quelqu'un, il se pencha à la lueur d'un nouveau bec de gaz, pour voir sur le bras de qui il s'appuyait, quand il reconnut celle qui lui parlait :

— C'est vous !... s'effara-t-il en un recul subit, cherchant à la quitter.

Elle continuait à l'entraîner, feignant de ne point l'entendre.

— C'est vous !... enflait-il le ton, s'efforçant de s'en détacher.

Elle continuait toujours à l'entraîner.

— C'est vous !... s'exaspérait-il, luttant contre elle, au risque de la faire crier.

— Vous le voyez... finit-elle par dire... Pourquoi me le demander ?...

Et elle pleurait... Et elle pleurait...

— C'est vous !...

— J'ai eu tellement peur, tout à l'heure,... qu'est-ce que vous voulez,... quand vous m'avez parlé de cette corde,... qu'il a bien fallu que je vous attende sous ces voûtes... Je ne pouvais plus vous laisser repartir... Vous comprenez...

Et elle pleurait... Et elle pleurait...

— Vous !...

— Je tremblais trop qu'il ne vous y arrive malheur... Je ne voulais pas être cause du malheur qui vous arriverait...

Et elle pleurait... Et elle pleurait...

— Vous !...

— Alors... puisqu'on était venu ensemble de Rosny,... je me suis dit qu'il valait mieux y repartir ensemble,... avant de se dire adieu...

Il s'était remis à marcher à ses côtés, recommençait à pleurer.

Et elle, chagrinée de la grosse peine qu'elle lui causait, continuait également à pleurer.

Et tous deux,... tout du long de la route des Petits-Ponts,... jusqu'à l'Hôtel de Ville de Pantin,... rien qu'en s'entendant repleurer,... repleuraient...

Mais, comme ils le contournaient, à droite, vers la gare, un groupe d'hommes, porteurs de lampions multicolores, rouges, verts, jaunes, surgit du brouillard, leur envoyant à bout portant... cette décharge de mitrailleuse :

*La Madelon vient nous verser à boire,*
*Sous la tonnelle on frôle son jupon,*
*Et chacun lui raconte une histoire,*
*Une histoire à sa façon...*

— Oh !..Mon Dieu !.. s'écria-t-il affolé...*La Madelon !..* Protégez-moi !.. Défendez-moi !..

— N'ayez pas peur !... le couvrit-elle de son corps... Je ne vous abandonne pas !.. Je suis là !..

Et elle l'entraîna si rapidement, que la seconde décharge se reperdait déjà dans le brouillard,avec les lampions multicolores,... rouges, verts, jaunes,... éteints.

— Vite !... à la gare !.. le pressa-t-elle... C'est trop dur pour vous... Je comprends...

Mais ce furent des enfants qui se jetèrent entre leurs jambes.

— Mon Dieu !.. s'énervait-il... Qu'est-ce qu'ils ont !..

— Je vais les chasser... Attendez...

Des hommes, des femmes, au bord des trottoirs, ne cessaient de se souhaiter mille prospérités.

— Ont-ils fini, avec leurs façons !.. leurs baisers !

— Venez...

Des passants les bousculaient d'un tas d'objets qu'ils portaient.

— Avec leurs cadeaux !.. leurs paquets !..

— Venez...

— Des myriades de voix, de rires, s'échappaient des débits, des cafés.

— Assez !..

— Venez...

Ils arrivèrent enfin à cette gare, interrogèrent les employés.

Le train de Rosny venait de passer.

Il leur fallait attendre deux heures.

— Tant pis... décida-t-elle... On n'en est plus à quelques minutes près...

Et le guidant avec des précautions maternelles, touchantes, vers la salle d'attente :

— Nous y serons moins gênés... en tranquillité...

Elle l'y fit asseoir au milieu, sur la première banquette, s'assit à ses côtés.

Les employés devaient avoir été dîner.

Plus de bruit dans cette gare si animée d'ordinaire. On l'eût crue déserte, abandonnée.

Seuls, les becs de gaz, à cause de l'eau sans doute obturant leurs tuyaux, bourdonnaient à la façon de grosses mouches, sursautant, crachant.

La porte du quai s'ouvrit avec fracas.

Une compagnie de petits boys-scouts, chapeaux mous kaki, chemises kaki, culottes kaki, cuisses kaki, drapeaux des nations alliées comme kaki, émergea d'une trappe, leur envoyant à son tour sa décharge de mitrailleuse :

*La Madelon pour nous n'est pas sévère,*
*Quand on lui prend la taille ou le menton,*
*Elle rit, c'est tout ce qu'elle sait faire,*
*Madelon !... Madelon !... Madelon !...*

— Pas sévère pour leurs petites chemises kaki !.. leurs petites culottes kaki !..leurs petites anatomies kaki !..Cette Madelon !..

Et coudes aux genoux, tête aux mains, pendant que les petits boys-scouts se replongeaient dans leur trappe, il se replongeait, lui, dans sa douleur,... dans sa douleur...

— Il n'y a pas de quoi vous mettre en cet état... inter-

venait-elle encore... Puisque tout le monde la chante...Que vous-même ce matin...

— C'était le remède à tous nos maux !... s'exaltait-il... le remède !..

— Eh bien ?

— C'est le contraire, maintenant !.. le contraire !..

— Ah !... Je comprends ce que vous avez... tenez... fit-elle... Depuis le début de cette journée, vous n'avez rien mangé... Voilà... Barbagniolle avait beau vous offrir des Portugaises,... Rocariâtre du saucisson,... Toutalabonne du fromage,... un autre des œufs rouges,... moi des sardines,... vous ne vouliez rien savoir... On aurait cru que ça vous suffisait de vous nourrir de vos paroles... Nous en avez-vous assez lancé... débité... Ça creuse, les paroles... Vous avez faim... Et moi aussi, j'ai faim,... bien que je n'aie rien dit... Alors, je vais courir chez un charcutier... acheter du pâté de foie...

— Pas de pâté de foie !... gémit-il... Je vous en supplie !.

— Si... Si... Du pâté de foie... Tout le monde continue à fêter le premier de l'An... Faut continuer à le fêter comme tout le monde... Du pâté de foie...

— Je ne veux pas !..

— Vous n'avez qu'à vous taire,.. d'abord...

Il se sentait si affalé, démonté, qu'il en resta là de ses supplications, de ses protestations, la laissa aller acheter son pâté de foie.

Elle revint au bout de quelque temps avec celui-ci, un quart de galantine, une livre de pain, une orange.

— Combien ?... s'informa-t-il prêt à payer, tirant son porte-monnaie.

— C'est mon tour... Rentrez votre argent...

— Non !... Non !... C'est mon tour !.. à moi !.. à moi !..

— Si vous me donnez un sou, j'irai le jeter par cette fenêtre...

— Mon Dieu !... se re-lamentait-il, forcé de rentrer dans sa poche son porte-monnaie, puisqu'elle l'exigeait.

Elle lui découpa, à l'aide d'un petit canif, une tranche de pain, qu'elle beurra de pâté de foie. Puis, divisant en deux la galantine, elle lui en offrit une part, sur une moitié du journal l'enveloppant, pour lui tenir lieu d'assiette.

Saisi d'une fringale irrésistible, il se mit aussitôt à mastiquer, à dévorer, tout en arrosant de ses larmes la galantine, le pâté de foie.

Quand ils eurent terminé, elle pela l'orange, formant de son écorce deux coupes, et déposant la moitié dans la première :

— Bonne santé,... dit-elle, la lui tendant.

— Bonne santé... répondit-il, la prenant.

— Bonne année aussi... redit-elle encore.

— Bonne année,... répondit-il.

— Eh bien ?.. Quoi ?..qu'est-ce que vous attendez ?..

Et, comme il hésitait, elle se leva d'un bond, lui claquant sur le front un baiser sonore, un bon baiser de jour de l'An...

— A vous ?... le mit-elle ensuite en demeure.

Et comme il hésitait, elle s'agenouilla devant lui, lui tendant également son front à baiser.

— Voilà... fit-il l'embrassant, pour le Jour de l'An.

Elle se releva :

— Ça ne vous portera pas la guigne... Allez... Je suis un peu fétiche, moi aussi...

— Non !.. Non !..Pas fétiche !.. Surtout !.. Pas fétiche !.. la suppliait-il, repris d'une nouvelle crise de sanglots.

— C'est vrai... Mascotte seulement alors... mascotte...

— Pas mascotte, non plus !.. Pas mascotte !..

— Ce que vous voudrez...

Il cessa de répondre, persistant à pleurer, à hoqueter.

Puis, peu à peu, car les douleurs les plus amères ont un terme, il s'arrêta.

Il restait dans la salle d'attente, tête creuse, âme vide, sans regarder, sans parler.

Elle respectait sa lassitude, son silence, sans parler non plus, afin de ne point l'affliger.

Les becs de gaz semblaient danser. On eût dit que d'immenses papillons soulevant haut leurs ailes inondaient cette salle de lumière ; et les rabaissant, la replongaient dans l'obscurité.

Il se sentait déjà tout seul, perdu, ainsi qu'il allait l'être tout à l'heure, là-bas, à Rosny, dès qu'elle l'aurait quitté.

Mais, puisqu'elle était encore à ses côtés, qu'elle y respirait encore, il se gardait de faire le moindre bruit, afin de l'entendre encore respirer.

Le temps s'écoulait, sans qu'ils troublassent le silence d'une parole, d'un geste.

Des trains express, passant à toute vitesse, les faisaient sursauter.

Des bruits de trompes guidaient des locomotives en manœuvre. Celles-ci leur répondaient par des sifflets.

Des voyageurs entrèrent, s'assirent dans la salle en face d'eux.

D'autres les suivirent, prirent place sur d'autres banquettes.

De nouveaux les forcèrent à reculer sur la leur, toutes étant au complet.

Un vieux commandeur de la Légion d'honneur ne discontinuait pas d'éternuer.

Des sonnettes électriques retentirent.

Le train de Rosny fut signalé.

Elle se leva, l'invitant à l'accompagner.

Il la suivit, automatique, parmi la foule des voyageurs pressés.

Le train, avec ses lumières, ses jets de vapeur, son brouhaha, arriva près du quai.

Un compartiment vide se trouvait en face d'eux. Elle en ouvrit la portière, y monta, se retourna, lui tendit la main, l'aida.

Ils s'y assirent, toujours l'un à côté de l'autre, toujours sans se regarder, se parler.

Dans le bruit du train repartant, il entendait encore sa respiration sourdre à ses côtés. A la deuxième station, il ne l'entendrait plus. Tout serait terminé.

On cogna derrière eux, au petit carreau triangulaire, où se trouve la sonnette d'alarme.

Ils se retournèrent.

— Une... Deux... Trois,.. y grimaçait une figure rouge, congestionnée.

Ils la considéraient, interloqués.

— Une... Deux... Trois,.. reprit-elle, ouvrant une bouche démesurée.

Et naturellement,... ça devait arriver,... c'était fatal,... elle leur envoya, de derrière le carreau triangulaire, sa décharge de mitrailleuse :

*Pour le repos, l'plaisir du militaire,*
*Il est là-bas,... à deux pas d'la forêt...*

— Mon Dieu !.. se lamentait-il dans une crise de détresse de plus en plus inconsolable...Toujours cette *Madelon !..* cette *Madelon !..*

— Puisque tout le monde la chante aujourd'hui,... le raisonnait-elle toujours,... et continuera à la chanter toute l'année...

L'artiste avait fini le premier couplet.

Ouvrant davantage encore la bouche,... il attaquait le second :

*Nous avons tous au pays une payse.*
*Qui nous attend, et que l'on épous'ra...*

— Mon Dieu ! s'exaltait-il.

Le troisième suivait :

*Un caporal au képi d'fantaisie,*
*S'en vint trouver Madelon un beau soir...*

— Mon Dieu !...

— Bouchez-vous les oreilles... Je vais ouvrir la vitre,...

tenez... Vous vous mettrez à la portière... Le bruit du dehors couvrira la voix...

Mais le compartiment voisin devait aussi avoir sa vitre ouverte.

Immédiatement, le refrain de mitrailleuse éclata, crépita, se répercuta dans la nuit, dominant, envahissant tout, tandis qu'à travers la presque totalité des vitres également ouvertes vingt, trente, quarante voix reprenaient à l'unisson :

*La Madelon vient nous verser à boire,*
*Taratata... tata... tata... tata...*

— Grâce !... Grâce !... Pitié !... Pitié !...

Et il se saisit le chef à deux mains, arpenta l'espace entre les banquettes, s'y jeta à genoux, leva ses bras excédés :

— La torture plutôt !... Les brodequins !... La poire d'angoisse !...

— Nous voici arrivés,... le toucha-t-elle discrètement à l'épaule... Descendons...

— Je descends... fit-il.

Ils retrouvèrent le quai qu'ils avaient avec tant de précipitation longé le matin, à la recherche d'un compartiment qui ne fût pas plein, derrière les fougères des vitres. Ils le reparcoururent, donnant leurs retours à l'employé ; retraversèrent la salle d'attente, où ils étaient restés si longtemps à continuer leurs rêves éveillés ; débouchèrent sur la même petite place, où son esprit d'investigation et de sondage psycho-physiologiques lui avait fait constater dans quel état effarant, dérisoire, lui, si grave professeur de philosophie de la Maltournée, se trouvait, avec cette corde qui le tirait... qui le tirait...

Mais, ainsi qu'eût pu le dire Maître François Villon... « Où étaient désormais,.. où étaient *les braises* d'antan !... »

Ils s'engagèrent sur cette place.

Dans le fond, le même petit débit, où elle avait couru se restaurer, se trouvait toujours allumé.

Ils ralentirent le pas, marchant muets, résignés, comprenant qu'ils ne pouvaient aller plus loin ; que c'était là qu'était marqué le terme de leur voyage ; qu'il allait leur falloir, dans un instant, prendre congé, se dire adieu.

Plus ils avançaient, plus ils ralentissaient, s'attardaient.

C'était à peine s'ils marchaient maintenant, avançaient.

Dans deux ou trois secondes elle ne serait plus près de lui.

Elle l'aurait quitté, pour toujours.

Il se retrouverait l'éternel professeur de philosophie, le perpétuel lanceur de paradoxes, l'inénarrable faiseur de théories creuses, vides, de discours sans fondement, auxquels il n'avait jamais cru ; pas plus qu'à autre chose d'ailleurs ; auxquels il ne croirait jamais, puisque sa suprême tentative de croyance venait, ainsi que les précédentes, de s'effondrer sous ses yeux, d'avorter.

— Voilà... dit-elle, s'arrêtant à l'endroit où il l'avait si longtemps attendue, en face du petit débit.

— Voilà... dit-il, s'y arrêtant également.

— J'ai tenu à vous ramener jusqu'à cette place, d'où nous étions partis, pour être sûre qu'il ne vous arriverait rien... Il ne vous est rien arrivé... Je peux m'en aller... Vous voyez...

— Vous pouvez...

— Je prends par là,... lui indiqua-t-elle un chemin à gauche... Et vous ?...

— Par là,... en indiqua-t-il un autre à droite, à l'opposé.

Elle se rapprochait, le regardait, presque touchée, à présent de le voir encore si dérouté, démonté.

— Adieu... finit-elle par dire cependant, lui tendant la main.

— Adieu... dit-il, prenant pour la dernière fois cette main qu'elle lui tendait.

Elle la retira, se détourna, partit vers la gauche, rejetant encore la tête en arrière pour répéter... Adieu... Adieu...

Il lui semblait que sa poitrine se comprimait, se rétrécissait, se mêlant au désert sans fin de la vie, où elle se dissolvait, se perdait.

Il n'y pourrait même plus pleurer à l'abandon, en douceur, en tiédeur, dans ce désert, tant ses pleurs y seraient à jamais loin de tous les pleurs, sa douleur loin de toutes les douleurs ; tant il n'y rencontrerait jamais,... puisqu'on n'y rencontre jamais rien,... de jeune fille,... de petite fille,... pour le consoler.

A peine avait-elle fait vingt pas, qu'elle se retourna, recourut vers lui, avec un tas de petits cris, de signes, de sourires, l'appelant.

Son espoir renaquit... Tout n'était donc pas fini... Son visage s'inonda d'une joie débordante... Elle revenait...

— Ce que je suis folle... Croyez-vous... s'écria-t-elle, lui tendant une carte qu'elle venait de tirer de son corsage... Voilà que j'emporte votre portrait...

— Mon portrait,... fit-il, considérant cette carte, sans comprendre.

— Mais oui... Vous savez bien... Que vous m'aviez donné... Dans la petite cabine des fortifs... A dix-huit ans...

— Ah ! oui... A dix-huit ans... Alors, gardez-le... Je n'en ai plus besoin... Puisque je ne les aurai plus jamais,... jamais...

— C'est que,... reprit-elle... Ce ne serait pas de refus... Mais... je ne peux plus...

— Vous ne pouvez plus ?...

— Il m'est advenu quelque chose,... qui m'en empêche...

— Quelque chose ?...

— Je ne dois pas vous le dire... Je ne vous le dirai pas...

— Dites-le.

— Ça augmenterait trop votre peine... Je n'ai pas le droit...

— Dites-le...

— Et puis, vous vous en doutez bien... Ce n'est pas sorcier...

— Dites !

— Vous voulez ?.. Oh !.. vous voulez ?.. Eh bien... C'était pour le bon motif... là-bas... Vous comprenez ?...

— Pour le bon motif ?

— Pour le bon motif... que je lui ai donné les papiers... afin de faire les démarches... Vous devinez...

— Les papiers ?

— Que je l'ai annoncé à ma mère ensuite,... à ma pauvre mère,... quand j'ai été lui porter mon bouquet...

— A votre mère ?

— Je suis fiancée... Je suis fiancée... Je vais me marier...

— Ha !... balbutia-t-il sans plus lever les yeux... frappé au cœur, terrassé,... finissant par allonger la main, pour lui reprendre ce portrait,... ce portrait à dix-huit ans,... qu'elle ne pouvait en effet plus garder,... puisqu'elle était fiancée !... qu'elle allait se marier !

Et comme il se taisait :

— Vous ne m'en voulez pas, au moins ?... murmura-t-elle... Vous ne m'en voulez pas ?..

— Non... Non... fit-il.

— J'hésitais à vous l'avouer... Vous m'avez forcée...

— Oui... Oui... fit-il

— Ce n'est pas ma faute... Faut m'excuser...

— Oui... Oui...

— Adieu,... murmura-t-elle tout bas,... prête à s'en aller.

— Adieu...

Et elle s'en retourna à petits pas discrets, légers, sans plus lui tendre la main ; sans plus rejeter la tête en arrière pour répéter une nouvelle fois adieu ; sans se retourner.

Il se croyait devenu une sorte de roc impassible au-dessus de la mer, un roc battu sans répit par les flots en furie, qui, devant leurs assauts répétés, multipliés, déchaînés, pauvre roc déjà branlant, rongé, effrité, ruiné, est con-

damné à garder, jusqu'à ce qu'il s'effondre, son impassibilité.

Et elle allait disparaître à amais... Oh !... Mon Dieu!... Ayez pitié !... Cette petite !... quand il se produisit encore quelque chose de plus terrible, de plus atroce pour lui.

La même brutale et étrange voix, qui l'avait réveillé en sursaut au milieu de la nuit, résonna plus étrange, plus brutale, dans l'obscurité :

— Stanislas !... Stanislas !... Stanislas !... hurlait-elle.

Il s'enfuit à travers la place, courant en tous sens épouvanté.

— Stanislas !... Stanislas !... hurlait-elle.

— A moi !... A l'aide... A moi !... appelait-il, s'y rejetant de droite à gauche, de gauche à droite, telle une bête traquée.

Celle qui allait disparaître recourut en hâte à ses côtés :

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?... Qu'est-ce qu'il y a ?...

— La voix de la Destinée !... lui criait-il... La voix de la Destinée !...

— Quelle Destinée ?...

— L'ange exterminateur avec son glaive !... Celui qui va sonner la trompette du Jugement dernier !

— Qu'est-ce que vous racontez?...

— Celui qui va me citer devant la Justice !... Je voulais deux bras autour de ma tête !... Et des baisers !... des baisers !... Je dois être châtié !...

— Mais c'est le père Bichette... fit-elle, souriante... Le charretier qui ramasse les ordures à Rosny, vous savez bien... C'est le Premier de l'An... Il ne les a pas encore toutes ramassées... Il s'est encore soûlé...

— Ce n'est pas le père Bichette !... C'est la Destinée !...

— Si... Si... Le père Bichette... Il flanque des coups à son cheval... Tenez... Il l'appelle, pour le faire marcher...

— Stanislas !... Stanislas !... hurlait sans cesse la voix.

— C'est la Destinée !...

— Voici sa charrette qui débouche sur la place, près de ce petit café... Il lui en flanque toujours... Regardez...

— « Stanislas !... » hurlait-elle.

— C'est la Destinée !...

— Et comme le fouet ne réussit plus, il va changer de méthode, le père Bichette... Ce que nous en rions, nous autres, à Rosny... Il va lui siffloter tout doux... à l'oreille... à « Stanislas... », il lui sifflote déjà tout doux,...tout doux... Ecoutez... Une idée d'ivrogne... quoi !... Pour lui faire faire pipi...

— Ah !...

— Et dès qu'il sera allégé,... vous comprenez... Va, je te fouette,... père Bichette,... sur ton vieux canasson,... ton vieux carcan,... ton vieux « Stanislas »,... pour le forcer encore à marcher...

— Sur son vieux canasson !.. son vieux carcan !.. son vieux « Stanislas !...» vous croyez ?..

— Naturellement !.. c'est tout simple... pas de quoi vous étonner...

— Sur son vieux canasson !.. son vieux carcan !.. son vieux « Stanislas !...»

Se disposant à le quitter :

— Adieu... alors... dit-elle... cette fois, c'est la bonne... Vous allez redevenir sage ?.. Vous promettez ?..

— Très sage... répondit-il.

— On va pouvoir vous laisser ?.. Le cœur en paix ?.. en tranquillité ?..

— En tranquillité...

— Adieu... répéta-t-elle toute rieuse, légère, s'en allant.

— Adieu...

— Bon courage... se retourna-t-elle, agitant les mains, comme quand on fait « les marionnettes » aux enfants.

— Adieu...

— Soyez heureux... s'évanouit-elle derrière le petit café, faisant encore « les marionnettes ».

— Adieu...

Et il demeura sur cette place, tandis que « Stanislas », le vieux canasson, le vieux carcan, à qui le père Bichette avait fini de siffloter tout doux à l'oreille, reprenait sa route, allégé, reposé, mais sous une telle dégelée de coups de fouet, le cinglant, le fustigeant, l'écorchant, que croyant lui-même en être cinglé, fustigé, écorché, il ne savait plus si c'était lui ou l'autre,...« le vieux Stanislas !.. » à qui le père Bichette,... à qui la Destinée les donnait !..

Quand ils eurent disparu, cheval et homme,... homme et cheval,... il retrouva cependant un peu de force pour s'éloigner de cette place, et reprendre la route de la Maltournée.

Le brouillard, ainsi qu'une résille légère, sur la terre tombait.

Un ciel pur, étoilé, au-dessus des villas et de la campagne luisait.

A l'orient, des molles ondulations à peine encore embrumées, le Baudrier d'Orion, avec ses Trois Rois d'or, sa nébuleuse pâle, son Rigel clair, sa Bételgeuse ponceau, son Sirius tout bleu, derrière, à l'horizon, s'élevait.

— Je souffre !.. Je souffre !.. gémissait M. Gretzili... On m'a bafoué !.. on m'a ridiculisé !.. On m'a vilipendé !.. On a craché sur moi !...

« Cette jeune fille que je courtisais m'a joué !.. Tout le temps elle embrassait l'autre !... J'en étais réduit à laisser croire que j'étais son père, pour lui voler un baiser !..

« Plus tard, alors que je lui disais que mon âme avait dix-huit ans,... comme la sienne,... elle m'a ri au nez !.. Plus tard, elle a quitté mon bras, pour courir se jeter au bras de l'autre !.. Je la suivais... Elle me disait avec son sourire : « Prenez mon bouquet !.. mon bouquet !.. » Et moi, je saisissais le bouquet !.. Mais l'autre gardait la fleur !..

« Il n'y aura plus de fleur pour moi !.. Jamais !.. Pas plus qu'il n'y a eu de vie !..Jamais !.. Malgré la guerre !.. les fleuves de sang qui ont coulé !..les villes incendiées !...

les campagnes ravagées !.. les trônes brisés !.. ça sera toujours la même chose !... Mêmes gestes,.. déjà !..mêmes promesses !.. Mêmes yeux d'enfants innocents, qui, sitôt que je les regarde, referment sur moi leurs volets de cruauté !... Rien n'a changé !.. Si !.. On a mis pour ces enfants des ânes, avec les chèvres, aux Champs-Elysées !..

Le Baudrier d'Orion s'élevait de plus en plus à l'orient. Les Trois Rois d'or, leur nébuleuse ondulaient. Rigel devenait plus clair. Bételgeuse plus cramoisie. Sirius, plus bleu encore, palpitait, respirait, tel un berger fou, qui appellerait éperdument de sa clarine de cristal toutes les brebis de son troupeau de lumière.

— Je souffre !.. Je souffre !..gémissait M. Gretzili... Ma souffrance devient même si dure, si violente en ce moment, que je me figure ne plus rêver tout à fait comme avant !...

« Il y a quelque chose de nouveau en moi,... d'inconnu,... rêvè-je encore !.. que je n'y avais jamais senti,... qui s'éveille !..

« Un petit lumignon douteux,... une petite lueur tremblante, comme celle de ces étoiles de 5e grandeur,... un fanal incertain, lointain, qui s'étend, s'allonge, se précise,... devient un feu follet sautillant,... une étincelle déchirant ses langes de brouillard,.. un phare, dissipant les voiles d'incompréhension philosophique,... qui me cachaient la lumière !..

« Et voilà que,... parce que, pour la première fois, je souffre,.. je souffre,... ma souffrance bat d'un pouls si puissant, qu'elle en fait tressaillir mon être !.. Que,... parce que mon sang commence à couler,.. tout le sang de la terre et celui du ciel lui répondent,... refluent vers ses artères !... Que,... parce que cet être défaille,... il y a de toutes parts des multitudes d'autres êtres, que je ne soupçonnais pas,.. ne distinguais pas,... qui me font signe !... qui m'appellent !

« Voilà que ma tête raisonnante, ma tête ratiocinante, ma tête disputante, ma tête impuissante, qui, sous prétexte

de tout expliquer, démolissait et anéantissait tout autour d'elle,... simplement, parce que mon cœur souffre,... et que ce cœur souffrant devient le détonateur qui fait exploser ma pensée,... ma tête entrevoit ce qu'elle n'avait jamais entrevu jusqu'ici,... ce qu'elle avait si ardemment évoqué, désiré,... ce qui lui avait sans cesse été si rigoureusement refusé,... la vérité !...

« Voilà que, dressée par ce cœur, en face de cette vérité nouvelle, qui la transfigure, l'éblouit, elle me crie maintenant, répondant au Sirius meneur de branle céleste, qui la claironne à travers l'éternité : « Tu l'as trouvée, enfin, la vie !.. la vie !... Gretzili !.. »

Plus en or que jamais, les Trois Rois, auprès de leur nébuleuse, flambaient. Rigel éblouissait, diamant pur. Bételgeuse rutilait, rubis étincelant. Sirius, berger de saphir séraphique, extatique, palpitait de toute sa poitrine, soufflait de toutes ses clarines, appelant des coins les plus reculés du ciel, les plus inouïs, les plus perdus toutes ses brebis chéries de lumière,... toutes ses brebis ...

Alors, M. Gretzili, tendant la dextre vers ces régions firmamentielles, voulut dire, lui aussi, la vie,... la vie que sa souffrance lui révélait :

— Tu t'es trompé, Descartes !.. confia-t-il aux étoiles, songeant que ce philosophe l'entendrait peut-être d'un point quelconque, X, des espaces sidéraux, où il avait installé sa géométrie... Ce n'était pas « je pense, donc je suis », que tu aurais dû dire !... Ce n'était pas parce que tu pensais, que tu vivais ! .. Que nous, tes disciples, qui pensions selon ta formule, vivions !.. Ta raison seule, pas plus que la nôtre, ne suffisaient !.. Ta pensée, si intelligente, si perfectionnée, si géniale fût-elle, n'était qu'instrument, mécanique, manivelle, si elle n'était pas aidée !... Elle n'était pas le mouvement, l'étincelle, le levier, qui font marcher la manivelle !.. Ils étaient ailleurs, ce mouvement, cette étincelle, ce levier !...

Et situant dans l'infini, vers l'intersection de certaine

bissectrice, le point d'où, sans doute, l'instaurateur du Doute Méthodique l'écoutait :

— Tu t'es trompé, Descartes !... reprit-il... Ce n'était pas parce que tu pensais, que tu vivais !.. Ces bêtes, que tu reléguais au rang d'automates, pour la commodité de ta doctrine, pensaient comme toi !.. A peine avec une différence de degré !.. Les poules de ton poulailler pensaient !.. Les lapins de ton clapier !.. Les puces de ton sommier !.. C'était même incroyable, la complexité et l'ingéniosité de leurs pensées, quand il s'agissait de sauvegarder leur petit intérêt, de manger !.. L'unique chose qui te distinguât de ces bêtes, de ces poules, de ces lapins, de ces puces, qui t'élevât au-dessus d'elles, c'était quand tu sortais de cette pensée, de cette intelligence, de cette glande pinéale où tu te réfugiais, de ce poële hollandais où tu t'abritais contre les sursauts de la température, pour aller vers le monde, t'éclairer !..

Et fixant ce point X en l'étoile Gamma du Triangle, puisque la Balance ne se lève que l'été :

— Tu t'es trompé, Descartes !.. Il ne fallait pas rentrer en toi pour analyser !.. pour peser !.. Tu vois ce que les hommes ont fait de ta raison !.. Une vulgaire machine à calculer !.. A calculer leurs intérêts !.. Leurs intérêts de corps, de vanité, d'égoïsme, de porte-monnaie !.. Il te fallait sortir de toi, au lieu d'y faire rentrer le monde !.. Sortir de toi !.. Tout était là !.. Te pencher vers tes frères de misère !.. vers les hommes qui t'appelaient !... vers les pauvres bêtes que tu méprisais !.. Etayer ta pensée de ton cœur, puisque c'était seulement au fond de ce cœur, en son mouvement, que battait pour toi le pouls de l'univers !.. Et que, dès qu'il s'arrêta, ton jouet à penser fut brisé !..

Il arrivait à la Maltournée, rentrait à l'ex-Institution Gretzili, que, sous le fourmillement prodigieux, le ruissellement d'étoiles, il reconnaissait à peine maintenant :

— Je me suis trompé aussi, Descartes !.. Pour t'avoir trop écouté !.. Pour t'avoir trop écouté !...

« Alors, dis-moi, maintenant que tu contemples enfin

face à face la lumière,.. et que, puisque j'ai été ton disciple infortuné, tu dois m'en faire profiter,.. est-ce que ta formule est toujours pour toi ton seul guide ?..., ou t'es-tu rangé à celle de ton prédécesseur, qui,souffrant de la souffrance éternelle des mondes et de tous les êtres, et sentant que cette souffrance, en gésine de vérité, était pour eux l'unique,... l'unique vérité,... s'écriait du haut de sa croix :

« Je souffre, mon Père !... Je souffre !...

« DONC JE SUIS ! »

MAURICE BEAUBOURG.

# REVUE DE LA QUINZAINE

## *LITTÉRATURE*

Marie-Louise Pailleron : *François Buloz et ses amis. La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française*, Calmann-Lévy. — *Souvenirs de Miette, recueillis* par Marie-Louise Pailleron, Crès. — Isabelle Eberhardt : *Pages d'Islam*, Fasquelle. — Soumé Tcheng : *Souvenirs d'Enfance et de Révolution*, Payot. — René Gillouin : *Idées et Figures d'aujourd'hui*, Grasset. — Charles Dodeman : *Le long des Quais*, « éditions Gallus ».

Mme Marie-Louise Pailleron publie le second livre de son ouvrage sur *François Buloz et ses amis*. Ce dernier, qui s'intitule: **La Revue des Deux Mondes et la Comédie-Française**, contient, comme le premier volume, de nombreuses lettres inédites de George Sand, Alfred de Musset, Alexandre Dumas, Rachel, etc. On lira dans ce livre des détails curieux sur la séparation de George et de Casimir, sur la gérance de Buloz à la Comédie-Française, pendant laquelle il fit jouer, avec un succès inattendu, *Un Caprice* de Musset ; mais je veux seulement m'attarder à feuilleter les quelques lettres de Musset et de G. Sand, les éternels amants. Même séparés, même morts, ils continuent à symboliser l'amour, ses voluptés et ses détresses. Quel beau drame shakespearien on ferait avec ces deux symboles ! Il ne manque qu'un Shakespeare.

Nous sommes en 1849 ; l'amertume, comme écrit Mme Pailleron, envahit chaque jour davantage la vie et les pensées de Musset. Il écrit à Buloz qu'il est allé, depuis peu, souvent à Versailles et que là il a « senti une chose devant cinq ou six marches de *marbre rose* », dont il veut parler.

J'ai même fait quelques strophes là-dessus. Mais une idée de ce genre ne peut avoir aucun prix par elle-même, aucun, parce qu'elle exprime un regret inutile. Ce n'est bon qu'à garder pour soi. Quant à l'amplifier et la paraphraser pour vous en faire trois ou quatre pages, à tort ou à raison, je regarde cela, ni plus ni moins, comme *honteux*. Voilà, mon cher ami, où j'en suis, depuis à peu près trois ou quatre ans. . . . . . . . . . . . . . .

Il y a de longues années que le poète a quitté G. Sand, d'autres amours l'ont consolé. Pourtant, il n'a pas oublié et Mme Martellet raconte qu'en composant *Sur trois marches de marbre rose* Musset pleura, en écrivant ces vers :

> Telle, et plus froide, est une main
> qui me menait naguère en laisse...

Mme Pailleron insiste sur ces détails, qui ont leur valeur psychologique, et qui sont en contradiction avec les confidences de Paul de Musset : celui-ci, écrit-elle, ne semble pas toujours rigoureusement connaître certaines particularités de la vie de son frère. Il gardait à George Sand une profonde rancune d'avoir fait souffrir Alfred, et il ne devait jamais l'oublier. Il s'efforça constamment, note encore Mme Pailleron, de démontrer que le poète des *Nuits* effaça « assez allègrement de sa mémoire le souvenir de la femme à l'œil sombre ».

Il peut paraître vain d'épiloguer sur ces amours romantiques, mais, en réalité, il y a plus de vérité psychologique dans ce drame vécu et écrit malgré soi que dans toute l'œuvre romanesque de George Sand.

Cet amour avec ses tristesses et ses regrets, c'est la vraie vie intime de Musset. Sa poésie spontanée l'exprime. Le reste de son œuvre, pourtant si fine, si ironique et si émouvante, ses « Comédies » et ses « Nouvelles », ce n'est pour lui que besogne et gagne-pain. Il écrit à Buloz, qui réclame de ces petits chefs-d'œuvre : « Je vous ferai des nouvelles. Il y en a deux commencées, l'une a trois pages, l'autre trente-cinq. » Ces deux nouvelles n'ont d'ailleurs jamais paru dans la *Revue*.

> Elles seront du reste, continue-t-il, je puis vous en assurer, auss confortables, aussi inodores que celles que je vous ai déjà fabriquées. Quant à faire *quelque chose* qui soit *quelque chose*, il me faudrait un an de tranquillité devant moi, chose impossible, et encore ne pourrais-je répondre de rien. Je vous griffonne ceci, que je vous ai dit cinq ou six cents fois, pour que vous veuilliez bien m'appliquer l'épitaphe suivante :
>
> *Lucrezia Piccini*
> *Implora eterna quiete.*
>
> C'est lord Byron qui l'a trouvée, je crois, et je ne sais où.

*Implora eterna quiete*. Et, note Mme Pailleron : il est à huit ans de sa mort. Et lorsqu'on l'accusait de paresse, Musset deman-

dait si on le prenait pour un expéditionnaire. « Dante et le Tasse n'en avaient pas écrit plus que lui : leur reprochait-on leur oisiveté ? »

La *Confession d'un Enfant du siècle* va paraître (nous remontons dans le temps jusqu'en 1836) : George Sand écrit à Buloz :

Envoyez-moi le livre d'Alfred, si vous croyez qu'il ne doive pas me fâcher ; dans ce dernier cas, dites-le-moi, et je m'abstiendrai de le connaître. La vie est courte, le mal et le bien y sont inutiles à quiconque ne veut plus que le repos. Traitez-moi comme un mort. Ne laissez pas insulter ma tombe. Mais n'y mettez pas d'épitaphe, je suis bien comme cela...

Elle n'était pas si morte qu'elle le disait, mais enfin elle a lu le roman d'Alfred, qu'elle trouve « magnifique » : C'est, écrit-elle, très supérieur à *Adolphe* de Benjamin Constant. Ce qui n'est peut-être pas très sûr.

Mais voici encore, au sujet d'un différend, d'une sorte de bouderie avec Sainte-Beuve, une très belle lettre de George Sand, et qui vaut les meilleures pages de son œuvre oubliée. Oubliée, car George Sand n'est plus qu'un grand nom, et personne ne lit plus ses romans. Il reste d'elle des titres d'ouvrages et son nom. C'est peu et c'est beaucoup. C'est même la suprême consécration de la gloire. Elle rejoint ainsi les grands fantômes du passé : J.-J. Rousseau, Voltaire (dont tout le monde parle et que personne ne lit plus, sauf *Candide*), etc., etc...

... Je n'ai aucune rancune contre M. Sainte-Beuve, écrit G. Sand,... je n'attaquais point le talent ni la gravité habituelle du talent de M. de Sainte-Beuve, je disais seulement que son article sur M. de Lamennais était un jeu d'esprit, et je persiste à le croire, et j'aurais le droit de le dire, M. Sainte-Beuve fût-il mon ami comme il l'était autrefois. Il faudrait que M. Sainte-Beuve fût bien olympien pour qu'on n'eût pas la liberté de lui dire qu'il ne parle pas toujours sérieusement. Je crois qu'il sera moins susceptible que nous, et qu'il n'en dira ni plus ni moins de mal de moi qu'à l'ordinaire. D'ailleurs, il m'a conseillé une fois de parler plus respectueusement de Mme de Staël, je n'ai pas trouvé cela mauvais, mais je peux bien, moi, lui conseiller de parler plus sérieusement de M. de Lamennais. M. de Lamennais vaut bien Mme de Staël et je ne vois pas le droit que M. Sainte-Beuve a de juger les autres, sans être jugé à son tour. Au reste, ne vous désespérez pas, ne vous arrachez pas les cheveux, cher Buloz, je ne dirai et n'écrirai jamais de Sainte-Beuve plus qu'il n'y a dans cet article, vu que c'est la

seule lâcheté littéraire qu'il ait commise, et je pense que ce sera la dernière. Il l'a senti en se conduisant comme il l'a fait depuis à l'égard de Guizot, de Broglie, croix d'honneur, etc...

Cela sent un peu le dépit féminin, mais quelle justesse de ton ! Je voudrais citer encore une longue lettre, écrite de Palma, où elle s'est réfugiée pour cueillir les dernières ardeurs de Chopin :

... Je suis au bout du monde, intellectuellement et physiquement aussi, car la difficulté des chemins peut compter pour plus que la distance réelle. Il n'y a pas une seule route dans l'île, ce sont des chemins à se rompre les os, et les voitures sont à l'avenant. Nous habitons une immense chartreuse abandonnée et demi abattue, mais où j'ai arrangé proprement une cellule .. Nous sommes perchés sur les montagnes, et les vautours viennent faire la chasse aux moineaux jusque sur les orangers de notre jardin. Des deux côtés de l'horizon, au delà des sites sublimes, nous voyons la mer qui ne l'est pas moins. La Chartreuse avec ses grands cloîtres, son cimetière, ses arcades, ses sources d'eau vive, ses grands lauriers, ses bois taillés et surtout son silence et son abandon, réalise toutes les poésies qui ont jamais pu traverser les cerveaux poétiques. Je me trouve tellement indigne d'habiter une demeure qui eût été à la taille de Byron, que je crois que je n'oserai jamais rien écrire là-dessus.

Et nous voyons encore G. Sand, bien portante et infatigable, explorer l'île par les chemins défoncés, passant la montagne à pied « avec des torrents à travers les jambes », tandis que Chopin, malade, fragile et délicat, souffrait de tout, du vent soufflant à travers le cloître et l'énervait au point de lui donner des hallucinations, de l'humidité qui *moisissait ses habits sur son dos.* George Sand errait donc le jour et travaillait la nuit ; elle trouvait que « doux, enjoué, charmant dans le monde, Chopin malade était désespérant dans l'intimité exclusive ».

Et puis Chopin rentre en France pour y mourir, George Sand, source inépuisable de mots et de phrases, à Nohant pour terminer un roman et en commencer un autre.

Je veux signaler du même auteur, Mme Marie-Louise Pailleron, un petit livre très différent du premier, les **Souvenirs de Miette**. Miette est une chienne à la fourrure soyeuse, et qui manifeste dans ses mémoires une grande adoration pour Lotte, sa maîtresse. Miette n'est pas un vulgaire chien purement instinctif, comme celui qu'a traduit Colette Willy, mais une sorte de Lucius changé en chien et qui a si parfaitement retenu les souvenirs de

Lotte qu'il les raconte aussi bien qu'elle-même. Il a ses idées à lui sur la guerre, sur la paix, sur la famille. Nous attendons d'elle, car Miette est du sexe féminin, des indiscrétions sur « François Buloz et ses amis », ce que Lotte n'a pas dit.

§

Ces **Pages d'Islam**, d'Isabelle Eberhardt, et la préface que M. Victor Barrucand consacre à ce livre posthume nous évoquent d'abord l'existence aventureuse de l'auteur à travers le désert africain. L'âme russe d'Isabelle Eberhardt, écrit M. Barrucand, était bien préparée à comprendre l'Islam et à l'enseigner par la sympathie. Pourtant, lorsqu'elle croit s'attacher passionnément aux choses du bled, une ancienne romance « pleure au loin » et alors on retrouve sous le manteau bédouin dont elle s'enveloppe la jeune slave élevée à Genève par un vieil ami de Tolstoï... Et voici, dans ce livre, plus curieux que les nouvelles et les esquisses, des *notes au crayon*, qui sont d'une fervente disciple de Tolstoï.

Un droit que bien peu d'intellectuels se soucient de revendiquer, écrit-elle, c'est « le droit à l'errance, au vagabondage »... s'en aller : « Pour qui connaît la valeur et aussi la délectable saveur de la solitaire liberté (car on n'est libre que tant qu'on est seul), l'acte de s'en aller est le plus courageux et le plus beau. »

Etre seul, être pauvre de besoins, être ignoré, étranger et chez soi partout, et marcher solitaire et grand à la conquête du monde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Avoir un domicile, une famille, une propriété ou une fonction publique, des moyens d'existence définis, être enfin un rouage appréciable, de la machine sociale, autant de choses qui semblent nécessaires, indispensables presque à l'immense majorité des hommes, même aux intellectuels, même à ceux qui se croient le plus affranchis.

Cependant, tout cela n'est que la forme variée de l'esclavage auquel nous astreint le contact avec nos semblables, surtout un contact réglé et continuel...

Posséder, c'est se limiter : j'ai souvent pensé cela. Chaque objet possédé est l'anneau d'une chaîne d'esclave, qui s'allourdit avec la richesse. Une maison à soi est une prison, un château est une forteresse. On possède tout, et la liberté, en ne possédant rien. Mais c'est là une vérité décevante encore, et plus décevante que la richesse ; mieux vaut demeurer à la chaîne dans sa prison et rêver le rêve impossible de la liberté. Ceux qui partent, libres, à la conquête du monde, se retrouvent toujours identiques à eux-

mêmes devant des horizons différents, et esclaves de leurs désirs et de leurs regrets. L'homme ne prend de valeur qu'en se limitant dans l'espace et en s'attachant au sol. Les peuples errants, comme les nomades de l'Islam, ne promènent à travers les plaines, d'horizons en horizons, que leur incuriosité, et en somme leur passivité de bêtes paresseuses et esclaves.

§

Ces **Souvenirs d'enfance et de révolution**, que nous donne Mlle Soumé Tcheng, ont à la fois le charme des images intimes d'une enfance aristocratique, en un pays demeuré pour nous mystérieux, et la gravité de souvenirs personnels qui touchent aux événements tragiques d'une révolution sanglante. Soumé Tcheng a combattu pour la liberté de son pays avec une véritable foi religieuse : c'est avec émotion que nous voyons ce petit être fragile porter elle-même des bombes, de vraies bombes destinées à de vrais tyrans. Ce n'est pas un conte de fée : voici les noms des victimes, et le récit d'événements réels qui se rattachent à l'histoire d'hier et à la déchéance de la dynastie des Mandchous. Maintenant, Mlle Tcheng est l'hôte de la France : elle s'est consacrée à l'étude des sciences occidentales, dont elle veut enrichir son esprit pour en enrichir sa patrie.

§

Dans ce livre : **Idées et Figures d'aujourd'hui**, M. René Gillouin étudie la formation du germanisme, qu'il considère comme une sorte de nouvelle religion, évadée du protestantisme, sorte d'état de délire collectif à base d'idées de grandeur. Il recherche les responsabilités de Luther, de Kant, de Fichte et de Bismarck et discute avec finesse le système de M. Maurras, qui fait remonter à Luther les origines de la philosophie et de la politique de l'Allemagne moderne. M. Charles Maurras est un des plus fougueux adversaires du protestantisme. Cependant, il serait à peine paradoxal de soutenir, écrit M. Gillouin, qu'il rend un éclatant témoignage par ce que j'appellerai son cas, au sens clinique du terme, à la psychologie du christianisme protestant. Je ne puis suivre ici M. Gillouin dans sa dialectique, mais j'engage ceux que ces questions religieuses intéressent à lire ce curieux chapitre du livre de M. Gillouin : « Mauréas, Lemaître, Barrès, apologètes », et aussi celui qui s'intitule : « A propos de M. Paul Claudel ». On peut, avec M. Gillouin, admirer le poète, sans ac-

cepter sa philosophie basée uniquement sur la métaphore, c'est-à-dire sur des jeux de mots, d'une puérilité déconcertante. « Pourquoi diable M. Claudel, poète et grand poète, s'est-il mêlé de philosopher ?.. et quelle impertinence de vouloir nous faire prendre pour une philosophie un arlequin de Platon, de Saint-Thomas, de Bergson, de Rimbaud et de Mallarmé ! » Mais ne nous plaignons pas que M. Paul Claudel se croie un mortel favorisé d'un commerce habituel avec la Divinité, puisqu'il puise dans cette foi la sûreté de ses images et la richesse de ses métaphores, c'est-à-dire de sa philosophie poétique.

§

Je veux encore signaler ce livre de M. Charles Dodeman : **Le long des quais**, où l'auteur, bouquiniste lui-même, a noté ses impressions et ses observations sur « les *bouquineurs*, *les bouquinistes* et les *bouquins* ». C'est ici la vie et les paysages des quais de la Seine, que tous les littérateurs connaissent, et tous ceux qui partirent vers ses berges à la quête de ce graal, le livre rare. Il y a dans ce livre un amusant chapitre sur les dédicaces. L'auteur en a recueilli de jolies et d'ironiques. Celle-ci, sur un exemplaire d'une étude sur Alexandre Dumas, à Edith Riquier, de la Comédie-Française : « Je vous donne ce livre, en vous donnant mon cœur, Jules Janin, 1871 », et cette autre de Jules Renard, sur un exemplaire de la *Lanterne sourde*, 1893 : « A mon ami X... Pour lire sur les toits. Son ami J. R. »

JEAN DE GOURMONT.

## *LES ROMANS*

Henri de Régnier : *La Pécheresse*, Mercure de France. — A.-Ferdinand Herold : *La Guirlande d'Aphrodite*, l'Édition d'art. — Marguerite Audoux : *L'Atelier de Marie-Claire*, Fasquelle. — André Arnyvelde : *L'Arche*, Société mutuelle d'édition. — Maurice Huet : *Ménètès-le-Thébain*, Librairie des Lettres. — Edmond Cazal : *L'Inféconde*, Ollendorff. — Mme Alphonse Daudet : *Journal de famille et de guerre*, Fasquelle. — Pierre Grasset : *Aimer*, Renaissance du Livre. — Pierre Mac-Orlan : *La Bête conquérante*, Edition française illustrée. — Charlette Adrianne et Marc Henry : *Mandragore*, Edition française illustrée. — Pierre Bonardi : *Le Visage de la Brousse*, Editions de la Sirène.

**La Pécheresse**, par Henri de Régnier. Ceci est une tapisserie aux petits points, où le principal personnage, *la pécheresse*, est entouré de tous les attributs qui peuvent convenir à son espèce de divinité ; car il ne s'agit pas d'une femme de mœurs légères, mais, bien mieux, d'une sainte. Il ne faut pas s'y tromper : Mme de

Séguiran, seconde du nom, Mlle d'Ambigné, subit le péché ou son tourment, mais elle n'y prend pas plus de plaisir que le diable ne doit en prendre à brûler dans son propre enfer, et c'est là justement la marque singulière, le véritable piquant de cette histoire. Autour de cette figure de femme, toutes les guirlandes de fleurs aux parfums enivrants, tous les fruits d'apparence séduisante, mais vénéneux, sont des tentations de lettres mortes pour celle qui, tourmentée du péché, ne le regarde pas autrement qu'une fièvre maligne, une sorte de maladie grave dont on peut réchapper, à la seule condition de ne pas en aimer le propagateur. Mme de Séguiran ne donne, en somme, à son compagnon de faute que ce qu'il lui demande, le plaisir, mais, par une fatale transposition des sentiments et des sensations, c'est M. de la Péjaudie, le libertin, qui, sans l'avouer ou le prouver autrement que par ses actes, devient amoureux pour de bon. Ce libre joueur de flûte tout occupé de son art et s'en amusant comme il convient en amusant les autres, est le type de la forte tête de ce temps-là (1664), allant jusqu'au bout de son désir de vivre en jouant, mais sachant noblement payer la partie perdue. Il est pris aux charmes secrets de cette jeune dévote gâtée par la sottise d'un mari suffisant, qui croit que son besoin d'elle est un amour assez respectable pour l'élever jusqu'à lui, alors que cette femme cherche à concilier son désir d'être aimée de toutes les façons avec la seule façon d'être honnête en l'etat de mariage. En ce temps de belle retenue pour les dames dites de qualité, il n'y avait pas deux chemins pour aller au ciel.

La dernière scène, qui met la pécheresse aux prises avec la vision même de son péché en la personne d'un christ de cire sanglant et tout semblable, pour les coups reçus, le martyre enduré, à ce pauvre galérien frappé, injustement condamné pour des crimes infâmes qu'il n'avait point commis, est la terrible représaille de la vie même bafouée dans tous ses instincts et la puissance de ses racines amoureuses. Mme de Séguiran, enceinte enfin et arrivée au sommet de son existence de pécheresse secrètement repentie, allant rentrer, par le sacrement de pénitence, dans la voie absolument droite et reprenant normalement ce chemin du ciel que toute noblesse d'âme recherchait, dans ces temps de naïves croyances, est tout à coup précipitée, déracinée par la révolte mystérieuse de l'être qu'elle porte en elle et qui, à sa place, crie ven-

geance contre elle et en appelle aux lois encore ignorées, qui régissent l'espèce humaine, détruisant presque toujours les utopies des lois déclarées de droit divin par des gens qui les ont d'ailleurs inventées, sans tenir compte des atavismes malheureusement animaux, ou, si l'on préfère anormaux.

Autour de cette étude d'un caractère féminin à la fois s'ignorant et se trompant sur lui-même en trompant les autres s'agitent des types curieux, comme le commandant de galère : M. de Maumoron, son jeune ami, le beau Palamède d'Escandot, qui fut puni d'un retour aux passions permises par le furieux coup d'épée de M. de la Pejaudie, une vieille dévote aimant les racontars aimables et un dilettante poussant l'amour de la musique jusqu'à en mourir en mesure au milieu d'un concert.

Ce livre d Henri de Régnier, sous la couleur d'un parfait récit de l'époque où il le place, comme si l'auteur avait voulu faire de la littérature de ce siècle-là uniquement pour en lire, est une étude psychologique de l'éternel féminin de tous les temps, mais particulièrement de la femme dite honnête... car la femme honnête peut subir, *elle n'admet pas*. Je n'en veux pas d'autre preuve que l'hommage merveilleux que sa victime lui fait de son silence. Ce que le libertin et, plus tard, le galérien, M. de la Péjaudie, aimait en Mme de Séguiran, c'était son inaltérable vertu et le mépris qu'elle ressentait pour le péché qu'il lui représentait !

**La Guirlande d'Aphrodite**, par A. Ferdinand Herold. A toucher ce volume on éprouve la joie que peuvent procurer de beaux émaux resplendissants au sortir des mains du peintre décorateur. Et les couleurs en sont devenues plus vives dans les mystères des flammes de ce four toujours en ebullition qu'on appelle un cerveau de poète. C'est l'union intime du dessinateur et de l'inspirateur, du contour et de la nuance. Paul Regnard, E. Gaspérini ont dessiné, gravé ces fleurs, offertes par A.-Ferdinand Herold à l'Aphrodite éternelle. Mais ce qui domine, c'est, malgré les artistes, cette couleur du sang, cette aurore des lèvres ou ces pétales pourprés de la rose effeuillée en l'honneur de la déesse clémente ou cruelle aux humains. Ces petits récits, toujours ingénieux, marqués d'un trait comme d'un coup d'ongle dans la chair ou même jusqu'à la violence d'une morsure, sont, tantôt la traduction même des hommages libres d'un temps où les religions n'endeuillaient pas les mystères de l'amour et leur laissaient

leur piété ingénue, tantôt la malicieuse interprétation de leur pensée la plus secrète. Le poète, familier du temple, n'a pas besoin de signer, il apporte sa pierre précieuse au revêtement somptueux de ses murailles, et il suspend, à ses portes d'or, qui peuvent prévaloir contre celles de tous les enfers, les guirlandes qui ne se faneront jamais. Couleurs, parfums, lignes qu'aucun mouvement brusque ou vulgaire ne déplaceront, tout est uni étroitement en ce coffret rempli des plus délicieux présents : « Les sages disent vrai peut-être (en disant que les dieux sont morts ou mourront). Mais une déesse survivra au désastre et tous les humains qui aiment ou qui veulent aimer abriteront avec joie la belle, l'harmonieuse, l'éternelle Aphrodite. » Peut-être même la retrouvera-t-on, en miniature, dans cette boîte de Pandore où, contrairement à ce que prétendent les sages, elle reste au fond, comme la suprême espérance.

**L'Atelier de Marie-Claire**, par Marguerite Audoux. C'est l'histoire, d'un naturalisme apaisé, de quelques ouvrières que l'idée du syndicat ou de la grève permanente ne tourmente pas du tout et qui, pour cela même, n'ont pas l'air modernes. Tout se passe en famille, le patron, malade, la patronne, courageuse et résignée, dirigent leur pauvre monde, très sujet à l'erreur, en parents pauvres qui enseignent l'art de se contenter de peu. Ces gens-là sont honnêtes et ne donnent jamais l'impression de participer à une mauvaise action ; même lorsqu'une des ouvrières est enceinte, on sent que ce n'est pas du tout de sa faute, et Marie-Claire épousera le personnage égoïste qui a daigné la distinguer et elle sera certainement très malheureuse avec une résignation du meilleur aloi. Roman d'une grande sérénité, d'une belle moralité, mais qui semble retarder un peu... à cause de certains bouleversements sociaux, qu'il passe sous silence, et qu'il faut d'ailleurs le féliciter d'ignorer.

**L'Arche**, par André Arnyvelde. Ceci est un poème et on ne peut en dire que ce que l'on doit dire de tous les beaux poèmes, ils ont toujours tort d'être écrits en prose, si parfaite puisse être cette prose : « Mais es tu rassasié de Cosmos ? Cependant c'est un beau divertissement », demande *l'arcandre*. En effet, mais il est bon d'en eloigner le vulgaire... et pour cela il faut faire appel au rythme. Quand on entend chanter, les gens respectueux mais un peu sceptiques s'éloignent sur la pointe du pied, ce qui est

encore la meilleure manière de ne pas troubler les fonctions du poète.

**Ménétès-le-Thébain**, par Maurice Hiret. Le roman des olympiades antiques. Dans ce temps-là on avait comme aujourd'hui le respect de la force brutale. On essayait cependant de l'unir à la beauté en gardant les proportions, mais la guerre finissait, comme de nos jours, par faire perdre toute mesure. Carippe est un type de sceptique élégant qui plaît. Il aime Laïs, qui, naturellement, en aime un autre : le beau Ménètès, insensible à ses charmes, lui préférant Dorica, sa fiancée. Ce qui fatigue un peu dans ce roman, c'est le souci d'épithètes couleur locale, mais elles ne sont là que pour prouver le souci d'érudition.

**L'Inféconde**, par Edmond Cazal. Il est impossible à une femme, véritablement femme, d'être attendrie par le désir, trop visible, d'une postérité que son mari affiche un peu bien egoïstement. La femme qui doit produire n'est plus qu'une bête de somme. Et c'est pour cela que les plus beaux enfants sont ceux déclarés enfants de l'amour. Si la nature calculait, elle n'enfanterait que des monstres. A part cela, ce roman est bien écrit, intéressant, mais il va contre sa tendance... et ce sont des femmes qui me l'ont dit, car, moi, les tendances d'un roman, ça m'est absolument égal.

**Journal de famille et de guerre**, par Mme Alphonse Daudet. La bonne humeur de l'auteur ne semble pas trop altérée par les terribles moments qu'il lui faut endurer. Il est à la fois souriant et grondeur, mais il a sa famille qui le console de tout. Ça se sent et se comprend. La petite Odile, en tendant ses bras innocents vers la crèche de Noël, est peut-être capable d'arrêter la colère de ce Jésus de cire qui permet à tant de petits enfants de naître orphelins. (Jules Renard prétendait que c'était là le plus heureux des sorts !) Maintenant Mme Daudet nous a privés de la description du comité de la *Vie Heureuse* genre *Femina*. Pourquoi ? Et, en outre, elle accuse des dames de succomber devant des intérêts qui ne seraient que... d'ordre local ! Combien je regrette la discrétion de Mme Daudet.

**Aimer**, par Pierre Grasset. Curieuse psychologie de l'amour qui commence au moment précis où il devrait être fini. Très jolies notations de ce sentiment, toujours plus fort que... sa propre mort !

**La Bête conquérante**, par Pierre Mac-Orlan. C'est un cochon... qui se met à parler comme un homme! Et à partir de cette savante découverte, dont on fait une application générale, les hommes sont peu à peu mis en domesticité par les animaux. Ça ne va pas plus mal jusqu'au jour où, par un juste retour... de la balançoire, tout est remis en état. Seul un Pierre Mac-Orlan peut venir à bout de ce travail et le faire vivre! Dans le *Rire jaune*, de très belles pages dramatiques sur une épidémie terrifiante : le rire fou.

**Mandragore**, par M. H. Ewers. Traduite ou adaptée par deux romanciers de talent : Charlette Adrianne et son mari Marc Henry, cette histoire... de la fécondation artificielle, idée essentiellement allemande, est fort intéressante. Elle est surtout abondante en récits de beuveries et de débauches, qui rappellent qu'avant guerre nos adversaires voyaient déjà grand en toutes circonstances. Sans le grain de sable français (ou le grain de sel) qui fit gripper la machine... on ne sait pas de quels monstres ces gens-là auraient pu accoucher.

**Le Visage de la Brousse**, par Pierre Bonardi. Il paraît que pour aller dans ce pays il faut oublier toute la civilisation (et la petite amie pour laquelle on soupire de temps en temps). De très bonnes notations indiquent un écrivain de race. Seulement, un peu trop l'oubli de la sensibilité française du lecteur. Nos nerfs ne supportent pas qu'on massacre tous les chiens d'un pays nègre parce qu'un blanc ne peut pas dormir. A la place des nègres imbéciles, j'aurais massacré le blanc,... parce que je suis Française et de race régnante, naturellement.

RACHILDE.

## *HISTOIRE*

Eugène Lintilhac : *Vergniaud*. Le drame des Girondins. Hachette

La biographie de **Vergniaud**, par Eugène Lintilhac, est bien... une biographie, c'est-à-dire, d'après la définition de Littré, une « sorte d'histoire qui a pour objet la vie d'une seule personne ». D'une seule. Vergniaud est seul dans ce livre, comme il l'a été dans l'esprit de M. Lintilhac.

Certainement, on n'a rien à désirer de plus, dans cet ouvrage documenté, en fait de détails propres à composer et montrer les entours privés et publics du personnage. Vergniaud à ses origi-

nes ; sa famille, qui paraît avoir été celle qui convenait à ce caractère moyen aux traditionnelles idées libérales ; la pauvreté honorable et les difficultés initiales capables d'exciter, comme chez tant d'autres jeunes hommes de petite bourgeoisie d'alors, ce libéralisme congénital ; les infructueuses et d'ailleurs indolentes années d'apprentissage ; l'invention soudaine du chemin de Damas (un brave homme de beau-frère, individu peu commun, aidant), du grand chemin de Damas du barreau, assez frayé d'ailleurs, où s'acheminaient tant d'autres jeunes hommes de même condition vers un avenir dont aucun ne soupçonnait le brusque et formidable élargissement dans la Révolution ; les hauts faits locaux d'éloquence, à Bordeaux, et le mandat à la Législative, qui en est le prix ; les débuts, là, parmi les autres « prix d'éloquence », et l'éclatante réussite verbale grâce au fameux Discours contre l'Emigration ; la genèse du groupe girondin, — un tas de brillants appétits s'attablant devant le pouvoir, — au commencement de la fatidique année 1792 ; les circonstances qui portent au premier plan d'alors ces hommes de la Gironde, à la suite de l'intelligent Brissot, leur précieux cornac : certainement, disons-nous, tout ceci est bien indiqué, bien en place ; et les autres chapitres, de même, ne sont guère en défaut sous des rapports analogues.

Que voulons-nous donc dire, en avançant que Vergniaud apparaît un peu seul dans ce livre, qui, — opinion peut-être hasardée, — est un peu trop exclusivement une biographie et pas assez le tableau d'ensemble promis par le sous-titre : « le drame des Girondins » ? Nous voulons dire ceci, que les liens de dépendance de l'action de Vergniaud par rapport à l'action de ses amis politiques semblent ne pas se dégager suffisamment. Ils peuvent ressortir plus ou moins implicitement, ces rapports, de la narration des faits : mais tout cela reste, si j'en crois mon impression de lecture, un peu confus, un peu brouillé, et comme inachevé, rompu par endroits. L'ouvrage manque d'aperçus historiques, d'explications d'ensemble. J'ai dû, pour m'y reconnaître, lire ailleurs des biographies de Vergniaud (1). On souhaiterait que

(1) J'ai, par exemple, failli perdre le fil lors de la « conspiration » anti-girondine du 10 mars. Il y a ici des pages confuses. Lintilhac ne voit pas la vraie situation des Girondins. Il patauge. Son éloge du discours de Vergniaud en cette occasion est une chose obtuse.

le lecteur, l'amateur, ne fût pas de même astreint à ce travail préalable, — qu'il ne ferait pas.

Par exemple, la position de Vergniaud, au moment d'aller siéger à la Convention, las de ses précédentes luttes à la Législative, et l'âme hantée de pressentiments pénibles, cette position voudrait être plus clairement montrée, semble-t-il. N'y avait-il pas là l'occasion d'une vue historique un peu étendue? Il semble que si. Il semble qu'on eût pu, jetant un coup d'œil sur le passé et un autre sur l'avenir, avant d'entrer dans le récit des faits, préciser la situation de Vergniaud dans la Gironde et indiquer les conséquences qu'une telle situation comportait.

Quelle était cette situation?

Vergniaud était lié, d'une part, avec Gensonné et Guadet; d'autre part, avec Ducos et Boyer-Fonfrède. Gensonné et Guadet s'étaient compromis, le premier avec Dumouriez, le second avec Brissot. Vergniaud, qui parut former avec Gensonné et Guadet ce que l'on appela plus ou moins justement le Triumvirat girondin, se trouvait partager, bon gré mal gré, la responsabilité de leurs relations : on put l'accuser d'avoir été des amis de Dumouriez et d'avoir adhéré à la politique de Brissot, politique dès le premier moment odieuse à Robespierre et aux Jacobins. C'est en sentant ce danger que Vergniaud, à la Convention, se rapprocha de Ducos et de Fonfrède, dont le républicanisme pouvait sembler plus prononcé que celui des deux autres. Mais là se trouvait un autre péril : Ducos et Fonfrède, partisans d'une république fédérale à la manière des Etats-Unis ou de la Suisse, rejoignaient en ceci Buzot et son fédéralisme. Il résulta de là que Vergniaud, en raison de ses relations passées ou présentes, à la Législative ou à la Convention, put être accusé tantôt d'oligarchisme avec Brissot, tantôt de fédéralisme avec Buzot, sans parler des venimeuses insinuations au sujet de Dumouriez, qui le suivirent toujours avec autant d'injustice, semble-t-il, que de meurtrière tenacité. Telle apparaît, en résumé, la situation de Vergniaud dans la Gironde et dans la Révolution.

Ceci aurait pu être indiqué vers la moitié de l'ouvrage, ou tout de suite, dans la Préface. Je crois que le lecteur s'en fût trouvé aidé.

Dans cette Préface Lintilhac se contente d'avertir le lecteur que les Girondins, en réalité, ne furent que très peu un parti. Il

en veut pour preuve, ou pour une des preuves, la diversité de leurs votes dans des questions importantes, notamment au procès du Roi. Ceci a pour but de faciliter le panégyrique de Vergniaud en le dégageant des fautes de la Gironde.

Si l'on entend par un parti un groupe discipliné, attaché, d'une manière raisonnée et persévérante, à une doctrine ou à un intérêt, alors les Girondins ne présentèrent pas, — du moins au degré suffisant, — les vertus ou les qualités qui font un parti, la force et la sagesse d'un parti. Ils laissèrent Isnard se livrer à sa bravade folle contre la Commune, en la menaçant, — après Brunswick! — de raser Paris; ils laissèrent Guadet décourager, par sa pétulance, son arrogance, les dispositions semble-t-il assez conciliantes de Danton, dont l'alliance les eût peut-être sauvés; ils manquèrent d'union au procès de Louis XVI, sur la question pourtant si dangereuse de l'Appel au peuple, beaucoup d'entre eux votant : non, ce dont on ne leur sut d'ailleurs aucun gré; ils eurent l'imprudence, — au lendemain de la trahison de Dumouriez, leur compromettant ami de naguère, — ils eurent l'imprudence à la Gribouille, sur le rapport d'Isnard, « toujours au premier rang pour les fausses manœuvres de la Gironde », comme dit Lintilhac, de faire mettre au point l'organisation du Comité de Salut public (le 6 avril 1793), comme tout exprès pour envoyer leur ennemi Marat devant le Tribunal révolutionnaire et lui procurer le triomphal acquittement que l'on sait. Un parti digne de ce nom, disons-nous, eût mieux gouverné son action. Mais si par un parti l'on entend un groupe d'hommes que rapprochent, bon gré mal gré, des affinités d'opinion, des ressemblances de situation, de responsabilités, de convenances, de risques et de chances, alors on se demande ce qui a pu manquer aux Girondins pour que Lintilhac leur conteste l'appellation de parti. A cet égard, ils ne l'ont que trop justifiée pour eux-mêmes.

En bloc, en effet, et quelles que fussent les divergences individuelles, ces hommes présentent le même caractère politique et ont été emportés par les mêmes fatalités. Les Constitutionnels genre Thouret, disparus de bonne heure, au 10 août, languissants et pâles épigones de la politique dernière manière de Mirabeau, les Constitutionnels sont une chose; les Montagnards sont une autre chose; et il y a, de façon non moins distincte, les Girondins. On trouverait sans doute, dans un livre sur Thouret que j'eus à

feuilleter il y a quelques années (je n'ai pas mes références sous la main), des détails sur la question constitutionnelle ; mais, de toute façon, les Girondins sont... les Girondins. Détestés par la Cour, inquiétés par les progrès des Jacobins, ils s'allièrent avec Brissot, et firent la guerre à l'Autriche, ce qui les soutint au pouvoir. En ce qui concerne le Roi, durant cette période de leur puissance, on peut dire que leur attitude (bien qu'ils aient cherché finalement à négocier avec lui) n'eut guère plus de ménagements que celle de tout autre parti révolutionnaire violent. Le livre n'apporte rien de bien nouveau sur le 20 juin et le 10 août. Le 20 juin fut, « pour une bonne moitié, une journée girondine », le 10 août, l'œuvre de tous les partis avancés, y compris les Girondins, qui lui donnèrent sa formule politique. Mais les premières défaites, les massacres de Septembre, la puissance grandissante de la Commune, mirent au premier plan les surenchérisseurs de la violence, et augmentèrent, dans une mesure sans précédent, l'importance de Paris dans la Révolution. C'est alors (1) que naquit le modérantisme des Girondins. D'autres modérantins, dans une autre Révolution, nous font mieux comprendre aujourd'hui cette nuance du caractère politique. Nuance peu franche, bâtarde. Les gens qui ont puissamment contribué à mettre le feu à la maison sont mal venus à vouloir l'éteindre, lorsqu'il est une fois évident que l'incendie ne peut plus être maîtrisé. Nous nous sommes arrangés les premiers dans la subversion, la nouveauté ; la subversion, la nouveauté s'étend, d'autres veulent s'y faire leur place : alors nous réclamons subitement l'ordre, la tradition, la conservation, la respectabilité. Nos sentiments de douceur aspirent à succéder à nos sentiments de violence, dont l'œuvre, — dans la mesure où elle nous est profitable, — est achevée ; nous nous avisons, en un accès de philanthropie, qu'il y a d'autres parties dans notre âme, dans notre nature humaine ; révolutionnaires repentis, nous infligeons avec désinvolture un démenti à la partie qui nous gêne, la partie violente, la partie rouge sang ; nous portons en écharpe des sentiments couleur de rose. Mais d'autres, plus véraces, des furieux restés faméliques d'âme et d'estomac, et qui, dans leur fureur véridique, continuent à voir *tout* rouge quant à eux, font irruption dans nos suavités, nous bousculent, et nous remettent face à face avec la couleur rouge, sur l'échafaud. Et c'est ainsi

(1) Et alors seulement.

qu'à la Gironde succède Robespierre et Lénine à Kérenski. — La conséquence du modérantisme des Girondins, conséquence meurtrière pour la France et pour eux-mêmes, fut le fédéralisme. Il était déjà en germe, le 10 août, dans cette objection ironique de Vergniaud aux pétitionnaires des Sections réclamant la déchéance du Roi et non point seulement sa suspension : Paris, en somme, « n'est qu'une section de l'Empire ». Sa première grande tentative eut lieu, consciemment ou non, au Procès du Roi, avec les efforts de Vergniaud pour faire accepter l' « Appel au peuple » touchant le jugement rendu par la Convention. Les journées du 31 mai et du 2 juin mirent le terme que l'on sait à cette politique, — politique malheureuse, pleine de contradictions, de déséquilibre, et que l'on ne peut admirer, malgré la générosité des sentiments dont elle se réclamait, car elle avait aussi sa part d'hypocrisie, l'hypocrisie des violents, — les Girondins furent aussi des violents, — faisant subitement les doux, les conservateurs, et achevant de disloquer par un incohérent mouvement en arrière la machine irrémédiablement lancée en avant, pour tâcher de garder ce que leur violence, en son temps, leur avait donné.

De cette politique Vergniaud fut évidemment solidaire. Une preuve en est sa lettre, quand son parti en vint à se trouver fort menacé, sa lettre pressante à ses électeurs girondins, — son appel au secours. « Hommes de la Gironde, levez-vous ! » La psychologie du fédéralisme se montre à nu dans cette lettre. Les Jacobins étaient d'autres gens, avec leur laborieuse, rude et méthodique organisation centraliste de la France. Les Girondins, eux, quand vinrent les jours difficiles, cherchèrent à improviser, en affolés, la décentralisation, la désagrégation, le séparatisme, qui aurait été la ruine du pays, qui certainement eût arrêté, ou tué la Révolution (ce dont on peut s'applaudir ou non, selon son opinion), mais en tuant le pays aussi, partout jeté dans la guerre civile ! A nous, bonne et respectable bourgeoisie des provinces, contre cette sale bohême politique de Paris ! Mais la respectabilité, qui était aussi l'égoïsme, eut peur. La bohême politique, prête à tout, menaçait ailleurs encore qu'à Paris. La respectabilité se tint au coin de son feu, dans son fauteuil, non point partout, mais dans trop d'endroits tout de même pour que l'intervention philanthropique des honorabilités et des confortabilités, appelée à grands

cris par les Girondins, pût se produire. Le fameux discours de Vergniaud sur l'Appel au peuple, lors du procès du Roi, montre sous sa forme politique cette tentative fédéraliste, que la lettre plus haut citée fait connaître dans sa spontanéité instinctive. Un tel discours ne fut pas un acte isolé, mais dénote les convenances, les nécessités d'un parti politique. Si des Girondins, en quantité notable, furent entraînés à un vote contraire, c'est pour avoir senti le peu de goût de la Convention pour l'opinion de Vergniaud, qui lui-même se soumit au vote de la majorité. — Un autre de ses grands discours, le fameux discours du 3 Juillet 1792, contre le Roi, était le bilan des fautes de la royauté, dressé, dit expressément Lintilhac, « au nom d'un parti puissant », celui des Girondins-Brissotins. Ce discours marque le point décisif de la lutte entre la Gironde et la Cour, qui avait fait éloigner le ministère Roland. Les terribles imputations qu'il contient, sous forme d'hypothèse, semblaient devoir provoquer des mesures décisives contre le Roi. Mais, remarque Lintilhac, après d'autres historiens, « il n'était pas dans le dessein de Vergniaud et de ses amis de pousser plus loin la victoire ». De ses amis. Ceux-ci, Gensonné et Guadet, entre autres, ne pouvaient, et pour cause, ignorer la manœuvre secrète que ce discours, par sa proposition officielle d'un message au Roi, était destiné à faciliter, manœuvre que Lintilhac réduit le plus possible, mais par laquelle s'amorçaient des négociations entre la Gironde et le Roi. Une ancienne opinion voulait qu'il s'agît d'un retour de Roland au pouvoir. Lintilhac, en rapportant les sarcasmes de Mme Roland contre Vergniaud dans cette occasion, donne à penser qu'il ne s'agissait point de Roland. De qui ? Des Girondins, de toute façon.

La solidarité d'action politique entre Vergniaud et ses amis fut donc plus étroite que ne le ferait croire l'auteur de cette biographie, lorsqu'il dit que les Girondins ne furent guère un parti. Mais en présentant de cette manière le parti girondin, Lintilhac a voulu, disons-nous, une chose. Laquelle ? Dégager Vergniaud, de telle sorte que sa responsabilité personnelle, dans les fautes politiques de la Gironde, fût réduite, et que rien ne s'opposât à sa glorification. Edmond Biré, dans sa fameuse « Légende des Girondins », a fort usé, dans le but hostile que l'on sait, de cette image d'un Vergniaud « chef de parti », meneur des Girondins. Lintilhac estime, au contraire, qu'« on doit le situer un peu à l'écart

de leur groupe, plus ou moins fictif et toujours confus (1), en le séparant même de ses deux amis intimes, Ducos et Fonfrède, qui siégèrent en fait à mi-côte de la Montagne ».

Toutes réserves faites, — les réserves importantes indiquées dans cet article avec faits à l'appui, — je serais plus rapproché, somme toute, de l'avis de Lintilhac que de celui d'Edmond Biré.

Seulement, je diffère absolument quant aux raisons véritables défendant de voir en Vergniaud un « chef de parti ». Son biographe parle ici de désintéressement : « Il a été jusqu'au bout le plus éloigné de l'intrigue par la fierté de son talent et par la modestie de ses goûts, et surtout le plus rapproché de l'idéal par la sagesse de son évolution politique, par les élans de son patriotisme, par la sincérité et la constance de ses appels à la fraternité. » Loin de moi l'idée d'y contredire ! Mais cette incontingence sympathique s'appellera aussi, selon le cas, mollesse, insuffisance de volonté, faiblesse de caractère. Vergniaud fut, si l'on veut, après Mirabeau, le plus grand orateur de la Révolution, et Lintilhac s'est étendu sur cet article avec une prédilection minutieuse ; mais, comme tel autre orateur fameux qui, dit-on, n'avait d'idées qu'en parlant, Vergniaud semble n'avoir eu de fermeté et d'activité qu'en étant éloquent. Sa vie, il la vécut surtout à la tribune, en de belles tragédies verbales, qui furent d'ailleurs des actes (quoique parfois peu clairvoyants, comme le discours sur la « conspiration » anti-girondine du 10 mars). Tout ne prenait réalité, pour lui, que sous les espèces de l'éloquence. Mais, comme sens et activité politique, il fut bien loin de Mirabeau. Même, aucune comparaison n'est permise sous ce rapport. Il fut indolent, disons « contemplatif », pour obliger les mânes idéalistes de Lintilhac. Sa position « un peu à l'écart » et au-dessus, dans la Gironde, qui a permis de l'exonérer du titre compromettant de « chef de parti » pour appeler toute l'admiration sur l'orateur idéaliste, cette espèce de position un peu molle a tenu surtout, non pas à une non-participation, mais à son manque d'action sur ses amis, dont il fut le porte-parole et non le directeur. Son influence de tribune, des plus considérables, lui eût donné pour-

(1) Ceci, répétons-le, est exagéré. Ce soi-disant émiettement, qui ne va jamais à rien de profond, résulte surtout d'une myopie documentaire. Il ne faut pas demander à l'auteur de cette biographie, préoccupé surtout d'écrire le panégyrique de Vergniaud, une vue bien large et bien forte des luttes de la Gironde et de la Montagne.

tant le moyen d'exercer sur eux une autorité qui, à ne mesurer que le talent oratoire, eût pu égaler celle d'un Robespierre sur les siens. Il ne saisit pas ce moyen. Il manqua d'énergie, de supériorité « pour dominer les uns et les autres », et « se trouva presque toujours dans l'alternative de se voir isolé ou de se voir confondu avec une foule de députés dont il n'approuvait le plus souvent ni les opinions ni la conduite ». Ses illusions furent excessives. Il crut beaucoup trop, quant à lui, à la modération, aux nuances, aux distinctions délicates (par exemple dans les affaires religieuses). En même temps, il se jeta à l'extrême du défaut contraire dans sa lutte avec la Montagne, où il se montra maladroit en faisant peser sur tout ce parti la responsabilité des massacres de septembre. Un très grand orateur et une individualité sympathique, assurément (je souffrais tandis que je me le représentais, en cette morne et suprême journée d'automne, au pied de l'échafaud, attendant son tour); mais un homme d'Etat, non, certes !

EDMOND BARTHÈLEMY.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

La mort des laboratoires maritimes. — L. Joubin : *Le Fond de la mer*, Bibliothèque des merveilles, Hachette. — Rmey Perrier et Cépède : *Collection de planches murales de Zoologie*, Jean Montaudon. — Le vivarium de la rue de Rennes.

Je suis venu passer mes vacances à Concarneau ; j'espérais y trouver, en même temps que le repos, l'occasion de faire un peu de biologie expérimentale, au laboratoire maritime.

C'est à Concarneau, en 1859, que le célèbre pisciculteur Coste a fondé le premier laboratoire situé au bord de la mer. De 1879 à 1889, cette station zoologique a été un centre très actif de recherches. Robin et Pouchet y venaient souvent . Ici on conserve encore le souvenir de Pouchet. C'était un causeur brillant. Les de Goncourt disent dans leur journal l'impression que produisit sur eux le jeune savant, aux connaissances étendues et aux vues originales. Pouchet a fréquenté Gustave Flaubert, Alphonse Karr, Maupassant, Mmes Michelet et Viardot, et, à Concarneau, les nombreux peintres qui étaient attirés en ce coin de Bretagne par les visions si colorées et mouvementées du port et de la baie. Grâce

à Pouchet, savants et artistes fraternisaient dans la vieille cité bretonne, et cela ne nuisait pas, bien au contraire, au travail du laboratoire. Giard y passa trois semaines en avril 1880, et tout le mois de juin 1886. On garde précieusement au laboratoire les listes écrites de sa main des nombreux animaux qu'il a trouvés et déterminés ; c'est un document important pour la faune de la baie de la Forest et de l'archipel des Glénans, dont les zoologistes ont trop négligé l'exploration. Giard a recueilli là, avec son élève J. Bonnier, de nombreuses observations éthologiques, c'est-à-dire concernant les rapports des conditions de milieu et des activités vitales. En 1886, les crabes de Concarneau étaient fréquemment parasités par un autre crustacé, une sacculine ; Giard découvrit alors le phénomème biologique si curieux de la *castration parasitaire* ; les mâles parasités prennent l'aspect des femelles. La même année, Giard se trouva à Concarneau avec un jeune biologiste qui fréquentait le laboratoire depuis 1882, Chabry ; celui-ci avait imaginé de détruire avec une fine aiguille de verre effilé, telle ou telle autre région d'un œuf d'ascidie en voie de segmentation, afin de reconnaître si les divers organes de l'adulte sont préformés dans l'œuf. Chabry inaugurait ainsi la *mécanique embryonnaire*, science qui allait prendre un essor considérable. Giard vit tout de suite l'importance de l'ingénieuse expérience de Chabry, et l'encouragea vivement. Chabry, mort peu de temps après, reste un des grands précurseurs en biologie. M. Fabre-Domergue devait bientôt prendre la direction du laboratoire ; devenu inspecteur général des pêches, on lui doit des travaux sur les mœurs et le développement des poissons, et en particulier un beau mémoire sur le développement de la sole, fait en collaboration avec E. Biétrix, mort prématurément aussi, en 1905.

Hélas ! aujourd'hui le laboratoire de Concarneau est désert. Bien d'autres laboratoires maritimes sont abandonnés aussi, même par leurs directeurs. On ne peut plus guère travailler à Tatihou, petite île située en face de Saint-Vaast-la-Hougue ; pourtant là Edmond Perrier et ses élèves ont fait de la bonne besogne ; de tous les pays du monde on y venait étudier une des faunes côtières les plus riches. La station de Wimereux, créée par Giard, et où se sont formés tant de biologistes, est menacée de disparaître. Celle d'Arcachon végète... Une commission de savants éminents aurait décidé de supprimer tous les laboratoires,

sauf deux ; les idées de centralisation napoléonienne sont de nouveau en faveur dans les hauts milieux universitaires.

De ce fait, les études zoologiques et éthologiques se trouvent menacées ; pour devenir biologiste, il faut étudier les êtres vivants dans les habitats les plus variés, et non en deux points fixés un peu arbitrairement sur les côtes de France. Fatalement, on verra resurgir de petites stations, créées çà et là par de jeunes biologistes fuyant l'encombrement des « grands » laboratoires, si bien outillés qu'ils soient.

§

Les laboratoires maritimes se meurent, et les zoologistes deviennent de plus en plus rares. On doit donc s'efforcer de développer chez les jeunes gens le goût de l'observation des animaux. Mais il faut se garder de leur faire voir la réalité avec les yeux de l'imagination.

Le livre de M. Joubin, **le Fond de la mer**, paru récemment dans la Bibliothèque des Merveilles, montre l'intérêt de l'étude des êtres vivants dans les profondeurs de l'océan, de leurs conditions d'existence, de leurs mœurs et de leurs habitudes. La question de la production de la lumière par les animaux y est traitée avec soin ; là où la lumière solaire ne pénètre plus, ce sont les animaux qui, d'après l'auteur, se chargent d'éclairer l'eau. M. Joubin insiste également sur les relations des animaux entre eux. On connaît l'histoire des bernards l'ermite qui vivent dans des coquilles vides, sur lesquelles ils installent des anémones de mer ou actinies.

Pour cela le bernard commence par caresser l'actinie avec le bout de ses pattes ; l'actinie épanouit sa couronne de tentacules, ce qui est un signe de contentement, et commence à contracter son disque adhésif qui finit par se décoller de la pierre où il était fixé, puis elle se recourbe vers le bernard, commence à se coller à sa coquille, puis elle s'installe.

Quand le bernard change de coquille, sa « chère » actinie le suit.

Lorsque le bernard a trouvé la coquille cherchée, il l'approche de l'ancienne et commence, à l'aide de ses pattes et de ses antennes, un discours que l'actinie comprend très bien, puisqu'elle se met en devoir de glisser sur l'ancienne coquille.

M. Joubin, en écrivant pour la Bibliothèque des Merveilles, est

conduit, on le voit, à idéaliser quelques peu les actes des animaux et à pratiquer l'anthropomorphisme.

Son livre plaira pour les nombreuses et jolies figures qu'il renferme.

§

Il y a une crise des zoologistes. L'essentiel, pour y remédier, c'est de réformer, de rajeunir l'enseignement de la zoologie dans les Facultés.

C'est ce qu'a tenté de faire M. Remy Perrier au P. C. N. de Paris. Sa *Zoologie*, dont j'ai déjà parlé ici, est devenue classique en France et à l'étranger. Ce livre est de tous points excellent.

Depuis la guerre, M. Remy Perrier, aidé par son assistant Cépède, a entrepris une grosse tâche : la confection de **planches murales de zoologie**, destinées à remplacer, à surpasser les planches allemandes. Tous les dessins seront faits d'après les animaux eux-mêmes, au lieu d'être copiés dans des ouvrages ; ils présenteront, avec l'exactitude, un cachet artistique ; ils initieront, non seulement à l'anatomie, mais encore à la biologie, à l'éthologie.

Parmi les jeunes savants, Cépède est une figure assez curieuse. Il a acquis des connaissances biologiques étendues avec Giard, à Wimereux, où il a séjourné plusieurs années. Pendant la guerre, au Val de-Grâce, il s'est initié à la fabrication des vaccins et des sérums curatifs ; il lui est venu l'idée d'une méthode qu'il applique maintenant à la guérison des maladies, et qu'il a exposée récemment dans la *Revue d'Hygiène de la rive gauche du Rhin*. Cépède, actuellement, prétend guérir la tuberculose et vingt et une autres maladies. J'ai visité récemment son laboratoire de biologie appliquée (L. B. A.) ; Cépède, « nouveau Pasteur », comme Pasteur, n'est pas médecin.

Une dizaine de planches de la collection Remy Perrier-Cépède ont déjà paru. Voici : l'*évolution du parasite du paludisme*, les *mues du criquet pèlerin*, les *mâchoires des carnivores*, l'*anatomie de la lamproie*...

Le tableau des *copépodes libres* séduira aussi bien les zoologistes que les peintres ; sur un fond gris-violet se détachent les formes très variées et diversement colorées de ces élégants crustacés. Le *Calocalanus pavo* étale les nombreuses soies plumeuses et aux teintes si riches qui garnissent les antennes, les pattes

natatoires et la fourche caudale ; cette forme flabellée, grâce au grand développement de ses organes de sustentation et aux gouttelettes huileuses situées dans le corps, flotte aisément dans l'eau ; c'est l'adaptation à la vie pélagique. D'autres copépodes sont adaptés à la vie sur les algues, d'autres à la vie dans la vase. Bien jolie aussi la planche consacrée au mimétisme ; on y voit les insectes qui ressemblent à des feuilles et ceux qui ressemblent à des brindilles. Voici, en particulier, le curieux orthoptère, le *Dixippus morosus*, dont l'abbé Foucher, conservateur des collections d'histoire naturelle à l'Institut Catholique de Paris, a réussi l'élevage en chambre, et a observé les mœurs sexuelles. Son mémoire a paru dans le *Bulletin de la Société d'acclimatation* (1916).

§

A ce propos, je signalerai **le Vivarium** de la rue de Rennes. On y voit, entre autres, des poissons exotiques aux formes étranges, aux couleurs brillantes. J'élève chez moi, dans un aquarium à fond de marbre blanc, des macropodes. En juin, le mâle acquiert une livrée de noces ; les zébrures rouges et bleues de son corps se détachent plus nettement, et les nageoires s'étalent avec un beau liseré azur. Il avale des bulles d'air, et, une fois que celles-ci sont revêtues d'une sécrétion muqueuse de la bouche, il les rejette, de façon à construire une sorte de petit radeau flottant, de nid. Il courtise la femelle et l'amène à y déposer ses œufs. Quand ceux-ci sont éclos, le père écarte la mère qui les mangerait ; c'est lui qui se charge des soins de la progéniture ; on le voit sans cesse saisir les œufs ou les alevins, les brasser dans sa bouche, puis les rejeter, ce qui contribue à l'aération.

Il deviendra peut-être de mode d'élever des poissons exotiques. C'est un joli ornement pour un salon, et c'est une occasion d'apprendre aux enfants à observer la nature. La faculté d'observation est une faculté trop négligée.

GEORGES BOHN.

## *SCIENCE SOCIALE*

G. Renard et G. Weurlesse : *Le travail dans l'Europe moderne*, Alcan. — A.-L. Galéot : *Les systèmes sociaux et l'organisation des nations modernes*, Nlle Librairie nationale. — Alexandre Zévaès : *Auguste Blanqui, patriote et socialiste français*, Marcel Rivière. — Th. Ruyssen : *De la Guerre au Droit*, Alcan. — Mémento.

C'est une tâche considérable que se sont imposée MM. Georges

Renard et G. Weurlesse d'écrire **Le travail dans l'Europe moderne**. Pour être allégé de tout appareil scientifique et écrit en style accessible à tous, l'ouvrage n'en est pas moins sérieux et documenté. Ce travail dans l'Europe moderne, les auteurs le caractérisent par la disparition des survivances du moyen âge (esprit de force brutale, esprit de religion) et par l'extension du machinisme industriel et agricole ; et cette double vue n'est pas inexacte ; peut-être seulement est-elle un peu superficielle ; ni l'esprit religieux, ni, hélas, l'esprit de force brutale n'ont disparu du temps moderne et ne disparaîtront du temps futur, et quant au machinisme, c'est moins son développement que la cause qui l'a fait naître et l'effet qu'il produit qui caractérisent notre époque. Si l'on voulait pousser à fond l'analyse et préciser en quoi le temps moderne se distingue, *sub specie laboris*, des temps antérieurs, peut-être devrait-on indiquer avant tout l'intensification de la production. La production plus intense a été rendue nécessaire par les besoins multipliés et les jouissances accrues, l'homme cherchant naturellement le bien-être et même le plaisir ; mais cette intensification ne peut se faire que par le travail libre, le travail servile produisant l'effet radicalement contraire ; ce travail libre à son tour engendre la machine qui permet de produire davantage en peinant moins ; et la machine qui coûte cher n'est possible elle-même que par l'épargne, la capitalisation et le capitalisme ; d'autre part le travail libre qui favorise les laborieux et les habiles défavorise les autres, et ainsi le fossé s'approfondit entre les riches et les pauvres, d'où éventualité de la lutte des classes et nécessité d'un grand effort de concorde et de coopération synergique pour maintenir l'activité et la prospérité économiques. Voilà au fond en quoi consiste le travail moderne, et ce qui fait sa grandeur et sa difficulté.

Ceci devrait être bien compris, car il n'y a rien de tel que de comprendre pour apprécier les choses avec philosophie. Toute société, toute race, tout siècle, toute civilisation a eu à choisir entre deux partis : la production intensifiée, impliquant accroissement de bien-être général, mais inégal par le travail libre et l'égalisation impliquant au contraire travail contraint, bien-être diminué et production ralentie. Heureusement notre Occident s'est jusqu'ici prononcé pour le premier parti, mais rien ne dit qu'un jour il ne se laissera pas séduire, comme l'Orient slave, par

le second, et c'est contre ce possible qu'il importe de maintenir dans les âmes le goût de la liberté et de la justice, qui sont dynamiquement inégalitaires, aussi le goût du bien être, du plaisir, du luxe même, et enfin aussi le goût de la bienveillance, qu'on l'appelle solidarité, fraternité, amour ou synergie, peu importe. Le jour où les passions contraires de haine, de tristesse, de restriction, d'envie et de violence l'emporteraient, c'en serait fait de ce que nous appelons la civilisation.

Encore un ouvrage d'importance, celui de M. Galéot : **Les systèmes sociaux et l'organisation des nations modernes**, mais qui est de discussion théorique plus que de documentation objective. Entre les deux systèmes extrêmes, qu'il désapprouve, anarchisme absolu et étatisme absolu, l'auteur propose une organisation rationnelle expérimentale de la vie nationale, qui comprend le rétablissement de la monarchie dans le domaine politique et le contrôle de la production et de la répartition dans le domaine économique. Une telle organisation ne peut se réaliser que par l'autorité et la hiérarchie, et c'est pourquoi l'auteur est très défavorable à la liberté et à l'égalité, qu'il considère comme des formes atténuées ou latentes de l'anarchisme. Et sans doute l'anarchisme n'est que l'exagération de la liberté, mais l'exagération de l'autorité n'est elle pas par contre le despotisme? La vérité c'est que liberté et autorité sont parallèlement et alternativement légitimes, comme anarchisme et despotisme sont également dangereux et odieux ; c'est, en outre, que la liberté a beaucoup moins de chances de conduire à l'anarchie que l'autorité à la tyrannie, et que, dans une société bien ordonnée, c'est la liberté qui doit être le moteur principal et l'autorité le frein occasionnel et même exceptionnel ; c'est enfin que toutes les organisations humaines sont complexes et vivantes et qu'elles ont besoin d'être harmonisées, parce que complexes et revivifiées, parce que corruptibles, et que dans cette œuvre d'harmonisation et de vivification les mêmes forces de liberté et d'autorité jouent encore leur rôle, mais toujours dans le même ordre, la liberté d'abord et l'autorité ensuite ; l'harmonie spontanée vaut mieux que l'harmonie imposée, et la santé naturelle est préférable à l'arsenal des drogues pharmaceutiques. Tout ceci paraîtra le comble de la banalité, mais ne sera peut-être pas autant du goût de l'auteur, et pourtant c'est bien à cette conclusion qu'il arrive impli-

citement quand il oppose l'ordre français véritablement humain au faux ordre allemand, car celui-ci n'est pas tant à base d'anarchie et de désordre que d'ordre exagéré et de kaiserisme brutal.

**Auguste Blanqui, patriote et socialiste français,** la précaution est significative qu'a prise M. Alexandre Zévaès de faire suivre de ces deux épithètes le nom de son héros ; et en effet, il n'est pas mauvais de rappeler à nos extrémistes qui se croient obligés de cracher sur la patrie que leurs aînés ne séparaient pas le réel français de l'idéal révolutionnaire. La Commune de 1871, dont ils jonglent si volontiers, a été avant tout un accès de nationalisme exaspéré, et entre parenthèses cela aurait dû rendre les hommes du 4 septembre indulgents pour leurs imitateurs du 31 octobre dont fut Blanqui, en tête, et pour ceux du 18 mars dont il aurait été, s'il ne s'était pas trouvé sous les verrous pour cause justement du 31 octobre. On sait que le vieux conspirateur fut alors réclamé par ses amis, et que c'est le maladroit refus de Thiers de procéder à un échange qui fut cause de l'exécution des otages ; en révolution sottise et crime vont souvent ensemble et se provoquent tour à tour. Ce déplorable malentendu est, à vrai dire, ce qu'il y a de plus saillant dans la vie de Blanqui, « l'Enfermé », comme le qualifie Gustave Geffroy, ayant passé presque toute son existence dans les prisons. Pour cela, d'ailleurs, on peut trouver qu'après le gros volume de Geffroy sur ce Vieux de la Montagne, il n'était guère besoin d'un second gros volume de M. Zévaès, et espérer qu'un nouvel haschichin ne viendra pas nous gratifier d'un troisième gros volume. Ce serait trop. Au surplus, il convient de dire que tous ces maniaques de l'émeute et de la conspiration sont des fous dangereux, qu'ils sont absolument inutiles au progrès social, et que le plus humble des savetiers ou des vidangeurs a droit à plus d'estime et de reconnaissance de la part de ses semblables que tous les Blanquis réunis du fakirisme révolutionnaire, tant national qu'international.

M. Th. Ruyssen est un des personnages les plus marquants du pacifisme ; aussi se doit-on de lire son livre **De la guerre au droit** pour savoir en quoi consiste sa doctrine. A ne rien céler, ce travail de recherche est indispensable, car sous la bannière pacifiste marchent les types les plus divers, depuis le tolstoïen désintéressé jusqu'au très intéressé agent de l'ennemi. Les

pacifistes ne se rendent pas assez compte de la mauvaise humeur qu'ils provoquent chez ceux qui ne font pas partie de leur petite chapelle. Leur manie de croire qu'eux seuls aiment la paix, cherchent la paix, protègent la paix, et qu'en dehors d'eux il n'y a que buveurs de sang et fendeurs de crânes, est tout ce qu'il y a de plus impatientant. De même leur autre manie, jadis, de croire que c'était à eux, à leurs banquets et à leurs parlottes, qu'était dû le maintien de la paix. Plus exaspérante encore était leur habitude de condamner toute guerre, sans distinguer entre celle de défense et celle d'attaque, et leur façon, en énervant l'idée de lutte, de préparer inconsciemment la défaite des honnêtes gens attaqués, pour le plus grand profit des bandits attaquants. Ceci nous ne le pardonnerons jamais à certains amis de M. Ruyssen, et ce n'est pas leur masque de pacifiste qui nous donnera le change. Contre leurs niaises ou équivoques lamentations il faudra maintenir la beauté de la guerre d'indépendance, quelque violente et sanglante qu'elle puisse être ; un peuple qui perdrait la notion du grand et juste héroïsme tomberait au-dessous du peuple de proie, car la lâcheté est plus vile encore que la brutalité. Mais, ceci dit, on est heureux de voir que tous les pacifistes n'en sont pas là, et que chez M. Ruyssen, notamment, on trouve le bon sens le plus politique joint à l'amour de la paix le plus sincère ; assurément les quelques passages impatientants aussi qu'on lisait avant la guerre sous sa signature venaient de la nécessité où il se trouvait de maintenir un peu de cohésion dans une troupe aussi bigarrée, et aussi d'obtenir quelque marque de bonne volonté chez les pacifistes étrangers, surtout chez les Allemands. Sa peine était vaine, d'ailleurs, et dans un des derniers numéros de *La Paix par le droit* il donne d'intéressants renseignements sur le chauvinisme de derrière la tête de tous ces pacifistes d'outre-Rhin ; la paix, pour eux, avant 1914, c'était uniquement le *statu quo*, le maintien sous le joug de tous les asservis, et nul doute que si le coup de 1914 avait réussi, toute l'Allemagne se fût réveillée le lendemain plus pacifiste que jamais et plus désireuse de maintenir la paix telle qu'elle nous l'aurait imposée. De ces pacifistes boches, dit M. Ruyssen, « nous n'en avons jamais rencontré un seul, je dis pas un, qui consentît à reconnaître publiquement qu'en annexant contre son gré l'Alsace-Lorraine, l'Allemagne avait commis à la fois une faute morale et une erreur politique

qui devait être effacée ». L'aveu est vraiment à retenir. Que les pacifistes français ne ressemblent donc pas à leurs correspondants allemands; qu'ils admettent, tout en aimant la paix, la grandeur de la guerre juste, qu'ils s'abstiennent de pleurnicheries sur les films de guerre qui, bien choisis, peuvent être une grande cause d'exaltation morale, et même, durement choisis, peuvent habituer à l'héroïque mépris de la mort, et ils seront parfaits; mais alors, étant comme nous tous, ils n'auront plus besoin de leur étiquette; est-ce que nous nous déclarons à tout bout de champ pacifistes, nous autres?

Memento. — Cardinal Bourne : *Message au peuple anglais sur les problèmes sociaux de l'après-guerre*, Bloud et Gay. Le document n'est pas d'actualité, puisqu'il date de 1918, mais on a bien fait de le traduire; il ressemble d'ailleurs aux mandements épiscopaux des autres pays. La traduction est précédée d'un essai intéressant de M. l'abbé Vanneufville sur le Cardinal Bourne et le catholicisme en Angleterre. — Jacques Rocafort : *Les Résistances à la politique religieuse de Pie X*, Victorion frères. Nos catholiques à nous ne sont pas, semble-t-il, d'esprit aussi large; les petites et âpres hostilités entre orthodoxes d'action intégrale et orthodoxes d'action libérale, dont M. Rocafort se fait l'historien après en avoir été le combattant, sont à décourager vraiment toutes les sympathies. Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots! — Henri Landier: *Ce qu'est le Parti socialiste*, Lib. de l'Humanité. Bon exposé de l'organisation du parti. — Léon Blum : *Commentaires sur le Programme d'action du Parti socialiste*, Lib. de l'Humanité. Discours un peu ancien, 21 avril 1919, mais intéressant. Seulement, c'est de la politique plus que de la science sociale. — Luc Dutemple et Charles Faurlane : *Les Semailles sanglantes*, Société mutuelle d'éditions. Encore de la politique, et du même côté. Les auteurs sont très sévères pour le patriotisme qui provoque aux guerres, mais n'y a-t-il pas des guerres en ce moment même provoquées par les antipatriotes? Il est vrai que les bolchévistes russes sont peut-être au fond aussi chauvins et xénophobes que les tsaristes. — Taëd : *Cadavres et maximes, philosophie d'un revenant*, Edition de Les Forgerons. Pacifisme, toujours, noble quoique aigre. — *La Paix par le Droit*. Les numéros de cette revue sont toujours à lire. M. Prudhommeaux a raison d'insister sur la considérable et efficace activité du Conseil exécutif de la Société des Nations pendant ses quatre premiers mois d'existence. Et M. Othon Guerlac n'a pas tort, certes, de critiquer le livre de M. Keynes; les pires ennemis de la Société des Nations sont ceux qui ne tiennent aucun compte ni des injustices passées à réparer, ni des ini-

quités futures à prévenir. A propos de Société des Nations, on lui cherche un drapeau, et il paraît que l'excellent Kaiser, cet homme était universel, en avait composé un, une grande croix blanche sur fond rouge avec, au centre, un soleil rayonnant et, tout autour, des étoiles, sans quoi on eût pu vraiment confondre avec le drapeau suisse. D'autres ont proposé un drapeau tout bleu, ou un drapeau blanc avec un soleil orange et des étoiles jaunes, ou un drapeau à sept bandes parallèles couleurs du prisme arc-en-ciel. Le concours reste ouvert. M. Gaston Moch a une idée ingénieuse : un drapeau blanc, dont le canton changerait suivant chaque nation ; le canton, on le sait, c'est le quart supérieur du drapeau, le drapeau commercial anglais est rouge à canton Union Jack ; le drapeau Société des nations anglais serait blanc à canton Union Jack, le nôtre serait blanc à canton tricolore, et ainsi de suite.

HENRI MAZEL.

## *SOCIÉTÉ DES NATIONS*

Les Gazettes. — Attitude des syndicalistes et des socialistes. — Les affaires de la Sarre et de Dantzig.

*Don Quichotte* dit : la Société des nations « n'existe que sur le papier » (1). L'*Action Française* est du même avis. Elle ne manque pas une occasion de tourner en ridicule « la plus utopique des inventions modernes » (2), dont le travail « et quel travail ! » coûte cher et n'a pas rapporté grand'chose jusqu'ici, « sauf les 300.000 francs annuels du citoyen Albert Thomas ». Un autre jour l'*Action Française* revient à de meilleurs sentiments. Le Bureau International du Travail, dit-elle, « fait surtout une œuvre de documentation. Œuvre qui ne sera pas inutiles, d'ailleurs, si vraiment il nous révèle les conditions du travail dans le monde en général et dans la République des soviets en particulier » (3). L'*Humanité* fait campagne avec le journal royaliste — mais plusieurs sons de cloche se font entendre dans le journal socialiste. Cependant M. Aulard ajoute à son manuel d'instruction civique « tout un chapitre sur les devoirs envers la Société des nations » (4). L'*Ere Nouvelle* est un des journaux français (5) les plus dévoués à « la patrie nouvelle », dont M. Aulard est un des fervents défenseurs. « On a eu beau l'accabler, dit-il, sous le poids du ridicule d'abord, puis sous le poids de l'indifférence et

(1) *Don Quichotte*, 19-8-20.
(2) *Action Française*, 25-8-20.
(3) *Id.*, 11-8-20.
(4) *Ere Nouvelle*, 27-6-20.
(5) *Le Journal des Débats* semble marquer beaucoup d'intérêt à la Société.

du silence, on a eu beau lui refuser, dans le fameux pacte, l'organe vital de sanction, elle vit cependant, et, sans bruit, au milieu de l'insouciance publique, elle commence à remplir sa fonction (1). » M. Aulard a été bien inspiré de compléter son manuel, puisque les enfants sont l'opinion publique de demain. Reste à savoir comment les pédagogues expliqueront ce chapitre aux enfants et comment seront complétés dans les autres pays les manuels d'instruction civique. Quant à l'organe vital de sanction, il a été prévu par le pacte. Une précédente chronique a donné quelques précisions sur la double arme économique et militaire.

M. Aulard est bien sévère pour « l'insouciance publique ». On parle beaucoup de la Société dans **les Gazettes**. On la critique, on la bafoue, on l'invoque, on lui donne des conseils. Sont-ce là des signes d'insouciance ? Ses adversaires doivent trouver que pour une invention utopique, qui n'existe que sur le papier, et qui n'est pas encore vieille d'un an, elle fait bien du bruit dans le monde. Ce qu'il faudrait souhaiter, ce n'est pas qu'on en parle davantage, mais un peu moins à la légère. Les passions et l'esprit de parti (sans compter l'esprit des académiciens) font que souvent bonnes et mauvaises volontés se rejoignent dans une confusion regrettable. M. Capus a imaginé un dialogue entre MM. Clemenceau, Wilson et Lloyd George (2). L'attitude et la pensée essentielle des trois personnages sont esquissés en quelques traits sûrs et narquois. Par malheur, les personnages tiennent de singuliers propos. La partie historique du dialogue ne correspond pas assez à la partie psychologique. S'adressant à M. Wilson, M. Clemenceau dit : « Vous avez voulu que le traité dépendît de la Société des nations, tandis que c'est la Société des nations qui aurait dû dépendre de lui. » En fait, le traité ne dépend de la Société que pour l'application de quelques clauses. « Ceux qui élaborèrent la Société des nations, a dit M. Balfour aux Communes, n'imaginèrent jamais qu'ils auraient à réorganiser l'Europe. Ils pensaient que, l'Europe une fois réorganisée, la Société entrerait en action et veillerait à ce que l'ordre fût maintenu » (3). Continuant à faire parler M. Clemenceau, M. Capus dit : « Pour qu'il y ait une Société pacifique des nations,

(1) *Journal des Débats*, 8-8-20.
(2) *Gaulois*, 20-8-20.
(3) *Times*, 18-6-20.

il faut que les Nations aient déjà renoncé à la guerre », ce qu'on pourrait traduire ainsi : J'irai dans l'eau quand je saurai nager. A la fin du dialogue, M. Clemenceau regrette que la Société des nations n'ait pas été « tout de suite une force organisée », mais il se félicite qu'après avoir « voulu devenir trop vite une puissance », elle ait « découvert sa faute » et se soit « soumise à la loi naturelle de la progression ». M. Clemenceau devait être un peu fatigué (s'il l'est jamais) quand il a tenu ces propos, ou peut-être se proposait-il de déconcerter M. Wilson (si c'est possible) et les lecteurs du *Gaulois*. Quant à M. Lloyd George, il se réveille tout à coup pour déclarer : « J'avais la certitude absolue, la certitude anglaise, que votre plan était voué à un échec complet. » M. Lloyd George est très capable d'avoir lâché cette franche déclaration, mais il doit avoir eu soin de la corriger peu après par une autre. Dans son dernier discours aux Communes il a dit :

Après tout, la Société des Nations a, jusqu'à un certain point, de très grandes obligations envers le gouvernement actuel, en raison de la politique suivie par ce gouvernement. La Société des nations ne figurerait pas dans le traité si le gouvernement actuel ne lui avait pas donné son appui. Lorsque ce gouvernement jugera qu'il est désirable de faire intervenir la Société des nations, il sera certainement le premier à donner son appui à une proposition de ce genre. En réalité, le gouvernement britannique, qu'on suppose hostile à la Société des nations, est le soutien de cette société.

De nombreux faits pourraient justifier cette déclaration.

Certes, la Société prête le flanc aux critiques, mais elles seraient moins nombreuses si l'on examinait les choses de près. L'*Œuvre* (1) aurait voulu « l'institution d'une autorité supérieure aux Etats, capable d'assurer la justice sur les ruines de cette notion périmée et néfaste de la souveraineté, qui n'est que le nom savant de la force et la traduction du *Faustrecht* ! » ; elle aurait voulu « une véritable Société des nations plus puissante que les Etats, dégagée de l'emprise des gouvernements ». Cette conception de la souveraineté est singulière, et on ne voit pas comment l'*Œuvre* se représente le fonctionnement d'un Super-Etat. Ceux qui élaborèrent le pacte examinèrent un projet de Super-Etat et le reconnurent d'exécution impossible.

Quand M. Aulard parle « d'une République universelle... qui

(1) *L'Œuvre*, 23-8-20.

serait la vraie Société des nations » (1) et que M. Séailles dit : « Entre la Société des nations et l'internationale, entre l'institution légale et les mesures révolutionnaires il faut opter (2) », ces auteurs se représentent certainement des choses précises, mais le lecteur est comme saint Thomas, qui voulait voir et toucher du doigt. Le désordre est grand dans le camp socialiste, mais pas plus qu'ailleurs dans le monde et il faut distinguer les Internationales, puisqu'il y en a plusieurs, la IIe et la IIIe, sans compter celle qui est entre deux chaises et la syndicaliste, qui est divisée.

On a vu à Washington (oct. et nov. 1919) et à Gênes (juin-juillet 1920) les délégués des ouvriers et marins discuter avec les délégués des patrons, des armateurs et des gouvernements sous l'égide du Bureau International du Travail. *L'Humanité*, à qui la Société des nations n'inspire ni confiance ni sympathie, a cependant publié (3) le projet de convention relatif à la journée de 8 heures et à la semaine de 48 heures dans la marine. Elle l'a fait peut-être pour être agréable à la Fédération des marins du commerce. « Par 48 voix contre 25, dit-elle, la Conférence de Gênes a adopté, à ce sujet, le texte suivant, qui servira de base au Congrès International que les marins doivent tenir prochainement. » Les lecteurs de l'*Humanité* ont dû se demander pourquoi un projet discuté et « adopté » à Gênes devait être remis en discussion peu de temps après ? En réalité, 48 voix se prononcèrent en faveur du projet et 25 contre : les 2/3 n'étant pas atteints, le projet ne fut pas « adopté » par la Conférence de Gênes. On sait que cet échec est dû aux armateurs et délégués du gouvernement britanniques.

Après les marins, les mineurs, réunis en congrès à Genève, ont montré qu'ils étaient disposés à collaborer avec la Société des nations. M. Albert Thomas a pris la parole au nom du B. I. T., dont le double souci, a-t-il dit, est de relever les conditions internationales des unions ouvrières tout en veillant à la production générale en tant qu'elle intéresse la collectivité. A la fin du congrès, les mineurs ont emis le vœu « que soit institué à bref délai un bureau international de répartition des combustibles, mine-

(1) *Ere Nouvelle*, 16-8-20.
(2) *Id.*, 19-8-20.
(3) *Humanité*, 2-8-20.

rais et autres matières premières indispensables à la reprise de la vie économique de tous les peuples» et demandé «que le B. I. T. prenne en considération particulière cette revendication urgente... et lui confie le soin de la résoudre au plus tôt, en accord avec le comité exécutif des mineurs et le concours des organisations de la Société des nations ». Cette motion a été votée à l'unanimité. On voit que **le syndicalisme** et la Société des nations entretiennent d'assez bonnes relations. La presse dite bourgeoise a mis beaucoup de temps pour voir la chose et en comprendre la signification. Elle a commencé par mettre tout le monde dans le même sac, socialistes, bolchévistes, syndicalistes, au cours même du congrès. Maintenant elle félicite M. Jouhaux, lequel était présent à Genève, aux côtés de M. Bartuel (et de M. Alb. Thomas). Il faut ajouter qu'après avoir fait appel à la collaboration de la Société des nations, le congrès des mineurs a voté le principe de la grève générale mondiale « en cas de politique militaire agressive », parce que, « seule, s'inspirant du passé, la Fédération internationale des mineurs peut assurer la paix du monde». Il y aurait plusieurs remarques à faire là-dessus, mais je dois rester dans ma vitrine. Les Allemands, qui s'étaient dérobés dans les précédents congrès, votèrent la grève générale.

Après les marins et les mineurs, voici les ouvriers agricoles. Ils constituent en ce moment leur Internationale à Amsterdam, où leur premier congrès s'est réuni le 17 août. Parmi les propositions présentées au congrès il y a : l'application à l'agriculture des résolutions de la conférence de Washington. La prochaine conférence du B. I. T. sera consacrée aux ouvriers agricoles.

Voilà pour le syndicalisme. Maintenant les **socialistes**. Ce terme est si chargé et surchargé de significations, il a été tellement tiraillé dans tous les sens que Moscou rendrait un véritable service à la langue française, aux militants, aux chroniqueurs, au monde entier, en décrétant que les membres de la IIIe Internationale s'appelleront désormais carrément bolchévistes, ou communistes. Il est temps qu'aux choses nouvelles correspondent des termes nouveaux, si l'on veut en finir avec l'équivoque. Comme à Gênes, les marins anglais, à Genève les socialistes français et belges de la IIe Internationale arrachèrent à leurs camarades allemands un aveu de culpabilité et de responsabilité dans la guerre. Le fait n'est pas sans importance pour les relations futu-

res entre peuples. En outre, le congrès s'est déclaré favorable au principe de la Société des nations, à certaines conditions :

Le devoir actuel est de prendre la tête de tous les éléments pacifistes et travailleurs pour lutter contre l'impérialisme et le militarisme. Cette lutte n'est pas contradictoire avec la collaboration des prolétariats à la Société des nations. La Société des nations ne peut être une garantie efficace de la paix qu'à la condition d'être un organisme international démocratique, comprenant toutes les nations (1) sans exception et pourvu des moyens de contrôle et de sanction qui permettront de poursuivre, par la création d'une force de police internationale, le désarmement universel des peuples sur terre, sur mer et dans les airs.

L'*Humanité* a commenté les travaux de ce congrès avec négligence et mauvaise humeur. Pour une partie de la presse bourgeoise, IIe et IIIe Internationale, c'est bonnet rouge et rouge bonnet (2).

Tandis que se votaient motions et résolutions et que la 8e réunion du Conseil de la Société avait lieu à Saint-Sébastien (du 30 juillet au 6 août), pour s'occuper notamment du blocus économique, des armements et des mandats, l'Allemagne et la Russie causaient de gros embarras à la Société. Il est assez difficile de savoir exactement ce qui s'est passé dans la Sarre, qui n'est pourtant pas très éloignée, surtout au temps du téléphone avec ou sans fil. Il n'est pas douteux que la propagande pangermaniste a essayé de fomenter des troubles. Même l'*Humanité* l'a reconnu. Mais elle ajoute : « Il est non moins certain que la classe ouvrière du bassin a manifesté depuis longtemps son mécontentement vis-à-vis de certaines méthodes de l'Administration « internationale » et que ce mécontentement a été justifié (3). » Il faudrait des précisions. D'autre part, le Gouvernement allemand aurait protesté auprès de la commission de la Sarre contre l'accusation qu'il aurait soutenu financièrement la grève. Il y a là une équivoque. Le gouvernement allemand n'a peut-être pas soutenu la grève, mais il a soutenu la propagande. En outre, le Gouvernement allemand a fait une démarche à la Consulta pour protester contre l'action française dans la Sarre. Cette démarche est une manœuvre maladroite tendant à diviser les Alliés. Mais, au

(1) Les Scandinaves feront une proposition dans le même sens à la première assemblée de la S. D. N. à Genève.
(2) *Temps*, 6-8-20.
(3) *Humanité*, 19-8-20.

point de vue international, s'il y a propagande française dans la Sarre, sous le patronage de l'autorité internationale, on ne voit pas pourquoi il n'y aurait pas aussi propagande allemande, puisqu'il doit y avoir plébiscite. Seulement il y a propagande et propagande. C'est à la Commission internationale de faire régner l'ordre et la justice. Son président se trouve dans une situation délicate, étant Français. Il semble s'être acquitté au mieux de ses difficiles fonctions : « La situation était complètement établie au bout de 48 heures (1). » Ainsi la Société des nations a fait respecter son autorité dans la Sarre. Il semble que ce soit grâce à l'appui de troupes françaises. En attendant que la Société ait son armée, il faut bien que les différents Etats fassent donner leur garde sur les points où les appelle leur intérêt national. A l'avenir des commentaires inexacts et qui nuisent au bon renom de la Société seraient évités, si la Société voulait bien fournir à l'opinion des renseignements autorisés — mais peut-être m'ont-ils échappé.

Les troubles de **Dantzig** durent depuis longtemps. Le *Journal* du 6 août dit : « Les officiers et les soldats polonais et britanniques isolés sont continuellement molestés dans les rues par des bandes de dockers et d'ouvriers allemands armés de gourdins et de couteaux. » Ce même jour le *Populaire* annonce que Varsovie « va tomber ». Quelques jours auparavant, déjà, une foule d'ouvriers avait tenté d'empêcher le départ du train pour Varsovie. L'affaire de Dantzig a des traits communs avec celle de la Sarre : agitation ouvrière et manigances allemandes. Le 16 août, le *Times* apprend que sir Reginald Tower s'oppose au débarquement des munitions destinées à la Pologne. L'opinion s'étonne, s'irrite ou applaudit, et s'égare. Malheureusement on la laisse s'égarer. L'opinion accuse pêle-mêle l'Angleterre et la Société des nations, l'Allemagne et Moscou. La presse française tout entière est persuadée que Dantzig a été confié à la Société des nations dont sir Reginal Tower est le haut fonctionnaire. Celui-ci explique à des journalistes qu'il craint des désordres, si l'on débarque du matériel pour la Pologne, et que les moyens dont il dispose ne lui permettent pas de faire face à ces désordres. Les « milieux officiels » se taisent et les journaux parlent, sans se gêner, des « compromissions avec les Allemands » du « fonctionnaire de la Société des nations ». Le 21 août, le *Temps* dit : « L'opinion des milieux

(1) *Ere Nouvelle*, 20-8-20.

officiels paraît être qu'on ne saurait prendre de décision utile sur ce point tant que les résultats de la conférence de Minsk ne seront pas connus. » Il est incompréhensible que les « milieux officiels » laissent courir de semblables nouvelles et que les lecteurs s'en contentent. Enfin, Varsovie étant sauvée, tout s'explique. Le 26, le *Temps* nous informe que M. Millerand, au nom de la conférence des ambassadeurs, rappelle à sir Reginald Tower que le traité de Versailles reconnaît à la Pologne le droit d'utiliser le port de Dantzig et le prie de faire respecter ce droit par les moyens dont il dispose. Entre temps on lui a envoyé des navires de guerre. Et le *Temps* ajoute :

Les attaques contre la Société des nations à l'occasion du rôle joué à Dantzig par sir Reginald Tower reposent sur un malentendu. Sir Reginald Tower est actuellement à Dantzig un fonctionnaire des Alliés, qui l'ont désigné pour ce poste en 1919. Jusqu'à la constitution de la ville libre de Dantzig, il administre la ville et les territoires de Dantzig au nom des principales puissances alliées et associées. D'autre part, la Société des nations, ayant à préparer l'établissement du régime futur de la ville libre de Dantzig et n'ayant pas voulu créer un fonctionnaire à côté de l'administrateur désigné par les Alliés, a nommé Sir Reginald Tower haut commissaire avec mission d'élaborer la constitution de la ville libre. Tant que cette constitution n'est pas en vigueur, la Société des nations n'a rien à voir avec l'administration de Dantzig où Sir Reginald Tower agit comme mandataire des Alliés.

Il y avait donc malentendu. Il est permis de regretter que la Société des nations n'ait pas dégagé plus tôt sa responsabilité.

FLORIAN DELHORBE.

## QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

*La Guerre en Orient.* — G. Sarrail : *Mon Commandement en Orient*, Flammarion. — Fr. Charles-Roux : *L'Expédition des Dardanelles au jour le jour*, Colin. — Torau-Bayle : *La Campagne des Dardanelles*, Chiron.

**La Guerre en Orient**, telle que nous l'avons poursuivie en 1915 et au cours des années suivantes, restera un sujet de réflexions, mêlées de regrets et d'amertume. Elle n'a pas contribué à accroître notre prestige, car, pour la première fois, nous avons inspiré à des Orientaux le sentiment qu'ils pouvaient lutter à armes égales avec nous. La guerre s'est rallumée d'ailleurs au lendemain d'une paix boîteuse. Mais ceci est une autre affaire, dont nous ne

sommes pas près de voir le terme ; et il n'est pas temps d'épiloguer à son sujet. A mesure que les événements nous seront mieux connus, on se rendra compte de plus en plus que conduite avec vigueur, dès l'origine, la guerre en Orient aurait abouti rapidement à la mise hors de jeu de l'Autriche et de la Turquie ; elle aurait interdit à la Bulgarie de se retourner contre nous ; elle aurait enfin épargné à la Russie les convulsions où elle se débat encore à l'heure actuelle. Mais les deux organes qui dirigeaient la guerre, chacun suivant des vues particularistes, je veux parler du Gouvernement anglais et du Grand Quartier Général français, dont l'action s'exerçait alors sans aucun contrôle, ont poursuivi avec une obstination que rien n'a pu redresser la pratique des petits paquets. Ce système, condamné de tout temps, mais si commode pour une direction qui hésite entre deux voies différentes, ne pouvait aboutir qu'à de cruelles et humiliantes déceptions, en usant nos forces. Les Alliés, Anglais et Français, ont laissé, sans aucun profit, en huit mois, 325.000 hommes sur le glacis d'Atchibaba, au seuil des Dardanelles. Si des militaires avaient fait une telle consommation d'existences humaines, dans des conditions aussi évidentes d'impéritie, il n'y aurait pas eu assez de sévérité dans nos codes pour le leur faire expier. Mais ce sont des gouvernements civils qui ont exigé, accepté et entretenu ce sacrifice à petit feu d'une troupe de héros, jetés en enfants perdus sur des falaises dont la possession ou la non-possession comptait d'autre part pour bien peu dans les préoccupations de la Haute Direction militaire. Celle-ci, livrée à elle-même, se serait d'ailleurs bien gardée de distraire une escouade du théâtre étroit où elle restait hypnotisée. Il y a des grâces d'état, il faut croire, pour certains politiciens, par le temps qui court.

Je profite de la publication de trois ouvrages se rapportant à la guerre en Orient : **Mon Commandement en Orient**, par le général Sarrail ; **L'Expédition des Dardanelles au jour le jour**, de M. Fr.-Charles-Roux ; **La Campagne des Dardanelles**, de M. Torau-Bayle, pour essayer de montrer ce qu'a été cette guerre et ce qu'elle aurait pu être avec une direction plus énergique, — moins apeurée, moins tremblante pour ses responsabilités immédiates. Alors qu'en Egypte, en Angleterre, pour parer au péril imaginaire d'un débarquement ennemi sur les côtes, qu'en France même, tous les fronts étaient congestion-

nés, on n'opérait qu'au compte-gouttes, soit aux *Dardanelles*, soit, dans la suite, à Salonique.

Une intervention de grande envergure en Orient, — et j'entends par ce terme tout ce qui constituait l'aile droite de notre dispositif, — aurait eu rapidement de grandes conséquences. Notre système des petits paquets a joué pour la première fois au mont Lovcen, où, dès les derniers mois de 1914, nous avons envoyé une poignée d'hommes et quelques pièces de 155 m/m pour bombarder Cattaro. Timide tentative qui cessa, dès que les Autrichiens eurent fait venir un de leurs cuirassés de Pola. Celui-ci put accourir tranquillement, malgré la maîtrise de la mer qu'exerçait nominalement le vice-amiral Boué de Lapeyreire, chef de notre armée navale, et après s'être mis à la bande pour augmenter l'angle de tir de ses pièces, il rendit rapidement intenable à nos artilleurs le séjour du mont Lovcen. Il y avait là, cependant, une intéressante tentative pour chercher la gauche de l'armée serbe et travailler en liaison avec elle. Les experts, envoyés sur les lieux, demandaient une vingtaine de mille hommes pour assurer cette liaison. Cette suggestion fut repoussée avec terreur. Mais pour témoigner aux Serbes qu'on était résolu à leur venir en aide, cette poignée d'hommes — une centaine environ — fut dirigée sur Salonique, sous un déguisement de débardeurs, avec leurs canons en caisse. De là, le détachement gagna Belgrade. Si on ajoute une mission de médecins, ce fut tout l'appui que nous prêtâmes aux Serbes jusqu'au moment où ils furent chassés de leur pays par l'invasion, en novembre 1915. Ce fut une faute très lourde.

Nous ne sûmes pas davantage saisir l'occasion, plus tard, lorsque les Serbes eurent mis en déroute l'armée autrichienne du général Potiorek. La menace russe sur les Carpathes hypnotisait à ce moment l'état-major autrichien. Les Serbes, réduits à leurs propres forces, ne pouvaient songer à poursuivre leur succès sur le territoire ennemi. Eussions-nous eu, à ce moment, un petit nombre de divisions françaises et anglaises (mettons au total : 6) pour appuyer l'armée serbe, à coup sûr l'armée autrichienne se fût trouvée en fâcheuse posture (1). La Turquie se trouvait hors de jeu et la Bulgarie ne serait pas entrée en guerre. Ce ne sont

(1) Je ne fais que reproduire ici l'opinion du général Girodon, un de nos plus jeunes officiers généraux, tué à la bataille de la Somme, après avoir eu un rôle glorieux aux Dardanelles.

pas des opinions après coup que j'exprime ici ; ce serait trop facile. Le général Sarrail écrivait en avril 1916 : « L'offensive, dans la force même du terme, est uniquement réalisable sur le front balkanique. » Qu'on se reporte à mes modestes chroniques, écrites pendant la guerre, on reconnaîtra que j'ai toujours indiqué que le point sensible du dispositif ennemi se trouvait hors de France.

Mais l'enthousiasme ne fut-il pas général parmi nous lorsqu'on apprit qu'une expédition allait être conduite contre la Turquie ? Qui aurait pu croire, à ce moment, qu'une tentative, dont les conséquences pouvaient être si heureuses, serait conduite avec une présomption aussi insensée, avec une méconnaissance aussi grande de la valeur et des ressources de l'adversaire et avec une obstination dans l'erreur, qui reste aujourd'hui encore incompréhensible. Et la même erreur devait se perpétuer à Salonique : insuffisance de moyens, incertitude dans les conceptions, divergence de vues entre alliés, pas d'unité de commandement, etc.

§

Je ne connais pas le général Sarrail ; je ne l'ai jamais vu. Je n'ignore pas que les actes de son commandement à Salonique ont été très discutés. Il me semble cependant qu'on lui doive une certaine reconnaissance pour avoir posé comme condition de son acceptation au commandement du Corps expéditionnaire d'Orient : 1° qu'il serait constitué une armée dite Armée d'Orient; 2° qu'il ne serait pas, comme l'avaient été les généraux d'Amade et Gouraud, sous les ordres de généraux anglais ; 3° qu'il ne quitterait la France qu'en même temps que les divisions de renfort. Si nos chefs militaires avaient tous fait preuve d'autant de caractère vis-à-vis des hommes politiques qui étaient au gouvernement, bien des erreurs eussent été évitées. Le général Sarrail formulait ces exigences dans l'intérêt supérieur de son pays, en risquant sa fortune militaire. Combien d'autres, qui se sont toujours posés dans une attitude de désintéressement, n'ont jamais obéi qu'à leurs intérêts mesquins! Son livre, s'il ne peut être accepté sans réserves, puisqu'il s'agit d'une défense de ses actes personnels, et que pour se défendre il ne craint pas d'attaquer ses adversaires, avec une vivacité toute juvénile, son livre, dis-je, est extrêmement savoureux. Il donne une idée, certes, assez exacte, des embarras qui lui ont été suscités et de la manière cavalière

avec laquelle il se dégageait de cet écheveau de tracasseries. Les rieurs, si un tel sujet pouvait en comporter, seraient de son côté.

Mais venons-en à l'**Expédition des Dardanelles.** Jamais expédition, avons-nous dit, ne suscita plus d'enthousiasme et d'espoirs légitimes. Il n'était nullement chimérique de songer, — je ne dis pas à forcer, — mais à faire tomber les défenses des Dardanelles, par l'action combinée de la Flotte et d'un corps expéditionnaire, en consentant de gros sacrifices matériels. Mais il n'est jamais venu à l'idée de ceux qu'animait cet enthousiasme qu'une pareille entreprise serait conduite en mettant contre soi, pendant huit mois, toutes les chances de réussite. Malgré les débats passionnés qui ont eu lieu en Angleterre et la grande publicité donnée aux préparatifs de l'expédition, on est loin d'avoir abattu toutes les cartes sur table, et il est difficile de savoir à qui doit remonter la responsabilité initiale de l'échec. Le général Ian Hamilton, chef de l'expédition, doit en porter la part la plus lourde. Il semble qu'il ait accepté les moyens insuffisants, mis à sa disposition, sans s'être livré à un examen approfondi de la question, comme l'on consent de souscrire à un marché draconien, en ne songeant qu'à l'unique chance qui peut en sortir. Intelligent, spirituel, de commerce agréable, le général Ian Hamilton finit cependant par être universellement exécré de tous les combattants du corps expéditionnaire, et c'est chose vraiment surprenante que son gouvernement ait si longuement tardé à le relever de son commandement. L'affaire de Suvla, sur laquelle il fondait tant d'espoir, non sans raison d'ailleurs, n'est rien d'autre qu'une grève militaire dirigée contre son autorité, devenue purement nominale. Sans doute, s'est-il rendu compte, au lendemain du premier débarquement, que l'entreprise avait irrémédiablement avorté, et que seuls des renforts, en proportion double des forces mises à sa disposition et jugées d'abord suffisantes par lui, seraient capables de modifier la situation. A partir de la mi-mai, c'est-à-dire moins d'un mois après le débarquement, le commandement est dispersé : les chefs de la Flotte sont à Mudros, le chef de l'expédition est à Imbros, sur un yacht, à l'abri des filets ; le chef du corps expéditionnaire français est au Cap Hellés. M. Fr. Charles Roux, si modéré, si circonspect dans ses jugements, a pu écrire dans son journal des événements :

Arrivera-t-on jamais à coordonner complètement les rouages de cette

machine compliquée, qui comprend une armée an aise, une armée française, une escadre anglaise et une escadre française ? Dispersés, mais pourtant pas bien loin les uns des autres, les quatre chefs de ces quatre forces n'arrivent à se réunir qu'à de rares intervalles, après des efforts comparables à ceux qu'il faut déployer pour réunir à dîner, pendant la saison de Londres, les quatre duchesses les plus invitées.

Les gouvernements tolèrent cette situation pendant des mois. Ceux qui ont sauvé la mise et l'honneur, ce sont les exécutants, les combattants. Accrochés à cet arpent de rochers pendant huit mois, sans espoir, car il était clair pour eux que leurs gouvernements ne leur donneraient pas les moyens de bousculer les forces qu'ils avaient devant eux, — on ne restait que pour ne pas perdre la face, — ils ont fait preuve d'une fermeté d'âme et d'un esprit de sacrifice incomparables. Et le jour de décrochage arrivé, ce fut une heureuse fortune pour eux d'avoir à leur tête des hommes de la trempe du général Birdwood et du général Brulard. Ce ne sont cependant pas ces noms qui sont publiquement honorés, lorsqu'on évoque le drame des Dardanelles.

On trouvera dans le journal de M.-Fr. Charles Roux des notes assez complètes sur ce que devint l'action des flottes alliées aux Dardanelles, au lendemain des opérations de débarquement. Voici ce qu'il écrit à la date du 27 mai :

Après le torpillage du *Majestic*, tout ce qui restait en rade comme vaisseaux de guerre, à part deux ou trois contre-torpilleurs, a disparu comme par enchantement. L'exode est maintenant général. La rade, naguère encore encombrée de cuirassés, de transports, de cargos, de torpilleurs, s'est vidée de toute cette flotte. Un moment, cet après-midi, je regardais l'entrée des Dardanelles : au pied de la falaise du cap Hellés se balançait un seul et minuscule torpilleur français, qui sert aux déplacements du général Gouraud. Et le contraste de cet unique et infime bâtiment avec l'énorme force navale, que je me souvenais d'avoir vue là il y a trois jours, m'a paru plus symbolique que ne l'eût été le vide complet. Nous voici au troisième acte de la tragi-comédie. Premier acte : le sous-marin est signalé, les transports et cargos déguerpissent. Deuxième acte : le *Triumph* est coulé, la plupart des bateaux de guerre décampent. Troisième acte : le *Majestic* est coulé, ce qui restait des bateaux de guerre disparaît de la rade. Quel sera le quatrième acte ? Si ce sont les Allemands qui l'écrivent, comme les trois précédents, voici ce qu'il sera : le Gœben ou tout autre raffiot turcoboche descendra le détroit, l'hélice en trompette, viendra s'embosser

dans la rade purgée de toute force navale alliée et bombardera les camps franco-anglais. Les amiraux considèrent, je crois, ce dénouement comme invraisemblable; mais le général Gouraud s'en préoccupe et n'entend pas que cela puisse se produire.

Il fallut, en effet, l'intervention du général Gouraud pour décider qu'une flottille de deux sous-marins et six destroyers resterait au Cap Hellés, tandis que deux cuirassés seraient en permanence à Imbros, d'où ils pourraient rejoindre en trois quarts d'heure.

Le même son de cloche nous est donné par M. X. Torau-Bayle:

Vers la fin de septembre, nous dit-il, hommes et chefs sentaient que la faculté combative des Turcs diminuait. Ceux-ci, en effet, commençaient à manquer de munitions et d'artillerie lourde. L'armée attendait avec impatience la venue de la flotte à l'entrée des Dardanelles. Un fort duel d'artillerie eût épuisé en quelques jours les dernières réserves d'obus des forts turcs... Par crainte des sous-marins, ou par manque d'ordres, elle ne vint jamais.

Le livre de M. Torau-Bayle offre un intérêt particulier pour l'histoire des tractations diplomatiques, si décevantes pour nous, qui eurent lieu en Grèce, en Bulgarie, en Roumanie, au sujet de la campagne des Dardanelles. Certes, nous sommes loin encore de connaître l'histoire militaire de cette campagne dans tous ses détails. Mais déjà la vision devient plus claire.

Nous avons évité de revenir sur l'action de la Flotte, du 18 mars; nous en avons parlé assez longuement dans une chronique précédente. Un point reste douteux, qui vaudrait d'être éclairci. Le vice-amiral de Robeck a-t-il, de sa propre autorité, renoncé à poursuivre les opérations commencées le 18 mars ou a-t-il simplement obéi aux ordres de son gouvernement en suspendant l'attaque des détroits ? Les marins sont assez portés à prétendre que seule l'interdiction du gouvernement anglais les a empêchés de poursuivre un succès certain. D'après M. Torau-Bayle, il en serait autrement : le vice-amiral de Robeck aurait fait valoir l'extrême péril qu'il y avait à poursuivre l'entreprise, après la perte, de trois cuirassés le 18 mars. Or, les experts de l'Amirauté avaient estimé au nombre de 13 le chiffre des pertes en cuirassés qu'exigerait le forcement du passage. On était donc loin de compte le soir du 18 mars. Aucune action de guerre ne s'accomplit sans consentir des pertes. Trois cuirassés, sur une vingtaine, qui se

trouvaient présents à l'entrée des détroits, cela faisait environ 15 o/o de pertes. C'est une proportion que des troupes à terre supportent sans fléchir. Il est vrai que la Flotte, eût-elle réussi à forcer le passage, se fût trouvée bien embarrassée, toute seule, devant Constantinople,... à moins de supposer qu'il ne se fût pas trouvé un homme, parmi le gouvernement turc, capable d'apprécier les événements à leur juste valeur. Mais nous sommes ici dans le domaine des hypothèses. Dans la réalité, que restera-t-il de cette expédition, criminellement et stupidement conduite, dans le souvenir de tous ceux qui y ont participé ? Il en restera, suivant l'expression de M. Fr. Charles-Roux, « une rancœur douloureuse du naufrage où sombra une entreprise grandiose, viable, dont le pays aurait pu tirer si grand profit » !

JEAN NOREL.

## LES REVUES

*Revue des Deux Mondes :* Brunetière et le Saint-Siège. — *La Revue contemporaine :* Charles Morice, par M. Ernest Raynaud. — *La Nouvelle Revue :* Huysmans, sous-chef de bureau vu par un sénateur. — *L'Encrier :* l'exemple de Mallarmé. — *La Revue Universelle :* comment Gallieni quitta le ministère. — Memento.

La **Revue des Deux Mondes** (1er août) publie une série de lettres adressées au cardinal Mathieu par F. Brunetière, entre les années 1895 et 1906. A la date du 8 décembre 1897, le fameux critique écrit :

Le Saint-Père, que j'ai trouvé aussi bien portant que jamais, d'esprit toujours aussi lucide et aussi ferme, a bien voulu me faire en effet le plus bienveillant accueil et m'encourager dans la tâche que j'ai entreprise. Mieux encore que cela ! Comme je lui demandais s'il croyait que j'eusse passé la mesure, et, comme on me l'a reproché, trop maltraité la raison, cette *raison raisonnante* en laquelle on met aujourd'hui trop de confiance : « Et moi, je vous donne la *mission* de continuer », m'a-t-il dit, *totidem verbis*. Votre Grandeur peut penser si je l'en ai remercié, et elle sait que je n'abuserai pas de l'autorisation, que je lui serai même reconnaissant de ne pas *trop* ébruiter. Mais enfin, c'était une parole dont j'avais besoin, et que je ne publierai pas sur les toits, mais dont je saurai me souvenir. Ils sont quelques-uns qui s'en apercevront.

Brunetière missionnaire officieux et suggérant « de ne pas *trop* ébruiter » le fait, voilà qui ne laisse pas d'être piquant. Son intransigeance en matière de littérature devient une obédience ab-

solue au point de vue philosophique. Il a prononcé à Lille une conférence sur *Les raisons actuelles de croire*. Le discours, publié dans le *Journal des Débats*, doit paraître en brochure. Le 27 janvier 1901, l'auteur mande à son correspondant :

Votre Eminence, qui reçoit, je crois, le *Journal des Débats*, a-t-elle par hasard jeté les yeux sur ma conférence de Lille, 18 novembre, et, devant prochainement la réimprimer en brochure, serais-je trop indiscret si je Lui demandais de vouloir bien m'indiquer les modifications, corrections, additions ou suppressions qu'Elle jugerait opportunes ? La dernière Encyclique m'en a déjà suggéré quelques-unes.

L'an d'après, comme il va rédiger le bulletin politique de la *Revue* au lieu de Francis Charmes empêché, il se met à la disposition du Saint-Siège « si le Vatican désirait que certaines choses fussent dites, *en toute discrétion*, quant à la source d'où je les tiendrais », dit-il.

Cependant, le critique l'emporte parfois sur le missionnaire officieux et soumis. Témoin ce passage d'une lettre du 8 février 1904, où il se préoccupe du cas de l'abbé Loisy :

Je n'apprendrai pas à Votre Eminence le bruit que font ici les affaires de l'abbé Loisy, et les craintes de toute nature que ce bruit lui-même nous inspire. On ne peut notamment s'empêcher de regretter que la condamnation de ses erreurs, que naturellement on ne discute plus comme telles, ne soit pas moins sommairement *motivée*. Si Votre Eminence, à cet égard, pouvait obtenir quelques *précisions*, je ne sais sous quelle forme, mais d'un caractère public, on l'en remercierait sans doute comme d'un service signalé. Me sera-t-il permis d'ajouter, tout à fait confidentiellement, et comme qui dirait presque en confession, qu'on éprouve trop de joie, ici et là, de la condamnation du malheureux abbé pour qu'il n'y ait pas quelque vérité mêlée ou confondue dans ses erreurs mêmes ? Et c'est pourquoi, Monseigneur, si j'osais exprimer un vœu, je voudrais qu'après avoir déclaré plus nettement qu'on ne le fait que *la Bible n'est pas un Livre comme un autre*, ce qui est tout le débat, on essayât ou on nous laissât essayer de sauver du naufrage des livres de l'abbé Loisy ce qui *peut-être* mériterait d'en être sauvé.

Que j'aimerais donc être à Rome, ou entrevoir seulement le moment d'y aller passer quelques jours pour causer avec Votre Eminence de toutes ces choses, et de bien d'autres encore !

§

D'un très heureux portrait de Charles Morice que M. Ernest Raynaud publia dans **La Revue Contemporaine** (juillet-août) :

Au cours de l'été 1918, je reçus de Charles Morice, dont j'étais longtemps resté sans nouvelles, un télégramme me convoquant pour le jour même, dans un café de la rive gauche qu'il m'indiquait. C'était au moment le plus critique de la guerre, en plein bombardement de Paris, à l'heure où les optimistes les plus opiniâtres étaient bien près de céder au vertige de l'affolement. Je me rends à son appel, inquiet d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle. Je trouve Morice installé tranquillement à une table du café désert, feuilletant, d'un doigt distrait, les journaux illustrés.

Un peu interloqué par sa placidité, je m'informe du motif de sa convocation. « Etait-ce donc si urgent ? » hasardai-je. Et lui, subitement animé : « Vous allez en juger. L'anniversaire de Verlaine n'est qu'en janvier prochain, mais j'ai pensé qu'il n'y avait pas de temps à perdre pour organiser le programme des fêtes que nous donnerons à cette occasion dans Metz reconquise. »

Je demeurai bouche bée. Au même instant, une détonation formidable se fit entendre. La grosse Bertha faisait des siennes. Un obus venait d'eclater à deux pas de nous, rue Denfert-Rochereau. Morice ne broncha pas et, tirant de sa poche une feuille de papier, me dit, en la dépliant sous mes yeux : « Voici ce que j'ai imaginé. Qu'en pensez-vous ?» Je vis rapidement qu'il s'agissait d'une représentation au théâtre de Metz, avec le concours d'artistes de nos théâtres subventionnés. Il reprit : « Avant de soumettre ce projet à Barthou, que j'ai d'ailleurs pressenti, je voulais obtenir votre agrément. » Il parlait de son projet qu'il avait réglé, jusque dans les moindres détails, comme d'une chose irrévocable. J'étais de plus en plus ahuri. Bien que décidé à ne pas le contrister, je ne pus m'empêcher de remarquer que nous n'étions pas encore à Metz.

— « C'est tout comme », m'affirma-t-il d'un ton péremptoire et sévère, impatienté de mon objection.

Je me décidai à l'écouter, par déférence et courtoisie, mais ses paroles m'arrivaient lointaines, comme si elles tombaient de la lune. Bien entendu, l'affaire en resta là.

Pourtant, ici, Morice n'avait pas si tort que je le pensais. Il avait prévu la délivrance de Metz à échéance fixe et les fêtes de Verlaine dont il parlait devaient s'y célébrer avec à peine quelques semaines de retard, mais sans doute le poète avait-il le pressentiment de sa fin prochaine.

§

**La nouvelle Revue** (1er août) commence une nouvelle série du « Journal d'un parlementaire », du feu sénateur Ed. Milhaud, publié par MM. Louis Payen et José de Bérys. Nous en dé-

tachons cette note curieuse, inattendue, car l'ancien sénateur du Rhône était un homme assez fin et lettré :

*30 janvier 1898.* — « M. Huysmans, sous-chef du 4e bureau de la Direction de la Sûreté générale, doit demander sa retraite au commencement de février. M. Renard, rédacteur principal au même bureau, demande à le remplacer. Services : Neuf ans comme Conseiller de préfecture et sous-préfet, quatre ans comme rédacteur principal. »

Telle est la petite note que j'ai reçue ce matin.

M. Renard étant un charmant homme qui va régulièrement à son bureau et qui y travaille, je ne vois pas de mal à le voir remplacer Huysmans. Au moins aura-t-il sur son prédécesseur cet avantage qu'il s'occupera un peu du service qui lui sera peut-être confié.

Huysmans, l'auteur des *Sœurs Vatard,* passe pour *un jeune !* Mon doux Jésus ! quelle erreur ! Il est de ma génération : c'est tout dire. Depuis trente-deux ans, il est, au ministère de l'Intérieur, le prototype du fonctionnaire homme de lettres, voué au *rond-de-cuirat,* une institution bien française, celle-là!

Il paraît qu'il ne s'est jamais soucié de la Sûreté générale, des affaires départementales, de l'Assistance ou du régime pénitentiaire plus que du grand Turc.

Il arrive, il s'installe, ouvre les fenêtres, si c'est l'été, s'approche du feu, si le temps est froid, et se met à travailler à un de ses livres.

Pendant qu'il écrivait *A rebours*, il n'a pas une seule fois ouvert une lettre du ministère, ou écrit une ligne pour l'administration qui le paie. Je ne le juge point.

Peut-être a-t-il fort bien fait ! Le rond-de-cuirat étant chose sacrée, le plus fort est celui qui en use le mieux à son usage. Huysmans, cependant, ne pensait pas en avoir tiré tout le profit qu'il en pouvait attendre. Le voilà en proie à une crise mystique.

En allant demain demander sa mise à la retraite à Barthou, il lui remettra la *Cathédrale,* son nouveau livre. Je voudrais assister à l'entretien.

§

**L'Encrier** (juin, juillet, août) publie cette page fort juste de M. Fernand Rivoire :

L'EXEMPLE MALLARMÉ

Mallarmé : il est entouré d'amis. Ses amis l'aiment beaucoup ; quand il leur montre ses vers, ils le jugent fou. Mendès me l'a répété et il aimait beaucoup Mallarmé, qui était, disait-il, un charmant garçon.

Ensuite : les vers de Mallarmé trouvent des admirateurs. Ces admirateurs deviennent des Disciples. C'est-à-dire : ils deviennent les disciples d'une certaine forme de vers.

Si ensuite Mallarmé veut faire d'autres vers, il faudra qu'il trouve de nouveaux disciples pour cette nouvelle forme de vers. Sinon, les gens qui l'entoureront, qui auront pris le titre de Mallarméens et qui auront enfermé le poète dans une partie de lui-même, ces gens-là feront tout pour l'empêcher d'évoluer, de sortir du mallarméisme qu'ils connaissent.

Si leur idole fait une œuvre qui sorte de la forme pour laquelle ils l'admirent, ils ne se désintéresseront pas de cette œuvre nouvelle ; au contraire : ils essaieront de la faire entrer dans le cadre de leur culte. Ou ils la voileront d'un mystère pudique.

On pourra voir ainsi une partie de l'œuvre d'un artiste ne trouver de disciple que longtemps après sa mort.

Heureux l'artiste qui, malgré ses disciples, aura pu créer quelque chose qui dépasse sa propre école.

Il est certain que les Mallarméens ont empêché Mallarmé d'évoluer.

Supposons l'auteur d'*Un coup de Dé* dans notre temps. On pouvait s'attendre de sa part à de véritables symphonies poétiques, riches de tons et clairement architecturées qui auraient bien dérouté les Mallarméens de 1880.

Mallarmé est allé jusqu'au seuil de cet art. Il a vu au delà du seuil. Mais tout son temps, tout ce qui l'entourait, tout ce qui l'avait formé se liguait pour l'empêcher de faire tenir debout l'œuf qu'il tenait dans la main. Le *Coup de Dé* dépassait de 40 ans le temps où il avait été écrit. Il arrive à nous jeune de tout l'avenir qu'il contenait, alourdi des défauts du temps dans lequel il a été construit.

S'il y a parmi nous Quelqu'un, que trois fois dans sa vie il se débarrasse de ses amis et de ses disciples. Gain : 40 × 3 = 120 ans.

§

MM. Marius-Ary Leblond, témoins des dernières années du général Gallieni et leurs collaborateurs, narrent « Comment Gallieni quitta le ministère » : **La Revue universelle** (1er août). Gallieni voulait modifier le haut commandement dès janvier 1916. Il avait entretenu de cela ses collègues du ministère individuellement. Le 7 mars, il lit une note sur la question au conseil des ministres. MM. Leblond le font ainsi parler :

Cela a été très dur. Un pavé jeté dans une mare aux grenouilles ! Il eut des moments où je ne pouvais même pas continuer.

J'ai quand même représenté les sanctions nécessaires qu'imposait l'événement de Verdun. Puis je me suis fait entendre : cela, c'est le passé. Ne songeons qu'au présent et à l'avenir. Ces faits comportent une leçon pour demain. Il ne faut pas que la même surprise se reproduise, que l'ennemi nous surprenne au dépourvu devant Calais, devant Noyon,

devant Nancy !... Nulle part ! Il ne faudrait pas que l'enseignement de ces douloureuses semaines fût perdu. J'ai exposé nettement ce que j'aurais fait. Je ne sais pas comment Joffre entend le commandement, mais il est indiscutable qu'il y a eu imprudence par-dessus négligences.

Tous les ministres effrayés !

Effrayés des réalités qu'ils n'ont pas l'habitude de regarder en face, tant ils ont peur de se prononcer. Briand a crié :

« Mais c'est un document terrible que vous avez là ! »

Il est vrai, reprit sardoniquement le général en me fixant, et ses yeux recommencèrent d'étinceler, le document est terrible pour le gouvernement, que l'autre jour menaçait d'ébranler l'interpellation d'Abel Ferry.

Je n'ai pas accepté ; j'ai défendu ma note.

Briand a lancé :

« C'est ainsi qu'on disait que vous faisiez bande à part, que vous tiriez contre vos collègues du gouvernement... »

J'ai aussi entendu les mots : « Faiseur de coup d'Etat »...

Je n'ai rien répondu. Une fois de plus, j'ai su me maîtriser. Il le fallait. Peu de temps auparavant, Lacaze, le second militaire du cabinet, avait fait le même geste que moi ; en pleine séance du conseil, il avait plié son portefeuille.

Alors j'ai mis à leur disposition les copies dactylographiées de ma note.

Si vous aviez vu ! Ils se sont tous écartés.

Parce que tous ont considéré que c'est une arme terrible contre le gouvernement, il ne s'est trouvé personne qui voulût en *accepter* un exemplaire.

Je les ai rapportés tous, sauf un.

Seul, dit-il avec une nuance de déférence, M. le président de la République en a pris un exemplaire. Je dois le dire à son honneur : il ne s'est pas dérobé.

Séance très dure. J'en suis rentré fauché, comme si j'étais physiquement fichu par terre.

Mais c'est enfin et tout de même un acte ! Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils fassent, je leur ai mis devant l'esprit toute ma pensée au sujet du haut commandement. J'ai un poids de moins sur la conscience : je me suis allégé !

Puis il reprit avec plus de force, d'éclat :

— Aujourd'hui même, à quatre heures, j'avais rendez-vous, encore à l'Elysée, avec le président de la République et le président du conseil pour clore le débat.

J'y suis allé.

D'abord j'ai fait comme si M. Briand n'était pas là : je ne me suis adressé qu'au président de la République.

« Monsieur le président de la République, ai-je dit à très haute voix, je n'admets pas que M. le président du conseil ait porté ce matin contre moi les accusations que vous avez entendues.

« Je ne le permets pas, reprit-il avec une autorité cassante, et je ne veux pas qu'il recommence. Je ne l'accepterai pas. Puis, je dois avouer que j'ai été très étonné que vous, monsieur le président de la République, vous n'ayez pas relevé ces paroles selon votre devoir ? Cela a été pour moi l'occasion de constater que, ni l'un ni l'autre, vous ne connaissiez l'homme qui est en face de vous.

« Il y a quarante ans que je sers mon pays. »

Suit une défense personnelle du général : il a refusé les avances de la ligue « La Patrie Française », autrefois, et n'a voulu que servir le pays, en dehors de tout parti politique. Le récit retourne à l'actualité en ces termes :

Sur ce, j'ai tendu le certificat des médecins exigeant deux mois de repos absolu et j'ai remis ma démission.

Ils protestaient, ils protestaient :

« C'est impossible ! pour la France, aussi bien pour l'élément civil que pour l'élément militaire, c'est impossible. Songez donc à Verdun ; nous sommes en pleine bataille. »

Je les arrêtai court : je me suis écrié :

« — En pleine bataille, dites-vous !

Pardon, nous sommes en guerre depuis dix-huit mois, et, tout le temps qu'on est en guerre, c'est la bataille. Puis, c'est en pleine bataille qu'on a changé le commandement à Verdun C'est aussi en pleine bataille qu'en août 1914 on m'a confié le gouvernement militaire et la défense de Paris. On peut prendre, on a toujours pris des mesures en pleine bataille.

Au reste, vous pouvez trouver un autre ministre de la Guerre ; il y a Lyautey ou un homme politique...

— Non, il faut que *vous* restiez là ! Parlez de congé, ne parlez pas de démission ! Nous comprenons que vous vouliez vous reposer : on vous portera à Versailles les pièces importantes à signer. Puis vous reviendrez.

— Si vous le voulez, vous arrangerez les choses comme vous l'entendrez ; mais moi, je coupe la corde. L'ordre des médecins est formel. Moi-même, d'ailleurs, je sens qu'à continuer ainsi je n'en ai plus que pour quelques jours... Je suis tellement fatigué que je n'ai plus ma tête à moi...

— On ne l'aurait vraiment pas dit ce matin, fit M. Briand, tandis

que vous exposiez vos idées sur le haut commandement et que vous les discutiez une à une.

— ... Tandis que, avec un mois, deux mois de trêve, on me promet que je serai, au retour, un homme neuf et que je pourrai reprendre du service actif. Le gouvernement pourra alors faire de moi ce qu'il voudra. »

Le président de la République et le président du conseil, qui refusent obstinément d'accepter la démission, me demandent de leur laisser deux jours de réflexion.

« — D'accord ; j'accepte que vous cherchiez ensemble comment présenter les choses au public ; mais à une condition : c'est que, à partir de ce jour, je ne m'occupe plus du tout des affaires. Il reste entendu que je m'en vais, pour ne plus revenir au ministère.

Et je ne suis rentré ici que pour en sortir ! »

A peine l'ai-je quitté que j'entends résonner son timbre, longuement : Le général donne l'ordre que tout soit emballé !

§

Memento. — *Revue de Savoie* (du 15 janvier au 15 juillet) continue, sous la savante et l'habile direction de M. Joseph Orsier, à centraliser tous les documents relatifs à la Savoie. Un appel du comité de la Revue rappelle l'objet de sa publication :

Notre programme initial de 1911 demeure des plus larges : les questions *sociologiques, ethnographiques, économiques, agricoles, viticoles* ou *forestières*, les manifestations *littéraires* ou *artistiques* tant d'autrefois que d'aujourd'hui, l'*histoire* passée comme l'histoire contemporaine, l'*archéologie*, le *vieux droit savoyard*, les *coutumes*, les *patois, légendes* et *traditions*, tout cela peut trouver place dans notre *Revue* Nous invitons les spécialistes à nous envoyer leurs études. Quelle que soit la longueur de leurs manuscrits, ils seront intégralement publiés avec le plus grand soin et avec les gravures qu'ils comportent. Notre but est de renseigner les esprits cultivés des pays de Savoie sur ce qui s'est passé et se passe soit chez eux, soit autour d'eux.

*La Vie des Lettres* (nouvelle série : nº 1 juillet) donne des poèmes de Rabindranath Tagore traduits par M. P. Lebesgue, de M. Nicolas Beauduin, A. Gleizes, C. Larronde, Théo Varlet, H. Herz, Debouck, etc.

*La Revue de Paris* (1er août) : — « Autour de William Shakespeare », par M. Louis Barthou. — « Poèmes », de M. F. Gregh. — « Essad Pacha », par M. J. Ancel.

*La Revue hebdomadaire* (31 juillet) : M. Marc Sangnier : « La France et la Pologne ». — « L'hôte », par M. Louis Chadourne.

*Le Correspondant* (25 juillet) : « M. Cox », par Liber. — « La pédagogie bolchevique », par M. Jean Maxe.

*The Anglo-French Review* (août) : « Les amants du Bois-Loriot », par M. Paul Fort. — « Le théâtre d'Idées », par M. Julien Benda.

*Le Crapouillot* (1er août) : « La muse antillaise », fantaisie très divertissante de M. Paul Reboux.

*Le Feu* (1er août) : « Le théâtre antique d'Orange et ses chorégies », par Paul Mariéton. — Poèmes de M. Louis Branquier.

*La Revue mondiale* (1er août) : — « Pensées impartiales sur les hommes et les événements », par M. J. Finot. — « Ch. Péguy », par M. Jean Dornis.

*L'Action nationale* (25 juillet) : — « Le Prix du blé », par M. Michel Augé-Laribe. — « Ceux de la Foire », conte d'Emile Guillaumin.

*La Minerve Française* (1er août) : — M. Paul Cazin : « Souvenirs du 1er août 1914 ». — « Un essai de théâtre légendaire », par M. Henri Bachelin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## LES JOURNAUX

*L'Amour et la morale* (La Dépêche, 17 juillet). — *L'œuvre poétique du Midi et du Nord* (Comœdia, 25 mai). — *Le dadaïsme et le principe hégelien de l'identité des contraires.*

A propos de M. Georges de Porto-Riche, qui vient de réunir, sous le titre d'*Anatomie sentimentale*, les *pages préférées* de son œuvre théâtrale, M. Octave Uzanne nous donne dans **la Dépêche** une étude sur « nos écrits d'amour ». Dans la préface de son livre, déclare M. Uzanne, M. de Porto-Riche observe justement que, depuis des siècles, en dépit des vicissitudes publiques, l'analyse des souffrances sentimentales n'a cessé de dominer chez nous la poésie, le théâtre et le roman.

Il se demande d'où vient cette prépondérance, si elle tire son origine du génie latin et, en ce qui nous touche plus directement, à qui et à quoi en imputer la cause ? Est-ce à la perpétuelle galanterie de l'homme, si rarement épris en France et à peine charmé ? Ne serait-ce pas plutôt à la sensibilité profonde de la femme, dont les tourments du cœur constituent le triste apanage et qui porte en elle une âme méconnue, dont ceux qui possèdent son être physique pour leur plaisir et vanité dédaignent le plus souvent de s'occuper ?

Cette « prépondérance » ne vient pas du génie latin, mais du simple génie humain. Mais pourquoi M. de Porto-Riche pose-t-il, en un principe si absolu, que l'homme en France est « si rarement épris et à peine charmé » ? Son théâtre est, en effet, basé sur cette formule, absolument contraire au génie français et à la tradition de notre littérature. C'est la femme qui est l'idole ; c'est elle qu'il faut conquérir, c'est elle qui est notre « dame », notre

« maîtresse ». M. de Porto-Riche a renversé les rôles, en faisant de l'homme une sorte de dieu insensible, qui se laisse adorer et qui se plaint même d'être trop aimé. Les héros de M. de Porto-Riche doivent bien s'ennuyer dans la vie, n'ayant aucune inquiétude sentimentale ; mais où donc a-t-il rencontré le modèle de ces femmes esclaves, qui ne demandent qu'à être battues et trompées ? Ce ne sont certainement pas des Françaises : elles ont la vengeance et l'adultère plus faciles. En tout cas, M. de Porto-Riche a généralisé trop facilement le cas spécial d'un petit don Juan familial. Avec talent d'ailleurs.

M. Octave Uzanne note que nos écrits d'érotologie sociale forment la majeure partie de nos fonds de librairie et semblent, au sortir de la grande tourmente, rester la production favorite de notre littérature ; et il ajoute :

N'est-il pas à regretter que nos jeunes maîtres s'accagnardent plus que jamais dans ces vallons de Cythère, dont ils ne peuvent sortir, et qu'ils ne cherchent pas opiniâtrément à orienter leur talent, quelquefois si subtil, si original et puissant, dans sa morbidezza volontaire, hors des maquis de l'adultère, des conflits du désir ou des maladresses du cœur ? Il est d'autres misères humaines que celles des sens, de la jalousie et des mensonges d'amour. Il existe des capitoles plus altiers que ceux des alcôves vers lesquels tendent sans fin à s'acheminer des couples. Les maladies de la passion amoureuse ont été surabondamment analysées et décrites. Ne conviendrait-il pas aujourd'hi de leur retirer ce rôle primordial et prépondérant où se complaît notre art du roman et du théâtre dit psychologique ?

Certes, les maladies de la passion amoureuse ont été « surabondamment » analysées et décrites, mais dans la littérature, comme dans la vie, l'expérience des autres est inefficace, et les hommes amoureux continueront d'analyser leurs passions et découvriront, éternellement, l'amour éternellement jeune, nouveau et mystérieux. Les livres d'amour sont ceux qui vieillissent le plus vite, parce que, comme la poésie, l'expression de la sensibilité immuable est en perpétuelle évolution. Cela est d'ailleurs rassurant pour les romanciers, toutes les œuvres, dites définitives, étant perpétuellement à recommencer. Mais, en vérité, il est « d'autres misères humaines que celles des sens, de la jalousie et des mensonges d'amour » : ces autres misères font aussi partie de la vie, associées ou non à la passion amoureuse. Que le romancier dise ce qu'il a senti profondément.

M. Octave Uzanne continue :

Une petite revue de bibliographie : *la Renaissance du Livre*, ouvrait dernièrement une enquête à l'étranger sur la situation actuelle de la librairie française dans le monde, principalement dans les pays où le français est resté, sinon la langue dominante, du moins une langue en usage. Le résultat des consultations venues des Pays-Bas ou du Canada, par exemple, est loin d'être encourageant pour notre amour-propre moral. Sans nous dire positivement que nos écrits sont mis à l'index comme inconvenants et indignes d'être recommandés à la jeunesse ou à l'âge mûr, aux hommes conscients de leur respectabilité ou aux femmes soucieuses de la pudeur de leur pensée, sans crûment exprimer que nos romanciers sont de purs pornographes, des *écrivains cochons*, comme disait volontiers le dernier des Goncourts, des libraires et érudits étrangers ne nous dissimulent pas que nos écrits sont *indésirables* et que les plus francophiles d'entre eux sont désolés de ne pouvoir en propager la lecture, comme ils aimeraient le faire, avec l'amour d'une propagande qui serait si favorablement accueillie si elle devenait possible.

« Ce qui est vendable chez nous, disent-ils expressément, ce sont les ouvrages sérieux, ceux qui ont pour but le perfectionnement intellectuel, professionnel, moral et physique de l'individu de toutes les classes sociales et de tous les domaines. Tout ce qui est art, document, science technique est surtout apprécié.

« Pour le roman et les ouvrages de fiction, dont le double but, ajoutent-ils, doit être le délassement de l'esprit, ce que l'on cherche et préfère, ce sont les œuvres impartiales ayant pour base la morale et pour visée le bien public ou le progrès social. Les auteurs relâchés et s'appliquant de préférence aux thèses scabreuses n'ont aucun succès ici. »

Il est hors de doute, répond M. Uzanne, que les neuf dixièmes de nos romans contemporains ne répondent à aucun des points de vue ci-dessus énoncés : « Nous avons glissé depuis cinquante ans, chaque jour, un peu plus vers l'inconsciente amoralité de la mise à nu des contacts charnels. » Peut-être, mais nous n'avons pas encore rejoint Lucien, ni Aristophane, ni Pétrone. Et puis je me méfie beaucoup de ces hypocrites puritains qui veulent se perfectionner intellectuellement et moralement, en collant des feuilles de vigne sur les meilleures pages de nos romans. Et, après tout, qu'ont donc de si épouvantable, de si monstrueux nos pauvres et si simples et si naturels « contacts charnels » ? Que nos livres apprennent à ces barbares qu'ils ne se perfectionneront intellectuellement et moralement qu'en apprenant les gestes harmonieux et subtils de l'amour. Et, s'ils désirent des romans qui soient le

délassement de leur esprit fatigué d'avoir cherché le progrès social, nous avons encore ce sous-produit dans nos caves : les romans de René Bazin, Henry Bordeaux, etc.

Les atmosphères d'idées et de morale, écrit M. Uzanne, diffèrent singulièrement en France et en Angleterre, en pays scandinave, en Germanie et en Amérique du Nord. Nous nous comprenions mieux internationalement du temps de Voltaire qu'aujourd'hui. Il serait aisé de démontrer que notre influence intellectuelle, notre rayonnement de pensée sur le monde se sont amoindris depuis les dix-septième et dix-huitième siècles. Cela semblera incontestable à tous les érudits.

Les atmosphères d'idées et de morale diffèrent en France et dans les pays protestants : ce n'est pas une raison pour nous laisser puritaniser et moraliser. Répudions avec M. Uzanne « le bas épicurisme » de certaines de nos productions, d'ailleurs fort médiocres, mais conservons la liberté de nos idées et de notre bel épicurisme : il est plus moralisateur que la morale évangélique. Défendons ce qui reste de paganisme dans notre pauvre civilisation abâtardie par les hypocrisies d'un bas christianisme.

§

M. J.-H. Rosny aîné épilogue dans **Comœdia** sur l'enquête provoquée dans les *Marges* par un curieux article de M. Jacques Chaumié : « Pourquoi aucun des grands poètes de langue française n'est-il du Midi ? »

M. Rosny répond :

Au total, aucune qualité fondamentale ne manque au méridional ; en tout, il peut atteindre à l'originalité et au génie. Toutefois, je confesse que, proportionnellement, le Midi fournit un peu moins de travaux supérieurs que le Nord et le Centre. Cela tient à ce que beaucoup de méridionaux *admirablement doués se laissent vivre*. Par suite, il y a dans le Midi une proportion plus considérable de génies avortés que dans le Nord. A Nice, à Marseille, j'ai une envie farouche de ne rien faire, de goûter simplement le plaisir de respirer, de voir et d'entendre. Aussi j'estime que la production intellectuelle des méridionaux est surprenante ; elle me force à admettre que, décidément, nos compatriotes de la rive latine sont de la plus haute lignée humaine.

Tout cela ne résout pas le problème posé par M. Chaumié. J'avoue franchement n'y rien comprendre. Faut-il admettre que la douceur de vivre exclut la poésie ou rend la faculté poétique moins intense ? Je l'admettrais à la rigueur, s'il n'y avait que l'été torride, mais le Midi a

son printemps, son féerique printemps, mais le Midi a ses soirs divins, il a sa charmante automne...

Plus que tous les hommes, le poète s'abandonne aux contingences, cède à l'enchantement de ne rien faire — ou de ne pas « pousser » son effort.

Un Baudelaire, un Verlaine, ont-ils beaucoup travaillé ? Le premier se préparait continuellement à des tâches qu'il n'entamait même point en proie à une maladie — et la pire : celle du langage ; Verlaine était rôdeur, fureteur, museur, pilier de cabaret. En quelque manière, ce furent des impuissants, mais leur impuissance comportait le *génie*.

Dès lors, quelle raison pour que la nonchalance méridionale exclue la grandeur poétique ? J'en arrive à croire qu'il y a là, tout bonnement, une question de chance. Je songe à la Belgique, si longtemps infirme en littérature, inexistante, et qui,soudain, produisit une riche floraison. Je songe à Jean-Jacques surgissant en météore dans un milieu peu littéraire (qui depuis a donné beaucoup de bons écrivains), je songe même à Bonaparte issu d'une toute petite île presque ignorée.

Le Midi aura son heure. N'a-t-il pas déjà une pléiade contemporaine riche en talents originaux ? Qui sait si, dans deux cents ans, la proportion ne sera pas renversée,et si quelqu'un ne demandera point : « Pourquoi, depuis deux cents ans, le Nord a-t-il produit si peu de grands poètes ? »

M. Joseph d'Arbaud a entrevu un autre côté de la question. Pour lui, le mal vient de la substitution de la langue d'oïl à la langue d'oc. Celle-ci a été opprimée, humiliée, exilée : « A cet odieux système la langue d'oïl n'a guère gagné un seul grand poète et la langue d'oc en a, certainement, perdu plusieurs. »

Dans le même sens, M. Alexandre Arnoux écrit : « Les poètes méridioniaux se sont exprimés, au moyen âge, en langue d'oc. Puis ils ont perdu leur instrument. »

M. Derennes abonde dans le même sens :

« Si l'unité française s'était réalisée au profit des comtes de Toulouse, par exemple, il y aurait des chances pour que les Ronsard ou les Racine de notre littérature n'eussent pas été gentilshommes vendômois ou natifs de La Ferté-Milon. »

M. Fagus aussi soutient cette thèse : « Un poète est l'expression sublime du génie de sa terre par le génie de la langue d'icelle. Le centralisme jacobin, étouffant le génie méridional — comme celui de toutes les provinces — en a étouffé l'expression. »

Telle quelle, cette thèse me semble insoutenable, répond encore M. Rosny. Les écrivains méridionaux qui se sont servis de la langue

d'oïl l'ont fait souvent avec maîtrise. Si les poètes sont relativement médiocres, cela ne tient pas à un instrument dont ils connaissent fort bien le rythme, qu'ils emploient avec plus d'aisance que les hommes du nord, ainsi que le prouve leur éloquence si remarquable et si bien cadencée.

Et Moréas n'est-il pas une preuve réelle que l'on peut devenir un vrai poète en une langue étrangère à sa race ? Les méridionaux parlent fort bien la langue d'oïl, et leurs poètes nous donnent des vers fort éloquents en langue française. Ce n'est donc pas une question de langue, comme le dit justement J.-H. Rosny. Ce n'est pas non plus une question de paresse : les écrivains du Midi sont très productifs.

Le Midi ne produit pas de grands poètes, parce que la poésie est une nostalgie du soleil. Au contraire du rossignol, le poète ne chante qu'en cage. Nos grands poètes d'origine méridionale, les Chénier, Leconte de Lisle, Mme de Noailles, etc., n'ont chanté que pour recréer une atmosphère de lumière qui leur manquait. Peut-être même que cette goutte de sang méridional est nécessaire à la production d'un grand poète. Corneille, normand, avait une hérédité espagnole. Verlaine, lui-même, lorrain, avait peut-être aussi quelque lointaine hérédité espagnole, qui est presque certaine chez Verhaeren, etc., etc...

Mais il faut des siècles pour créer, dans une famille transplantée en un sol étranger, le poète qui exprime cette nostalgie du Paradis perdu. Il faut aussi une parfaite adaptation à la langue, car un poète ne peut chanter musicalement que dans sa langue instinctive. C'est cette spontanéité musicale, expression directe et comme animale d'une sensation, qui a manqué à certains grands poètes d'idées et d'images, depuis trop peu de temps tranplantés en France, pour devenir de très grands poètes. C'est cette spontanéité musicale qui a manqué à Moréas, pour ne citer que ce grand disparu.

Mais, en résumé, le poète ne jaillit pas du sol, comme la flore du pays : il faut un alliage de sang, une inquiétude étrangère qui est comme le levain de la poésie. Pour traiter scientifiquement la question posée par M. Jacques Chaumié, il serait nécessaire de connaître les origines raciques de tous nos poètes : ce ne serait plus de la critique, mais de la chimie littéraire : analyse du sang.

§

A propos de mon article sur le dadaïsme j'ai reçu la lettre

suivante, que je soumets aux hégéliens du Dadaïsme, s'il y en a de conscients.

Le 17 juillet 1920.

Cher Monsieur,

Je lis dans le *Mercure* du 15 juillet votre intéressante critique du mouvement Dada. Vous attribuez à Bergson le parrainage philosophique de cette doctrine. Il me semble que vous commettez là une erreur qui provient d'une confusion entre le dadaïsme et le cubisme.

La phalange de peintres et de musiciens dont Jean Cocteau est le chef d'école et le metteur en scène, les cubistes, puisqu'il faut les appeler par leur nom, ont repudié l'intelligence comme faculté vile et ininteressante. — En fidèles disciples de Bergson, ils proclament l'Evangile de l'instinct. Ils ont écrit sur leur porte : « Etranger, ne t'abaisse pas à essayer de comprendre par l'intelligence nos œuvres d'art, mais laisse-toi saisir instinctivement par le plaisir. » Ce sont eux enfin qui montrent une affection particulière pour l'art nègre, où ils essayent d'étreindre de plus près l'élan vital.

Les dadaïstes, derniers nés au soleil parisien, sont les ennemis intimes des cubistes. Il n'y a donc pas lieu de les confondre entre eux. Les dadaïstes sont les champions d'une esthétique toute différente et beaucoup plus abstraitement métaphysique, si j'ose m'exprimer ainsi. Leur profession de foi est simple et catégorique : *ils nient tout*. D'après eux il n'y a rien nulle part, et il prétendent écraser comme une coquille d'œuf la rationalité apparente des phénomèmes.

Il est curieux qu'à ma connaissance aucun critique n'ait encore montré que les dadaïstes sont les disciples purs de Hegel, dont ils ne font que manifester, dans un mode artistique, les théories philosophiques. La démonstration est bien facile. C'est Hegel qui créa à son usage une logique nouvelle fondée sur l'identité des contradictoires. Pour lui, affirmer c'est nier. Il n'y a pour régir le monde qu'une seule loi, l'incohérence, toutes les parties de l'univers se niant en elles-mêmes et entre elles. Et la contemplation des choses ne provoque chez le penseur qu'un éclat gigantesque de stupéfaction... Nous sommes bien ici avec les dadaïstes, n'est-ce pas ?

Pour vous documenter sur cette doctrine d'Hegel lisez donc la critique acérée qu'en a faite William James (*La volonté de croire*, Bibliothèque de philosophie scientifique). Lisez aussi le morceau qui termine son essai, et qui fut écrit sous l'influence du protoxyde d'azote (gaz hilarant) ; William James lui trouve le son hégelien ; vous lui trouverez aussi le son dada.

Cette petite critique finale ne diminue point l'intérêt que je porte à ces curieuses manifestations de l'esprit humain.

Veuillez..... R. POIDATZ.

Je ne pense pas que la théorie dadaïste s'appuie sur le principe hégélien de l'identité des contraires. Mais le dadaïsme m'apparaît encore indirectement influencé par l'inintellectualisme de Bergson. C'est dans l'instinct que les « dadas », comme les Bergsoniens, veulent retrouver la vérité. Quant aux cubistes, leur théorie toute scientifique est en contradiction absolue avec la doctrine bergsonienne. Loin d'avoir répudié l'intelligence et la logique, les cubistes pécheraient plutôt (s'il y a péché) par excès de logique intellectuelle.

R. DE BURY.

## *CINÉMATOGRAPHIE*

Les suggestions d'un programme. — L'erreur des grandes mises en scène. — La reconstitution historique. — Le cinéma musical. — La vulgarisation artistique par le cinéma en couleurs. — Une conférence d'Antoine.

Rien n'est plus riche en suggestions qu'un programme de cinéma. Rien n'est aussi, très souvent, plus instructif. En attendant qu'il soit parvenu à cet état de perfection et de production qui permettra de choisir dans les dernières œuvres les éléments d'un programme logique, cohérent, répondant aux besoins particuliers et aux plaisirs définis de la foule, il faut nous contenter de la règle des marchands actuels, des lois qu'ils ont établies et qui ne nous permettent pas de préférer tel jour le rêve aux larmes, le rire aux joies et à la vérité des faits quotidiens, mais nous imposent l'épisode odieux d'un film feuilletonnesque avant le comique de rigueur ou après le grand drame de 1.800 mètres indispensable.

Acceptons ce qui est volontiers, puisque le temps n'est pas absolument perdu de la sorte. En voici un exemple : avant sa clôture d'été, Gaumont-Palace nous donna un spectacle « panaché », mais qui ne manquait pas d'intérêt pour quiconque aime à réfléchir aux possibilités prodigieuses de l'art muet et à l'orientation de ses progrès. En même temps que nous y apparaissaient les erreurs, le temps perdu, l'argent gaspillé, les talents galvaudés, nous pouvions saisir la perfection réalisée, la marche logique, élargie, du sentiment et de la technique.

C'était *Sappho*, film italien, qui ne prétendait à rien moins qu'à une « fidèle reconstitution historique de la vie antique et des amours de la célèbre poétesse » ! En fait de reconstitution fidèle : des paysages encombrés de statues, des marbres couverts d'ins-

criptions, des colonnes, des frontons, des acteurs excessifs et grimaçants, des fêtes trop bien réglées que nulle âme ne traversait. Tout au plus pouvait-on retenir certaine danse de jeunes filles dans une clairière pleine de soleil, pas très originale, mais charmante, comme toutes ces scènes, lorsqu'elles restent suffisamment simples et près de la vie. Je ne dirai rien de la fable elle-même extrêmement ridicule et parfaitement contraire à celle que nous ont conservée les poètes, la seule vraie légende de Sappho. Mais quel enseignement ! Comme l'erreur des grandes mises en scène nous y apparaissait éclatante ! Comme l'ambition sotte de la « reconstitution historique » y étalait son impuissance ! Et comme il nous était sensible qu'une telle recherche s'allie à l'art le plus difficile, réclame la réunion de documents innombrables et parfaits, une science et un sens poétique infinis. L'erreur, c'est d'avoir voulu commencer par où on devra finir. Le sujet, mal choisi d'ailleurs, dépasse singulièrement les moyens modernes. Nous ne pouvons « dire » exactement ce que nous sommes nous-mêmes à l'heure présente : dirons-nous ce que d'autres furent que nous ne connaissons qu'à travers la légende ? Le rêve est plus difficile à exprimer que les faits. Ceux-ci se suffisent à eux-mêmes et nous avons pourtant déjà tant de mal à les fixer dans leur vérité ! Alors que les ressources techniques actuelles réclament des films simples, sobres, l'ambition des metteurs en scène s'acharne à des impossibilités historiques. On m'objectera les films de Griffith, de Ince, de Mille. Mais ces films, pour nous avoir formidablement et justement étonnés, n'en sembleront pas moins enfantins aux cinégraphistes de 1950. Je ne crois pas qu'ils restent supportables longtemps, quelque admiration qu'ils soulèvent en nous. La *Jeanne d'Arc* de C. de Mille m'a, récemment, causé une émotion profonde, par sa science, sa volonté, plus que par son évocation même. J'ai assisté à la prise d'Orléans et au sacre du roi à Reims un peu trop encore comme « un monsieur de l'orchestre ». Je ne crois pas que ces énormes machines fassent faire à l'art cinématographique un aussi grand pas en avant que tel drame moderne, tel rêve transposé en images avec les mêmes moyens financiers, les mêmes moyens techniques, la même science du metteur en scène. Pour *Sappho* l'erreur se complique du fait que les auteurs ont été séduits avant tout par la possibilité de réaliser de belles images. Or, une image, même belle, ne saurait

se suffire à elle-même dans un film. Celui-ci ne vaut que par son idée psychologique ou pathétique ou morale ou lyrique. L'image reste une illustration de l'idée. Elle s'y subordonne. Conçue autrement, elle apparaît hors de propos. C'est pourquoi *Sappho,* après tant d'autres et hélas ! avant tant d'autres encore, nous est apparu comme un drame vide, impuissant, sans rythme, sans rayonnement et, parfois, grotesque.

Qu'il ne soit permis que plus tard à des metteurs en scène, en raison de la perfection atteinte, de réaliser de façon heureuse ce genre de « reconstitutions ». Mais aujourd'hui, nous ne saurions voir, le plus souvent, en de tels efforts, que la vanité et l'outrecuidance de certains parvenus du cinéma.

Ce même programme qui nous procurait l'enseignement de *Sappho* comprenait un essai de cinéma musical inexploré encore, où personne ne semble oser se hasarder et dont l'avenir reste prodigieusement mystérieux. Ce film s'appelait *les Chants du crépuscule.* Il essayait de coordonner le rythme de l'image, du poème et de la musique. Effort louable, mais si timide et si maladroit ! A qui sont donc confiées de telles tentatives ? Y a-t-il unité de composition ? Je crains bien que non, et que, là encore, ne se rencontrent pas les talents qu'il y faudrait et qui auraient déjà tant de mal à venir heureusement à bout de la besogne. Ainsi, tandis que deux amants, accoudés au bord d'une terrasse, devant un très beau paysage, trahissaient leur émotion dans le soir magnifique, on pouvait lire des vers de Victor Hugo et de Lamartine — pas toujours les meilleurs — célébrant cette émotion et la beauté du crépuscule, tandis que simultanément nous étions touchés par les accords d'une musique choisie que dominaient parfois les accents émouvants de la voix humaine. Il s'agissait donc surtout d'évoquer par l'image le sujet lyrique du poème et de créer l'atmosphère nécessaire à la perfection de notre émotion par la mélodie. Je ne dis pas que cet essai était très au point. Il s'en faut. Mais il était suffisant pour nous faire songer au possible. D'abord, il péchait par manque d'unité. L'unité est indispensable dans toute œuvre, on l'oublie trop au cinéma. On a commis des erreurs profondes. On a essayé de mettre en images telle symphonie de Beethoven. Jamais ces images ne vaudront celles que l'audition du poème musical provoque en nous. Il ne faut pas créer des images d'après une symphonie, il faut que les images créent

la symphonie. Je veux dire que la *Symphonie pastorale* par exemple se suffit à elle-même et que nul génie cinégraphique ne saurait y ajouter sans la profaner. Mais le musicien écrira pour un film une musique originale qui lui sera suggérée par le scénario, écrit et réalisé seulement en vue de son adaptation musicale. S'il est reconnu que la musique est un complément nécessaire de la projection, il sera reconnu demain qu'il est possible à un musicien d'écrire une partition sur un film, comme il écrit actuellement un opéra sur le livret d'un poète. Qui sait quel monde nouveau grouillant d'images, fulgurant de vie, frémissant de rêve, surgira de la collaboration du musicien et du cinégraphiste ? Ici encore, tout est à faire et tout est neuf d'espérances hardies. Il y a du merveilleux à découvrir, il gît en puissance dans ces timides et ridicules balbutiements.

La vie et le rêve unis, la vie que jamais ne saurait nous livrer le théâtre avec son encombrement de conventions nécessaires et grossières,— réalisés dans le rythme mystérieux de la musique : voilà ce que peut être le cinéma musical, ce qu'il peut être bientôt si, avec quelques-uns, on veut y croire et y employer des énergies et des talents dignes de son immense vérité.

Au même programme encore, après l'inévitable « bande » comique, qui nous permit de regretter qu'un artiste tel que Lévesque n'ait pas encore de scénarios dignes de son talent, des objets d'art présentés en couleurs naturelles. Nous devons vivement applaudir à ces recherches techniques intelligemment employées à la vulgarisation des œuvres de nos décorateurs. Elles ne sont pas encore tout à fait au point, mais elles témoignent déjà d'un progrès considérable et c'est très bien qu'on songe enfin à intéresser la foule à des œuvres d'art judicieusement choisies. Il m'a semblé d'ailleurs que celle-ci prenait grand plaisir à regarder sous leurs différents aspects les faïences d'Avenard et les pâtes de verre de Decorchemont. Je reviendrai bientôt sur la puissance éducative du cinéma, qu'on semble enfin vouloir reconnaître. Comme il serait déjà facile, en effet, d'éduquer le goût du public, en lui imposant, dans les films modernes, au lieu d'un mobilier disparate de garde-meuble ou d'un marchand du faubourg Saint-Antoine, des intérieurs ornés et meublés par nos meilleurs décorateurs : les Mare, les Süe, les Dufrêne, les Ruhlmann, les Follot, les Jourdain, les Nathan, les Groult...

La fantaisie élégante et un peu précieuse pourtant de Martine a pu ajouter bien de l'éclat et bien du charme à certaines scènes du *Carnaval des Vérités* de M. L. Herbier; et quelques meubles de Francis Jourdain ont pu contribuer, dans *Fumée Noire* de Louis Delluc, à l'intimité délicate de certains intérieurs dans une mesure fort attachante.

Le programme de Gaumont-Palace comportait, on le voit, assez de séductions spéculatives. C'est pourquoi on ne saurait qu'avoir tort de trop s'attacher, pour le moment, à la qualité des spectacles que nous offre le cinéma. On a l'occasion de mesurer ses progrès et ses erreurs chaque fois qu'on veut bien s'attarder à le voir vivre. J'ai réclamé des intellectuels qu'ils aient le courage d'apprendre à le connaître. Ils ne le connaîtront qu'en le fréquentant. Eux seuls peuvent l'arracher à la routine, à la bêtise et peuvent lui faire gagner du temps.

Récemment, dans une conférence organisée par le *Ciné-Club*, Antoine a pu montrer certaines erreurs commises, il a pu attaquer avec juste raison « certaines grandes maisons auxquelles devrait incomber la tâche de faire le principal effort en faveur de l'industrie française et qui trouvent plus profitable d'importer en masse des films américains, dont les frais de réalisation ont été déjà amortis dans leur pays et qu'on peut avoir pour peu d'argent » ; mais il a pu dire surtout que, quand les producteurs français nous auront rendu la possibilité de travailler avec de bons scénarios et que certains metteurs en scène auront eu le courage d'abandonner leurs chimères, les précieuses qualités de ces metteurs en scène nous seront d'un secours inestimable. Et il s'est écrié : « Ayons seulement le courage d'être les serviteurs, les interprètes des poètes et des écrivains, au lieu de vouloir prendre leur place. Et qu'on ne craigne pas de mécontenter ainsi le public; celui-ci prendra tout ce qu'on lui donnera. Pour l'instant il vient encore au cinéma pour le cinéma ; le moment est venu de lui inculquer l'amour de l'art et de la beauté. »

LÉON MOUSSINAC.

## *LETTRES ANGLAISES*

O. H. Prior : *French Studies and France*, Cambridge University Press. — Rudyard Kipling : *Letters of Travel*, 1892-1913, Macmillan.

Ce n'est pas toujours dans les plus gros ouvrages que l'on trouve

le plus grand nombre de bonnes pages. La preuve nous en est donnée par Mr O.H. Prior, « Drapers Professor of French» à l'Université de Cambridge, dans **French Studies and France,** brochure qui reproduit la leçon inaugurale de son cours cette année, et dont il n'est pas une ligne qui n'offre sujet à méditation. D'après ce début, nous pouvons être certains que les études françaises seront maintenues à un très haut niveau à l'Université de Cambridge. A juste titre, Mr Prior se défend d'avoir rédigé un panégyrique, tout en admettant n'avoir montré qu'un aspect du tableau, et en réservant son droit à la critique en toute liberté et indépendance. La critique d'un ami est infiniment précieuse, et nous souhaitons que Mr Prior examine les choses de France de son point de vue britannique, très éclairé, car ni la flatterie, ni le silence ne sont des témoignages d'amitié. « Il est possible d'admirer les autres, de profiter de leur expérience et cependant de rester soi-même », dit en terminant Mr Prior qui cite Saint-Marc Girardin : « Rester soi-même et cependant s'unir aux autres, tel est le problème de l'alliance des peuples de l'Occident. »

Certes, il est essentiel de rester soi-même, mais il est non moins nécessaire de comprendre les autres. France et Angleterre n'ont qu'à gagner à se connaître, et il faut se féliciter vraiment que l'une des plus grandes universités d'Angleterre ait confié à un professeur aussi bien qualifié le soin d'expliquer la France à ses étudiants. Il le fera dans un esprit d'indépendance et de franchise amicale, qui nous amènera la sympathie de ses élèves. Il serait à souhaiter que les Français, qui ont des postes dans l'enseignement anglais aient, pour le pays qui les héberge, une égale sympathie, un aussi impartial discernement, ce qui n'est malheureusement pas le cas. Le Français qui s'expatrie semble conserver, avec une surprenante obstination, les préjugés les plus saugrenus et les idées les plus fausses, à rendre des points à l'Anglais le plus insulaire. Pour le professeur Prior, l'étude du français est un indispensable instrument de culture :

A beaucoup de points de vue, dit-il, la France peut servir de modèle. En politique, aussi bien que dans les sciences, elle forme pour le reste de l'Europe un terrain d'expérience. Elle a passé par tous les systèmes de gouvernement, de la monarchie despotique à la démocratie également despotique ; son art et sa littérature vont jusqu'aux extrêmes, du plus pur classicisme aux crises les plus turbulentes ; ses écoles histo-

riques s'étendent du pur romanesque aux méthodes les plus scientifiquement objectives. Elle semble toujours être quelque peu en avance sur les autres pays, et nos plus récents systèmes d'éducation sont déjà usés jusqu'à la corde de l'autre côté de la Manche.

Le lucide exposé des idées, l'élégance du style, la logique de l'argumentation durent rendre cette leçon singulièrement agréable à entendre. Elle est d'un maître ès humanités qui sait que, sans elles, les études modernes donnent des résultats décevants. Les études classiques habituent l'esprit au raisonnement abstrait ; seules elles sont insuffisantes, mais il les faut comme base à l'utilitarisme des études modernes. L'union de ces études et leur continuité ont été assurées en France dans un système d'enseignement qui aboutit à l'Université et qui en découle. Mr Prior loue ce « système scientifique et sagement gradué, où l'étudiant complète ses études selon ses besoins, système digne en toute façon d'être imité ». C'est l'éducation qui élève le niveau moral et la culture générale de l'humanité. Au moyen âge un homme instruit était un logicien ; au XVI[e] siècle, on lui supposait la parole prompte et la plume facile. A présent, nous lui demandons d'être éclairé et d'avoir l'esprit ouvert à toute forme de savoir. La connaissance est l'une des qualités essentielles de l'intellect éduqué : l'étude des faits, des réalités du monde matériel et du monde moral fait aussi bien partie des humanités que la simple formation de l'esprit. La connaissance du français, sous le triple aspect de la linguistique, de la littérature et de l'histoire, devient indispensable à la connaissance qu'acquiert un étudiant à l'Université. Telle est la thèse de Mr Prior, thèse qu'on souhaite de voir adopter en tous pays par tous les maîtres. Les étudiants de Cambridge auront, du moins, un guide sûr. Il existe encore tant de préjugés ! Par exemple, celui que relève Mr Prior, « the pleasant fallacy » qui prétend que l'accent de Touraine est supérieur à tous autres. La prononciation parfaite n'est le monopole d'aucun lieu, c'est une question de classe. La prononciation peut varier avec le temps, et certains accents l'influencent, mais les gens de bonne éducation prononcent leur langue avec un soin égal où que ce soit.

Ses qualités de clarté et de logique, l'harmonie des sons et du rythme ont valu de tout temps à la langue française une vogue indéniable auprès des gens cultivés de toutes les nations, et elles l'imposèrent comme langue diplomatique, presque comme une

langue universelle. Déjà le maître de Dante, Brunetto Latino, devançant Canudo, écrivait en français « porceque la parleure est plus délitable et plus commune à toutes gens ». Depuis lors la langue n'a cessé de se raffiner, de se perfectionner ; l'usage de chaque mot s'est établi et fixé avec une précision inconnue ailleurs et l'étude du langage forme un cours complet de philosophie. Parvenue à un tel niveau de perfection, déclare Mr Prior, la langue française devient un instrument excellent d'éducation comme le latin et le grec. Telle est la haute idée qu'il se fait de l'objet de son enseignement.

Le langage est le moyen d'expression de la littérature « nationale » et il l'influence profondément, puisqu'il est la base, comme aussi le véhicule de toute éducation. Deux traits ont de tout temps marqué la littérature française : logique et intérêt moral, *la morale*, tous deux résultats de l'education beaucoup plus que de la race. Pour Mr Prior, notre littérature a un caractère essentiellement didactique, du fait que notre éducation est surtout philosophique, et éthique. On enseigne même au jeune Français un sujet fort peu connu en Angleterre : la morale, l'ensemble de ses devoirs d'homme et de citoyen, non pas d'un point de vue dogmatique, mais historique. Il n'est guère de sujets qui n'aient été traités d'un point de vue littéraire par les auteurs français, même la science et les états pathologiques, et Mr Prior remarque très justement que nos meilleurs auteurs ont toujours poursuivi un but philosophique, et par conséquent moral. C'est ce qui n'est pas toujours clairement compris en Angleterre ; non plus ce fait qu'un Français apprécie une œuvre littéraire autant pour la forme que pour la substance. Une page bien écrite est pour lui une source de pure joie, mais il saisira en même temps la morale contenue dans ce qui paraîtra cru, scabreux ou même pis à un étranger, surtout s'il le voit à travers le brouillard d'une traduction.

Il y a ici, dit Mr Prior, une différence essentielle que le critique anglais doit avoir toujours présente à l'esprit. Elle l'aidera à voir sous un autre jour certaines œuvres jugées immorales, parce qu'on s'est mépris sur leur tendance éthique et sur leur véritable caractère préventif.

Comme Mr Edmund Gosse, le professeur de Cambridge disculpe les Français du reproche d'inconstance et de légèreté qui leur est si souvent adressé. Il voit dans leur empressement à pro-

fiter des leçons du passé la meilleure garantie de continuité pour leurs institutions. Notre cause, à Cambridge, est en de bonnes mains. La France d'aujourd'hui et la France qui vient seront comprises par un homme si précisément familier avec notre langue, notre littérature et notre histoire. Bien que la prophétie ne soit pas encore du domaine de la science, Mr Prior se risque à une prédiction dont nous lui devons grand gré :

Trois fois le pays fut envahi et renaquit de ses cendres, dit-il. Aujourd'hui toute une partie en est dévastée au delà de toute description. Un million et demi de ses hommes les meilleurs sont ensevelis au front. Si les leçons de l'histoire ont quelque valeur, nous allons assister non pas à la simple reconstruction, mais à la réédification de ce pays qui, pour les poètes au moins, a toujours été la France éternelle.

Beaucoup plus que ses sacrifices, beaucoup plus que ses souffrances, l'héroïsme de notre pays lui aura acquis pendant cette guerre un prestige dont il se rend mal compte, une admiration à laquelle il semble ne pas croire. En Angleterre, du moins, l'existence de ce prestige et de cette admiration est évidente. Pourquoi faut-il que l'attitude actuelle de notre presse et de notre opinion publique trompée compromette le bénéfice que l'on pouvait tirer de cette situation ? Ces attaques inconvenantes, ces récriminations discourtoises, ces reproches désobligeants proviennent d'une ignorance totale de la véritable mentalité anglaise, car les cas de mauvaise foi sont très rares. La plupart des commentaires malséants des journaux français sont rédigés par des gens qui n'ont jamais passé la Manche et ne savent rien de nos voisins et alliés. C'est une fâcheuse façon de montrer qu'on reste soi-même, avec pour résultat la désunion, alors qu'il est de notre intérêt commun, de l'intérêt du monde, que la France et la Grande-Bretagne se rapprochent pour une action politique, économique et intellectuelle. Aussi est-il particulièrement heureux que nous ayons à Cambridge un interprète clairvoyant et pénétrant qui saura expliquer à ses élèves le caractère tout passager et très superficiel de cette mauvaise humeur. Les opinions de la presse, inspirées par des préoccupations éphémères, sont facilement oubliées par la masse. L'élite de la communauté qui forme la classe instruite sera mieux informée tant qu'elle écoutera l'enseignement de professeurs maîtres de leur sujet comme l'est Mr Prior. Avec lui, le rayonnement intellectuel de la France ne perdra rien de son éclat.

I

Un nouveau livre de Kipling, mais la matière n'en est pas nouvelle. **Letters of Travel** est un recueil de trois séries de lettres. Les premières ont paru dans le *Times*, de 1892 à 1895, sous le titre de « From Tideway to Tideway » ; huit d'entre elles relatent les menues aventures et les impressions d'un voyage en Amérique, à travers le Canada, au Japon, retour au Canada et aux Etats-Unis. A leur suite viennent « Leaves from a Winter Note-Book » qui sont d'un pittoresque agréable. La deuxième série, « Letters to the Family », furent écrites au cours d'un voyage au Canada, à l'automne de 1907, et parurent dans la *Morning Post* au printemps de 1908 :

Le Canada possède deux piliers de force et de beauté avec Québec et Victoria. La première se range parmi ces cités-mères dont nul ne peut dire : « Cela me rappelle... » Pour vous faire une idée de Victoria, il vous faut prendre tout ce que l'œil admire le plus à Bournemouth, à Torquay, à l'Ile de Wight, à la Vallée Heureuse de Hong-Kong, au Doon, à Sorrento, à Camps Bay ; ajoutez-y des souvenirs des Mille Iles, et disposez le tout autour du golfe de Naples avec quelques cimes de l'Himalaya comme arrière-plan.

De l'est à l'ouest, de Québec à Victoria, Kipling brosse des esquisses attrayantes de cette vaste contrée, si différente de notre Europe.

La dernière série est consacrée à l'Egypte des Magiciens ; ces lettres sont de 1913. Les bords du Nil sont agités. Le Soudan s'est mis à la civilisation du bungalow de briques entouré de bougainvillas. Dans une immense école d'arts et métiers on enseigne aux jeunes gens à devenir ajusteurs, métreurs, dessinateurs, télégraphistes avec des appointements fabuleux. Avec le temps, ils oublieront que leurs pères allaient le ventre à moitié vide, au temps du Mahdi ; ensuite, ce sera comme ailleurs ; ils s'imagineront de bonne foi qu'ils ont eux mêmes créé et maintenu cette existence facile qu'on leur a achetée à grand prix. Alors, ils exigeront que les autorités locales aient des pouvoirs plus étendus, « le Soudan aux Soudanais », et ainsi de suite, jusqu'à ce que tout le cercle soit parcouru. *Dura lex*, mais une très vieille loi. Rome en mourut, comme notre civilisation occidentale peut en mourir. Si vous accordez à l'homme quoi que ce

soit qu'il n'ait pas péniblement acquis, vous ferez infailliblement de lui ou de ses descendants un ennemi irréconciliable.

HENRY-D. DAVRAY.

## *LETTRES DANO-NORVÉGIENNES*

Helge Rode : *En Mand gik ned fra Jerusalem, Un homme descendit de Jérusalem,* pièce en trois actes, Gyldendal, Copenhague. — Harald Nielsen : *Moderne Ægteskab, Mariage moderne,* Aschehoug, Copenhague. — Sophus Claussen : *Lœvetands fnug, Flocons de pissenlit,* Gyldendal, Copenhague. — Ludvig Holberg : *Œuvres choisies,* traduction, introduction et notes par Jacques de Coussange, La Renaissance du Livre.

M. Helge Rode a le goût des sujets difficiles. Les grands problèmes l'attirent, et la subtilité ne l'effraye pas. On l'a même vu pendant la guerre négliger ses formes d'expression coutumières, drame ou poésie, pour examiner non pas précisément des questions d'actualité, mais, à propos de l'actualité, et en prenant l'actualité comme base expérimentale, certaines questions de psychologie collective. Il est naturel que l'émotion causée par les événements continue à se manifester dans son dernier drame, qui est, à certains égards, un complément de son livre sur *la guerre et l'esprit*. L'attitude « pacifiste » et neutraliste y est de nouveau décrite avec une curiosité nullement dénigrante, mais critique. Pour un Danois c'est, en effet, le problème essentiel de la guerre. Toutefois, le personnage principal de la pièce, le pacifiste Stern, se trouve dans une situation particulière, en sorte que son neutralisme n'est pas ici l'objet essentiel du drame, mais plutôt son occasion : Stern est prédestiné au neutralisme parce qu'il est Juif, et c'est ainsi une étude de mentalité juive qui nous est présentée: **Un homme descendit de Jérusalem**. On ne trouvera pas trace d'antisémitisme chez M. Helge Rode. On ne trouvera pas davantage la tendance de bien des gens qui, par réaction contre l'antisémitisme, nient l'existence de particularités nationales juives, ou, au contraire, les exaltent. La position prise spontanément par son esprit devant les Juifs est celle de la simple curiosité, du désir de se rendre compte. L'absence de préjugés paraît aussi complète que possible. D'ailleurs, une pièce n'est pas une thèse, et M. Helge Rode n'a certainement par voulu rassembler tous les caractères les plus spécifiques des Juifs dans le docteur Stern et ses trois enfants : il aurait, en ce cas, écrit un mémoire. Ses personnages sont bien individuels, et

leur histoire, impossible pour la plupart des Juifs, n'est pas invraisemblable pour des personnes appartenant à d'autres races. Cependant, le point de départ de cette histoire est le cosmopolitisme des origines familiales et de l'éducation de Stern, fils d'un père russe et d'une mère mi-française et mi-danoise, ce qui peut se produire plus fréquemment parmi les Juifs, à des degrés divers. C'est donc un cas extrême de cosmopolitisme que nous présente M. Helge Rode. Le neutralisme et le pacifisme absolu en sont la conséquence. On voit qu'il s'agit d'un trait de caractère déterminé par les circonstances extérieures et non par la race.

Stern est un homme actif et capable. Jeune, il a écrit une « Bible de la révolution » qui l'a obligé à travailler hors de son pays. Grand ingénieur, il est devenu millionnaire, et ses conceptions humanitaires n'en ont pas été atténuées. Il est généreux et serviable. Il est célèbre, docteur *honoris causa*, et heureux de s'être acquis une situation si enviable. Mais ses idées ne sont pas naïves, et se concilient avec un certain mépris pour l'espèce humaine. S'il aime à rendre service, il n'a pas l'illusion que l'obligé lui en saura gré longtemps. Il étale son scepticisme en même temps que ses sentiments de pitié. Les gens de son entourage les mieux disposés en sa faveur sont constamment gênés devant l'apparente contradiction de sa nature et se l'expliquent par une débordante vanité. Cette vanité provient elle-même d'un besoin de revanche, parce que Stern sent peser sur lui une vague méfiance. Il excite cette méfiance par toute son allure, et il a besoin de démontrer qu'elle est injustifiée : l'importance des travaux qui lui ont été confiés, le désintéressement de son action publique, les honneurs qui lui ont été décernés n'auraient-ils pas dû la dissiper ? Mais non, elle subsiste, et les gens à qui l'on en demande la raison répondent qu'il est Juif. Ainsi, la psychologie du Dr Stern s'est développée sous l'influence de sa position particulière de cosmopolite, d'homme sans nationalité A défaut du sentiment national danois, qu'il n'a pas acquis, il n'a même pas un sentiment national juif, et c'est ce cosmopolitisme qui fait de lui un être anormal, incapable, malgré ses dons naturels et ses qualités morales, de trouver son équilibre et de vivre en confiance parmi les hommes.

Décidément, à prendre la pièce de M. Helge Rode comme l'exposé d'une thèse, l'analyse du caractère juif n'en est pas le vrai sujet. L'auteur montre surtout quel élément essentiel constitue la

nationalité dans l'homme d'aujourd'hui. Deux des enfants de Stern semblent indiquer les voies ouvertes par les tendances contradictoires de cet homme sans racines nationales : sa plus jeune fille recherchera la vie de jouissance dans un esprit de réalisme brutal, l'aînée mènera une vie de dévouement comme sœur de charité. Le fils s'engage.

Je m'excuse d'avoir si peu parlé du drame comme tel. Je crains qu'il ne soit un peu trop subtil pour la scène, et qu'une partie de son intérêt ne s'y perde. Il est pourtant plein de vie et de mouvement, et l'isolement du père pacifiste que son fils abandonne pour s'engager est amené d'une manière émouvante et sobre.

§

**Mariage moderne**, de M. Harald Nielsen, est une critique des projets scandinaves, et principalement danois, pour la réforme du mariage : étude juridique, par conséquent, mais fondée sur la psychologie et sur l'analyse des idées de liberté et d'égalité, et de l'interprétation ou de l'importance que l'on tend à leur donner dans le milieu social actuel. Les projets en question sont inspirés par cette sorte de féminisme jaloux qui recherche l'égalité formelle et tient peu de compte des réalités, inspirés aussi par un individualisme théorique. On arrive à supprimer la communauté économique entre époux, à restreindre l'autorité des parents sur les enfants, à autoriser le divorce, dans un délai assez court, au gré d'une seule partie, à faire intervenir l'autorité publique, sous prétexte d'arbitrage, dans la plupart des différends qui peuvent survenir, au sujet du choix de la résidence, par exemple. Bref, il n'y aurait plus, avec un tel système, véritable mariage, création d'un foyer, d'une unité sociale nouvelle, mais simple réunion passagère d'individus légalement égaux et indépendants.

M. Harald Nielsen considère une telle réforme comme une aberration, et un oubli très dangereux, au profit de principes modernes mal compris, de ce qui est la raison d'être du mariage : institution fondée non dans l'intérêt des époux, mais dans l'intérêt social de la famille. Il ose ainsi se faire le défenseur de principes que bien des gens considèrent volontiers aujourd'hui comme périmés. Il ne craint pas de dire son regret de la raison économique d'un tel changement, évidemment causé par le fait qu'un nombre croissant de femmes cherchent à se suffire à elles-mêmes

et perdent ainsi le goût et l'aptitude à leur fonction sociale.

On ne manquera pas de le traiter de réactionnaire. Et pourtant son étude est pénétrante, toute concrète, ses analyses psychologiques sont à la fois fines et claires. Il aurait dû seulement distinguer les diverses classes de la société. S'il a peut-être nui à sa thèse par quelques généralisations contestables, sa critique des projets de réforme est très solide, surtout lorsqu'il montre que ces projets, en portant la plus grave atteinte à une institution nécessaire, parviennent moins bien qu'elle à réaliser leur objet, que celui-ci soit l'égalité ou le bonheur. L'harmonie dans l'union de l'homme et de la femme est une matière trop délicate pour supporter l'intervention légale continue, et l'indissolubilité de cette union (sauf recours exceptionnels) est l'heureuse contrainte qui mène aux libres compromis nécessaires, sans autre intervention extérieure.

§

M. Sophus Claussen est le plus grand poète du Danemark. On peut donner quelque idée non seulement de ses affinités, mais aussi de son genre, en nommant les poètes étrangers dont il a publié des traductions : H. Heine (Atta Troll), Shelley et Baudelaire. On voit aussi par là combien sa culture littéraire est internationale. Il aime son Danemark, et la vie danoise (au moins en province) et la langue danoise, mais il a vécu à l'étranger, nouant des relations, lisant les écrivains, et constatant que la littérature, et particulièrement, peut-être, la poésie, suit certains courants, qui sont à chaque instant les mêmes en tous pays. C'est en France qu'il a résidé le plus longtemps, il s'y est plu, et s'il ne porte sur elle aucun jugement d'ensemble, ce qui n'est pas sa manière, il dit : « Tout aurait pris en Europe une tournure bien différente, si personne, au vingtième siècle, n'avait aussi bêtement sous-estimé la France. »

Ses **Flocons de pissenlit** sont un livre de prose au contenu varié, — articles, discours prononcé à l'Association des étudiants, etc., — mais surtout des souvenirs et une conférence sur la poésie lyrique moderne. Les souvenirs ne se suivent pas, et les diverses parties de la conférence non plus, ou du moins pas selon les lois de la composition ordinaire. M. Sophus Claussen est poète, même en prose, le développement formellement logique n'est pas son fait, et sa langue simple et claire ne connaît l'expression di-

recte qu'en de brefs passages. Le ton de ces récits donne une impression de spontanéité et d'intimité.

M. Sophus Claussen parle des poètes danois : Holger Drachmann, qui représentait la poésie à une époque de prose et de réalisme, et Johannes Jœrgensen. Il parle aussi assez longuement d'un prosateur, Herman Bang, que bien des gens, à Paris, se rappellent. Parmi les étrangers, il consacre plusieurs pages à Heine, et tous les autres ne sont nommés qu'en passant, sauf les Français, sur lesquels il s'attarde : Baudelaire tient la plus grande place, puis Verlaine, qu'il a connu, ainsi que Mallarmé. Il n'a pas du tout voulu donner un tableau d'histoire de la poésie, et c'est précisément pourquoi la simple liste des poètes qui l'occupent le plus est indicatrice. Non qu'il leur ressemble à tous : ils ne se ressemblent pas entre eux. Mais il a ceci de commun avec eux qu'il se fait de sa poésie une très haute idée : elle est l'art suprême, et c'est pour l'affirmer qu'il écrit en prose. Il est heureux de constater que, depuis sa vingtième année, la poésie a fait de grands progrès dans l'estime des gens cultivés. Elle était alors admise comme un genre agréable et secondaire, et le réalisme était le mot d'ordre. Les temps sont changés.

Le respect de son art n'implique, de la part de M. Sophus Claussen, aucun mépris pour les autres genres littéraires. Mépris et orgueil se concilieraient mal avec sa nature douce et conciliante. L'exclusivisme n'est pas son fait. Il n'est exclusif ni en faveur de la poésie contre la prose, ni en faveur de la littérature en général contre les idées, la science, et toutes les formes de l'activité humaine. Il est bienveillant, et sa curiosité est multiple. Il a été journaliste politique, et il professe une grande admiration pour son maître en journalisme, qui n'était pas un poète. Il ne place pas le poète, et il ne s'est pas placé lui-même en dehors de la vie générale. La poésie non plus ne doit pas l'ignorer, si elle doit « marcher en avant de l'humanité comme un cortège d'esprits ».

§

Dans une collection intitulée « Les Cent Chefs-d'Œuvre étrangers », il est naturel d'introduire quelques comédies de Holberg. Les **Œuvres choisies** par le traducteur Jacques de Coussange sont *Jeppe de Bjergel*, *Erasmus Montanus* et *La Chambre de l'Accouchée*. C'est un très bon choix, qui a l'avantage d'être varié, et de ne pas faire double emploi avec les traductions jus-

qu'ici publiées. (Parmi celles-ci, le traducteur oublie dans son introduction un volume qui contient à la fois trois pièces de Holberg et trois d'Œhlenschlæger). *Jeppe de Bjerget* est une excellente comédie, qui devrait être essayée sur la scène à Paris. Il serait naturellement assez difficile, faute de tradition, d'en assurer le succès. Telle farce de Molière ne réussit que parce qu'elle n'est jamais entièrement nouvelle pour aucune partie du public. Holberg serait entièrement nouveau pour tout le public, et il faudrait se garder de la tentation d'en faire une sorte de doublure plus populaire de Molière. Il me semble que ce serait une tâche intéressante pour M. Jacques Copeau de rechercher la bonne manière de représenter Holberg en France. *Erasmus Montanus* serait, à certains égards, plus tentant, mais peut-être plus risqué. Jouer Holberg en France serait, de plus, une manière intéressante de résoudre par le fait cette question littéraire si discutée, à laquelle Legrelle a consacré un volume : Holberg doit-il être considéré comme un imitateur de Molière ?

Jacques de Coussange, dans son introduction, a glissé rapidement sur ce sujet et s'est contenté de raconter qui est Holberg, comment il a été amené à écrire des comédies, et de donner le thème des principales. Holberg, historien, moraliste, poète satirique, est un personnage assez complexe, sa vie a été assez mouvementée, et ses comédies sont assez nombreuses et pleines de types et de mots restés populaires en Danemark, pour que cela suffise à remplir une assez longue et fort intéressante biographie.

P.-G. LA CHESNAIS.

## LETTRES NEO-GRECQUES

Idas, Pétros Vlastos, etc. : *Erevna ya tis Mellontikes katevthynseis tis Phylis*, Grammata, Alexandrie. — Chr. Zervos : *Un philosophe néoplatonicien du XI^e siècle, Michel Psellos*, Ernest Leroux, Paris. — A. Boutouras : *Episkopisis tis istorias tou glossikou Zitimatos*, Bulletin du Ministère, Athènes. — Les poètes Malakassis et Lambros Porphyras. — J. Gryparis : *Scarabœsi kai Terrakotes*, Athènes. — A. Karavas : *Sti Lyra tis Monaxias*, P. Petrakou, Athènes. — Memento.

Si l'empire ottoman a pu prolonger indéfiniment son agonie, il ne le doit pas seulement aux rivalités des grandes puissances européennes, mais surtout aux conditions mêmes d'établissement des Turcs en Europe. Conquérants sans culture, ceux-ci durent laisser pour une large part l'administration aux mains des Grecs.

Subjugués par Rome, les Hellènes avaient réussi une première fois à récupérer pacifiquement sur leur propre terrain la première place. Un certain nombre d'entre eux avaient rêvé peut-être de renouveler l'expérience et de reprendre Byzance aux Turcs sans effusion de sang. La coexistence de deux pouvoirs spirituels opposés dans la même capitale, et l'impossibilité d'un compromis durable entre le Mahométisme et l'Orthodoxie devaient provoquer le réveil du sentiment national grec et infliger un désaveu définitif à la politique des échines souples ou des renégats. Les événements ont tourné de telle sorte que le nouvel Etat panhellénique est un édifice à bâtir pierre à pierre à mesure que l'on arrache à l'ancien les matériaux écroulés. C'est ce qui donne un intérêt particulier à **l'Enquête sur l'avenir de la Race**, poursuivie par la revue alexandrine *Grammata* au cours de la guerre, et dont les résultats viennent d'être réunis en un fort instructif volume. Ces résultats, nous avons eu l'occasion de les analyser déjà à cette place ; mais seulement d'après quelques réponses, celles de MM. Idas, Papandréas, Papamihaïl et Christoulakis. Beaucoup d'autres sont aujourd'hui sous nos yeux, tant grecques qu'étrangères, et elles se trouvent d'accord à peu près toutes sur l'urgence d'organiser une culture essentiellement grecque en même temps que largement humaine ; mais l'Hellénisme ne peut pas se désintéresser davantage de la tradition antique que des grands courants de la civilisation européenne, et il lui faut tenir compte en même temps des éléments byzantins qu'il a reçus en héritage, tout en s'appuyant sur le tuf ethnique représenté par le folklore et la langue parlée. La complexité du problème est grande, et il est naturel que chacun défende le point de vue qui lui est dicté par son tempérament ou par sa formation intellectuelle particulière. Mais les Grecs sentent tous, de façon très nette, qu'ils ne sauraient dégager clairement leurs propres directives de civilisation, avant que l'Europe occidentale n'ait réussi à indiquer les siennes.

Mais n'est-il pas nécessaire de préparer d'abord une nouvelle synthèse mentale ? Ne faut-il pas remodeler, reconcentrer, remettre d'accord le Sentiment et l'Intelligence, la Foi et la Raison, pour la restauration des droits du *Logos ?* Comme au temps de Plotin et plus tard de **Michel Psellos**, son disciple, il s'agit de sauvegarder la prééminence de l'Esprit, sans le séparer de la

Nature. Mais la question se présente aujourd'hui à rebours ; car la matière maintenant l'emporte, et le monde sensible a submergé l'autre. Aussi bien, le néo-platonisme, même débarrassé, comme le voulait Psellos au XI[e] siècle, de toute ingérence de l'occultisme, et comme il fut pratiqué par les hommes de la Renaissance, ne saurait nous suffire. Nous sentons, au contraire, que toute action vraiment créatrice comporte un certain mysticisme, et que la perfection doit être cherchée dans tous les plans, avec l'intelligence pour guide. Les grandes révélations nécessitent l'entrée en scène d'énergies mystérieuses, qui assurent l'union entre le monde sensible et le monde intelligible. Ces énergies appellent l'Amour à l'aide de la Sagesse et proclament les droits souverains de la Vie. C'est par son mysticisme de la vie que Plotin put devenir le vrai maître du moyen âge, aussi bien à l'Orient qu'à l'Occident, et il est curieux de etrouver une part de sa pensée, aussi bien chez Avicenne que chez Abélard, chez Michel Psellos que chez Pic de la Mirandole.

Tous ceux qui voudront vérifier, non seulement le mouvement des idées dans la Byzance du XII[e] siècle, mais aussi, selon la juste expression de M. François Picavet, « la loi de continuité qui implique l'évolution des doctrines, c'est-à-dire leur conservation partielle et leur accroissement depuis le premier siècle jusqu'à nos jours » auront intérêt à profiter du beau travail de M. Zervos.

Au regard de l'hellénisme contemporain, on peut voir comment la revendication nationaliste, en ramenant vers la nature l'éternel souci humain de créer et d'adapter, a donné la prééminence à la question de langue. C'est pourquoi celle-ci reflète dans son évolution les phases mêmes de la rédemption grecque.

A ce titre, il faut savoir gré à M. Athanase Boutouras d'avoir tenté, avec un certain souci d'impartialité, mais parfois sans pénétration suffisante, de nous montrer le développement du problème, les solutions proposées, le chemin parcouru. Son étude : **Coup d'œil sur l'histoire de la Question de langue** *et Critique des Opinions*, préconise dans ses conclusions une conciliation sans doute impossible ; mais les constatations qu'il nous apporte marquent la défaite réelle du Purisme, qui prétend renverser les lois de la vie, et c'est la chose importante à retenir. Certes, l'adaptation progressive de la langue du peuple à tous les besoins de l'enseignement et de l'intelligence doit né-

cessiter un long et méthodique effort, dont les meilleurs esprits sont aujourd'hui conscients. Je n'en veux pour preuve que les brillantes études publiées au *Bulletin de l'Association pédagogique*, et particulièrement les pages bourrées d'idées que M. Triandaphyllidis intitule *Notre Langue en 1914 et 1916*. Mais il est une chose certaine, c'est qu'il faudra rapidement renoncer au *statu quo*. C'est du reste l'opinion de M. Boutouras lui-même, qui considère comme indiscutable le triomphe de la langue du peuple en matière de phonétique, de syntaxe et de morphologie, mais qui envisage la probabilité de voir se perpétuer un copieux vocabulaire puriste pour les besoins de la langue scientifique. Rien d'impossible à cela ; mais il se créera vraisemblablement aussi de nombreux doublets pour marquer les nuances et, en tout cas, tous les vocables de la langue devront se plier aux mêmes lois, quelle que soit leur origine. Alors, seulement, le sentiment et la raison scientifique pourront se retrouver d'accord. Disons, en passant, que M. Léon Maccas a donné une excellente traduction française du travail de M. Boutouras.

L'unité se fera peu à peu, on n'en saurait douter, et tout ce qui tend à détruire un préjugé la favorise. Aussi bien, convient-il de faire l'éducation du public. A côté d'un Psichari montrant de France la voie nécessaire, les Photi-Photiadis, les Delmonzos, les Triandaphyllidis se sont tournés vers l'enseignement, cependant qu'un Skliros dégageait la signification sociale du mouvement populariste. Mais ce n'est pas assez. Il faut que la Grèce nouvelle prenne conscience de toutes ses richesses. Et voilà pourquoi il faut applaudir à des conférences révélatrices comme celles que Rigas Golphis consacra récemment à l'œuvre des poètes **Malakassis et Lambros Porphyras**.

On connaît le talent émotif et concis du chantre des *Heures* et des *Asphodèles*, du transpositeur des *Stances* de Moréas ; simple, sincère et vrai, il possède le secret de la grâce, qui naît de la mesure, et il excelle aux paysages d'âme. Le conférencier sut montrer ce qu'il doit à Missolonghi, sa patrie, comme à ses prédécesseurs en démotisme. De Lambros Porphyras, fils de Chio, Rigas Golphis révéla les mérites profondément personnels, le sentiment nostalgique, non pas porté à désespérer, mais tout vibrant de songe au contraire et prêt à nous ouvrir, dans un élan d'amour, les portes de la pensée philosophique. Porphyras adore

la nature et reste penché sur son mystère éternel et multiple ; il y situe le drame de sa propre âme. Nul n'a mieux chanté les aspects changeants de la mer et des journées fugaces ; nul n'a situé plus nettement son art dans la vie présente et, parmi ceux qui ont réussi à doter la nouvelle poésie grecque d'imprévue musicalité, l'auteur de *Lacrymæ Rerum*, d'*Anémones au Vent* mérite à coup sûr d'occuper l'une des premières places. Le meilleur de son œuvre est contenu dans le récent recueil qu'il intitule : *Ombres*. Rigas Golphis a une qualification heureuse, quand il dit que Malakassis et Porphyras sont, au sein du Lyrisme néo-grec, les premiers *poètes méliques*. Anacréon est leur ancêtre.

Le poète Jean Gryparis— une illustration de Constantinople — a trouvé des commentateurs avertis en MM. Jean Polémis, Léandros Palamas, A. Yalouris, etc. Ages différents, tendances différentes. Au grand artiste solitaire, l'hommage est là même, car sa haute conscience commande le respect ; mais, au moment où les **Scarabées et Figurines** paraissent en librairie, il était bon que l'œuvre entière du poète fût analysée méthodiquement par un esprit compréhensif de la valeur de Léandros Palamas. L'étude que lui consacre le jeune écrivain a quelque chose de réellement définitif ; elle nous fait voir comment le sonnettiste impeccable des débuts, disciple de Théophile Gautier et de Heredia, parnassien encore teinté de romantisme, prend peu à peu contact avec l'âme populaire, s'affronte à la vie et devient ainsi plus classique. Le poète aux images épiques des *Intermèdes*, de *Madalénia*, du *Lierre* accomplit de la sorte une évolution analogue à celle d'Henri de Régnier et en reprenant les thèmes éternels : l'Amour et la Mort, le Songe et la Beauté, sa poésie ne laisse jamais d'être toute baignée de lumière et de joie. Traducteur d'Eschyle, il a su se tenir à égale distance du popularisme excessif de Pallis et du démotisme quelque peu moyenageux de Polylas. Gryparis, Mavilis, Martzokis sont les maîtres du sonnet néo grec et l'on ne leur connaissait guère de rivaux ; mais voici que Costis Palamas, diversifiant une fois de plus sa manière, nous enseigne dans ses *Quatorzains* comment peut s'élargir le genre jusqu'aux extrêmes horizons du sentiment et de la pensée.

Quoi qu'on dise, il n'y a pas de véritable rénovation humaine qui n'ait débuté par la poésie ; celle-ci, dans la question de lan-

gue, a marqué la voie ; il convient maintenant que le peuple demeure en contact étroit avec ses poètes.

Ceux-ci n'ont, du reste, jamais manqué à la Grèce, et sur les traces des Porphyras, des Malakassis, des Palamas, des Drossinis, voici s'avancer de brillants émules. **Les voix dans le désert** de M. Santorinios ne manquent ni d'émotion ni d'art ; **Sur la Lyre de la Solitude**, de M. Aristide Karavas, nous offre des poèmes où la spontanéité du sentiment trouve à se discipliner dans une forme soignée, ornée d'images personnelles ; M. Ivandros Aris, le poète des *Modernes*, garde sans doute moins de mesure ; mais il a de la couleur et de la force dans le détail.

Et quelle profonde joie religieuse de goûter les liturgies grandioses qu'Angelos Sikélianos publie en tête de la vaillante revue *I Néi*, sous ce titre évocateur **La Pâque des Grecs**. Une force étrange, vraiment rédemptrice, émane de ces vers puissamment mesurés et rythmés.

Memento. — *Les Chants du Fellah*, de M. Georges Brissimitzakis, célèbrent les paysages de l'Egypte ; ils valent mieux qu'une simple mention et nous les retrouverons plus tard avec les écrits philosophiques du même auteur.

Nous avons le devoir de signaler tout de suite l'effort concurremment accompli dans la prose. C'est ainsi qu'il convient de placer à côté de la *Kérénia Koukla*, de Christomanos, de l'*Agni* de Psichari, le nouveau roman de Tangopoulos, *A côté de l'amour*, que distinguent de fines analyses psychologiques, une grande sincérité d'observation et une certaine sentimentalité à laquelle le polémiste des drames sociaux antérieurs ne nous avait pas habitués. *Zoïs Onira* est un conte plein de vie et d'art ; il fait honneur au talent de M. Antonis Yalouris, collaborateur des deux vaillantes revues byzantines *O Loghos* et *O Dionysos*.

N'oublions pas de saluer comme il convient la réédition des *Paliés Agapés*, de Carcavitsas, conteur lyrique et passionné des gestes de la mer, le seul qui, avec d'autres dons, s'égale au regretté Papadiamandis.

Félicitons Christos Varlendis d'avoir rendu dans sa *Revue* un hommage ému à Martzokis et Papadiamantis, deux génies malheureux, ainsi qu'à Gabriélidis.

Du *Noumos*, entre maintes choses caractéristiques, mentionnons particulièrement le numéro spécial consacré à ce curieux poète, compatriote de Lascaratos et disciple de Bakounine, esprit généreux et sarcastique, Michel Avlikhos, qui s'éteignit l'autre année à Lixouri.

N'oublions pas les études sur la Poésie serbe que publie la *Revue Néo-hellénique,* politique, sociale et littéraire.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Lacour-Gayet et autres : *La Roumanie,* Union française, 236, Bd St-Germain, Paris. — M. Sabry : *La Révolution égyptienne,* J. Vrin, 6, place de la Sorbonne. — Havelock Ellis : *Le Génie de l'Angleterre, essai sur la psychologie de l'Anglais,* G. Bazile, 16, rue Taitbout.

Le livre intitulé **La Roumanie** est le recueil des conférences qu'ont faites, sous les auspices de l'*Union française,* MM. Lacour-Gayet, de Martonne, Richepin, Diehl, R. G. Lévy et Djuvara, chacun ayant étudié sur ce pays la question qui lui convenait le mieux. L'impression d'ensemble est tout à fait favorable à ce vieux peuple latin, si longtemps inconnu et méconnu, et que la dernière guerre a mis enfin à son juste rang. Dure guerre ! et dont la dureté a pourtant fini par être profitable à la Roumanie, comme à la Pologne sa sœur d'épreuves, car enfin, si la victoire s'était rangée sous nos drapeaux dès les premiers jours, il n'y aurait jamais eu de Pologne indépendante, et il y aurait toujours eu une Roumanie irrédimée, la bessarabienne. Il vaut donc mieux que notre sœur de là-bas ait connu les jours douloureux de la paix de Bucarest et qu'elle ait ensuite obtenu en compensation la réunion intégrale de toutes les terres roumaines autour du noyau moldo-valaque. Les 7 à 800.000 de ses enfants qui, dit-on, ont payé de leur sang la naissance de la Grande Roumanie (proportion qui serait, alors, double de nos pertes) n'ont pas à regretter leur sacrifice, car, grâce à eux, grâce aussi à la vaillance, à l'énergie laborieuse et à la puissance prolifique de leurs survivants, grâce enfin à la richesse du sol et du sous-sol de leur pays, la Roumanie jouera désormais dans la nouvelle Europe orientale un rôle de tout premier ordre. Nous autres Français nous ne pouvons qu'acclamer cette résurrection ; la Roumanie est notre sœur latine, et peut-être même notre sœur celtique, soit par les vieux Gaulois Scordisques, soit par les colons de Trajan qui, transplantés de l'Italie du nord, étaient des Gaulois de race, cispadans ou transpadans ; elle est aussi notre fille, en ce sens que c'est nous qui avons présidé à son réveil lorsque nous avons fait la guerre de Crimée, qui l'a sauvée de la domination moscovite, et que nous avons réalisé son unité au profit d'un cousin de Napoléon III. Tout ceci n'est certes pas

pour rêver de futures alliances armées contre tel ou tel peuple, mais seulement pour constater nos affinités de race, de culture, de sympathie, et pour souhaiter que les Français de l'Orient, comme on appelle les Roumains, apportent leur précieuse et glorieuse contribution à l'œuvre de notre civilisation nationale.

La Roumanie a réalisé son destin. L'Egypte réalisera-t-elle le sien? C'est la question qu'on se pose en lisant **La Révolution égyptienne** de M. Sabry qui raconte les troubles de l'année dernière. Mais l'Egypte n'était pas dépecée en trois comme la Roumanie ou la Pologne, et le mot résurrection serait inexact ; c'est seulement sa libération qu'elle poursuit, et tous les gens respectueux du droit des nationalités l'accompagneraient de leurs vœux sincères s'ils étaient sûrs que, livrée à elle-même, l'Egypte ne glissera pas dans la demi-barbarie, comme avait fait la Turquie et comme feraient la Syrie ou la Mésopotamie, si le contrôle français ou anglais disparaissait. L'Egypte a connu, grâce à notre concours, sous le gouvernement de Mehémet Ali et de ses fils, grâce à celui de nos voisins sous celui de ses petits-fils, une prospérité qu'elle eût certainement ignorée avec ses beys et ses pachas ; cette prospérité ne s'évanouira-t-elle pas le jour où le dernier policeman aura repris le paquebot de Londres ? Peut-être, mais, dira-t-on, qu'importe ? Un peuple a le droit de préférer son indépendance même pauvre à sa demi-servitude même dorée. C'est vrai, en principe ; mais toutes les dominations coloniales se légitiment pourtant par ce fait que l'indigène ne tire pas un parti suffisant de son territoire, ce pourquoi cent millions de Yankees ont le droit de vivre et prospérer où quelques milliers de Peaux-rouges vivotaient péniblement. Ces problèmes sont troublants. Souhaitons simplement, pour l'Egypte, qu'elle prenne conscience de ses devoirs envers la civilisation moderne et de la nécessité d'accommoder avec elle son islam, de renoncer aux massacres d'Arméniens dès que les policemen ne sont pas là, et de ne pas trop prendre pour modèles les Emir Feyçal et les Mustafa Kemal. Ce serait une bien grande satisfaction pour les partisans du principe des nationalités et pour les servants de la dignité des religions monothéistes, si un Etat musulman se montrait enfin digne de prendre place parmi les peuples civilisés (1) !

(1) L'Angleterre vient de faire connaître son intention de rendre à l'Egypte son indépendance, sous quelques réserves. Parfait!

Les Anglais ne sont peut-être pas tout à fait de cet avis, puisque Havelock Ellis, dans une étude sur **Le Génie de l'Angleterre**, dont j'aurais dû rendre compte depuis longtemps, trouve que le protectorat de l'Egypte est typique de la fonction civilisatrice de l'Angleterre. Au point de vue matériel assurément, mais au point de vue moral, éducation civique du peuple protégé le rendant digne d'indépendance, qui sait ? Il est vrai qu'alors, encore une fois, c'est peut-être la faute de ce peuple. Quoi qu'il en soit de ce point spécial, le génie de l'Angleterre est justement glorifié dans les pages brillantes d'Havelock Ellis, et l'analyse de ses éléments est pertinemment faite : ténacité et indépendance des vieux autochtones Ibériens, vivacité nerveuse des Celtes galliques, solidité têtue et conservatrice des Anglo-Saxons, sentiment de conscience et de décision des Danois, génie d'organisation et d'administration des Normands, tout cela forme l'Angleterre historique, et chez ses représentants les plus caractéristiques on peut retrouver tous ces éléments. C'est ainsi que Shakespeare, quoique celte avant tout, a des côtés saxons, danois et français ; Havelock Ellis va même jusqu'à dire que chez lui l'Anglo-Saxon est réellement fondamental. Mettons qu'il est composite et synthétique, et félicitons le Génie de l'Angleterre d'avoir trouvé en lui un représentant aussi complet et supérieur.

HENRI MAZEL.

## *OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1919*

A. von Kluck : *Der Marsch auf Paris und die Marneschlacht 1914*, Berlin, I. S. Mittler. — Albert Bazergues : *Les Origines de la guerre mondiale*, Plon. — Abbé Félix Klein : *En Amérique à la fin de la guerre*, Gabriel Beauchesne. — Léon Souguenet : *Souvenirs d'un journaliste français de Belgique*, Van Oest. — E. Lacroix : *L'Eglise Romaine et la guerre*, Giard et Brière. — Henry-Amour de Villebonne : *La retraite du Vardar*, Bloud et Gay. — Pierre Audibert : *Malgré les barrages*, G. Cadet, 7, rue Cadet. — Jean Gratien : *L'H. O. E. 196*, Jouve. — Gabriel-Louis Jaray : *La grande pitié de la terre de France*.

Le 6 février 1918 von Kluck a terminé un mémoire sur **La Marche sur Paris et la bataille de la Marne en 1914** ; il vient de le publier sans changements. Il n'en avait guère besoin, étant composé sur les documents officiels que von Kluck avait à sa disposition et dont voici le résumé.

Le 2 août 1914, von Kluck eut sa *première* conversation avec le général major von Kuhl, jusqu'alors premier quartier-maître gé-

néral au grand état-major et qui y était chargé de la section « Ouest ». Ils venaient d'être nommés, Kluck commandant, Kuhl chef d'état-major de la Ire armée allemande (4 corps d'armée, 2 corps de réserve et 3 brigades de landwehr) formant l'extrémité de l'aile droite du front allemand et chargée d'un mouvement enveloppant, « probablement par une conversion à travers la Belgique, l'Artois et peut être la Picardie » avec « Thionville-Metz comme point fixe ». Le 3 et le 4, Kuhl et Kluck allèrent à Stettin, puis, le 7, se transportèrent à Grevenbroich (près de Düsseldorf), centre des régions de concentration de la Ire armée.

Ce n'est que le 10 août que von Kluck prévint ses subordonnés que leurs troupes, « leurs débarquements terminés, se dirigeraient sur Aix-la-Chapelle et, évitant le territoire hollandais, se tiendraient prêtes sur les routes qui, entre Visé et Herstal, conduisent à la Meuse ». A cette date, des forts de Liège, seul celui de Barchon étais pris, et la ville même n'était occupée que par *trois* brigades. Sur la rive gauche de la Meuse, il semble qu'il n'y avait que la 2e et la 4e division de cavalerie allemande ; la 9e essaya en vain ce jour-là de passer la Meuse entre Liége et Huy. Des fractions du Xe corps s'avancèrent [en même temps ?] jusqu'à la Meuse et au delà de la Meuse, où les Allemands, ne tenant que le pont d'Herstal, en construisaient à Lixhe un autre contigu à la frontière hollandaise, le feu du fort de Pontisse empêchant de reconstruire celui de Visé.

Le plan de campagne allemand avait été basé sur la violation de la neutralité hollandaise comme de la neutralité belge. Déboucher par Liége n'était possible que si l'ennemi ne s'y opposait pas. Le haut commandement allemand *ne savait pas encore, le 10 août, par où il déboucherait*. De là, l'ordre donné à la cavalerie de s'avancer ce jour-là sur Saint-Trond. « La situation autour de Liége n'était pas encore éclaircie, on ne pouvait pas encore prendre de décision. On pouvait seulement préparer la difficile marche à travers Aix-la-Chapelle. » Mais les reconnaissances ayant annoncé qu'il n'y avait plus de troupes belges au delà de la Gette (c'est-à-dire à moins de 25 kil. de Liége) et aucune troupe française ou anglaise, le haut commandement allemand *se décida à tenter le déploiement au delà de Liége sans violer la neutralité hollandaise*. Le 10,

vers 9 h. du soir, arrive son ordre : « La mise en route de la Ire armée sur les routes qui lui sont assignées par le plan de concentration jusqu'à

hauteur de Liége doit commencer immédiatement. Le IXe corps reste encore avec la IIe armée. Il évacuera les routes dès que la Ire armée arrivera. » Il fut décidé ensuite que le jour du passage à travers Aix serait fixé au 13, au lieu du 14. Les mouvements préparatoires des corps d'armée auraient lieu le 12... 200.000 hommes avec tout leur bagage allaient défiler par les rues d'une ville qui n'avait pas 2 kilom. de large.

Le 11, la situation à Liége n'avait pas changé. Le haut commandement de la IIe armée [chargé du siège] estimait que l'artillerie lourde disponible était insuffisante, de sorte qu'on ne pouvait prévoir quand les forts du nord seraient pris. Avant leur prise, disait-il, il n'était bon ni de faire évacuer les routes entre Aix et la Meuse par le IXe corps, ni de commencer les marches préliminaires au nord de Liége. Mais le commandement suprême avait une conception plus optimiste qui lui avait fait donner l'ordre ci-dessus. D'après les renseignements parvenus le 11 août jusqu'au soir, il semblait que l'armée belge se concentrait sur la ligne Anvers-Louvain-Namur. Le IIe corps de cavalerie resta à Saint-Trond ; la 9e division de cavalerie [vint] au sud-ouest de Liége ; le Ier corps de cavalerie se dirigea sur Dinant.

Le 12, au matin, le fort d'Évegnée (au sud de celui de Barchon, qui seul jusqu'alors était entre les mains des Allemands) tomba, celui de Pontisse eut le même sort le 13 vers 5 h. de l'après-midi. « Situé sur une position dominante de la rive gauche de la Meuse, il avait barré jusqu'alors la portion du fleuve que devait forcer la Ire armée entre Liége et la frontière neutre. »

La Ire armée, disposant déjà de deux ponts (celui d'Herstal « susceptible jusqu'à un certain point d'être utilisé » et un pont militaire que l'on venait d'achever à Lixhe), pouvait désormer traverser la Meuse. Le gros de ses avant-gardes atteignait le 13 la frontière germano-belge près d'Aix.

Il résulte de ces faits que, jusqu'au 14, les Allemands étaient dans l'impossibilité absolue de résister sur la rive gauche de la Meuse, si l'armée belge, appuyée d'une partie plus ou moins forte de l'armée française, avait marché au secours de cette place. Jusqu'au 12 août inclus, il n'y avait au plus sur la rive gauche de la Meuse que le corps de cavalerie (dont les effectifs crurent successivement de 6.000 hommes environ à 12.000 hommes) et trois ou quatre brigades d'infanterie (de 18 à 25.000 hommes). En face se trouvait l'armée belge (environ 100.000 hommes et 275 pièces d'artillerie). Jusque vers le 8, il était facile d'avoir des nouvelles de Liége, et il est certain que des émissaires n'auraient eu aucune peine à en avoir plus tard. Pourquoi Joffre dans cette situation

n'a-t il pas été entraîné par les Belges ou n'a-t-il pas entraîné les Belges à secourir cette place?

C'est que ce général avait conçu un plan aussi grandiose que celui des Russes à Austerlitz. On sait que ces derniers voulaient tourner Napoléon sur sa droite et le rejeter en Bohême. Joffre voulait *terminer la guerre d'un seul coup en coupant l'armée allemande en deux (si elle s'aventurait sur la rive gauche de la Meuse)*. Faisant marcher les principales forces françaises de la ligne Mézières-Verdun à celle Liège-Aix-la-Chapelle, par une bataille gagnée dans l'Ardenne, il coupait les corps ennemis aventurés sur la rive gauche de la Meuse et les faisait prisonniers avec tout leur matériel. La guerre eût été terminée du coup. Naturellement ce beau plan livrait Liège et le nord de la Belgique à l'invasion allemande, car pour la défense de celle-ci Joffre s'en remettait aux armées belge et anglaise, et il est difficile de croire qu'il ait admis comme probable que cette coopération interdirait à l'ennemi le nord de la Belgique. Il fit en tout cas commencer les débarquements de l'armée anglaise en France dans la région du Cateau, à 150 kil. au sud-ouest de Liège, sur le prolongement de la ligne Vervins-Mézières, où il tenait son aile gauche. Néanmoins, comme avec l'aveuglement et l'entêtement *naïf* du groupe d'état-major dont il était le protégé, il croyait que les Allemands ne mettaient pas de troupes de réserve ni de landwehr en ligne de bataille, s'imaginant probablement que la Belgique ne courait pas grand risque d'être complètement envahie, les forces de l'ennemi n'étant pas suffisantes pour lui permettre d'envoyer une armée considérable sur la rive gauche de la Meuse. Il croyait si peu à un puissant mouvement tournant par Bruxelles qu'à l'origine il destinait l'armée de Lanrezac à déboucher par la ligne Namur-Givet contre le flanc droit des troupes allemandes occupant l'Ardenne. Ce n'est que le 16, probablement sous l'influence du combat de Dinant, qu'il consentira à laisser l'armée de Lanrezac gagner la Sambre, mais sans qu'il y ait d'indice qu'il ait désiré la faire combattre à droite de l'armée belge sur la ligne Tirlemont-Namur.

Il était peu probable que l'on obtienne l'agrément des Belges pour l'exécution de plans qui abandonnaient *éventuellement* leur pays à l'invasion ennemie. Il fallait donc les leur dissimuler et, pour y arriver, se garder le plus possible de causer de la situa-

tion militaire avec eux. C'est ce que fit l'état-major français. Jusqu'au 22 ou 23 août, loin de réaliser « l'unité du front », il maintient bien plutôt « la séparation des fronts ». C'est donc à regret, mais aussi dans une certaine mesure à dessein que Joffre a laissé envahir la Belgique et n'a pas secouru Liége. *Il croyait pouvoir le faire payer cher à l'ennemi.* On rapporte que M. Poincaré disait en novembre 1919 : « Ce qui nous gêne dans l'enquête sur Briey, c'est que nous ne pouvons avouer les illusions immenses de l'état-major au commencement d'août 1914. » Ces illusions, le gouvernement avait été assez peu clairvoyant pour les partager, parce que M. Messimy, son ministre de la Guerre, les partageait aussi. C'est ainsi que le plan le plus simple et *le plus sûr* (défense de la Meuse sur la ligne Liége-Namur-Givet), plan qui eût procuré une victoire relativement facile et déjà très coûteuse pour l'ennemi, fut dédaigné au profit d'un plan *plus aventureux et même absolument chimérique :* il amena l'ennemi en 23 jours (du 13 août au 4 septembre) du nord d'Aix-la-Chapelle au sud de la Marne.

Les Allemands se rendaient compte depuis longtemps que l'état-major français voulait exécuter des plans grandioses et chimériques de ce genre. Ils les jugeaient par cette phrase typique, qui revient sans cesse dans leurs écrits militaires depuis environ 1900 : « Un plan stratégique, pour être bon, doit être susceptible d'exécution tactique. » En 1919, Ludendorff le redira expressément des plans de l'état-major français jusqu'en juillet 1918.

Les derniers forts de Liége tombent le 16 août. Joffre perd alors l'occasion de livrer dans la position Anvers-Tirlemont-Namur une bataille *défensive* qui eût été pour l'armée allemande une bataille à front demi-renversé, c'est-à-dire la condamnant à une destruction partielle plus ou moins grande (suivant le point de rupture) en cas d'échec. Mais Joffre ne paraît pas avoir désiré livrer cette bataille à front demi-renversé et lui avoir préféré la bataille à front complètement renversé sur la ligne Mons-Namur. Ce plan livra à l'ennemi Bruxelles et la Belgique et fit perdre le contact avec l'armée belge. Celle-ci, sans renseignements sur le plan et les mouvements de l'armée française, et menacée d'être enveloppée par sa droite, se retira dans Anvers le 18 au soir : les Allemands, ayant appris le 16 au soir que « les 1er et 2e corps français

semblaient encore sur la Haute Meuse, près de Namur, amenant des renforts du sud-ouest vers leur aile gauche et la droite des Belges », avaient précipité leur mouvement le 17 et le 18 pour l'empêcher. Quand la 5e division de cavalerie française (corps de cavalerie Sordet) arriva le 19 près de Perwez, elle y fut surprise par l'artillerie du Ier corps de cavalerie (Marwitz) et rejetée en arrière en désordre.

Le 17 au soir, le haut commandement allemand, qui se trouvait au loin à Cologne, subordonna Kluck à Bülow, le commandant de la IIe armée, pour assurer l'harmonie des mouvements de la Ire et IIe armée. Bülow, impressionné par le danger que lui ferait courir l'attaque franco-anglaise partant de la ligne Namur-Condé, donna à Kluck, malgré ses protestations, des ordres qui, limitant le débouché de la Ire armée à la ligne Condé-Binche, l'empêchèrent de porter sa droite suffisamment au sud-ouest pour prendre à revers l'armée franco-anglaise. Par suite de cette mesure de prudence, ce n'est que le 25 (à Valenciennes-Denain-Bouchain) et le 26 (à Cambrai) que le IIe corps et la cavalerie de Marwitz, qui ont passé par Condé-Maulde-Flines et par Tournai, arrivent à prendre l'armée anglaise en flanc, de là le désastre partiel de celle-ci au Cateau (perte de 2.600 prisonniers et de 8 batteries). Mais l'encerclement ne put être réalisé.

Le 26 au soir, Kluck cesse d'être subordonné à Bülow. Il en profite pour s'étendre un peu plus sur son extrême droite et la porter le 29 août sur Albert et le 30 sur Amiens.

Le recul constant imposé à l'armée franco-anglaise par cette menace constante sur son flanc faisait prévoir qu'elle pourrait continuer sa retraite sans combattre jusqu'à Paris. Dans ce cas, von Kluck devait-il se séparer de Bülow et, traversant la Seine en *aval* de Paris, lui donner la main *au sud* de cette ville, après avoir coupé toutes les communications de la capitale avec le sud et l'ouest, ou devait-il, au contraire, gardant le contact avec Bülow, passer au *nord-est* de Paris, cessant, à partir de Creil, de flanquer l'armée franco-anglaise et exposé lui-même à être pris en flanc par la garnison de Paris ? Le plan de Schlieffen comportait le passage à l'*ouest* de Paris, mais il y consacrait 13 corps d'armée, et von Kluck, par suite des modifications que Moltke avait fait subir au plan de Schlieffen, n'en avait que 5.

Kluck se décida donc le 28, à midi, pour la seconde alternative

et à obliquer sur Compiègne-Noyon. Il en informa Bülow, mais le soir arrivèrent des instructions de Moltke qui envisageaient l'alternative d'une résistance franco-anglaise sur l'Aisne et sur la basse Seine. « La Ire armée, y était-il dit, avec le IIe corps de cavalerie qui lui est subordonné, marche sur la basse Seine. Elle doit se tenir prête à intervenir dans les combats de la IIe armée. » Kluck estima que « la continuation de la marche de la Ire armée vers le sud-ouest répondait à ces instructions, vu qu'elles n'excluaient pas une conversion vers le sud, si elle devenait nécessaire ». Pour exploiter le succès de la IIe armée, il franchit l'Oise entre Compiègne et Noyon, le 31 août, puis à Verberie, le 1er septembre et à Creil le 2 Cette direction fut approuvée par le haut commandement qui télégraphia dans la nuit du 2 au 3 septembre : « Notre intention est d'écarter les Français de Paris dans la direction du sud-est. La Ire armée suit, échelonnée, la IIe, et continue à assurer la protection du flanc gauche de l'armée. » Kluck « tenait la traversée de la Marne et de la Seine pour une entreprise hasardée, quoique devant avoir au commencement des succès, mais poursuivre l'offensive jusqu'à une défaite décisive ou une destruction partielle de l'ennemi ne lui paraissait guère possible, un échelon de 4 ou 5 divisions manquant à l'aile droite allemande pour protéger son flanc droit pendant la continuation des mouvements dans le centre de la France ». Le commandement suprême ne croyant cependant pas à une action de la garnison de Paris au delà des forts, et « les renseignements reçus jusqu'alors semblant le confirmer », il continua sa marche vers la Marne. Le 3, au soir, il donna l'ordre de la franchir le 4, de Chézy à Meaux, « le IVe corps de réserve, dans la région de Nanteuil-le-Haudoin et à l'est, couvrant le flanc et les communications contre Paris et se tenant prêt à suivre le 5 les mouvements de l'armée sur son aile droite ». Puis, le 4 au matin, il télégraphia à Moltke : « Votre ordre, pour que la Ire armée suive échelonnée la deuxième, n'était pas exécutable. Le rejet de l'ennemi loin de Paris dans la direction du sud-est n'est possible que si la Ire armée s'avance. La nécessité de protéger le flanc affaiblit la force offensive. De prompts renforcements sont impatiemment désirés. »

Le 4, à 9 h. 30 du soir, Kluck prescrivit à ses corps de continuer leur marche jusqu'à la ligne Esternay (IXe), Sancy (IIIe), Choisy (IVe actif), au delà du Grand-Morin. Deux des divisions de

Marwitz devaient marcher à l'ouest du IVe corps actif et suivre ensuite vers Provins. « Le IIe corps, traversant la Marne, devait gagner le Grand-Morin inférieur en aval de Coulommiers. Le IVe corps de réserve devait s'avancer de la région de Nanteuil-le-Haudoin dans celle de Marcilly-Chambry (au nord de Meaux). La 4e division de cavalerie restait à l'aile droite du IVe de réserve et sous ses ordres. »

Ces mouvements étaient déjà commencés le 5, à 7 h. 15 du matin, quand parvint un télégramme de Moltke de la veille à 7 h. du soir : « La Ire et IIe armée restent devant le front est de Paris, la Ire armée entre l'Oise et la Marne, occupant les passages de la Marne à l'est de Château-Thierry, la IIe armée entre la Marne et la Seine, occupant les passages de la Seine entre Nogent et Méry inclus. La IIIe armée marche sur Troyes et à l'est. » Kluck répondit « avoir l'impression que, quoique l'ennemi eût beaucoup perdu dans les combats, il avait cependant battu en retraite dans un ordre passable, que si on le laissait, avec le repos et la liberté de ses mouvements, il retrouverait peut-être l'envie d'attaquer. Il paraissait donc possible de le rejeter par-delà la Seine et de se retourner ensuite avec les Ire et IIe armées contre Paris. On pourrait terminer l'offensive contre la Seine avant que les troupes en rassemblement à Paris soient assez fortes pour combattre. » Pour ces raisons, la poursuite fut continuée le 5, le mouvement de conversion pour le 6 préparé.

Le soir du 5, les nouvelles firent concevoir la situation autrement. Le lieutenant-colonel Hentsch, qui avait quitté Moltke le 4 au matin, annonça que les Ve, VIe et VIIe armées étaient retenues devant nos forteresses et que nous retirions des troupes de la ligne Toul-Belfort pour les porter à l'ouest. Plus tard, le IVe corps de réserve annonça que des forces ennemies s'étant avancées de Saint-Mard, il les avait attaquées victorieusement sur la ligne Saint-Souplet-Penchard, pendant que la 4e division de cavalerie les repoussait sur celle d'Ognes-Brégy. Il les estimait à 2 corps et demi. En conséquence, Kluck, le 5, à 11 h. du soir, ordonna aux IIe, IIIe et IXe corps de regagner la Marne, en ne laissant que de faibles arrière-gardes sur le Grand-Morin. Un peu après, les renseignements venus du IVe corps de réserve sur la gravité des combats soutenus par lui firent donner au IIe corps l'ordre de se déployer pour le soutenir, dès le 6. Le 7, toute la Ire armée, sauf quelques

arrière-gardes laissées pour retarder les Anglais, en vint aux mains avec notre 6e armée. Le 8, dans l'après-midi, une tentative des Français de percer la ligne allemande à Trocy échoua, grâce à la 5e division d'infanterie. La lutte s'était étendue de Cuvergnon (au nord de Betz-Antilly) jusqu'au coude de la Marne près de Congis. Kluck annonça dans son ordre du 8 au soir l'intention d'en finir le lendemain. Pendant que le reste de la Ire armée arrêterait l'ennemi sur son front, von Quast, avec 5 divisions 3/4 d'infanterie et la 4e division de cavalerie, partant de la région boisée au nord de Cuvergnon et de Verberie, devait porter un coup décisif en tournant la gauche française. La situation du général Maunoury, le soir du 8, paraissait peu favorable, et il s'en rendait compte, car il fit en effet à ce moment prévenir certaines organisations de l'arrière d'avoir à se préparer à battre en retraite. La journée du 9 confirma ces prévisions, et l'attaque de la droite allemande progressa et menaça de rejeter la 6e armée sur la Marne. Un appui dont nous avions besoin à notre droite ne se faisait qu'insuffisamment sentir, l'armée anglaise, qui n'avait devant elle que 2 divisions de cavalerie et 1 brigade d'infanterie, échouant *partiellement* le 9 dans ses tentatives de passer la Marne. Mais, à 2 h. du soir, arriva au quartier-général de la Ire armée, à Mareuil, le lieutenant-colonel Hentsch, du grand état-major ; il déclara :

« La situation n'est pas favorable. La Ve armée est arrêtée devant Verdun, la VIe et la VIIe devant Nancy-Epinal. *La retraite de la IIe armée au nord de la Marne ne peut plus être évitée.* Le VIIe corps, à son aile droite, n'a pas reculé, il a été rejeté en arrière. On est forcé par suite de faire reculer toutes les armées, la IIIe au nord-est de Châlons, la IVe et la Ve en liaison avec elle par Clermont-en-Argonne sur Verdun (*sic*). La Ire armée doit donc reculer en direction Soissons-Fère-en-Tardenois, et même au besoin jusqu'à Laon-La-Fère. » Hentsch traça au fusain sur la carte de von Kuhl la ligne que devait atteindre la Ire armée. Une nouvelle armée devait se réunir à Saint-Quentin et une nouvelle opération pourrait commencer. Kuhl fit remarquer que la Ire armée attaquait partout à ce moment, et qu'une retraite serait d'autant plus regrettable que les unités étaient mélangées et les troupes extrêmement épuisées. Hentsch répondit qu'il ne restait rien d'autre à faire. Il concéda que la retraite dans la direction indiquée n'était pas possible, étant donné le combat actuel, et qu'elle devait donc avoir lieu droit en arrière, avec, au plus, l'aile gauche à Soissons derrière l'Aisne. Il accen-

tua que cette direction devait être suivie, sans tenir compte des autres renseignements qui pourraient venir et qu'il avait plein pouvoir.

En conséquence, des ordres de retraite furent lancés à 14 h. et à 20 h. 15. Nous avions gagné la bataille de la Marne.

ÉMILE LALOY.

§

M. Albert Bazergues, dans un livre bien construit et, en somme, d'une lecture agréable : **Les Origines de la guerre mondiale**, parle à son tour des responsabilités anciennes et récentes de la catastrophe de 1914, et, certes, les historiens de l'avenir, lorsqu'ils aborderont le sujet, pourront avoir des opinions diverses à propos de ce qu'on peut appeler sa « période d'incubation ». Toutefois, la cause la plus ancienne, sinon la plus déterminante du conflit, apparaîtra toujours l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Quant aux responsabilités immédiates, elles peuvent être diverses, mais le rôle du Kaiser y prendra une place de plus en plus déterminante, tant que sa fin lamentable, — piteuse même — permettra toujours aux pédants de l'avenir de rappeler que la Roche Tarpéienne était près du Capitole. Ni la France, ni l'Angleterre, en somme, ne voulaient la guerre avec l'Allemagne ; elles n'y étaient nullement préparées et ne s'y résignèrent que contraintes, forcées. Guillaume II, bien au contraire, s'occupa du conflit dès son avènement, et si son attitude se modifia, parut varier au cours de ses trente années de règne, ce fut pourtant lui qui déchaîna la tempête — poussé d'ailleurs par les intellectuels et les pangermanistes ; aux acclamations *de son peuple tout entier*, qui se jeta dans la guerre « fraîche et joyeuse », parce qu'il se croyait certain de la victoire et de ses bénéfices. — C'est le fait net, brutal, et que le Boche d'aujourd'hui, la fortune ne lui ayant pas été favorable, serait surtout heureux de nous faire oublier.

M. l'abbé Félix Klein, d'autre part, nous raconte avec méthode et bonhomie dans son ouvrage : **En Amérique à la fin de la guerre**, le voyage d'une des dernières missions envoyées aux Etats-Unis pour exciter le zèle des populations en faveur de la cause des Alliés. Cette mission, — n'est-ce pas un signe du temps ? — était religieuse et devait d'abord présenter au cardinal Gibbons, pour ses noces d'or épiscopales, les félicitations du gouvernement français, qui le nommait, à cette occasion, grand

officier de la Légion d'honneur. Le départ des envoyés eut lieu au commencement d'octobre 1918, soit dans la période peut-être la plus émouvante de la guerre ; et pendant les deux mois que dura le voyage, M. l'abbé Klein nous dit avec quelle émotion et quelle joie, lui et les prélats qui étaient ses compagnons de route accueillaient les nouvelles de la débâcle allemande, qui leur parvenaient à mesure. — Ce n'est pas sans une certaine mélancolie, d'ailleurs, qu'après bientôt deux ans, nous mesurons la distance, que chacun peut relever, entre leurs légitimes espoirs et les résultats obtenus. Après les fêtes du Jubilé épiscopal, à propos duquel l'auteur donne un bon portrait de Mgr Gibbons, dont la figure est chère au peuple américain tout entier, la mission rendit visite à la Maison Blanche. L'accueil fut courtois, mais bref ; l'audience, en effet, dura cinq minutes à peine, — ce qui n'est pas beaucoup, même en Amérique. J'engage, d'ailleurs, à lire avec attention ce récit qui est loin d'être malveillant et qui renseigne sur la psychologie du président Wilson à l'heure où il allait se présenter à l'Europe, parmi les acclamations de la foule, comme une sorte de nouveau Messie, de pacificateur providentiel. M. Klein nous raconte également son entrevue avec M. Roosevelt, mort depuis, comme l'on sait, mais alors plein de *vie intense*, et c'est encore une curieuse page, surtout à cause de la sympathie de l'ex-président pour notre cause. — Mais il ne faut pas oublier, afin de bien situer les témoignages, qu'à ce moment M. Roosevelt était dans l'opposition.

On pourra lire encore le volume intéressant de Léon Souguenet : **Témoignage. Souvenirs d'un journaliste français en Belgique**, qui conduit jusqu'à l'invasion allemande et la retraite sur l'Yser. L'auteur parle des institutions et des hommes depuis la constitution du royaume et durant la période de 1830 à 1870 ; du rôle curieux joué par le roi Léopold comme du journalisme dans le pays ; plus loin, des Boches qui s'étaient installés à Anvers, — fait que j'avais rappelé durant la guerre, mais que la censure ne crut pas devoir laisser passer, — puis du monde politique belge, etc... Le sort de l'Alsace-Lorraine avait pourtant fini par ouvrir les yeux du pays, dont la neutralité était la garantie d'existence, et l'on avait entrepris de lui donner une armée plus sérieuse que celle d'autrefois ; un fort courant, d'ailleurs, le poussait vers la France et se manifesta depuis le congrès de

Liége. Mais quand même l'agression allemande surprit la plupart des Belges et la résistance fut organisée dans le désarroi et l'indignation de tout le pays. M. Léon Souguenet, qui a séjourné longtemps en Belgique, où il habitait près de Mons, a écrit son livre de mémoire et chassé par l'invasion. C'est un témoignage, comme le désigne le titre. Il raconte brièvement le drame, mais parle plus longuement du roi Albert ; note des scènes de départ, de fuite, lorsque tomba Anvers, l'exode des populations qui encombrèrent alors les routes de France. L'invasion devait s'arrêter bientôt, et l'armée belge avec la nôtre allait lui interdire, après le drame d'Anvers, le dernier coin du territoire, d'où elle reflua enfin lorsque se produisit la débâcle.

Sur **l'Eglise Romaine et la guerre** M. E. Lacroix a écrit une curieuse dissertation, à propos surtout du rôle des catholiques, des neutres et du Pape, et parlé de la doctrine moderniste que réprouve l'Eglise en déclarant qu'on doit prendre à la lettre les récits de la Bible. C'est la condamnation des exégètes, comme Mgr Duchesne et l'abbé Loisy, qui sentent bien un peu le fagot. Je ne sais si, comme l'affirme l'auteur, l'Eglise a voulu voir dans la guerre « une justification de la foi et des idées de discipline religieuse », mais elle y a surtout trouvé une occasion de reprendre en France la place qu'elle avait perdue. La guerre fut pour nous « une expiation », c'est entendu, mais le catholicisme a retrouvé une large part de ce qui lui avait été enlevé, malgré le pape actuel, — dont le nonce sera bientôt accueilli — sans doute, mais qui a eu souvent une attitude malheureuse, et, en somme, une « mauvaise presse ».

Avec **La retraite du Vardar** M. Henry-Amour de Villebonne a raconté l'histoire de deux de ses frères, qui partirent au début du conflit et, après quelques mois de front en Alsace, furent envoyés avec leur régiment contre les Bulgares. Les pages qui précèdent le récit de l'expédition, assez courtes, ne sont là que pour le préparer. Les troupes débarquent à Salonique, dont l'auteur donne une intéressante description, et gagnent bientôt la région abrupte des Balkans. Nous avons alors un curieux tableau du pays avec le plateau aride de Mésie, le cours du Vardar qui chemine à travers les montagnes, le défilé des Portes-de-Fer. Les troupes occupent ce quartier, où elles s'installent tant bien que mal. C'est d'ailleurs sous une pluie ruisselante, barbotant et pa-

taugeant qu'elles doivent gagner Demir-Kapou. Le récit de M. H.-A. de Villebonne, fait d'un assemblage de lettres de ses frères et complété par des impressions directes du pays où il s'est rendu, donne cependant des détails sur les combats qui furent livrés ; sur les fameux comitadjis ; sur l'assaut des armées bulgares, qui commença bientôt. Avec le repli des Serbes, qui durent se jeter en Albanie pour se réorganiser ensuite à Corfou, le nôtre s'imposait également. Mais il y eut des batailles acharnées, et la retraite du Vardar demeure une des pages les plus extraordinaires de la campagne d'Orient. On sait que nos pertes atteignirent alors le chiffre de 1.500 hommes ; celles des Bulgares peut-être de 30.000. La brume des Balkans, par chance, permit de regagner le bas pays et enfin Salonique, qu'on avait entrepris de fortifier. Les troupes séjournèrent sous la ville durant quatre mois, occupées aux travaux de défense, puis au printemps remontèrent dans la montagne. L'attaque, cette fois, était prête. On arriva sur le lac Doiran ; bientôt à Monastir, dont l'occupation avait été décidée et que les Bulgares évacuèrent ; les combats se poursuivirent au nord de la ville, où l'un des frères, Théoméde, fut blessé ; l'autre, Pierre, qui était passé lieutenant, tomba quelques jours plus tard et mourut à l'hôpital de Monastir où il avait été transporté, tandis que son bon ami Roger, troisième compagnon de cette aventure, était tué dans une tranchée. — Le volume de M. H.-A. de Villebonne, qui a ramassé précieusement tous ces détails, ces épisodes, pour en faire un livre de piété, mérite d'être lu. Il intéressera par les faits rapportés, les tableaux curieux de cette région pittoresque autant que par les actions de guerre, et cet épisode de la lutte acharnée qu'il fallut soutenir contre les Bulgares a la tragique beauté d'un sacrifice.

**Malgré les Barrages**, de Pierre Audibert, est un recueil d'articles, surtout, publiés dans l'*Information* et que présente M. Pierre Hampt. L'auteur, qui a son franc parler, — malgré la censure, — n'est pas toujours de l'avis du voisin, ce qui donne plutôt de l'intérêt à ses dissertations, où il chicane âprement à propos des problèmes et faits principaux de la guerre. On arrive, sur la fin du livre, aux chroniques écrites à propos de la paix et de la Société des Nations, et rien que l'énumération des titres peut laisser rêveur : Signe du temps ; le travaillisme français ; à propos de la Société des Nations ; la mélancolie de M. Léon

Bourgeois, etc.. Il doit bien se tirer le nez, en effet, M. Léon Bourgeois, s'il se rend compte que nous sommes en présence d'un problème à peu près insoluble.

De M. Jean Gratien, **l'H. O. E. 196** est un récit d'hôpital, — avec toutes les horreurs et misères de ces antichambres de la mort, mais aussi les personnages, les types, les histoires, les ragots qui en font une petite ville curieuse et volontiers malveillante. Le volume donne un récit alerte, et parfois sarcastique des faits, — qui se détachent sur la grande tragédie de la guerre et en ont le reflet d'épouvante. Sous sa forme un peu courte, c'est un des meilleurs documents de ce genre qui aient été publiés.

Un petit volume intéressant encore est celui de M. Gab. Louis Jaray : **La grande pitié de la terre de France**, qui raconte la misère des populations atteintes et qui ont eu à souffrir de l'horrible guerre allemande. C'est la crise de l'appel aux armes, qui mobilisa, de 1914 à 1915, 5 millions d'hommes ; puis celle de la vie chère, — qui dure malheureusement encore, et toutefois que bien des femmes se soient mises à la besogne. Il parle ensuite de ces milliers d'habitants qui durent être évacués ; de la vie de ceux des villes bombardées, ou qui se trouvèrent sous la férule de l'Allemagne, — et pour conclure donne le tableau des sacrifices faits par le pays durant la guerre, avec l'espoir d'une renaissance dont l'aube enfin se lève, — mais avec une certaine hésitation encore, on peut malheureusement le dire.

CHARLES MERKI.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie

Dr Skevos Zervos : *Rhodes, capitale du Dodécanèse* ; Paris. » »

### Littérature

Edouard Montpetit : *Au service de la tradition française* ; Bibl. de l'Action française, Montréal. » »

Nguyen-Van-Nho : *Souvenirs d'un étudiant*. Avant-propos de Eugène Pujarniscle ; Revue Indo-chinoise, Hanoï. » »

Honoré d'Urfé : *L'Astrée*, publiée par H. Vaganay, première partie, livre I-IV ; Heitz, Strasbourg. » »

### Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Marius Ary-Leblond : *Gallieni parle*. Entretien du Sauveur de Paris avec ses secrétaires ; Albin Michel. 6 »

### Poésie

Robert Tardiveau : *Poèmes vendômois, Poésies diverses* ; Impr. Chartier, Vendôme. » »

Paul Vaillant-Couturier : *XIII drames macabres*. Avec 14 dessins de Jean d'Espouy ; Edit. Clarté. 6 »

### Roman

Rodolphe Bringer : *Le Capitaine Rifflegoule*. Illust. de Joseph Heinard ; Albin Michel. 5 75

Octave Feuillet : *Histoire de Sibylle* ; Nelson. 4 50

Michel Georges-Michel : *La rose de Perse* ; Edition franç. illust. 5 »

J.-P. Jacobsen : *Madame Marie Grubbe*. Traduit du danois par Mlle T. Hammar. Préface d'André Bellessort ; Ernest Leroux. » »

René Kerdyk : *Mon ami Pax*, avec 6 dessins inédits de Guy Arnoux ; Bernouard. » »

Dora Melégari : *Celle que nous aimions* ; Payot. 6 »

Francis de Miomandre : *Le mariage de Geneviève* ; Ferenczi. 0 95

Marcel Nadaud : *Ziska* ; Albin Michel. 5 75

Charles Pettit : *Le fils du grand eunuque* ; Flammarion. 6 75

Charles Régismanset : *Un fou parmi les hommes* ; Sansot. 5 »

J. Joseph Renaud : *Le clavecin hanté* ; Lafitte. 6 »

Oscar Wilde : *Le portrait de Dorian Gray*. Bois gravé de F. Siméon ; Mornay. » »

### Sciences

A. Berget : *Les problèmes de l'Océan*. Avec 43 figures ; Flammarion. 6 75

### Sociologie

Jean Barral : *L'étalon monétaire de la Société des Nations ou la mesure naturelle des valeurs et des prix* ; lib. Visconti, Nice. 3 »

Henry Bérenger : *La politique du pétrole* ; la Renaissance. 5 »

F. Jean Desthieux : *Les crânes bourrés* ; Renaissance du livre. 4 »

### Théâtre

Graça Aranha : *Malazarte*, légende en 3 actes. Préface de Camille Mauclair ; Garnier. » »

Etienne Gril : *Masuko, prince des Sinacoquins* ; Hebras. 3 50

### Voyages

*Guides bleus : Les Alpes françaises, Savoie, Dauphiné, Haute Provence*, avec 85 cartes, 1 panorama et 22 plans ; Hachette. 20 »

*Guides bleus* : *De Paris au Rhin et à la Mer du Nord*. Avec 34 cartes et 54 plans ; Hachette. 20 »

MERCVRE.

## ÉCHOS

Mort de P.-J. Toulet. — Mme Rachilde et l'Allemagne. — Quelques souvenirs d'Alfred de Vigny. — La documentation marocaine de Mme Elissa Rhaïs. — Les flagellants de Busiris. — L'Urméa. — L'art catalan et le chauvinisme français. — Berlioz oublié. — Le nom de Baudelaire. — Sakura. — Le plan incliné de la victoire. — La peau humaine.

**Mort de P.-J. Toulet.** — L'auteur de *Mon amie Nane*, du *Mariage de Don Quichotte*, des *Tendres ménages*, de *Monsieur du Paur*, de *La jeune Fille verte*, de *Comme une fantaisie* et de nombreux poèmes vient de mourir subitement, à Guéthary, où il s'était retiré depuis plusieurs années. Il était né à Montauban en 1870.

P.-J. Toulet était un parfait écrivain. Son art contracté, elliptique et

bien fait pour déconcerter le lecteur ordinaire, lui avait conquis la fervente admiration des lettrés. Ce romancier fantaisiste était, avant tout, un poète : qu'on se reporte à ces *Tercets* et à ces *Contre-rimes* publiés dans différentes revues — et le mois dernier encore dans *Le Divan* d'Henri Martineau. Un poète, et des plus rares, un de ceux qui, suivant l'expression du pauvre Alain-Fournier, se meuvent dans un univers qu'ils se sont inventé !

Elles sont terminées ces *Contre-rimes*, que des amis de Toulet voulaient, depuis longtemps, publier ; terminé aussi *l'Almanach des trois impostures*, où l'on retrouvera des pensées dignes des carnets de Monsieur du Paur. Ce sont les dernières œuvres de celui que voici « frappé du calme éternel » et que nous nous représentons aujourd'hui comme il a représenté — il y a vingt-deux ans — son personnage préféré « étendu dans son lit, la face sereine, à peine plissée d'un mystérieux et faible sourire ».

§

**Mme Rachilde et l'Allemagne.** — Mme Rachilde recevait récemment d'un éditeur allemand, l'Hyperionverlag, de Munich, une proposition de traduction de quelques-uns de ses ouvrages. L'auteur d'*Un scandale militaire sous le Second Empire* répondit par la lettre suivante envoyée à Munich et que publia, quelques jours après, *l'Eclair* :

Monsieur,

Le *Mercure de France* me transmet votre demande de traduction concernant *trois* de mes romans et les conditions d'achat de ces traductions que vous voulez bien m'offrir.

Je m'étonne, d'abord, de voir votre choix se fixer sur des livres dont les seuls titres devraient vous indiquer qu'ils n'ont peut-être pas tout le sérieux que comporte l'actuel état d'âme de vos lecteurs. Ensuite, je me permets de vous faire remarquer que *cet esprit français*, frivole, audacieux, se raillant lui-même, dont vous avez, jadis, lourdement fustigé la légèreté, en Allemagne, a, quelquefois, des revirements inattendus rappelant — oh ! de très loin — le foudroyant retour sur la *Marne*, et il lui convient de vous en donner le souvenir, puisque l'occasion s'en présente. Sans occasion... ce serait discourtois.

Je me refuse donc absolument à vous laisser traduire les trois volumes en question, pas plus qu'aucun des *trente-cinq autres* ouvrages signés par moi.

Je m'oppose à toutes transactions qui auraient pour but de placer un de mes livres entre les mains d'un lecteur de la nation qui a pu allumer, ou supporter sans protester, l'incendie de la *Bibliothèque de Louvain*.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

RACHILDE (Mme Alfred Vallette).

Piqué, l'éditeur, M. Kurt Wolff, répondit à Mme Rachilde par une longue lettre, d'ailleurs des plus civiles, et où, après avoir expliqué ce qu'était sa maison et fait état des nombreuses œuvres d'auteurs français

déjà publiées en traduction ou même reproduites dans leur texte original sous sa marque, il écrivait entre autres ces lignes :

Si vous nous reprochez l'esprit qui a détruit Louvain, nous ne pouvons que sourire douloureusement. Ici, en Allemagne, on persécute en nous les représentants de cette tendance qui, de tout temps, a cherché à communiquer avec la France et qui avait comme principe, dans toutes les manifestations de son activité, que seulement la connaissance réciproque des peuples rend un rapprochement pacifique possible. C'est chez nous qu'a paru *der Untertan*, œuvre de Heinrich Mann, qui écrivit longtemps avant la catastrophe la satire la plus mordante contre l'empire, le pangermanisme et le militarisme.

Nous connaissons les fautes de notre peuple mieux que vous ; nous haïssons l'esprit qui détruisit Louvain. Mais de même, nous détestons et méprisons cet esprit qui domine momentanément une partie de la France, cet esprit d'arrogance déraisonnée qui se refuse à voir cette chose indubitable que rien que la victoire des armes ne peut amener la paix du monde [c'est apparemment le contraire que veut dire l'auteur], cet esprit, oh ! qui a si grande ressemblance avec celui qui arrimait [possédait ?] l'âme des vainqueurs de 1871 et qui, certainement, amènera de nouvelles catastrophes.

S'abstenant d'adresser directement une nouvelle missive à Munich, Mme Rachilde nous prie de publier la réponse ouverte qui suit :

Deuxième réponse à *Hyperionverlag* (München-Luisenstrasse, 31).

Monsieur,

La très grande courtoisie que vous mettez à m'écrire de nouveau et le gracieux envoi que vous me faites de plusieurs volumes de vos éditions m'engage à m'expliquer, car il me serait très pénible de me voir accusée *d'arrogance déraisonnée*, même par un ennemi, et surtout en aussi bon français que le vôtre.

Je suis, Monsieur, la femme de lettres la plus éloignée de tout orgueil qui puisse exister. (Il y a de braves gens qui prétendent que, si je n'ai pas la place revenant, paraît il, de droit à mon mérite, c'est que mon horreur de la réclame intempestive et mon peu de goût pour... *les affaires* m'en tiennent très éloignée.) Ceci déclaré, pourquoi me suis-je hautement révoltée à la seule idée d'une entente littéraire avec vous, devant votre demande de traduction, si naturelle à vos yeux ? J'aurai le courage de vous avouer que *c'est parce que je n'ai pas pu faire autrement*. Mon instinct a été plus fort que ma raison, en effet, et que ma réserve coutumière. Toute question de *littérature* m'a paru un peu vaine devant la plaie sur laquelle vous veniez de poser la plume.

Je n'ignore pas vos tentatives d'avant guerre et je ne nie pas leurs bons offices littéraires.

Vous ne pouvez plus que *sourire douloureusement*, après?

Soit ! Mais à qui pouvons-nous nous en prendre, la plume à la main, au sujet de ce qui s'est passé, sinon aux représentants de la nation allemande, à vos *intellectuels* dont, moi, je n'ai pas oublié le fameux manifeste aussi effroyable par son *arrogante naïveté* que par sa négation de l'évidence?

Vous êtes un éditeur intelligent et vous n'avez pas l'esprit qui a conduit...

quelques-uns de vos clients à brûler la bibliothèque de Louvain ? Je conçois très bien votre réprobation indignée, mais je l'aurais encore mieux comprise... du temps où vous étiez vainqueurs. C'est chez vous qu'Heinrich Mann écrivit la satire contre l'empire, le pangermanisme et le militarisme ? Mais il écrivit cela longtemps avant ce que j'aime à vous entendre nommer : la catastrophe ?

Permettez-moi, Monsieur, de vous rappeler ce qui s'est passé après 1870, époque à laquelle vous n'étiez pas né et dont vous n'êtes en aucune façon responsable .. malgré que cette époque fasse partie de votre histoire. Vous étiez les vainqueurs et, alors... de quoi pouviez-vous nous en vouloir, sinon du mal que vous nous avez fait ? Est-ce que la victoire vous a empêchés le moins du monde d'être arrogants au point d'exiger de nous ce que nous n'avons pas la faiblesse, ou la force arrogante, d'exiger de vous aujourd'hui ? Est ce que c'est nous qui arrachions les drapeaux de vos consulats et qui tirions sur vos corps d'occupation ? Est-ce que, par hasard, nous aurions été moins bons patriotes que vous, par indifférence ou par légèreté ?

Abandonnons ce passé trépassé.

Il est impossible, Monsieur, à un Français, de race vraiment bien française, de faire un pèlerinage sur *le front* sans en revenir positivement enragé. Vous-même, Monsieur, vous seriez probablement bouleversé par la vision qui en demeure encore après des années de soi-disant paix. Ce que l'intellectualité, bien entendue entre nations, jadis ennemies, ne peut tout de même pas effacer avec des coups de plumes élégants, c'est le ravage *systématique* qui fut porté chez nous et qui, malgré son apparente folie, fut raisonné, ordonné, et ne peut, en aucune façon, se réparer, s'atténuer par un échange de littératures raisonnablement ou follement aimables. Ce n'est pas votre crime, c'est le crime *anonyme* de toute une nation ? Vous savez mieux que moi, Monsieur, que tous les éditeurs d'une nation sont responsables de leurs *anonymats !* Non, ce n'est pas vous qui avez coupé aux pieds tous nos arbres fruitiers du Nord ? Seulement, à qui voulez-vous que je m'en prenne ? Je suis bien obligée de vous dire, à vous, innocent, mais Allemand, qu'aucun livre de langue française traduit chez vous ne peut, à mes yeux de rude paysanne française, remplacer les feuilles vertes d'un pauvre pommier de vingt ans ! Et tous les foyers de lumières plus ou moins spirituelles ne remplaceront pas les petits foyers de là bas que vous avez éteints !

« C'est la guerre, me direz-vous, et comment, vous, les Français, l'auriez-vous faite chez nous ? » Ça, je n'en sais rien, Monsieur ; les coupables de l'heure présente n'ont pas le droit de plaider la culpabilité possible de l'avenir, mais ils feront bien peut-être, et je m'en rapporte à votre bon sens pour le leur insinuer, de craindre, sérieusement, cet avenir-là. Nous ne sommes pas, comme les Prussiens, des carnassiers *nés*, cependant les plus gracieux félins descendent du tigre...et y remontent d'autant plus facilement qu'ils ont les reins plus souples. Je m'imagine, Monsieur, que les dits Prussiens *nous* ont assouplis, comme *vous*-mêmes, les *Allemands*.

Devant de pareils exemples de discipline, de quoi notre fertile imagination ne serait-elle pas capable ?

« La victoire des armes ne peut pas amener, à elle seule, la paix du monde ! »

Je suis entièrement de votre avis. Vous ne pensez tout de même pas que la littérature d'une Rachilde, surtout celle que vous choisissiez, peut y contri-

buer ? Entre la vaine arrogance du vainqueur ou du vaincu il y a aussi la sage abstention de ceux qui, justement, ont la courtoisie de ne pas se croire toujours les plus forts et s'estiment à leur réelle valeur.

Mes fleurs de rhétorique sont très au-dessous de la valeur marchande que vous leur assignez... du moment que vous me parlez de la paix du monde!...

Etant critique au *Mercure de France* depuis plus de vingt ans, je commence à savoir distinguer le bon livre qui tonifie du mauvais livre qui amuse.

Admettez simplement mon mauvais caractère : il ne me plaît pas d'amuser des Allemands, voilà tout.

Recevez, Monsieur, mes plus cordiales salutations.

RACHILDE.

§

**Quelques souvenirs d'Alfred de Vigny.** — On met en vente, en ce moment, dans une librairie de la rue Royale, une relique émouvante pour ceux qui ont le culte de la mémoire d'Alfred de Vigny : son écritoire et son porte-plume.

Le petit pupitre, d'ailleurs en fort bon état, est étroit. Le porte-plume a la forme d'une plume d'oie et est en métal argenté. Tout cela est simple et sobre de goût. L'histoire de ces deux souvenirs est assez singulière. Ils furent apportés à la librairie où on les expose par un valet de chambre « d'une grande maison », qui tenait l'écritoire d'une succession.

Il l'examina quand il l'eut en sa possession et découvrit dans l'intérieur un petit tiroir secret. Dans ce tiroir, des lettres fermées en plusieurs paquets. L'un, entre autres, rassemblait des billets d'une écriture féminine.

Le propriétaire de ce trésor, qui sans doute n'a pas sur la littérature des opinions bien définies, lut les missives, y prit peut être quelque plaisir, mais jugea que c'était des lettres personnelles d'un caractère tout à fait privé et, très discrètement, les déchira.

Quel exemple pour les pilleurs d'épaves !

Il ne sut pas dire, quand on l'interrogea, quel était le nom de la correspondante du poète. Mais, pour le correspondant, il n'hésita pas : « C'était un nommé Baudelaire ! »

Nous ne lirons pas ces lettres à l'auteur de *Chatterton*, puisque le valet de chambre en a ainsi décidé.

Quant au porte-plume qui accompagna l'écritoire, le valet de chambre ne fit pas mystère qu'il était, dans la maison où il servait, la propriété provisoire de la cuisinière, qui inscrivait, grâce à lui, « très proprement ses comptes ».

§

**La documentation marocaine de Mme Elissa Rhaïs.** — On nous écrit :

Safi, le 31 juillet 1920.

Cher Monsieur,

Je viens de lire la petite note de quinzaine consacrée par le *Mercure* au

« Café chantant » de Mme Elissa Rhaïs. Lecteur assidu et collaborateur occasionnel de votre grande Revue, très épris aussi des choses de cette Afrique où je vis, à ces deux titres, l'idée me poursuit de vous adresser quelques réflexions sur l'œuvre vraiment attachante de celle qui se qualifie elle-même de « petite orientale » et qui, je n'en doute pas, honorera les lettres françaises.

Permettra-t-elle à un vieux Marocain de lui dire que son jeune talent, qui peut trouver tant de sujet dans cette belle Algérie où il naquit, gagnerait à étudier le Maroc de plus près? Et le Maroc gagnerait aussi à coup sûr d'avoir pour le décrire une plume alerte et sincère comme la sienne. Déjà nous sommes toute une bande qui, à la lecture de *Saada « la Marocaine »*, roman purement algérien, avons craint qu'Elissa Rhaïs n'ait vu le Maroc « par renseignements ». Il y a là une histoire de savetier français dont l'echoppe est installée dans les souqs de Fez et qui nous a laissés rêveurs. Elissa Rhaïs croit-elle qu'un ouvrier européen puisse vivre dans l'ombre sainte de Moulay Idriss et travailler auprès de la formidable corporation des fabricants de « belgha » ?

Mais ceci n'est rien auprès de ce que nous lisons dans *Kerkeb*, le deuxième des contes du volume intitulé, *le Café Chantant*.

Tout d'abord Kerkeb est un nom de femme inconnu au Maroc ; puis il y a son mari, un *bach aga* dont le *harem* est installé, à sept lieues de Fez, dans un jardin de palmiers. Je défie le géographe le plus expert de découvrir une palmeraie à trois kilomètres de Fez et même beaucoup plus loin. Le titre de Bach aga n'est pas inconnu au Maroc ; il y est honni comme un des stigmates de la servitude où nous tenons, paraît-il, les chefs indigènes algériens. Ce Bach aga a « le type achevé du Marocain », « long, maigre, tout en nerfs, un visage osseux... un nez crochu... » C'est un profil arabe que burina ainsi l'auteur de *Kerkeb*. Or, il n'y a pas d'arabes au Maroc, sauf ceux qui viennent avec les régiments de tirailleurs d'Algérie ou de Tunisie. La race ici est berbère et celle de Fez est judéo-berbère. Parlerai-je des détails du costume ? Le burnous, la gandoura, sont inconnus du Moghreb, pays du caftan. La couleur dominante du costume est le blanc. Les gens chics sont blancs comme neige, depuis le Sultan, jusqu'au moindre fqih.

Elissa Rhaïs nous décrit une fête religieuse très algérienne. Elle la place sur les hauteurs du vieux Fez ; or, cette ville est au fond d'une vallée. Elle y fait exécuter par la femme d'un notable l'effroyable *Jdab*, les contorsions forcenées des Aïssaoua. Horreur et profanation ! Le Sultan Mouley Youssef, qui est pourtant une bonne pâte d'homme, prierait de suite le mari de mettre fin à ce scandale. On ne danse pas, à Fez, au cours d'une fête religieuse — qu'on appelle ici un « Moussem » et qui, d'ailleurs, à la faveur d'un anniversaire maraboutique, est le plus souvent un marché, un prétexte à excellentes affaires. Car le Marocain est essentiellement pratique. Les Aïssaoua eux-mêmes, pour avoir le droit de se livrer dans un coin à leurs folies, payent une redevance au Makhzen — que Dieu l'enrichisse ! Dois-je insister, citer des rapprochements géographiques inquiétants, la Seybouse, qui coule de temps en temps du côté de Bône, et la Moulouya ? Et cette partie de chasse au sloughi où les dames de Fez prennent comme direction de promenade, à des centaines de kilomètres, les rochers de la Moulouya, en négligeant tout le moyen Atlas ? Or, même aujourd'hui, il n'y a pas de Marocain assez fou pour s'en aller de Fez vers la Moulouya avec ses femmes. Celles-ci changeraient plusieurs fois de harem en route. Et puis on abuse un peu de ce mot harem, qui n'est employé au Maroc, et encore d'une façon très discrète, que pour le gynécée chérifien. Les Marocains ont une femme et entretiennent des maîtresses. Ils sont de mœurs peu sévères et la passion violente et cruelle du mari de Kerkeb est aussi peu mograbine que possible.

J'admire dans Elissa Rhaïs le sentiment très profond qu'elle a de la famille

algérienne. Il y a dans *Saada* des tableaux, des accents d'une vérité familiale poignante. Car j'ai vu l'Algérie aussi, longtemps, jadis, à l'époque où je fondais avec de Galland, un grand ami d'Elissa Rhaïs, ce Comité du vieil Alger, où nous cherchions à faire revivre le passé indigène de la grande ville. Que l'aimable petite orientale pardonne donc au vieil Africain ces notes critiques. Elles prouvent que son talent nous est cher et que nous tenons à ce qu'il ne s'égare pas. Le Maroc lui tend ses plaines dorées et ses montagnes neigeuses. Qu'elle y vienne. Elle mesurera de suite l'écart considérable qui existe entre les hommes, les mœurs, la langue même d'ici et de là-bas et, dès lors, elle se gardera de placer des choses algériennes dans un cadre qui ne saurait leur convenir.

Recevez, etc. MAURICE LE GLAY.

§

**Les flagellants de Busiris.**

Paris, le 6 juillet 1920.

Mon cher Directeur,

M. Georges Méautis (*Mercure* du 1-7-1920) a découvert dans Voltaire « une bourde si forte et si comique » qu'il se ferait, ajoute-t-il, « presque un scrupule de ne pas la relever ». Il s'agit d'un passage d'Hérodote que l'auteur du *Dictionnaire philosophique* a traduit ainsi :

On frappe dans la ville de Busiris les hommes et les femmes après le sacrifice ; mais de dire où on les frappe, c'est ce qui ne m'est pas permis.

Voltaire, explique M. Méautis, a cru que le verbe « *tuptein* » avait dans cette phrase le sens habituel de « frapper », alors qu'il signifie « se lamenter », d'où « l'étourdissante traduction » ci-dessus, « accompagnée d'une remarque plus ahurissante encore ».

Ah ! que M. Georges Méautis a de la chance ! Il sait, de science sûre et certaine, que « *tuptein* » a ici le sens tout à fait rare de « se lamenter » et que l'élève Voltaire a commis un contre-sens. Et pourtant...

Voici les *Histoires d'Hérodote*, mises en français par P. Du Ryer (1645), et je lis à la page 125 :

Quant à la ville de Busiris, j'ai déjà dit de quelle façon on y célèbre la fête d'Isis, dans laquelle tous les hommes et toutes les femmes qui s'y rencontrent en grand nombre *se battent* après le sacrifice. Je n'en dirai pas la raison, parce qu'il n'est pas honnête de la dire.

Voici maintenant une traduction latine du même Hérodote : *Herodoti Halicarnassei Historiae... ex interpretatione Laur. Vallae... ab Henr. Stephano recognita* (1566). Je lis page 50 :

At in urbe Busiri quomodo diem festum Isidi agant, superius a me dictum est. *Verberantur* enim post sacrificium cuncti et cunctæ, multa sane hominum millia : quo autem verberentur, non est mihi fas dicere.

Je ne sais pas si Du Ryer, Laurent Vallée étaient des hellénistes consommés, mais je sais que Henri Estienne a su du grec autant qu'homme au monde, et dès lors je me demande si Du Ryer, Vallée, Estienne et Voltaire n'auraient pas raison contre M. Georges Méautis.

D'autant plus... (nous sommes entre hommes, n'est-ce pas, et les bégueules ne lisent pas le *Mercure*), d'autant plus que *tuptein* avec le sens de frapper nous donne un sens très satisfaisant et très clair. On se battait aux fêtes d'Isis, on s'y flanquait des torgnolles et surtout des *claques* et ensuite, comme l'écrit la plume effrontée de Voltaire, « les garçons et les filles ne perdaient pas leur temps ».

Il y a plusieurs manières de peloter en attendant partie et *de gustibus non disputandum...*

Veuillez agréer, etc. JOBELIN BRIDÉ.

§

**L'Urméa.** — L'*Urméa* (Union des Races méditerranéennes, européennes, américaines et africaines), autrement nommée le « Club Méditerranéen », est une œuvre interlatine d'Europe, d'Amérique et d'Afrique, fondée récemment à l'issue d'un banquet littéraire offert au poète Canudo.

Sous la présidence de M. de Moro-Giafferi, député de la Corse, et la vice-présidence de M. Canudo, l'*Urméa*, qui groupe déjà des personnalités éminentes de tous les pays gréco-latins, se propose un double but : la création, dans chaque grande capitale, d'une Maison où les membres trouveront la table et le gîte, et l'échange d'études, de livres, d'expositions d'art et d'industrie entre les différents « clubs ».

Cette initiative, consacrée à la « défense et illustration de la race de culture méditerranéenne », a été favorablement accueillie dans tous les milieux intellectuels. Dans un banquet qui a eu lieu au début de ce mois, les membres de l'*Urméa*, réunion de notoriétés masculines et d'élégances féminines, ont décidé la création à Paris de la Maison-Mère, qui sera édifiée dans le quartier d'Auteuil.

§

**L'art catalan et le chauvinisme français.** — On sait que, pour le prochain Salon d'Automne, M. Frantz Jourdain a réservé spontanément deux salles aux artistes catalans. Dès le 12 août, la *Publicidad* de Barcelone s'en réjouissait, en une longue note, où, tout en reconnaissant la dette des peintres de ce pays à l'endroit des Musées et des ateliers parisiens, était revendiquée, à juste titre, l'autochtone originalité d'un Sunyer, par exemple. Et le lendemain, 13 août, le même journal écrivait encore, sur le même sujet :

> La France possède une connaissance de la Catalogne, de ses livres, de ses tableaux, de ses sculptures. Les Pyrénées sont perméables à la curiosité intellectuelle de là-bas...

Et, sur ses pronostics, nous évoquions déjà la réjouissance exquise que nous préparaient l'opulente palette passionnée d'un Canals, les roses de chair épanouie d'un Carles, la savante technique qualitative d'un

Féliu Elias, le jardin de Klingsor d'un Mir, les subtiles arabesques d'un Inglada, la probe sensibilité d'un Benet, l'effort structuraire d'un Pascual, l'incendie des couleurs d'un Colom, la magnificence d'un Aragay, sans parler de Mercader, transi de Renou, ni, *last not least*, du peintre, déjà nommé, de l'éternité catalane. Quant aux sculpteurs, faut-il mentionner Casanovas, au robuste équilibre, Borrell, aux fronts rayonnant de lumière auguste, Clarà, si fort en son calme, Gargallo, à la si vive, si originale plastique ? Et les eaux-fortes, les joyaux, les verrières, les céramiques, les cuirs repoussés, les émaux, les dentelles, les meubles : bref, tout ce que de ses mains diligentes fabrique, parmi la clameur de ses machines actives et le dilatement de ses poitrines civiques, œuvre la Catalogne au sens rassis ?

Voici, cependant, que, toujours dans la *Publicidad*, une protestation amère s'est élevée. Sous la signature de J. Sacs, l'organe francophile publie, en effet, dans son numéro du samedi 28 août, un manifeste contre la « déplorable xénophobie » de Paris. L'auteur prétend qu'on « en est venu au point — incroyable, inouï en France — d'écrire, dans des revues et des journaux importants, des exhortations au boycottage artistique » et dit avoir lu, dans le dernier numéro d'une « grande revue de littérature et d'idées, qui se publie depuis de longues années à Paris », des imprécations contre les « rastacouères et fumistes espagnols », Picasso en tête. Il affirme que les Catalans seront impliqués dans ce verdict de lock-out chauvin et déplore, en conséquence, que les œuvres de Nonell, de Pidelasserra et de Picasso lui-même aient été exclues de l'exposition, car elles eussent pu, opine-t-il, modifier les préventions hispanophobes françaises. Il ajoute que les toiles de Togores et de Miro devraient également y figurer. Et il évoque l'« insipide souvenir » de l'exposition officielle espagnole au Petit-Palais...

M. J. Sacs est décidément trop dur pour nous. Qu'il relise donc dans *Hispania*, 1919, numéros 2, 3 et 4 — et il trouvera cette revue à la Bibliothèque de l'*Ateneo*, à Barcelone — les jugements de la presse française sur cette exposition et il verra que ses pronostics sont injustes, puisque jamais plus enthousiaste concert de louanges ne s'était élevé, chez nous, en faveur de la peinture d'Espagne. — C. P.

§

**Berlioz oublié.** — L'an dernier il fut décidé qu'on célébrerait avec quelque éclat le cinquantenaire de la mort de Berlioz. Il avait été question de remonter *les Troyens*, à l'Opéra ; M. Porché l'avait annoncé, et l'Opéra-Comique semblait disposé à donner *Béatrice et Bénédict*, d'ailleurs promis à notre admiration depuis longtemps.

Quelques cérémonies à peine officielles ont marqué, il y a un an, qu'on n'oubliait pas tout à fait le grand musicien, mais ce fut tout. Les

beaux projets, les représentations de ses œuvres, rien n'a été réalisé. Qu'attend-on ? Qui pourrait prendre l'initiative de rappeler à ceux qui peuvent le faire qu'une des plus nobles gloires de la musique française attend toujours l'hommage qu'on lui doit, et qu'il eût été peut-être préférable de monter *Béatrice et Bénédict* même à l'Opéra, plutôt que d'y reprendre *Paillasse ?*

C'est une question qu'on peut poser, encore qu'on sache fort bien qu'elle n'apporte aucun changement dans les programmes déjà composés de nos théâtres de musique subventionnés.

§

**Le nom de Baudelaire.** — « Pour quelle raison les aïeux de Baudelaire portèrent-ils ce nom qui, ainsi que tous les noms, était un surnom ? »

La réponse à cette question, posée dans l'un des derniers échos du *Mercure*, dépend surtout de la connaissance du pays ou de la région qu'habitait le premier du nom.

Est-il, d'ailleurs, bien sûr que l'étymologie soit *badelaire, baselaire, baselaine*, etc., comme semble le croire M. J.-G. P. ? et de ce que l'un des ancêtres de Baudelaire se mariait en Franche-Comté, au XVIIIe siècle, s'ensuit-il que la famille soit originaire de cette province ? Et pour déterminer l'origine d'un surnom ou d'un sobriquet il est nécessaire de connaître le langage usuel du lieu où le surnom a été primitivement donné.

En règle générale les sobriquets originaux, devenus par la suite les patronymiques des lignées, venaient du physique, du moral, du lieu d'habitation ou de la profession de ceux à qui ils étaient octroyés. Rarement — très rarement — il venait d'un objet.

Le premier Baudelaire n'aurait pas été appelé « coustel », « coûtelas », « badelaire » ou « baselaine » du nom d'un objet, d'un instrument, d'une arme ; mais s'il avait été l'artisan de cet objet on l'aurait nommé de la désignation du métier : *coustelier* et non *coustel*.

Sans renfort d'érudition, par simple hypothèse assez vraisemblable, si le nom de Baudelaire vient du métier exercé par le premier du nom, si ce premier du nom habitait l'un des pays ou l'une des régions où la langue romane y est le plus longtemps conservée comme langage usuel populaire, je veux dire le Midi et l'Auvergne, en France, toute l'Italie et toute l'Espagne (1), ce premier Baudelaire était certainement boyaudier : *Budelaïre.*

Ceux qui ont tant soit peu pratiqué les recherches dans les anciens baptistaires ne s'étonneront pas de la transformation du nom en celui de Baudelaire, par l'adjonction de l'*a* et la suppression d'ailleurs géné-

(1) Besançon... « vieille ville espagnole » est la capitale de la Franche-Comté.

rale du tréma sur l'*i*, après deux ou trois générations couchées sur les registres baptismaux par des prêtres plus ferrés en théologie qu'en orthographe. — L. R.

§

**Sakura.** — « Sakura », *Fleur de cerisier*, tel est le titre d'une nouvelle revue japonaise. Elle ne paraît ni à Tokio ni à Yokohama, mais à Naples; et elle porte en sous-titre : *Première revue moderne européenne de l'art et de la poésie de l'Extrême-Orient.* C'est que Naples possède un groupe d'orientalistes très actifs, tant asiatiques qu'européens. Le directeur de *Sakura* est un Japonais, M. Harukichi Shimoi. Ses collaborateurs sont en égal nombre japonais et italiens. Ce premier numéro contient des articles originaux, des traductions d'œuvres de Yosano Akiko, Mori Ogai, etc., deux illustrations et un éreintement de quelques livres simili-japonais qui n'ont pas peu contribué à nous donner du Japon une idée tout à fait fausse. Il est à espérer que *Sakura* nous renseigne plus fidèlement et nous permette d'apprécier des littératures qu'il est bien difficile à la plupart d'entre nous de connaître directement.

§

**Le plan incliné de la victoire.**

20 mai 1920.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je lis, non sans surprise, dans le compte rendu de réception du maréchal Foch à l'Académie Française que l'ex-président Poincaré attribue audit maréchal la paternité de la comparaison de la victoire à un plan incliné, sur lequel les armées se sentent entraînées.

Le Président Poincaré ignorait-il les admirables pages que J. de Maistre a écrites sur la guerre et dont nous extrayons ceci :

Ce moment solennel où, sans savoir pourquoi, une armée se sent portée en avant comme si elle glissait sur un plan incliné.

Veuillez agréer, etc... X..., OFFICIER AU TCHAD (A. E. F.)

§

**La peau humaine.** — Nous avons reçu les deux lettres suivantes, la première sans signature :

Monsieur le Directeur,

L'emploi industriel de la peau humaine s'est poursuivi longtemps après Philippe-Egalité. Plus près de nous, à la fin du siècle dernier, un fonctionnaire de la Sûreté crut pouvoir faire prélever, pour en faire confectionner un porte-carte à l'intention d'un de ses amis, une certaine quantité de peau sur le cadavre d'un assassin exécuté, le nommé Pranzini, cadavre qui, n'ayant pas été réclamé par la famille, avait été livré à la Faculté de médecine. L'incident, porté à la connaissance du Préfet de police, fit quelque bruit, et le fragment prélevé fut rendu à la terre avec les restes de Pranzini.

Henri Rochefort commente le fait dans un article de l'*Intransigeant* et conclut ainsi : « Il est heureux que l'ami de M. G... ait eu besoin d'un porte-carte et non pas d'une blague à tabac ; autrement, la profanation eût porté sur une autre partie du corps. »

Villejuif, le 3 août 1930.

Monsieur le directeur,

Voulez-vous ma petite contribution de l'histoire de la peau humaine et de la Librairie ?

Il y a 40 ans, étant étudiant, jouissant alors de cette mentalité un peu macabre des étudiants en médecine pour qui la loque humaine commence à n'avoir qu'une valeur fort relative, une fois qu'elle est dépouillée de son principe vital, j'eus l'idée de recueillir toute la peau d'un dos humain. Il s'agissait, bien entendu, d'un cadavre non réclamé et dont la destinée était l'amphithéâtre de dissection.

Ma curiosité n'avait rien de macabre, ni de sadique, ni d'érotique, croyez-le bien. Elle devait simplement satisfaire un ami fort lettré, et amateur de collections originales, s'étant fait des choses de la mort une spécialité.

Je fis tanner la peau par un tanneur de profession, qui employa pour elle le vieux procédé de la fosse, le seul qui ait jamais fait des cuirs de première qualité. Six mois après, la peau me fut rendue sous les espèces d'un morceau de cuir d'une effroyable solidité, complètement recroquevillée ; la peau d'autrefois, qui contenait une énorme quantité de fibres élastiques, n'occupait plus que la moitié de sa surface première. Par contre, son épaisseur atteignait un bon centimètre ; le tout avait une rigidité que je n'ai jamais vu chez d'autres cuirs.

Intéressé vraiment par cette expérience, je soumis ledit cuir à l'expertise d'un vieil ami très savant en cette matière et à qui je celai l'origine de l'objet. Cet ami me tint ce langage dont je respecte les termes : « Belle peau, en vérité. A l'examiner de très près, je jurerais, si c'était possible, que c'est une peau d'homme, mais comme, évidemment, elle n'a rien d'humain, il n'y a qu'un grain de peau qui lui ressemble, à s'y méprendre, c'est celui du porc. Cette peau est donc issue de ce sympathique animal que Mouselet chanta si bien. »

Je vous prie de croire que cette consultation est parfaitement authentique.

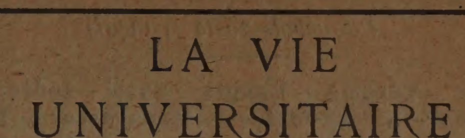
Qu'en advint-il ? La peau trop épaisse était inutilisable comme telle. On dut la scier par le travers comme l'on fait des cuirs dans l'industrie. Une fois réduite à une minceur très souple, elle devint la reliure d'une édition de la *Comédie de la Mort* de Théophile Gautier appartenant à l'ami original dont j'ai parlé plus haut.

J'ai 60 ans et m'accuse de la faute de jeunesse que je viens de raconter. Elle fut ingénue, pas le moins du monde cynique ! Qu'elle me soit pardonnée ! — Agréez, etc...

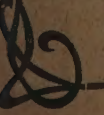
Dr LEGRAIN.

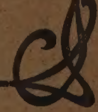
*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.









# BULLETIN FINANCIER

Cette dernière quinzaine s'achève, en laissant en suspens les principaux problèmes qui retiennent l'attention depuis si longtemps. Les pourparlers de paix engagés entre la Pologne et les Soviets s'éternisent, tandis qu'en Angleterre la grève des mineurs est votée. On espère cependant qu'elle ne sera pas effective, tous les moyens de conciliation n'étant pas épuisés ; reste enfin la question d'Irlande, toujours aussi aiguë, de telle sorte que le Stock-Exchange nous a fréquemment envoyé des cours empreints de faiblesse.

Nos Rentes sont indécises, le 3 °/₀ et les 5 °/₀ en léger progrès, les 4 °/₀ en recul de quelques centimes. Les emprunts russes, ainsi que de nombreuses valeurs industrielles de Russie, ont vu leurs cours se relever dans d'assez notables proportions, bien influencés par la marche de l'armée Wrangel ; voici au surplus quelques cours : Consolidé 4 °/₀ 33 fr. 25 ; 3 °/₀ 1891-94 28 fr. 25 ; 5 °/₀ 1906 43 fr. 25 ; Taganrog 312 ; Hartmann 260 ; Bakou 3820 ; Briansk 242 francs.

L'Extérieure espagnole, la Dette Unifiée d'Egypte poursuivent leur avance, parallèlement à une nouvelle tension des changes.

Bien que la date de la souscription au prochain emprunt français 6 °/₀ 1920 ne soit pas encore arrivée, le Trésor a déjà reçu de très importants versements par anticipation, aux conditions qui avaient été fixées par un arrêté ministériel, et qui attribuent à ces versements un intérêt de 5,75 °/₀.

Il y a peu de modifications à signaler au groupe bancaire qui est calme, mais soutenu : Comptoir d'Escompte 1070 ; Société Générale 763 ; Banque française 303 ; Banque de Paris et Pays-Bas 1717 ; aux chemins de fer, le Nord et l'Orléans enregistrent des cours en reprise, respectivement à 975 et 825 fr.

Les valeurs de navigation se présentent pour la plupart en plus-value, en raison des élévations de tarifs récemment décidées : Chargeurs Réunies 1294 ; Affréteurs Réunis 945 ; Maritime et Commerciale de France 1390 ; Vapeurs Français 220.

Plusieurs grandes valeurs industrielles fléchissent notablement, parmi elles le Suez à 6700 ; la Thomson-Houston à 1140 ; Penarroya à 1660 francs.

Aux métallurgiques, la Basse-Loire, qui puise dans ses entreprises filiales la majeure partie des matières premières qui lui sont indispensables, est fermement tenue à 300 fr. ; l'action ordinaire de Dyle et Bacalan, se relève de 446 à 555 fr. ; Fives-Lille se maintient aux environ de 1880 francs.

Les valeurs cuprifères ne se relèvent pas, bien ou contraire, en conformité avec les prix du métal et les avis des places étrangères. Le Rio principalement paye un nouveau tribut à la baisse et finit cependant par se relever à 1695 francs.

Parmi les valeurs de Produits chimiques, Kuhlmann est ferme à 1212, ainsi que l'Electro Chimie à 917 et Alois-Camargue à 960 fr. De leur côté, les Phosphates Tunisiens sont en progrès marqué à 750 francs.

Au marché en Banque, le groupe du pétrole est particulièrement actif, donnant lieu à de nombreuses transactions, qui ne vont pas le plus souvent sans occasionner d'assez grands déplacements de cours ; finalement, presque tous les titres de ce compartiment clôturent beaucoup plus haut que précédemment : Royal Dutch 36.800 ; Shell Transport 400 ; Mexican Eagle 593 ; Omnium International des Pétroles 2420 francs.

Les caoutchoutières se sont améliorées, la Financière passe de 251 à 271. Aux valeurs de diamants, la de Beers assez malmenée parvient à se maintenir à 1000 fr., tandis que Jagersfontein se relève à 247 contre 215 francs.

Le groupe des Mines d'Or est résistant, bien impressionné par le prix du métal et les rendements du mois dernier.

LE MASQUE D'OR

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie**
**Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie**
**Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires et une Table par Noms d'Auteurs.

Sa liberté d'esprit lui conférerait déjà un caractère assez exceptionnel; sa « Revue de la Quinzaine » lui assigne dans la presse universelle une place unique. Cette partie de la revue appartient tout entière à l'actualité : c'est, si l'on veut, du journalisme « criblé », débarrassé de ce qui est par trop éphémère. La « Revue de la Quinzaine » est d'une variété sans limite, car aux chroniques fondamentales et de roulement régulier se joignent, éventuelles, toutes les rubriques que commandent les circonstances. Elle constitue ainsi un organe d'une extrême souplesse. Et comme elle est attentive à tout ce qui se passe, à l'étranger aussi bien qu'en France, dans presque tous les domaines, et ne laisse échapper aucun événement de quelque importance, elle présente un caractère encyclopédique de premier ordre.

On voit combien le *Mercure de France* s'éloigne de la conception habituelle des revues, et que mieux que toute autre revue, cependant, il est la chose que signifie ce mot. En outre, alors que l'intérêt des autres périodiques est momentané, puisque la totalité de leurs matières paraît en volumes à bref délai, il garde une évidente valeur documentaire, les deux tiers de ce qu'il publie ne devant jamais être réimprimés.

Complété de tables méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

*ABONNEMENT*

*Les abonnements partent du premier numéro du mois*

| FRANCE | | | ETRANGER | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Un an | 60 | fr. | Un an | 68 | fr. |
| Six mois | 32 | » | Six mois | 36 | » |
| Trois mois | 17 | » | Trois mois | 19 | » |

Les abonnements sont reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 50 centimes, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne adresse.

**MANUSCRITS**

**Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.**

*COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier, 7, rue Victor-Hugo.